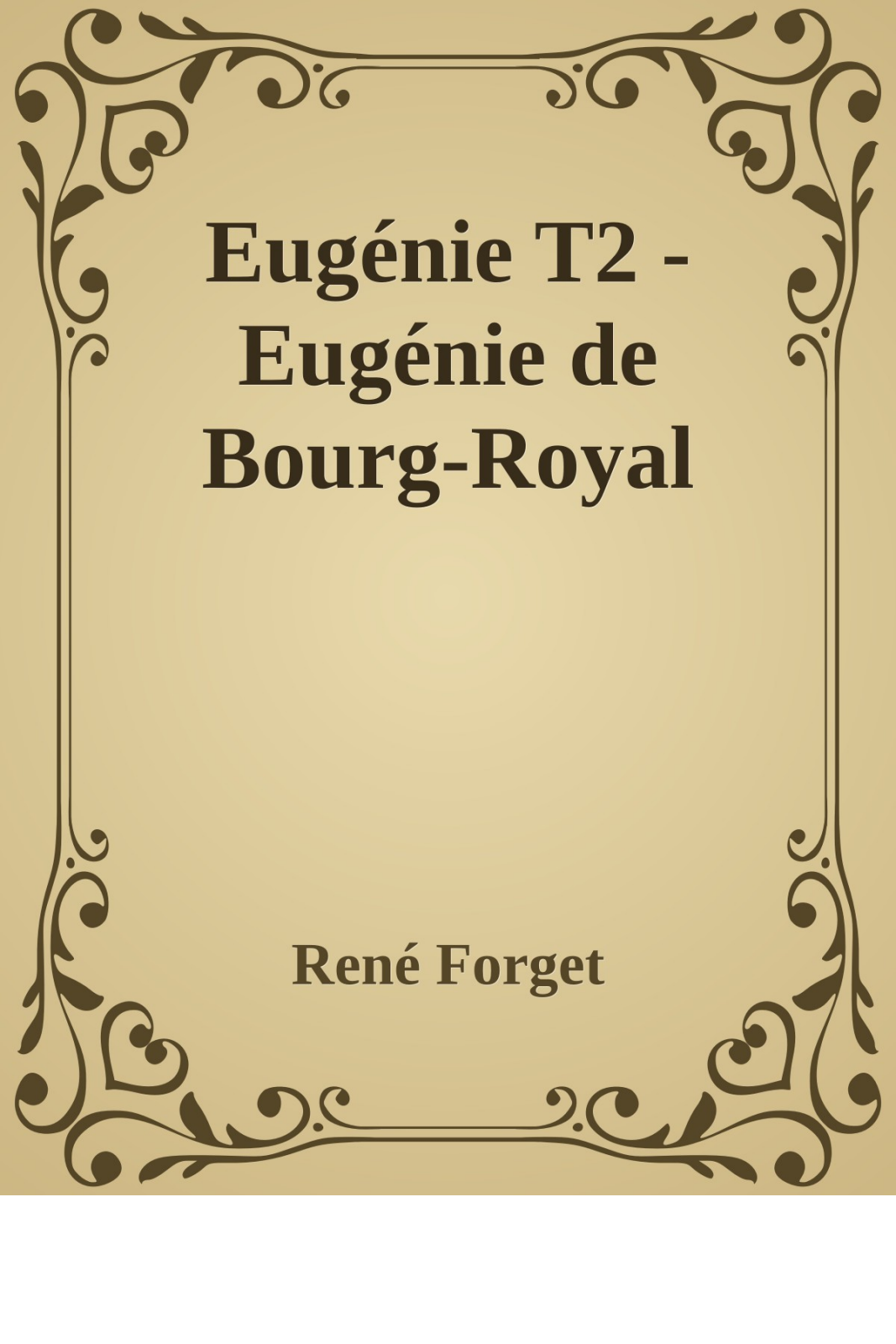


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

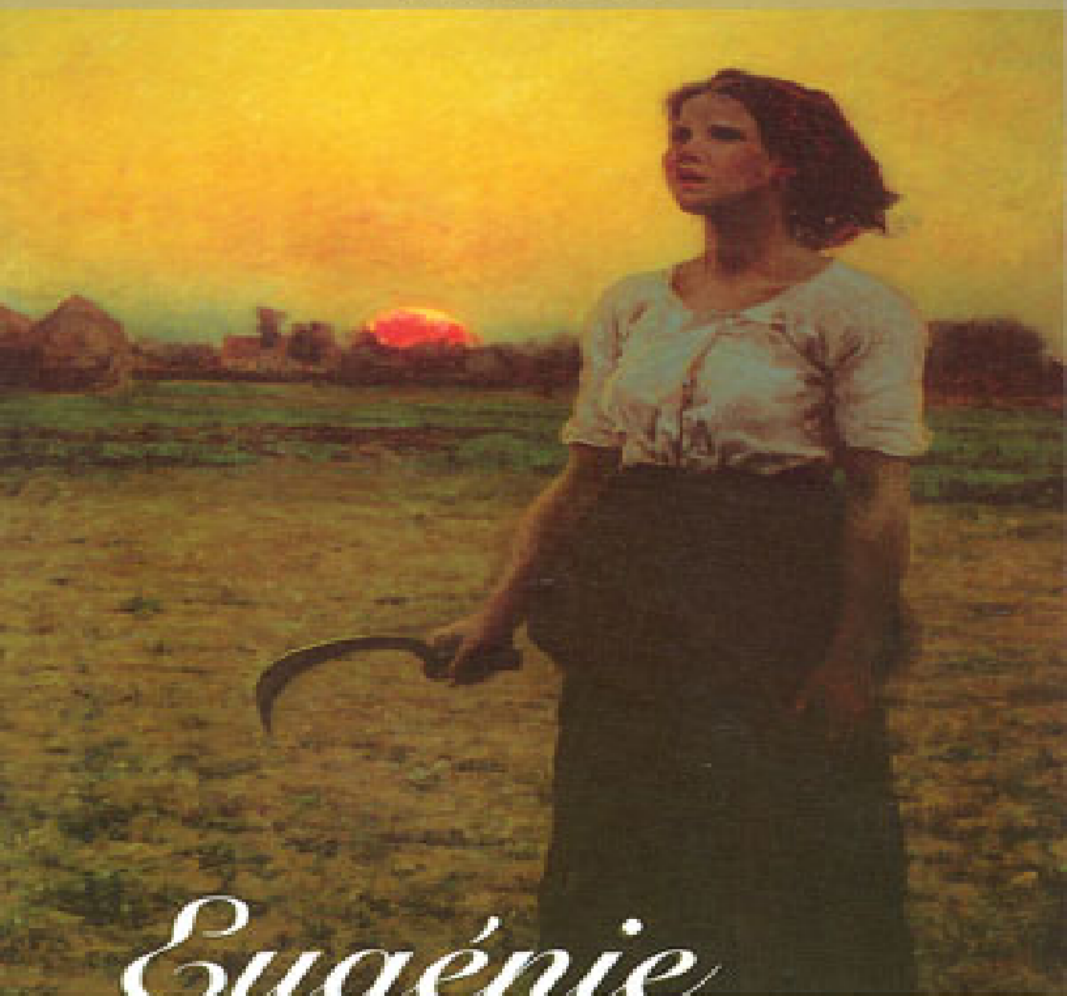
Eugénie T2 - Eugénie de Bourg-Royal

René Forget

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RENÉ FORGET



*Eugénie
de Bourg-Royal*

LANCTÔT
ÉDITEUR

René Forget

Eugénie

de Bourg-Royal

LANCTÔT - ÉDITEUR

LANCTÔT ÉDITEUR
4703, rue Saint-Denis
Montréal, Québec H2J2L5
Téléphone: 514-680-8905
Télécopieur: 514-680-8906

Ÿ Site Internet: www.lanctot-editeur.com

Maquette de la couverture et mise en pages : Jimmy Gagné
Illustration de la couverture: *The Song of the Lark*, 1884,
par Jules Breton © 1984 Haddad's Fine Arts, Inc. Révision :

Hélène Brien Correction :
Élyse-Andrée Héroux
Distribution : Prologue
1650, boul. Lionel-Bertrand
Boisbriand, Québec J7H 1N7
Téléphone: 450-434-0306 / 1-800-363-3864
Télécopieur: 450-434-2627 / 1-800-361-8088
Distribution en Europe : Librairie du Québec
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris, France
Télécopieur: 01-43-54-39-15

✉ Adresse électronique : liquebec@noos.fr

Lanctôt éditeur bénéficie du soutien financier
de la SODEC, du Programme de crédits d'impôt
du gouvernement du Québec et est inscrit au
Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada.
Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Programme d'aide au développement
de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

© Lanctôt éditeur 2007

Dépôt légal — 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 10: 2-89485-372-6

ISBN 13: 978-2-89485-372-6

À mon épouse,
pour notre vingt-cinquième anniversaire de mariage.
Merci pour ces années de bonheur
et pour celles qui s'ajouteront.

Je suis de
Pater
noster.de
Credo
Je suis
d'octobre et
d'espérance
Je suis de
janvier sous
zéro
Je suis
d'Amérique et
de France

Extrait de *Le
plus beau
voyage*
de Claude
Gauthier

Avant-propos

Le premier tome de la trilogie *Eugénie - Eugénie, Fille du Roy* -relate l'arrivée à Québec, en 1666, d'un jeune Normand, François Allard, accompagné d'un co-villageois, Thierry Labarre, et d'une jeune tourangelles, Eugénie Languille, qui faisait partie du groupe des filles du roy placées sous la responsabilité de madame Bourdon, leur accompagnatrice.

Durant la traversée, au moment où le capitaine du *Sainte-Foy* leur demanda de réparer le clavecin destiné au gouverneur de Courcelles, endommagé par une tempête, Eugénie et François firent connaissance. Durant cette même traversée, Thierry Labarre connut une idylle avec une compagne d'Eugénie, Mathilde de Fontenay-Envoivre, malgré la surveillance assidue de madame Bourdon.

Une amitié, par la suite mise à rude épreuve, naquit également entre le recruteur Pierre Boucher, retournant au Canada après un séjour en France, et les deux jeunes Normands, François et Thierry, séduits par les descriptions romanesques qu'il faisait - du Canada.

À l'arrivée en Nouvelle-France, François Allard s'engagea devenir colon tandis qu'Eugénie Languille, sous l'influence de mère Marie de l'Incarnation, fondatrice et supérieure de la communauté des Ursulines à Québec, rechignait à se marier, irritant les autorités et impatientant ses soupirants.

Finalement, Eugénie Languille et François Allard, qui ne se perdirent jamais totalement de vue, décidèrent d'unir leurs destinées le 1^{er} novembre 1671, le jour de la Toussaint.

Ce second tome, intitulé *Eugénie de Bourg-Royal*, raconte la vie d'Eugénie et de François Allard, maintenant mariés et installés à Bourg-Royal, qui deviendra Charlesbourg.

Chapitre I

La lune de miel -

Le temps annonçait déjà la saison froide. Dans la petite maison d'Eugénie et de François, nouvellement mariés, les serments d'amour trop longtemps refoulés jaillissaient avec une tendresse qu'aucun d'eux n'aurait imaginée chez l'autre.

Quand Eugénie réclama à François un baiser, l'informant de son désir naissant, ce dernier se sentit ragaillardi en regardant les courbes de son épouse. La situation raviva en lui le souvenir de ses ébats avec Catherine Duquesne, sa fiancée décédée en France. Mais Eugénie n'était pas Catherine...

Lorsque François essaya d'entraîner sa femme sur la couche de fortune qu'était la table, Eugénie fit volte-face et réprima ses ardeurs.

- Non, François, pas ici, pas maintenant. Plus tard.

Elle replaça ses cheveux dans sa coiffe, se redressa et, reprenant son sang-froid, ajouta :

- Et si nous visitions notre maison ?

François, honteux de son manque de délicatesse, se souvint des origines d'Eugénie et de son intérêt pour la vie religieuse. Il devait lui prouver que son comportement serait au diapason de sa pudeur, elle qui s'était réservée jusqu'au mariage.

Eugénie, de son côté, craignait la hâte de François, bien que ce dernier ne lui eût jamais manqué de respect. Pourtant, l'élan de François confirmait son désir charnel.

Eugénie en était heureuse, quoiqu'elle ne disposât que de peu d'information sur la façon dont François agirait. Mère de l'Incarnation lui avait simplement dit d'accompagner les intentions de son mari, qui saurait s'y prendre instinctivement. Ses compagnes, chez madame Bourdon, avaient voulu l'entretenir à ce sujet, mais Eugénie avait détourné la conversation.

François acquiesça de bonne grâce à la visite des lieux. Eugénie lui offrait l'occasion de se comporter de manière à ne pas la décevoir.

La maisonnette offrait un confort relatif. Elle ressemblait aux maisons de bois des autres colons, bien qu'elle fût légèrement plus spacieuse. La pièce principale, de trente-huit pieds de long par dix-sept pieds de large, était ornée en son centre d'unâtre de bonne dimension. Les murs de poutres en bois, blanchis à la chaux étaient percés de petites fenêtres habillées d'un tissu opaque.

Près de l'âtre étaient disposées deux chaises en babiche ainsi qu'une table en bois solide sur laquelle se trouvait une chandelle destinée à éclairer la pièce. Plus au fond, près de la huche à pain, une armoire de cuisine remplaçait avantageusement les tablettes fixées au mur que l'on retrouvait habituellement dans les maisons des colons. François avait également fabriqué une petite table de toilette, dont le cercle taillé dans son plateau pouvait contenir une bassine d'eau. Quand Eugénie s'en rendit compte, elle s'exclama :

- Comme chez la supérieure du couvent des Ursulines à Tours !

À la gauche de l'âtre se trouvait la boîte à bois, où l'on conservait les bûches et le petit bois de partance fait de copeaux et de branchettes sèches. François avait ajouté, près du foyer, une cordée de bois d'érable, afin qu'un feu durable salue l'arrivée de son épouse.

Des clous étaient fixés au mur pour y suspendre les vêtements et différents effets. Déjà, deux paires de raquettes de confection algonquienne et le fusil de chasse reçu en cadeau de mariage étaient accrochés près de la porte. Le rouet et le métier à tisser se trouvaient à la droite de la cheminée. Une corde à linge attachée aux poutres traversait la pièce.

La maison de François avait un solage et un plancher de bois franc sur toute sa surface, ce qui lui avait coûté une petite fortune. La couchette, appelée aussi cabane ou lit-alcôve, était une pièce en retrait, située à gauche de l'âtre. La pièce équivalente du côté droit du foyer pouvait accueillir deux gros coffres à linge, l'un en cèdre pour Eugénie et l'autre en pin pour François, en plus de la malle d'Eugénie, qui contenait son trousseau ainsi que leurs cadeaux de mariage.

Le coffre de François contenait ses vêtements de travail : trois chemises de grosse toile, une culotte de drap, une veste lâche descendant jusqu'à la taille, faite de l'étoffe rugueuse du pays, des chausses en peau se nouant aux chevilles et aux genoux pour la raquette, deux bonnets, l'un pointu en feutre, l'autre en laine pour la nuit, un capot élimé, un ancien justaucorps usé jusqu'à la corde et acheté à un marin au quai de Québec, des bas en laine, des sabots de bois et des souliers de bœuf en peau très épaisse.

Le trousseau d'Eugénie comprenait une chemisette de grosse toile à manches roulées, un corsage souple, trois jupes plissées (la secrète, la friponne et la modeste) qu'elle pouvait porter à la fois par temps froid et par temps chaud, autant de jupons, des bas de laine blanche, des sabots de bois, des galoches, une paire de souliers, des mocassins faits de peau et de poils d'orignal, une longue cape, un manchon de fourrure, une coiffe en dentelle, une i autre en crêpe et deux mouchoirs pour le cou.

Ce jour-là, Eugénie et François, mariés du jour, portaient leurs plus beaux vêtements.

François avait rangé au grenier ses pièces de bois d'œuvre ainsi qu'une vieille paillasse. Le plafond inégal, dont les planches constituaient aussi le plancher du grenier, permettait à la chaleur du foyer de monter à l'étage. L'écu portant la devise des Allard, «Noble et fort», trônait bien en vue au-dessus du foyer. Pour ne pas être en reste, Eugénie avait claironné à François :

- Empressons-nous d'accrocher un crucifix et la gravure de sainte

Ursule à ces murs ! Cette maison est le refuge de la Providence.

Se sentant la châtelaine du logis, Eugénie se surprit à faire des projets. Elle agrandirait la chaumière pour donner plus d'espace à une famille dont on ne compterait plus les têtes. Le réduit des animaux céderait la place à une véritable étable, reliée à la maison par une passerelle intérieure. De plus, elle ferait construire une cuisine d'été où elle servirait ses hommes et ses engagés pendant la période des moissons.

Pour l'heure, la pièce principale, bien chauffée et éclairée par de petites fenêtres débordant du soleil de l'après-midi, côtoyait le réduit des animaux, séparé de la pièce centrale par une lourde porte adroitement ajustée par François. Comme la plupart des *habitants** cohabitaient avec les animaux, cette innovation donnait à la maisonnette un confort particulier, qu'Eugénie apprécia tout de suite.

- Notre maison est des plus modernes, François. Je m'en réjouis.

François arbora un franc sourire. Il ne pouvait cacher sa fierté d'avoir mis tout son talent à bâtir sa propre maison.

On accédait à la chambre à coucher par une porte plus légère en bois de sapin, séparée du plancher de bois d'érable par une ouverture d'au moins deux pouces de hauteur, ce qui permettait à la chaleur de pénétrer dans la pièce tout en respectant l'intimité de ses occupants. Les pentures finement ciselées évitaient tout grincement désagréable.

François ouvrit délicatement la porte et, par l'embrasure, Eugénie aperçut un magnifique lit en bois de chêne que son mari avait fabriqué en s'inspirant d'une gravure représentant la chambre à coucher de la reine de France au château de Versailles. Il avait également récupéré l'armoire style Louis XIII qu'il avait fabriquée pour Anne Hardouin Badeau, qui l'avait engagé, à son arrivée en Nouvelle-France, sur sa ferme à Beauport. Il l'avait placée bien en évidence contre l'un des murs de la chambre.

La chambre à coucher n'était pas de dimensions conventionnelles. Pour qu'elle pût contenir tous ces meubles, François avait dû empiéter sur les combles qui lui servaient de remise. Il avait prévu bâtir un appentis extérieur dès le printemps prochain, afin de disposer de plus

d'espace de rangement et d'y effectuer ses travaux de menuiserie. Une paillasse très épaisse remplaçait le matelas bourré de plumes d'oie des aristocrates. François s'en excusa et Eugénie sourit.

- Nous n'en dormirons que mieux, et du sommeil du juste, François, s'exclama Eugénie, enchantée par le luxe qu'elle découvrait dans sa nouvelle demeure.

Elle poursuivit, émerveillée :

- Je sens que nous vivrons de nombreuses années de bonheur dans cette maison avec nos enfants et nos petits-enfants.

Elle rougit soudainement, comme si, en parlant de sa progéniture, elle précipitait les étapes pour y parvenir. Elle se Surprit à penser au lit à baldaquin et à l'œuvre de chair qui y était associée.

Eugénie appréhendait le moment où François la rejoindrait dans sa chambre. Elle se dit qu'elle ferait ce que leurs corps leur dicteraient, parce que l'un et l'autre avaient le désir de partager leur amour avec une famille nombreuse.

Elle prit la main habile de son époux, la contempla et y appliqua un tendre baiser.

- Nous reviendrons dans cette chambre princière après le souper, dit-elle. En attendant, voyons en quoi consiste notre ordinaire.

François resta muet, déçu par la réaction de sa femme. Il avait souhaité et cru un court instant que le désir d'Eugénie serait accru par l'intimité de la chambre nuptiale. Mais elle avait hâte de se rendre à la cuisine. Un début de gêne commençait à la gagner. Il y avait déjà sur la table de la terrine de gibier et du pâté de volaille dans leur jatte, du beurre, des œufs durs et de la bière, ainsi qu'une miche de pain dans la huche. Une chaudronnée de maïs et de pois attendait d'être pendue à la crémaillère.

Eugénie apprécia la prévoyance de François et s'exclama :

- C'est un festin de roy, François !

Eugénie mit sur la table les écuelles et les couverts, et prépara la soupe sans oublier d'y ajouter des lardons salés. Pendant ce temps,

François se rendit à la petite étable pour s'assurer de la bonne santé de ses bêtes et leur donner à manger. Lorsqu'il revint, une odeur invitante émanant de la cuisine le fit saliver. La table était mise et Eugénie l'attendait, vêtue d'un tablier de toile et de dentelle, cadeau de Diane Badeau Parent, qu'elle avait trouvé bien plié dans une armoire.

En soupant, le couple évoqua les grands événements de la journée, surtout la présence de Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France et seigneur de Beauport, et son discours sur les devoirs des colons envers la patrie. Eugénie raconta à François son départ de la maison des Bourdon et sa dernière visite au couvent des Ursulines ; la remise, sur place, des cadeaux d'Aurore, l'élève et la protégée d'Eugénie à l'école huronne de l'île d'Orléans, et de ceux de *Dickewamis**, l'otage politique iroquoise au moment du traité de paix de 1667, qui devint la première ursuline autochtone.

* Voir Glossaire p. 483

François lui confia combien il avait été nerveux en constatant qu'il avait placé les anneaux, nouvellement bénis par le prêtre, dans sa poche d'habit au lieu de les laisser à l'avant de la chapelle. Eugénie lui apprit qu'elle s'était confessée à monseigneur de Laval à la demande de mère Marie de l'Incarnation. François l'informa à son tour qu'il avait lui-même pu le faire quelques semaines auparavant à Sainte-Marie-des-Anges, lors du passage d'un missionnaire. Eugénie mentionna adroitement à François que l'officiant les avait exhortés à ne jamais se laisser aller à des actions contraires à la pudeur chrétienne. François y perçut un reproche quant à son empressement.

Ils rirent de bon cœur en évoquant la noce et la gaieté des participants, sans oublier le festin offert par Jean Talon, au cours duquel on avait servi du cochon, du chevreuil, de la tourte et de la perdrix, le tout arrosé du vin français provenant de la cave personnelle de l'intendant. Ils se rappelèrent l'étonnement de madame de La Peltrie, lorsqu'elle avait été invitée à danser la sarabande fredonnée par le seigneur de Beauport, ainsi que l'enthousiasme des noceurs à encourager Pierre Boucher dans sa gigue. Une complainte normande entonnée en chœur par l'assemblée avait été l'un des moments les plus touchants de la noce.

Quand leur repas fut terminé, François prit la main d'Eugénie, l'entraîna sur le tabouret, plongea ses yeux noirs perçant l'immensité bleutée de ceux de sa femme et tenta de libérer ses cheveux de sa coiffe. Alors, celle-ci bredouilla confusément:

- J'aimerais continuer notre conversation, François. Un peu .de détente facilitera la digestion.

François se rappela le sermon du curé, qui mentionnait aux nouveaux époux qu'ils devaient être patients et indulgents en plus de se soutenir mutuellement.

- Bien entendu, Eugénie.

Eugénie prit soudain conscience du délai qu'elle demandait à François. Elle s'installa sur le tabouret et replaça ses cheveux d'or, qui tombaient en cascade sur sa nuque. Elle dit à François de passer un bras autour de ses épaules, puis se lova contre lui. Elle resta quelques instants dans cette position, immobile par pudeur, à la merci de son mari. François massa tendrement sa nuque et ses épaules, puis il défit nerveusement son corsage et saisit ses seins avec empressement. La poitrine d'Eugénie se soulevait à un rythme de plus en plus saccadé. François lui glissa à l'oreille :

- Nous pourrions essayer notre lit royal... Qu'en penses-tu, mon amour ?

Retrouvant son aplomb, Eugénie répondit :

- Demain, nous aurons tout notre temps pour la conversation.

Elle se leva, se rendit à la chambre et revêtit sa chemise de nuit de soie et de dentelle offerte par Mathilde. François la rejoignit dans l'alcôve, récupérant au passage la chandelle qu'il déposa sur le tabouret.

Dans l'ombre, la silhouette d'Eugénie valsait au gré du mouvement de la flamme, agitée par l'air frais qui s'infiltrait dans la pièce. Un silence chargé d'intenses émotions régnait. François s'approcha d'Eugénie qui se tenait debout près du lit. Il commença par l'embrasser tendrement et la caressa, d'abord par-dessus, puis sous sa chemise de nuit. Eugénie sursautait pudiquement lors de ces intrusions dans ses replis intimes.

Lorsqu'elle vit le sexe de François en érection, son premier réflexe fut de reculer de quelques pas. Puis, surmontant son trouble intérieur, elle se colla au torse puissant de son époux et se laissa guider par ses

gestes, accomplissant ainsi son devoir d'épouse chrétienne.

Si Dieu donne la grâce aux époux d'avoir des enfants, et que l'Église demande à l'épouse d'être soumise à son mari, alors elle se devait de s'abandonner totalement au désir de François et de faire ce qu'il convenait pour perpétuer la race.

François se rendit compte de la gêne d'Eugénie et lui dit, étreignant amoureusement sa main :

- Viens, Eugénie, il est temps d'étreindre notre lit.

Leurs ombres disparurent dans la nuit quand François souffla sur l'indiscret témoin de leur nuit de noces.

Eugénie déplaça avec hantise la courtepointe qu'ils avaient reçue comme cadeau nuptial, et le couple se glissa sous la couverture. François approcha lentement et maladroitement la main vers le sexe de son épouse et incita timidement cette dernière à en faire autant. Eugénie imaginait mal comment le pénis si tendu de son mari pourrait la pénétrer sans douleur. Sa retenue confirma son innocence à François.

D'un geste lent, François se débarrassa de la courtepointe, gêné de défier les interdits d'Eugénie en remontant sa robe de nuit. Saisie soudainement de scrupules, cette dernière se recroquevilla. Dans son mouvement de recul, elle heurta le sexe de François. Prise de remords, Eugénie regarda son mari qui grimaçait de douleur et l'invita à compléter leur union en s'abandonnant à lui plus vite qu'elle ne l'aurait souhaité. Les saccades et le souffle court de François confirmèrent rapidement que le mariage venait d'être consommé. La jeune femme venait de découvrir, dans la hâte, la sexualité qu'elle redoutait tant.

Le sommeil d'Eugénie fut agité de cauchemars. Les démons de l'enfer dansaient autour d'elle avec leurs fourches incandescentes, tandis que son confesseur de Tours, Dom Claude Martin et sa mère, Marie de l'Incarnation, les repoussaient en les aspergeant d'eau bénite.

De son côté, François tomba dans un sommeil profond sans chercher à rassurer Eugénie et rêva de sa lune de miel avec Catherine Duquesne. Cette dernière s'abandonnait entièrement aux caprices sexuels de son amant, l'invitant à poursuivre leur quête d'amour

extatique jusqu'à le faire tomber d'épuisement.

Chapitre II

Le lendemain des noces -

Le sol était recouvert de neige, ce qui n'était pas inhabituel pour ce

début novembre. Toute blanche, faisant osciller sous son poids les silhouettes des épinettes et des sapins, elle annonçait un hiver précoce.

François se leva très tôt pour raviver la braise de lâtre, puis il se recoucha, penaud et songeur, auprès de son épouse qui dormait d'un sommeil troublé, son corps sporadiquement agité de spasmes. Eugénie se réveilla à l'aube, son vêtement de nuit humide de transpiration et des sécrétions des ébats de la veille. Cet inconfort la révolta. Elle se dépêcha de faire sa toilette dans la chambre, avec un fond d'eau qu'elle récupéra de la marmite pendue à la crémaillère, puis elle jeta l'eau souillée dans l'évier.

Le couple déjeuna de lait chaud et d'un restant de terrine et de pain. François n'avait pas encore osé regarder son épouse en face. Cette dernière, pour sauver les apparences, s'affairait à reconnaître les lieux et à faire du rangement, mais le cœur n'y était pas. Elle se demandait si elle parviendrait un jour à apprécier ce péché de la chair, cette luxure dont semblait jouir François.

La tempête de neige, événement typique de Nouvelle-France, n'empêcha pas les voisins des nouveaux mariés, Odile et Germain Langlois, de chausser leurs raquettes pour apporter aux amoureux un copieux petit déjeuner. Germain avait été le compagnon d'Eugénie et de François lors de leur traversée de 1666. À son arrivée au quai de Québec, il avait été engagé comme aide-fermier par Hormidas Chalifoux, originaire de la petite Auvergne, non loin de Bourg-Royal. Germain avait par la suite épousé Odile, la fille de ce dernier, après ses trois années réglementaires d'engagement.

-Toc, toc, toc... Il y a quelqu'un? clama à haute voix Germain Langlois, qui espérait surprendre les tourtereaux dans leur sommeil.

Le bruit sec de ses jointures sur le bois de la porte d'entrée résonna dans l'air frais du petit matin.

- Ne fais pas tant de bruit, Germain, tu vas leur faire peur. Ils vont nous prendre pour des Sauvages, le tança sa femme, Odile.

- Mais non, voyons, ma femme ! François sait très bien que les Sauvages attaquent sournoisement, sans bruit. Tiens ! Ils seraient déjà pratiquement morts, torturés, scalpés et que sais-je encore... En tout cas, pas très vivants. Tiens, c'est le mot, plus morts que vifs. Ils sont comme ça, les Sauvages, pas très réjouissants !

-Arrête, je te dis. Nous sommes ici pour nous réjouir avec eux, pas pour leur faire peur. Regarde, je vois quelqu'un par la fenêtre, avec un fusil. C'est François, et il n'a pas l'air commode.

- François ne viserait tout de même pas son meilleur ami, ma femme !

La porte s'entrebâilla lentement et le canon du fusil apparut. Odile et Germain, reculant de peur, s'empêtrèrent dans leurs raquettes et s'affalèrent sur le sol. Ils se relevèrent péniblement en riant aux éclats, pareils à deux pantins entremêlés dans leurs fils. Ils tenaient chacun en main quelques objets qu'ils ne voulaient apparemment pas laisser choir.

Dans l'embrasure de la porte, François invita ses voisins à entrer, arborant un sourire triomphant de jeune marié. Il demanda à sa femme de venir.

- Oyez, bonnes gens. Dépêchez-vous de vous relever et soyez les bienvenus dans ma demeure !

- Entrez donc ! Votre visite nous fait le plus grand plaisir, ajouta Eugénie, à demi souriante.

La visite des voisins lui semblait en effet prématurée.

- Nous ne voulions surtout pas manquer cette belle tradition du déjeuner des nouveaux mariés, s'empressa de dire Odile Langlois.

- Habituellement, cela se passe chez les parents de la mariée. Mais au Canada, ce n'est plus comme avant. Il faut faire avec, n'est-ce pas, ma femme? ajouta Germain pour se donner une contenance.

Eugénie et François se regardèrent avec étonnement parce qu'ils avaient déjà pris leur déjeuner, mais, surtout, parce qu'ils ignoraient cette tradition. Eugénie n'avait jamais assisté à d'autres noces qu'aux siennes. Quant à François, il ne se souvenait guère du mariage de sa sœur Marie avec Jean Duquesne, car celui-ci avait eu lieu sans réjouissances, seulement quelque temps après l'assassinat de plusieurs membres de la famille Allard.

Une fois à l'intérieur, Odile et Germain Langlois balayèrent de

leurs mains les flocons de neige collés à leurs vêtements. Le feu crépitant dans l'âtre sentait bon la résine et leurs narines se dilatèrent au fumet de bouillon de poule qui frémissait depuis la veille.

Le soleil naissant des collines se frayait un chemin à travers les tentures aux couleurs chatoyantes qu'Eugénie avait installées à la hâte. Elle aurait bien le temps, pendant les mois d'hiver, de coudre de jolis rideaux dans ces tissus aux coloris si gais. Les nouveaux mariés étaient encore en robe de nuit. Mal à l'aise, Eugénie portait la chemise de nuit offerte par Mathilde, et François, une chemise à longs pans en coton grossier. Son bonnet de nuit, encore bien enfoncé sur sa tête, provoqua le fou rire de Germain.

- Si j'avais su, François, que tu t'habillais comme un nobliau, je me serais vêtu de jabot et de dentelle, pardi !

- Cela suffit, Germain, tu les gênes ! Déjà que l'intimité, c'est gênant... Tu me comprends, Germain ?

- Pardi, ma femme, que je comprends ! Il va falloir briser cette gêne-là.

Germain déballa son baluchon et déposa sur la table un gros fromage, ainsi qu'un petit fût de cidre bouchonné. Dans un linge déjà imbibé d'un sirop jaunâtre, sa femme déposa une demi-sphère orangée à la chair jaune et lisse.

- Voilà de la citrouille de notre potager. Trempée dans le sirop d'érable, c'est un régal au petit matin !

À ces mots, Odile ouvrit le flacon de liquide ambré.

- Nous sommes venus boire au bonheur et à la fécondité des nouveaux mariés ! scanda Germain en présentant le cidre à François.

Eugénie, peu habituée aux lendemains de veille, regarda François avec embarras. Ce dernier prit la parole.

- Nous tenons, Eugénie et moi, à goûter au cidre et au fromage avec vous, voisins et amis. Votre présence est une immense joie. Après tout, nous nous connaissons depuis cinq ans.

Ce faisant, il demanda à Eugénie de dresser la table et invita Germain à verser le cidre.

- Buvons à nous quatre. Je n'ai aucun doute que nous boirons à la santé de nos premiers enfants dès l'an prochain, s'empressa d'ajouter Germain.

En entendant ces paroles, Odile murmura à l'oreille d'Eugénie:

- Je lui fais boire de l'infusion à la sauge pour le rendre plus fringant... Tu comprends sans doute ce que je veux dire, Eugénie, n'est-ce pas ?

- Buvons à notre avenir et à celui de notre nouveau pays, dit François.

Eugénie leva son gobelet. Malgré son malaise, elle réussit néanmoins à simuler le bonheur de la nouvelle mariée.

Pendant que le soleil de la matinée réchauffait la cuisine, les quatre convives prirent leur déjeuner en bavardant allègrement, relatant les nouvelles - pour ne pas dire les potins - qui avaient circulé lors de la réception offerte par Jean Talon. Comme Eugénie et François avaient essentiellement discuté avec les dignitaires de la table d'honneur, ce fut Odile qui alimenta la conversation.

- Savais-tu, Eugénie, qu'il y avait une noble qui faisait partie du contingent des filles arrivées cet été ? Elle s'appelle Madeleine de Roybond d'Allonne. Son père était écuyer à la cour. Elle était, paraît-il, une des orphelines de la Salpêtrière. En as-tu déjà entendu parler ?

- Non, Odile, tu me l'apprends. Mathilde doit sans doute la connaître puisque, depuis son mariage avec Guillaume-Bernard, elle est apparentée aux d'Ailleboust qui ont du sang noble.

- Justement, elle a été accueillie sur le quai par madame Barbe d'Ailleboust elle-même, qui est la veuve de l'ancien gouverneur, aussi présente à votre mariage. Il paraît que cette demoiselle de Roybond d'Allonne a un caractère de nature à décourager plus d'un prétendant.

Eugénie commençait à trouver que ces commérages manquaient de respect pour les dames qu'elle connaissait. Ils lui semblaient, de plus, tout à fait inappropriés devant de nouveaux mariés. Elle tenta

d'embellir le discours d'Odile en faisant part de sa propre opinion.

- Elle est également grand-tante de Guillaume-Bernard et de Mathilde, ne l'oublions pas. Je l'ai connue quand j'ai été hospitalisée à l'Hôtel-Dieu. Elle s'est dévouée au service des malades. C'est une grande dame très respectable.

- Et riche, en plus ! Est-ce vrai qu'elle est entrée au noviciat des Ursulines après la mort du gouverneur, mais qu'elle n'a pas pu supporter le règlement ? Sans doute voulait-elle racheter le crime impuni de son mari !

À ces mots, Germain et François, qui évoquaient la piètre campagne de traite de fourrure de 1670, lui prêtèrent une oreille plus attentive.

- Que dis-tu là, ma femme ? Quel crime ? C'est une accusation grave qui peut-être punie de la peine de la *hart*.

François et Eugénie étaient pantois. Était-il possible que Mathilde fût associée à une famille criminelle ?

- Dites-nous ce que vous savez, Odile.

- Eh bien ! La rumeur vient, semble-t-il, de Jean Roussin qui, ignorant le courroux de sa femme, avait bu un coup de trop.

- Est-ce une rumeur ou la vérité ? Dis-le vite, ma femme ! renchérit Germain, haussant le ton.

- Si cela concerne la réputation d'un homme décédé depuis onze ans, il vaut mieux respecter sa mémoire, ajouta Eugénie.

- Dites toujours, Odile, reprit François, sous le regard étonné de sa femme.

- Il paraît que le fils d'un enquêteur des finances, Jean Péronne du Mesnil, avocat au parlement de Paris, aurait été assassiné en 1660 par des personnes haut placées, en pleine rue, sans qu'elles fussent accusées de ce meurtre. Le gouverneur d'Ailleboust aurait fermé les yeux sur ce crime, et il est mort peu de temps après.

- Cela n'en fait pas un criminel pour autant, ma femme ! Il aurait sans doute dénoncé les coupables plus tard s'il n'était pas mort.

- Il paraît qu'un de ses neveux y a été associé !

- Pas Guillaume-Bernard ! Cela, je ne peux le croire, jamais !
clama Eugénie, horrifiée.

- Non, non, pas lui ! rétorqua Odile.

- Alors qui est-ce, ma femme ? demanda Germain.

- Est-il nécessaire de le savoir ? interrogea Eugénie, à la fois embarrassée et excédée.

Sa voix naturellement posée avait monté d'une demi-octave. Son mari s'en rendit compte.

-Un des assassins aurait-il pu être présent à la noce? s'inquiéta François

- Comment cela aurait-il pu se produire? clama Eugénie. Avait-il été invité ? Dans ce cas, il a bien fait de ne pas y être.

- L'aurait-il voulu qu'il ne l'aurait pas pu! continua Odile, consciente de son effet.

- Ah ! Et pourquoi pas, ma femme ? questionna Germain.

- Parce qu'il est mort et qu'un gisant ne bouge pas ! affirma-t-elle.
Et ce n'est pas le vieux gouverneur d'Ailleboust...

- Que sont ces fadaises, Odile? Ce sont là les ragots d'un ivrogne ! Nous n'étions pas au tribunal pour un procès mais à notre mariage, officié par monsieur de Bernières, ajouta Eugénie avec agacement.

- Laissons à saint Pierre le soin d'exécuter la justice divine ! Quant à nous, nous sommes bien vivants, ajouta François. Alors, laissons la mémoire du vieux gouverneur en paix, si vous le voulez bien.

- Bien dit, François ! confirma Germain en cognant sur la table.

Eugénie s'empessa d'ajouter:

-Vous m'excuserez, mais il faut que j'aille m'habiller. Je ne me sens pas à l'aise dans cette tenue.

Comme Germain s'apercevait que leur présence dérangeait, il apostropha sa femme.

- Ça suffit pour aujourd'hui, le bavardage, ordonna Germain. Laissons les jeunes mariés à leur bonheur. Il y a du travail qui nous attend à la maison.

Il ajouta à l'intention de François et d'Eugénie:

- Nous vous attendrons pour aller à la messe le prochain dimanche.

Les Langlois achevèrent leur visite précipitamment. Eugénie était bien heureuse de leur départ. Elle ne s'en cacha pas à son mari.

- Germain est un garçon sympathique, c'est certain. Mais Odile me paraît portée sur le commérage. Je n'aime pas du tout cela et je refuse de croire ses propos, François !

- Je te comprends, Eugénie, et tu n'y es pas obligée. L'important est qu'Odile soit une voisine sur laquelle tu puisses compter pour t'aider à l'occasion. En tout cas, Germain semble bien l'aimer, malgré son bavardage !

- Surtout qu'il parle peu ! Enfin, à chacun sa chacune, comme on dit. Ils seront certainement d'excellents voisins, se résigna Eugénie.

- Germain est notre ami depuis la traversée, Eugénie. Je suis convaincu qu'Odile le deviendra aussi.

- Je vous le souhaite, François. Je vous le souhaite ! répondit Eugénie dans un soupir.

Eugénie avait une autre raison d'émettre un soupir d'inquiétude. Elle se retrouvait en effet de nouveau seule avec François. Quelques flocons de neige voltigeaient dans le ciel. Eugénie souhaitait intérieurement que le vent du nord effaçât le souvenir de sa nuit de noces et des visiteurs importuns.

Le dimanche suivant, à la messe, le sermon du prêtre rappela aux

fidèles leur obligation de perpétuer leur race, dans l'idéal chrétien.

-Vous devez élever vos âmes vers Dieu afin de purifier vos corps, qui sont les instruments de la volonté divine dans le peuplement de ce pays. Respectez les voies sacrées du mariage. Rendez grâce à Dieu pour sa sagesse et sa grandeur. Le Seigneur est votre guide et vous êtes ses brebis. Confiez-lui votre volonté d'élever une nombreuse famille chrétienne.

François comprit une fois de plus que son devoir était de procréer. Eugénie, de son côté, redoutait le prix qu'elle aurait à payer.

Chapitre III

Le petit lac à l'achigan -

L'hiver de 1671 fut particulièrement rigoureux. Des tempêtes

mémorables accompagnées de vents violents venant du fleuve façonnèrent des bancs de neige hauts de plus de huit pieds, qui empêchaient les colons les mieux établis, c'est-à-dire ceux qui avaient des bâtiments de ferme à distance de leur résidence, de se rendre de la maison à l'étable pour soigner les animaux. L'hiver laurentien n'épargna pas la chaumière d'Eugénie et de François. L'étable adjacente au nord de la façade protégeait l'intérieur de la maison du froid boréal, mais les animaux subissaient les morsures du nordet. Leur promiscuité créait toutefois suffisamment de chaleur pour leur permettre de résister à la froidure.

Pour se tenir au chaud, Eugénie et François se glissaient sous des couvertures de Catalogne et un jeté de fourrure de lièvre. Eugénie aimait entendre murmurer le feu dans l'âtre et regarder la lueur de la braise dans la nuit. Mais le froid et le vent avaient tôt fait de dissiper ce qui restait de chaleur.

Dès le lendemain de ses nocces, Eugénie se consacra à ses nouvelles tâches : cuisiner, coudre, tailler, tisser et rapiécer les vêtements, filer la laine et apporter sa contribution au soin des animaux. Elle apprit peu à peu à préparer le feu dans l'âtre, à pétrir le pain, à écrémer le lait de leur unique vache et à baratter le beurre dans la petite laiterie adjacente à la maison, un apprentis fermé qui servait aussi de garde-manger.

Au fil des saisons, en plus de l'entretien de la maison, salie par les résidus de l'étable et le bournier causé par le dégel, Eugénie devrait aussi aider son mari aux semailles, faire les foin et s'occuper des récoltes, depuis l'aube jusqu'à la brunante. Elle apprendrait à saler le cochon que François aurait tué, à faire de la tête fromagée, ainsi qu'à fumer l'anguille ou à la conserver dans une barrique de saumure. Elle se familiariserait avec la préparation des produits de l'érable et fabriquerait même de la bière avec l'orge, le blé et le sarrasin qui resteraient des récoltes.

Eugénie devrait aussi entretenir le potager. Elle projetait d'y cultiver des navets, des choux, des carottes, des haricots, des fèves, des oignons, des échalotes et surtout des pois. Les pois étaient le légume le plus facile à faire pousser. La récolte se faisait en septembre. Mangé cru, bouilli ou en potage, le pois était nourrissant et apprécié de tous. Une fois réduites en farine grossière, les cosses servaient de moulée aux pourceaux.

Pour ce qui était des fines herbes, Eugénie envisageait de cultiver

la ciboulette, la menthe, le persil, la marjolaine, l'aneth et la chicorée locale. Des groseilles, des framboises, des mûres et de la rhubarbe donneraient des confitures et des gelées pour le long hiver. Quelques pommiers de pommes rouges et blanches assureraient la réserve de cidre.

Eugénie portait maintenant une jupe en laine tissée dont les deux extrémités étaient cousues ensemble pour former une gaine ouverte dont le haut était bordé de coton.

La rudesse du quotidien canadien l'avait obligée à délaisser les fins travaux d'aiguille pour s'adapter aux exigences de la vie dans la colonie. Ainsi, elle avait confectionné durant ses longues soirées d'hiver, à la lueur de la chandelle et avec des morceaux de vêtements usés, la courtepointe en pointes folles décorée de points d'épines, de points de chausson et de points de feston, ainsi qu'une Catalogne de lit en coton, avec une bordure cousue au point d'ourlet retenant deux laizes tissées avec une trame de guenilles de coton. Le métier à tisser offert par Jean Talon était en permanence mis à contribution dans la fabrication des vêtements de laine.

François, de son côté, avait eu la prévoyance de couper quelques cordes de bois d'érable au bout de sa terre pour faire provision de bois de chauffage. Il s'était cependant réservé les morceaux de choix pour son art. Il devait aussi réparer les clôtures et les instruments aratoires à l'automne, puis isoler le solage de la maison avec du foin.

En prévision de l'hiver, François avait pris soin de garnir le garde-manger de lard, de salaisons et de volailles telles que la perdrix et la tourte. Il avait aussi entreposé sur place une fesse de chevreuil, de l'anguille, de l'esturgeon et un gros saumon. Dans un coffre installé dans la remise, ces victuailles étaient conservées au froid, à l'abri des animaux sauvages.

Les deux compagnons de la traversée de 1666, Germain Langlois et Jean Boudreau, qui venait d'acheter la terre de Jean Michel, un voisin de François, se réunissaient avec Odile dans la maison d'Eugénie et de François pour discuter d'agriculture et de la meilleure façon de prospérer pour pouvoir faire face aux obligations seigneuriales. Toutefois, les possibilités qui s'offraient à chacun d'eux divergeaient, puisque leurs fermes ne possédaient pas le même terreau, bien qu'elles fussent voisines. Ils devaient cependant s'astreindre à une obligation commune : l'agrandissement de leur terre.

Les colons devaient en effet défricher un arpent et demi de terre par an, pour satisfaire aux exigences du seigneur, en plus de cultiver la terre et de s'occuper des travaux de la ferme. Les trois compères auraient bien aimé embaucher un garçon de ferme, ⁴ comme ils l'avaient été eux-mêmes, pour engranger les *minots** de céréales, dont la quantité leur conférerait une certaine aisance financière.

Les colons cultivaient principalement deux céréales, le blé et le seigle. Le blé devait être semé tôt au printemps et récolté dans les premières semaines de septembre. Même si sa culture épuisait le sol, sa farine était la plus appréciée de toutes pour la fabrication du pain.

En plus de faire un très bon pain, le seigle présentait l'avantage de pousser dans un sol moins riche. Ses grains fermentes se transformaient en bière et en eau-de-vie. Fort appréciée en potage et bouillie, la farine de seigle pouvait également fournir de la nourriture aux animaux. Sa paille était utilisée pour recouvrir les dépendances et pour lier les bottes de foin, de blé, d'orge et d'avoine. On s'en servait également comme litière pour les animaux.

Les colons pouvaient aussi cultiver l'avoine, qui servait de nourriture aux chevaux et de moulée aux bestiaux, le sarrasin, qui donnait une farine plus acre pour le pain, ainsi que le houblon, utilisé dans la fabrication de la bière et dont la culture était encouragée par l'intendant Talon.

Les discussions entre les trois hommes étaient généralement animées et se tenaient devant une chope de bière locale qu'Eugénie servait avec mesure.

- En tout cas, moi, je suis du même avis que l'intendant, affirma avec passion Jean Boudreau. Le houblon est l'avenir de la Nouvelle-France. La bière que produit la fabrique de Jean Talon est si appréciée que, bientôt, nous l'exporterons aux Antilles en échange de leur rhum. Même les colons de Fort Orange et de la Nouvelle-Amsterdam en commandent aux habitants de Montréal en échange de leur tabac. C'est un trappeur de la rivière des Iroquois qui me l'a dit. Si cette bière est si bonne, c'est grâce au houblon.

- Et l'orge, Jean ? C'est l'orge qui donne le goût à la bière ! Le houblon, c'est pour la couleur, rien de plus, rétorqua Germain.

- Couleur et goût vont ensemble quand la bière est bonne, répliqua Jean Boudreau.

- La bière de Jean Roussin n'était pas très belle à voir sans la couleur donnée par le houblon et, pourtant, il semblait la trouver bonne, tant il en buvait ! avança joyeusement François pour détendre l'atmosphère.

Le trio se mit à rire de bon cœur. Seule Eugénie s'offusqua.

- François, évite donc les médisances... Monsieur Roussin n'est pas là pour se défendre !

Les rires s'arrêtèrent un instant, chacun connaissant la rigueur morale d'Eugénie. Lorsqu'ils pouffèrent de rire de nouveau, celle-ci conserva le silence, mais elle ramassa les chopes de bière et les vida dans le pot de grès destiné à sa conservation. La récréation venait de prendre fin.

Géné, François sortit sa pipe de plâtre et la *blague** qui contenait le tabac haché gros avec les ciseaux de bois, puis la présenta à ses amis. Pour se donner contenance, ceux-ci acceptèrent le tabac avec empressement. François saisit un tison dans l'âtre, alluma sa pipe, puis fit circuler le tabac, de manière à ce que ses invités en bourrent leur pipe à leur tour. Les volutes de fumée bleues alourdirent l'air ambiant et s'envolèrent vers le plafond.

François aspira lentement la fumée, ainsi que le lui avait appris son frère de sang huron, *Houatianonk**, puis il prit une mine réfléchie et dit :

- En tout cas, à mon avis, il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. On peut cultiver du houblon à condition qu'il reste de l'excédent de terre. L'intendant Talon a une ferme expérimentale offerte par le roy, et personne ne l'oblige à défricher de nouveaux arpents, puisque c'est lui, le seigneur.

Germain Langlois et Jean Boudreau l'approuvaient, la pipe bien serrée entre leurs mâchoires. François continua :

- Pour ma part, j'estime qu'il faut manger avant de boire. Avec le blé, on peut manger, avec le seigle, on peut faire les deux. C'est pour cette raison que je crois que le seigle a plus d'avenir dans ce pays que toute autre céréale. Vous verrez.

- Pour le moment, François pense à s'installer avant de se spécialiser. Il vaut mieux ne manquer de rien, plutôt que de suivre la

mode du jour.

Eugénie venait d'ajouter son grain de sel à une discussion qui ne la concernait pas. En femme rationnelle et informée, elle aimait donner son opinion, bien que les responsabilités de la ferme incombassent aux hommes. François commençait à s'y habituer, mais l'audace d'Eugénie étonnait toujours ses amis.

- Eugénie a raison, François. Odile aurait dit de même ! lança Germain, qui appréhendait les réactions d'Eugénie.

François le regarda curieusement et sourit. Il apprécia la bonne volonté de Germain et son souci de le protéger des prises de position d'Eugénie.

À la fin de la soirée, Germain et Jean eurent quand même l'impression qu'Eugénie se mêlait des affaires de François, le maître de la maison.

Au début du mois de décembre, Eugénie apprit le décès de madame de La Peltrie. Elle avait pris froid peu de temps après sa venue à Beauport pour leur mariage. Atteinte de pleurésie, elle était morte après huit jours de maladie. Eugénie fut profondément attristée de la perte de sa bienfaitrice.

François se rendait compte qu'Eugénie n'avait plus l'entrain qu'il lui connaissait. Elle était songeuse. Il avait le temps de l'observer, puisque l'hiver rude ne lui permettait pas toujours de sortir. Eugénie espaçait de plus en plus leurs moments d'intimité dans l'alcôve, sous prétexte que le vent du nord s'y infiltrait par les fentes murales. Ses poumons étaient fragiles et le petit être réussissait à peine à réchauffer la chambre. Un soir qu'elle se déshabillait face au mur pour éviter son regard, elle lui signifia, des sanglots dans la voix, sa hâte de sombrer dans un sommeil récupérateur. François ne put alors s'empêcher de l'interroger.

- Qu'est-ce qui se passe, Eugénie? Ai-je fait quelque chose pour te déplaire ?

Eugénie ne répondit pas.

- Je t'en prie... J'ai l'impression que tu n'es plus heureuse. Tu t'éloignes de plus en plus de moi. Pourtant, nous faisons notre devoir.

Le curé nous l'a bien dit l'autre dimanche, à la messe.

- Il me faut sans doute encore un peu de temps pour m'habituer, lâcha Eugénie.

- Eugénie, nous connaissons notre mission.

- Je vais faire tous les efforts qu'il faut pour avoir des enfants, François.

- Je t'aime, Eugénie.

Eugénie resta muette. Son esprit était embrouillé. Comment son mari pouvait-il concilier amour tendre et brusquerie physique ? Se plier aux désirs de cet homme faisait-il partie de ses obligations d'épouse ?

Eugénie s'interrogeait encore lorsque François se blottit contre elle. Ne pouvant lui dévoiler son trouble, elle subit l'étreinte de son mari en feignant de s'abandonner.

François se rendait bien compte que sa femme ne manifestait pas l'ardeur souhaitée en réponse aux caresses qu'il lui prodiguait, celles-là mêmes qui, jadis, avaient tant fait vibrer Catherine.

Le lendemain, alors qu'ils étaient en train de bûcher du bois de chauffage, François demanda à Germain :

- Germain, quelle quantité de boisson de sauge te faut-il pour contenter une femme ?

Germain comprit aussitôt que la lune de miel d'Eugénie et François connaissait des difficultés. Après quelques coups de hache bien placés, il répondit :

-Tu devrais amener ta femme pendant quelques jours à la cabane du petit lac à l'achigan. Loin des corvées quotidiennes, si tu me comprends !

François comprit rapidement qu'un rapprochement serait bénéfique à sa vie conjugale. Il se rendit compte aussi que son attitude envers Eugénie manquait nettement de délicatesse, et il décida d'y

remédier.

Le petit lac à l'achigan était situé à une demi-lieue de l'extrémité de la terre de François, à Bourg-Royal. On s'y rendait par un sentier emprunté autrefois par les Algonquins. Ce petit lac, en fait un grand étang aux berges sablonneuses situé au pied d'une colline aux reflets bleutés, regorgeait d'achigans. Peu de colons connaissaient son existence, mais quelques trappeurs le fréquentaient.

Germain et François, séduits par la beauté des lieux, avaient décidé d'y construire une cabane. Elle leur permettait d'y séjourner le temps d'une partie de pêche ou de chasse. Elle possédait une cheminée et un lit de camp, et sa fenêtre, donnant sur le lac argenté, accueillait les chauds rayons du soleil pendant presque toute la journée. Une petite armoire servant de garde-manger, une table et deux chaises rudimentaires complétaient l'ameublement de cette retraite. François avait fabriqué l'ensemble des meubles, avec peu d'outils. Il était fier de son travail, non tant pour sa beauté que pour son originalité.

Eugénie connaissait l'existence de la cabane. Quand François lui proposa de la lui faire visiter, elle eut cependant une réaction de recul :

- Tu n'y penses pas, François. En plein hiver ? Mes poumons !

- Justement, Eugénie. Un changement d'air te ferait le plus grand bien. Et puis, c'est quand même moins venteux qu'à l'île d'Orléans. Nous resterons au plus deux jours et il nous faudra seulement quelques heures de trajet en raquettes. Germain nous mènera en traîneau jusqu'au bout de la terre. J'aurai mon fusil en main. N'aie pas peur !

- Et les Indiens ?

- Aucune crainte. Ils sont tous à Sillery pour l'hiver. Nous n'emporterons que le strict nécessaire et nous vivrons comme eux, en pleine forêt.

- Tu es certain qu'il n'y a pas de danger ?

- Sois sans crainte ! Tu peux me faire confiance.

Dès leur arrivée, Eugénie fut impressionnée par la beauté du lac, qu'elle imaginait beaucoup plus grand. La cabane la fit sourire tant elle était accueillante, malgré son confort rudimentaire.

Aussitôt à l'intérieur, François se dépêcha de faire une flambée, tandis qu'Eugénie s'armait d'une branche de sapin, en guise de balai. La poussière et les toiles d'araignée régnaient I en maître dans la cabane. Il y faisait très froid. Les planches des I murs laissaient passer l'air glacial. Néanmoins, en peu de temps, I la température ambiante augmenta et transforma la cabane en r un abri douillet.

- Après un léger souper de terrine, de fromage, de pain et de vin, à la lueur du feu, discutant de la beauté des lieux et de la saine fatigue du trajet en raquettes, François indiqua à Eugénie qu'il était temps de déposer la paillasse sur le lit près du feu afin qu'elle se réchauffât. Il l'invita à se débarrasser de ses vêtements pour qu'ils pussent sécher. Puis ils se couchèrent sur le lit, l'un contre l'autre, enroulés dans l'unique couverture qu'Eugénie avait tissée.

François, stimulé par la chaleur de sa femme, lui réclama un baiser, qu'il voulut langoureux. Eugénie le lui rendit. Par la suite, cette dernière posa sa tête dans le creux de l'épaule robuste de François, et le couple s'endormit d'un sommeil de plomb.

Eugénie se réveilla la première, éblouie par les rayons du soleil. Elle observa la blondeur des planches et les arabesques de la poussière dans la lumière. Elle plissa les yeux et se laissa aller au bonheur qui l'envahissait et qui lui avait échappé depuis son mariage. Si leurs différences, à François et à elle, les avaient séparés jusqu'à maintenant, désormais leur amour les réunirait. Elle le souhaitait ardemment.

Eugénie frémit à la douceur de la peau de François. Sa paume effleura le torse puissant de son mari alors qu'il essayait de se retourner sur la paillasse, toujours emmaillotté dans la couverture de laine. Pour la première fois depuis des mois, Eugénie éprouva soudain du désir, si bien que lorsque François chercha à se lever pour raviver le feu, Eugénie le saisit à bras-le-corps et l'attira vers elle.

Eugénie vit les veines des tempes de François se gonfler de sang tandis que son sexe durcissait. Les yeux de son mari se plantèrent dans les siens et Eugénie murmura :

- Maintenant, mon amour. Viens.

Brusquement, François projeta leurs deux corps nus par terre, sur le plancher glacé et rugueux. Eugénie s'offrit à lui dans les rayons du soleil. Elle échappa un cri, prit la tête de François et la serra contre sa poitrine offerte comme un fruit mûr. Elle referma fortement les jambes sur lui, pour mieux sentir son sexe brûlant qui lui perçait le bas-ventre, puis resta immobile, attentive au plaisir qui naissait en elle.

Au moment de l'extase, les deux amants se sourirent. Les yeux grands ouverts, ils se firent des serments silencieux et éternels. Quand Eugénie se sentit inondée de tout l'amour de François, elle se tordit de satisfaction. Rassasiés, les amants éclatèrent de rire. L'existence leur appartenait. Chaque pore de leur peau et chaque fibre de leurs muscles chantaient la vie dans une symphonie de bonheur. Eugénie et François comprirent qu'ils venaient de se donner corps et âme, comme ils ne l'avaient jamais fait auparavant.

Quand François voulut recommencer, Eugénie lui signala très tendrement :

- Nous aurons tout le temps, la nuit prochaine. Pour le moment, j'aimerais que tu allumes le feu pour réchauffer la pièce. J'ai froid et j'ai faim. Ne me dis pas que tu ne meurs pas de faim, toi aussi.

Là-dessus, Eugénie embrassa son mari sur la bouche et, frissonnante, se dépêcha d'enfiler ses vêtements. Elle fit griller le pain de la veille au-dessus du feu, qu'elle servit à François avec de la confiture de groseilles. François fit fondre de la neige, puis il infusa de la chicorée dans l'eau bouillante.

Eugénie et François avaient l'impression qu'ils venaient de se découvrir. Ils en étaient à la fois enchantés et apeurés. Se pouvait-il qu'ils eussent réparé leur maladroite nuit de noces? Pour la première fois, François n'avait pas pensé à Catherine. Pourraient-ils retrouver cette explosion de plaisir, ce synchronisme amoureux ?

Quand Eugénie revint à la maison et qu'elle reprit ses occupations coutumières, elle continua à rêver aux instants de bonheur vécus au petit lac à l'achigan. Elle espérait que ce petit coin de nature laisserait son empreinte paradisiaque dans l'épanouissement de son ménage. Et effectivement, l'événement tant espéré changea la vie d'Eugénie et de François !

Chapitre IV

Un premier bébé -

Vers la fin février, Eugénie se rendit compte que son état général n'était plus le même, qu'elle avait des nausées. Odile, sa voisine, le remarqua et interpella Eugénie :

- Je crois bien que tu es partie pour la famille. J'aimerais tellement être à ta place. Quand on vomit aussi souvent, il y a de bonnes chances...

- Vraiment, Odile ? Es-tu sérieuse ? J'en serais si contente !

- Je ne parle pas par expérience, comme tu sais... François et toi avez dû occuper vos soirées de la bonne manière avec ma recette de tisane à la sauge ! C'est vrai que la nuit tombe tôt, dit-elle avec une pointe d'ironie.

- Ton tour viendra, tu verras ! Fais confiance à la Providence. Mais je n'en suis pas encore tout à fait certaine.

Quand François apprit la nouvelle, il proposa à Eugénie d'aller chercher un docteur à Québec, puisqu'il n'y avait ni accoucheur, ni sage-femme aux alentours, ni même à Beauport. Germain offrit de l'accompagner, tant il était heureux pour François. Comme les chirurgiens n'étaient pas disponibles, occupés à l'Hôtel-Dieu de Québec, François et Germain revinrent de la capitale, leurs deux chevaux trotant côte à côte dans les champs enneigés et sur les ponts de glace des rivières, avec quelques médecines qu'ils avaient trouvées chez un apothicaire de la place Royale.

- Le pharmacien a recommandé de mettre un peu de camphre sur ton oreiller. Si tu ne le supportes pas, cela voudra dire que tu es enceinte, lui dit François.

Quand Eugénie lui raconta la trouvaille de leurs hommes, Odile s'esclaffa.

- Les hommes ! Ils ne comprendront jamais rien aux femmes. Ce n'est pas du camphre que tu dois inhaler, mais l'odeur du thé des bois. Tiens, il doit m'en rester quelques feuilles.

Eugénie décida d'attendre encore un peu avant de se réjouir. Elle renonça toutefois aux travaux ménagers trop pénibles. Quand, à la fin du printemps, Eugénie fut certaine d'être enceinte, elle demanda à François d'atteler sa jument et de se rendre à l'église pour remercier la Vierge Marie de lui avoir accordé cette grâce. Attendre un enfant était pour elle un événement sacré.

Le petit être à peine formé dans le sein de sa mère donna à Eugénie et à François la chance de se rapprocher.

François se mit aussitôt à effiler ses ciseaux et à choisir le bois pour fabriquer le berceau. Il était ravi. Il regardait Eugénie différemment et cherchait des prétextes pour l'alléger de ses tâches ménagères.

En ce printemps tout neuf, Eugénie était heureuse comme elle ne l'avait jamais été auparavant. La nature renaissait, les bourgeons étaient prêts à éclore, les colons commençaient à labourer la terre à peine sortie du gel hivernal. Les lacs de la région dégelaient lentement

tant le soleil peinait à réchauffer le cœur de la Nouvelle-France.

La nouvelle de l'arrivée du bébé stimula le désir de François d'essoucher et de semer le plus vite possible. Il avait besoin de l'aide de Germain, Eugénie devait se ménager. Il aurait un jour l'occasion d'épauler à son tour son voisin dans des circonstances semblables. Eugénie put aider son mari jusqu'à la fin juillet, mais ses activités étaient réduites au petit potager. Elle n'avait pu filer, ni tisser la literie et les vêtements du bébé.

Anne Frérot, une fille du roy qui avait épousé Thomas, le cousin de François, vint à la rescousse en lui donnant des vêtements de nouveau-né. Lors de sa visite, elle lui apprit le décès de mère Marie de l'Incarnation. Eugénie avait perdu, en moins de six mois, deux femmes qui avaient marqué sa vie en Nouvelle-France.

François travaillait avec enthousiasme tout en sifflotant. Sa récolte avait été bonne, mais ce n'était pas ce dont il était le plus fier. Eugénie peinait à contenir les ardeurs de son mari, qui n'avait pas conscience de son inconfort durant les derniers mois de sa grossesse.

L'automne autour de la ville de Québec flamboyait de rouge, d'ocre, d'orange et de jaune. Déjà, la température baissait et annonçait l'hiver. La fraîcheur du début et de la fin de la journée pressait l'habitant qui n'avait pas fini d'engranger le foin et le grain.

Dans la chaumière des Allard, l'activité était intense en préparation de l'accouchement, et nul n'avait le temps d'admirer le paysage. En plus d'Eugénie et de François, s'y trouvaient Diane Badeau Parent, la fille d'Anne Hardouin Badeau de Beauport, qui avait engagé François lors de son arrivée à Québec, mariée à Pierre Parent, Thomas Frérot et son épouse Anne, ainsi que Marguerite Pelletier, une sage-femme reconnue de la région des Trois-Rivières qu'avait amenée Thomas.

Eugénie était en plein travail. Son corps se tordait de douleur. La naissance était imminente.

Le couple espérait un fils pour perpétuer la race, ainsi que l'avait souhaité l'intendant Talon lors de leur mariage, moins d'une année auparavant. Un fils fournirait de plus une main-d'œuvre indispensable à la prospérité en Nouvelle-France. Avec plusieurs fils, un colon pouvait rêver de posséder plusieurs terres, et même aspirer à l'aisance financière.

La sage-femme des Trois-Rivières calma la parturiente.

- Nous avons tout notre temps, Eugénie. Respirez lentement. La nuit peut être longue.

Marguerite Pelletier, jeune femme dans la vingtaine, déjà réputée, avait appris son métier de sa mère, sage-femme très estimée des Trois-Rivières. Elle s'affairait auprès d'Eugénie qui souffrait de contractions rapprochées. Cette dernière avait un bassin étroit et des complications étaient à prévoir, puisqu'elle accouchait pour la première fois. La sage-femme, devant lâtre de la pièce principale, prépara méticuleusement ses effets, linges, bassines, bouilloires et herbes calmantes.

Quand Eugénie s'était rendu compte que l'accouchement approchait, ayant de plus en plus mal aux reins, Anne et Thomas Frérot, en visite à Charlesbourg, avaient eu la gentillesse d'en aviser une sage-femme des Trois-Rivières. Comme elle était actuellement affairée à Château-Richer, elle délégua sa fille Marguerite. Celle-ci accompagna donc Thomas, apportant avec elle un forceps en bois ainsi qu'une paire de bas de grosse laine pour la parturiente et une paire de sabots de rechange pour elle-même.

Marguerite Pelletier avait décidé que, si l'accouchement se déroulait comme prévu, il devait avoir lieu devant lâtre, là où il y avait de l'eau chaude et de la chaleur. Dans l'idéal, le lit conjugal servirait davantage à la mère après l'accouchement. En cas de complication, cependant, Eugénie accoucherait dans son lit à baldaquin, au risque de souiller les seuls draps de la maisonnée.

La sage-femme avait fait installer devant le feu la pailleasse du grenier pour qu'Eugénie pût s'y reposer entre les contractions. Une double cordée de bûches était alignée à côté de la cheminée. On y avait aussi placé une chaise à dossier pour qu'Eugénie s'y appuyât lors des douleurs, et un tabouret percé, le tabouret d'accouchement, qui permettrait l'expulsion rapide du bébé.

Quelques bougies dispensaient le minimum de lumière. Les rideaux tirés filtraient la lumière du jour. La chaleur et l'obscurité devaient faciliter la venue au monde de l'enfant sans qu'il souffrît. Un chaudron d'eau bouillante était suspendu à la crémaillère du foyer, destiné à la lessive des draps souillés. La sage-femme y avait versé un peu de lavande séchée, recette secrète des femmes Pelletier, qui avait

le mérite d'apaiser l'angoisse de la maman et de parfumer l'air de la maison.

On trouvait également sur le feu une marmite remplie de bouillon de poule qui servirait à renouveler les forces d'Eugénie. Si le bébé se faisait trop attendre, un excédent de ce consommé provoquerait des vomissements qui hâteraient la naissance. La sage-femme avait demandé aux hommes de la maison de raviver les flammes du foyer le plus souvent possible.

Eugénie se déplaçait rapidement de sa chambre à la pièce principale pour surmonter sa douleur et soulager son dos. Elle n'osait regarder François en face, de crainte qu'il ne la juge un peu douillette. La sage-femme lui ordonna d'arrêter cette fausse pudeur et de se concentrer sur son accouchement. Eugénie pouvait hurler et se plaindre à sa guise, elle n'en serait que plus soulagée.

La sage-femme avait fait installer près du lit à baldaquin un chaudron d'eau tiède. Elle y fit asseoir Eugénie pendant plusieurs heures afin de réchauffer ses organes, de dilater son col utérin et de hâter la naissance de l'enfant.

Il y avait déjà quatre heures que le travail avait commencé, Anne Frérot, dont le visage ruisselait de sueur, s'activait à emplir le chaudron d'eau fraîche pour la maintenir tiède.

Anne avait aussi la responsabilité de calmer Eugénie avec des paroles réconfortantes.

- Continue à pousser, Eugénie, continue à être courageuse. Tu es si belle, ce sera le plus beau bébé du monde !

Pendant ce temps, en retrait près de l'âtre, François, qui avait la responsabilité d'ondoyer l'enfant à la bassine de l'évier si celui-ci devait se trouver en danger de mort, et Thomas, attendaient le verdict de la sage-femme. Ils lessivaient les linges souillés et les faisaient sécher en les suspendant sous la charmile et sur les différents meubles.

Cette activité, exécutée dans un silence entrecoupé de phrases anodines jetées sur un ton monocorde, avait le mérite de contenir l'angoisse de François, qui se doutait bien des nombreux risques que comportait l'accouchement. Les cris de souffrance et les râles incessants d'Eugénie allaient en s'amplifiant.

La chaleur bienfaisante et odorante du bois d'érable crépitant dans la cheminée se répandait partout dans la maison. Il faisait plutôt frais pour un 12 septembre. Un cierge se consumait devant la statuette de la Vierge Marie, que François avait sculptée en guise de remerciement au Très-Haut quand Eugénie lui avait annoncé la venue d'un petit Allard.

C'était une prière que François offrait maintenant à la Vierge pour qu'elle protègeât sa chère Eugénie et la gardât en vie. Même si monseigneur de Laval et l'Église catholique privilégiaient avant tout la survie de l'enfant, François avait demandé à la Vierge la grâce de la mère. Il ne pouvait se résigner à perdre son épouse bien-aimée.

Eugénie s'épuisait. Le bébé se présenta alors par le siège. La sage-femme décida immédiatement que l'accouchement se déroulerait dans la chambre.

Marguerite Pelletier avait déjà fait face à quelques cas semblables, mais aucun bébé n'avait survécu, pas plus que leurs mères d'ailleurs. Cette fois-ci, elle comptait sur les forces d'Eugénie et sur sa grande foi pour que l'accouchement connût une fin heureuse. Dans les circonstances, le forceps n'était pas de mise. Avec habileté, prudence et rapidité, la sage-femme retourna le bébé et le fit apparaître par les pieds. Eugénie hurla à fendre l'âme. La manœuvre provoqua des déchirures. Il se pouvait que le bébé gardât des séquelles, ou pire...

La sage-femme encouragea Eugénie à pousser davantage afin de pouvoir expulser le bébé le plus vite possible, évitant ainsi que sa tête ne restât coincée et qu'il ne mourût étouffé.

François n'osait plus regarder Eugénie. Il priait en silence, sous le regard de Diane Badeau Parent, accompagné par Thomas. Ce dernier effectuait son travail de buandier avec autant de méthode qu'il classait ses documents à son étude de notaire. Les pansements redevenaient immaculés et étaient empilés avec dévotion.

- Poussez, Eugénie. Poussez encore. Vous en êtes capable. Vous y êtes presque. On peut voir son visage... Ça y est !

Miracle ! Le nourrisson apparut, tout rose et tout gluant, vivant et apparemment indemne. Marguerite Pelletier saisit le petit corps de ses grosses mains et l'enveloppa immédiatement dans son tablier, non

sans avoir auparavant tapoté ses fesses pour provoquer un cri qui activa sa respiration. Puis, elle sectionna le cordon ombilical et le ligatura.

Le nouveau-né poussa un hurlement strident qui résonna dans la petite maison. La sage-femme le coucha quelques instants entre les cuisses de sa mère.

- Bravo, Eugénie ! C'est un garçon. Un ange tout potelé, comme sur les fresques des peintres flamands. Il est blond comme vous, lui dit Marguerite.

Eugénie, exténuée et livide, réussit à exprimer faiblement sa joie.

- Il est magnifique. Il a le front de François.

La sage-femme fit boire à Eugénie quelques gorgées d'une infusion de camomille. Épuisée, cette dernière s'endormit, ensevelie sous un amoncellement de couvertures, un traversin sous les genoux.

À la vue d'Eugénie aussi pâle que ses draps, le cœur de François se serra. Il craignit l'irréparable.

- Ne vous en faites pas, Monsieur Allard, elle va bien et l'enfant aussi. Laissez-la se reposer. Elle dort, tout simplement. Elle s'en sortira, Dieu soit loué. Elle a beaucoup perdu de sang, mais elle est sauvée. Je resterai le temps qu'il faudra pour m'assurer qu'elle soit hors de danger. Mettre un enfant au monde demande des efforts surhumains, vous savez.

Marguerite Pelletier ajouta :

- Vous avez une femme très courageuse, Monsieur Allard.

François était tellement heureux et soulagé qu'il embrassa tendrement le front d'Eugénie, perlé de sueur.

- Je t'aime, lui susurrât-il à l'oreille.

Puis, il retourna prestement retrouver Thomas, le cœur plein d'allégresse.

-Alors, François, est-ce un garçon ou une garce? questionna Thomas.

François rougit. Dans son énervement, il avait oublié de demander le sexe du nouveau-né.

Quand François revint vers elle, la sage-femme devança sa question et dit :

- C'est un garçon. Félicitations, Monsieur Allard !

François esquissa un sourire puis se précipita vers Thomas en s'exclamant de bonheur :

- C'est un garçon, Thomas. Tu imagines, un garçon ! Il fut

rapidement rappelé à l'ordre par la sage-femme.

- La maman dort encore. Chut, dit-elle, un doigt sur la bouche.

Puis, elle s'occupa du nouveau-né, lui laissant sa croûte de lait pour protéger sa fontanelle.

La sage-femme déposa l'enfant sur ses genoux et l'étira pour lui garantir une stature droite. Puis elle examina attentivement chaque partie du petit corps. Elle commença d'abord par le crâne, qu'elle pétrit en l'arrondissant. Elle étudia ensuite les bras, les pieds et les mains qu'elle trouva bien formés. Enfin, elle scruta les narines, le pénis et l'anus afin de s'assurer de l'ouverture de l'orifice. En cas de malformation, elle aurait fait un trou avec l'ongle de son auriculaire.

La sage-femme remit le nouveau-né à Anne, qui se rendit dans la pièce principale pour le présenter au père.

François, qui était agenouillé, fit le signe de croix. Il se releva et prit gauchement dans ses mains d'homme, rompues aux travaux de la terre et si habiles à manier les outils, le petit être qu'il craignit d'échapper. Il le regarda en souriant et lui trouva une ressemblance avec Eugénie, ne fût-ce que par son teint pâle et son duvet blond. Il était si beau !

Il pensa aussitôt à Eugénie.

- Comment va ma femme ? Est-elle éveillée ?

- Elle dort toujours. Laissons-la se reposer! répondit la sage-femme.

Marguerite Pelletier s'empessa d'emmailloter le nouveau-né. Elle serra son corps dans des bandelettes afin qu'il conservât la forme espérée, les jambes tendues et les bras collés le long du corps. Les langes, la chemise et la camisole superposés protégeaient l'enfant du froid.

La sage-femme installa le nouveau-né sur la planche-berceau indienne, cadeau de nocces de Dickewamis. Mesurant environ deux pieds de long par sur un pied de large, la planche était dotée d'un petit appui en demi-cercle dans le bas et pouvait ainsi être posée debout sur le sol. En cas de besoin, la mère pouvait mettre le porte-bébé sur son dos, le retenant par un bandeau frontal. L'enfant n'en serait dégagé que deux fois par jour pour nettoyer ses selles.

On était au petit matin, le coq chantait. Eugénie se réveilla et admira son petit prince endormi dans le berceau iroquois.

- C'est un garçon, Madame Allard, s'empessa d'annoncer la sage-femme, qui l'avait veillée toute la nuit, en alternance avec Anne Frérot, et qui lui avait préparé une tisane à l'écorce d'aulne pour stimuler la lactation.

- Mon Dieu qu'il est beau ! C'est le portrait tout craché de François. Merci, Vierge Marie ! s'exclama Eugénie en traçant une croix sur le front de l'enfant, comme c'était la coutume dans les familles chrétiennes de France.

Aussitôt, elle appela son mari et lui dit, avec un sourire radieux:

- Regarde, François. Il a ton nez retroussé et mes joues, avec des fossettes. Ici, je reconnais ton menton.

- Il a tout de ta beauté, Eugénie. Je ne vois que toi en lui tant il est beau, répondit François.

- Ne le rends pas orgueilleux dès son premier jour. Il aura bien d'autres occasions de le devenir, ce beau garçon, ordonna-t-elle avec fierté. Donne-le-moi !

Eugénie berça pour la première fois son enfant, le premier de la lignée des Allard à naître en Amérique. Attendrie par la présence toute chaude du petit, Eugénie se sentit responsable de son existence. Il était si vulnérable. Tout en caressant son petit crâne rose, elle lui offrit aussitôt le sein, car il réclamait son premier repas à grands cris.

Les premiers rayons du soleil de la journée se frayaient un chemin à travers la fenêtre de la cuisine, et l'odeur du sapinage et du foin mouillé de la rosée du matin qui s'attardait près de la maison embaumait l'air.

Eugénie respirait joyeusement l'air frais de leur nouveau pays. Elle était fière de contribuer à son édification malgré la dureté du climat, l'avarice de la nature et l'immense effort que tous devaient fournir.

François fixait l'écusson au-dessus de l'âtre et sa devise, «Noble et fort». Il se sentait envahi par ces deux sentiments, maintenant qu'Eugénie et son garçon étaient hors de danger. Il eut une pensée pour son père Jacques. Serait-il fier de son fils aîné ? Sans doute. En ces instants de bonheur, François voulait le croire. Il interpella la sage-femme, plein de gratitude.

- Comment vous remercier, mademoiselle Pelletier?
- Je n'ai fait que mon devoir. C'est votre femme qui a fait tout le travail, ne l'oubliez pas.
- En plus de vos gages, j'aimerais tout de même vous remettre quelque récompense.
- Mes gages suffiront, je vous en prie.
- La statuette de la Vierge, vous ne pourrez pas la refuser.
- Certainement pas. Nos chemins se croiseront peut-être de nouveau. La Providence nous a à l'œil. Nous aurons l'occasion de nous entraider.
- Merci du fond du cœur, de la part d'Eugénie et du petit André.

André Coudray, cousin de Pierre Parent et habitant de Charlesbourg, avait été choisi pour être parrain du poupon qui

porterait le même prénom. Sa femme et lui avaient l'habitude d'héberger quelques filles du roy à leur arrivée en Nouvelle-France.

Le petit André Allard fit son entrée dans la maison de Dieu par le sacrement du baptême, le jour même de sa naissance; en présence de son père et des amis de la famille. La maison de François se situait assez près du lieu de culte. Par la petite fenêtre de sa chambre, Eugénie aperçut les invités qui arrivaient à la petite chapelle de Bourg-Royal. Elle se sentit transportée de joie. Le bébé était vêtu d'une petite robe immaculée, ceinturée de rubans en satin, un cadeau de Mathilde qui assistait à la cérémonie avec son mari Guillaume-Bernard.

En entrant dans la chapelle, François salua l'officiant, le prêtre Thomas Morel, missionnaire du séminaire de Québec, puis l'avisait de l'arrivée de l'assemblée pour le baptême d'André et lui fit l'offrande d'une lampe du sanctuaire. Ensuite, parents et amis entrèrent par le porche qui donnait dans la nef, à l'arrière de l'église, près des fonts baptismaux. Un enfant de chœur actionnait une clochette pour la célébration, car la chapelle n'avait pas encore de clocher.

François s'installa sur le premier banc situé en face de l'autel, celui des marguilliers, et s'agenouilla pour confier André à Dieu. Il demanda à la Vierge de faire de son fils un bon chrétien et un bon colon, dévoué à ses parents et à leur nouvelle patrie.

La cérémonie commença. Anne Frérot arriva, portant l'enfant. Vêtu d'une aube blanche, d'un surplis et d'une étole, l'officiant demanda à André Coudray de répondre au nom de l'enfant.

- Renoncez-vous à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ?
- J'y renonce.

Le missionnaire du séminaire de Québec invita la porteuse à placer la tête du nourrisson près de l'onde des fonts baptismaux. Il frictionna délicatement son crâne avec le manuterge en déclamant :

- Alors, André, je te baptise au nom du Père, du Fils et de l'Esprit Saint. Par ce baptême, tu fais maintenant partie de l'Église des enfants de Dieu. Je te demande d'observer ses commandements pour avoir la vie éternelle. Alléluia !

Le bébé se mit à pleurer. Anne Frérot le calma sous les regards attendris des femmes de l'assistance. L'officiant Morel commença sa brève homélie par ces mots :

- Comme le petit André, nous avons tous, en tant que chrétiens, le devoir de renouveler les promesses faites à notre baptême pour accéder à la vie éternelle. Car la vie sur cette terre n'est qu'un passage obligé...

Après la cérémonie, François invita l'assistance chez lui pour la réception traditionnelle. Odile Langlois avait mis le plus grand soin à préparer la perdrix, l'anguille et l'achigan que Germain venait de pêcher, et qui furent servis avec les légumes de son petit potager. De la bière artisanale et du vin de cenelle figuraient également au menu.

Le petit André retrouva sa mère Eugénie qui, alitée, voulut participer aux réjouissances depuis sa chambre. Elle reçut les félicitations de ses amies, notamment celles de Mathilde, qui ne manqua pas de lui rappeler une de leurs conversations amicales.

-Eh bien, Eugénie! Tu t'y es prise en retard, mais j'ai l'impression que tu vas rattraper le temps perdu. Anne et moi ferions mieux de te tenir à l'œil.

Eugénie, se remémorant la souffrance endurée, jeta un regard admiratif à son bébé et lui répondit :

- Tu sais, Mathilde, je ne pensais pas que bâtir un pays pouvait être aussi difficile et aussi beau à la fois. Imagine l'exploit de Violette avec ses triplés.

- Assez pleurniché, les filles ! Nous célébrons un baptême, pas un enterrement ! Viens, Mathilde, il faut qu'Eugénie récupère ! lança Anne Frérot pour couper court à la conversation et laisser Eugénie se reposer.

Chapitre V

Des départs marquants -

Pour Eugénie et François, la vie était paisible et agréable à Bourg-Royal, avec les vagissements du bébé qui emplissaient la chaumière. Les poumons d'Eugénie, toutefois, manifestaient des signes de faiblesse en ce début d'hiver.

Un matin de janvier particulièrement glacial, en allant puiser son eau vêtue seulement de sa simarre, cet ample vêtement qui lui servait de chemise de nuit durant l'hiver, Eugénie prit froid. Elle eut beau mastiquer du lard doux, siroter une tisane aromatisée à la baie de genièvre pour soulager ses poumons, s'appliquer un cataplasme à la fleur de moutarde sur la poitrine et dormir avec des briques très chaudes aux pieds, rien n'y fit. Alitée, elle finit par sombrer dans l'inconscience et râla pendant plusieurs jours.

François eut très peur qu'elle se mît à cracher du sang, ce qui eût été le signe d'une récédive de sa tuberculose. Il frictionna Eugénie avec un Uniment qu'il conservait dans l'armoire en bois de pin qu'il venait de lui offrir, un meuble à la fois robuste et esthétique, aux *moulures** souples encadrant deux battants. Il n'avait pas encore eu le temps de teindre ce meuble. Tant mieux, se dit-il, car les poumons d'Eugénie n'auraient pas supporté les émanations en ce moment.

Après les moissons d'automne, François avait confectionné et vendu d'autres pièces de bois. Deux pistolets, reçus d'un soldat du régiment de Carignan, en échange d'une table en bois solide de merisier, pendaient au mur. Il avait dit à Eugénie que c'était pour se protéger des Sauvages, et Eugénie lui avait recommandé de les ranger assez haut pour que leur fils ne pût jamais les atteindre.

Une Algonquine vint administrer à Eugénie une décoction d'herbes médicinales indigènes à base de sanguinaire, puis un mélange de

plantain et de bourgeons de pin qui la remirent sur pied rapidement. La guérisseuse était accompagnée de quelques membres de sa famille qui l'attendirent dans la pièce principale en reluquant les pistolets. Quand François voulut payer les services de l'Amérindienne en denrées, elle lui réclama la paire de pistolets.

Après d'âpres négociations, la femme repartit avec un des pistolets et une miche de pain. L'autre pistolet n'allait être d'aucune utilité à François, puisque Eugénie lui demanda de s'en débarrasser le plus rapidement possible.

- Il n'est plus question que tu fournisses des armes aux Sauvages et que tu risques ainsi la vie de nos enfants et la nôtre. Je ne veux plus voir ce pistolet ! lui dit-elle fermement, tremblante de frayeur.

- Mais, Eugénie... Il n'était même pas armé, ce pistolet !

François eut beau lui affirmer que l'Indienne était repartie sans poudre ni cartouches, Eugénie ne fut pas convaincue. François offrit à contrecœur le pistolet à Germain, qui ne possédait pas de fusil. Ce dernier en fut enchanté.

- Tu sais, François, tu es beaucoup plus qu'un voisin pour moi. Un vrai frère !

François serra les larges épaules de Germain de ses mains rugueuses et répondit :

- Tu as la responsabilité de nous protéger, maintenant. Nous comptons sur toi. Et, surtout, pas de duel ! Il faut être habile pour s'en servir.

- Ne t'en fais pas, François. Les Sauvages n'ont qu'à bien se tenir, répondit fièrement Germain.

Durant la maladie d'Eugénie, Odile était venue accomplir les tâches domestiques les plus dures et préparer les repas, tout en essayant de son mieux de remonter le moral de sa voisine. Au bout d'un mois, Eugénie, qui n'en pouvait plus de ses commérages, décréta qu'elle était suffisamment remise pour reprendre les commandes de sa maisonnée.

François avait agrandi son établi dans l'appentis qui faisait

toujours office de garde-manger. Comme ses talents d'ébéniste étaient de plus en plus en demande, il avait besoin d'espace.

Il travaillait à son art jusque tard le soir, à la lueur de la veilleuse à graisse d'original. L'apprentis n'était pas chauffé, et Eugénie, bien emmitouflée dans son manteau de drap à encolure en fourrure de renard, offert par François pour la Fête de Noël, venait quelquefois lui apporter le lard à la saumure afin de l'aider à lutter contre le froid apporté par les bourrasques de vent du Nord, qui lui engourdisait les doigts. François travaillait à la confection d'un buffet que lui avait demandé Eugénie, et d'un petit cabinet de travail en frêne que Guillaume-Bernard souhaitait offrir à Jean Talon en prévision de son départ de la Nouvelle-France.

Le travail d'artisan de François rapportait suffisamment pour envisager l'avenir avec optimisme. De plus, la naissance du petit André lui avait donné des ailes et il désirait agrandir son patrimoine. Propriétaire d'une terre à Bourg-Royal, il voulait maintenant en acquérir une autre. Il prit donc rendez-vous avec l'intendant Talon, son seigneur, qui s'apprêtait à repartir en France en raison de sa santé chancelante.

Jean Talon était arrivé à Québec le 12 septembre 1665 à bord du navire *Saint-Sébastien*, nommé ainsi en hommage au patron des maladies contagieuses, que l'on invoquait pour enrayer le scorbut. Il était accompagné du nouveau gouverneur de Courcelles, un célibataire originaire de l'Artois, qui occupait le poste de lieutenant-gouverneur de Thionville au moment de sa nomination.

Le pays était alors aux prises avec la menace iroquoise. En nommant Jean Talon intendant de la justice, de la police et des finances, le roy Louis XIV souhaitait remettre la colonie sur pied. Jean Talon ne chôma pas. Il fournit immédiatement des vivres, des vêtements, des armes et des outils aux soldats du régiment de Carignan, dirigé par le marquis Prouville de Tracy, lieutenant général, lors de leurs deux campagnes militaires en territoire iroquois. Ces derniers signèrent un traité de paix en 1667.

Mais Jean Talon ne négligea pas pour autant ses autres responsabilités. Il réforma le Conseil souverain pour en faire une vraie cour de justice qui se déploya jusqu'aux Trois-Rivières et à Montréal. Il encouragea le peuplement de la colonie encourageant à la paternité et le mariage, et il restructura le cadastre des terres.

Jean Talon voulait développer des villages autonomes avec des

colons, des artisans, des marchands et des prêtres à demeure pour remplacer les curés volants, et créer ainsi un véritable esprit de paroisse. Il mit lui-même en valeur le lot des Islets, sur la rivière Saint-Charles, pour en faire une ferme expérimentale où l'on cultiverait des céréales et du chanvre. Il favorisa l'industrie du tissage en distribuant des métiers à tisser, et les colons se mirent à fabriquer la toile, la serge et le drap dont ils se vêtaient. Il inaugura également une brasserie en 1671 pour encourager la fabrication locale de bière, et donna l'exemple aux colons en cultivant du houblon sur sa propre ferme.

Après avoir remarqué la présence de la pyrite de fer dans les sablières des Trois-Rivières et des environs, Jean Talon chercha à susciter l'intérêt du gouvernement de Versailles quant aux possibilités minières de la colonie. Par ailleurs, répondant au souhait de Colbert de construire des vaisseaux de guerre, il établit un chantier naval sur la rivière Saint-Charles, avec l'ambition de pourvoir également la colonie de vaisseaux commerciaux de fort tonnage pouvant naviguer jusqu'aux Antilles.

On racontait que l'intendant avait eu une idylle ratée avec la veuve de l'ancien gouverneur d'Ailleboust. Jean Talon ne parlait jamais de sa vie personnelle avec qui que ce fût, et encore moins de sa vie intime. On savait seulement qu'il avait des neveux en France, dont il était très fier.

Certains échos mondains mentionnaient une ancienne blessure de guerre en un endroit fâcheux, qui l'aurait privé d'une paternité méritée. La coterie trouvait plausible cette explication à son célibat; l'intendant aurait pu choisir pour épouse n'importe laquelle des filles du roy.

Madame Bourdon, pour sa part, n'avait pas encore résolu l'énigme du célibat de l'administrateur, mais elle avait son idée. Selon elle, Jean Talon était un égoïste endurci qui n'aimait que lui-même. Tout comme René Robert Cavellier de La Salle qui avait formulé ses vœux de novice avant de défroquer, Jean Talon se consacrait à sa carrière et à sa foi en l'avenir du peuple de Nouvelle-France. C'était tout ce qui lui importait.

L'intendant appuyait son autorité sur une obéissance absolue. C'était pour cette raison qu'il haïssait les coureurs des bois. Pour Jean Talon, leur plus grand crime consistait à se moquer de l'ordre et de la hiérarchie dirigeante, et à se soustraire à leurs responsabilités de

colons.

François se rendit à Beauport avec d'autres censitaires dont Jean Daigle, Jean Boudreau et Germain Langlois. En plus d'octroyer une terre à François Allard, Jean Talon voulait mettre de l'ordre dans ses affaires et récompenser ses pionniers. Après un accueil cordial, l'intendant s'adressa directement à François.

- Je vous félicite pour la naissance de votre fils. Vous rendrez mes hommages à votre épouse. Il y a maintenant plus d'une année que nous nous sommes vus, ici même, pour votre mariage. Comme le temps passe vite...

-Merci bien, votre Excellence. Comme vous le savez, j'ai pu défricher une terre de Bourg-Royal. Maintenant, j'aimerais agrandir mon territoire, répondit François.

- Fort bien. Vous savez qu'hier, j'ai concédé quarante-six nouvelles seigneuries le long de notre beau fleuve Saint-Laurent. Vous connaissez quelques-uns des acquéreurs, je pense, comme notre bien-aimé Pierre Boucher ainsi que Berthier et Sorel, de bien valeureux soldats.

- J'ai eu la chance d'être recruté par le sieur Boucher. Quant aux seigneurs Berthier et Sorel, je les ai croisés à notre arrivée à Québec, dit François.

- Fort bien.

Sur ce, Jean Talon se leva, bomba le torse, prit un air solennel et fit le bilan de son œuvre en Nouvelle-France, en fixant l'horizon, comme s'il faisait état d'une mission divine.

- Ma charge d'intendant m'a beaucoup demandé depuis ces sept dernières années. Vous avez devant vous un administrateur fatigué du pouvoir. J'ai déjà voulu être relevé de mes fonctions, il y a quatre années, mais le roy n'a pas accédé à ma demande. Maintenant, c'est fait; je pars dans quelques jours. Je suis heureux du travail accompli. J'ai remis la colonie sur pied, comme mon mandat l'exigeait. J'ai réorganisé le Conseil souverain et les cours de justice. Mes officiers et mes soldats du régiment de Carignan-Salières, en plus de mater les Iroquois, ont pu s'établir pour de bon.

«Certains ont pu me trouver dur, notamment lorsque j'ai obligé nos jeunes hommes célibataires à se marier sous peine de perdre leur droit de pêcher, de chasser et d'échanger des fourrures, ou de cultiver le lin et le chanvre. De même quand j'ai interdit l'accès aux bois aux colons ne disposant pas d'une permission spéciale... L'absence des hommes aptes au travail ruine la colonie. Ils abandonnent femme et enfants, négligent la culture des terres et l'élevage. Non seulement s'adonnent-ils à la fainéantise et à la débauche, mais leur éloignement est également la cause du libertinage des femmes laissées à elles-mêmes dans la colonie.

Enfin, j'ai fait saisir tout le fil qui se trouvait dans les boutiques et les magasins pour que les colons le tissent et le cousent. Grâce à cette mesure, la colonie produit de la toile, et même les voiles et les cordages destinés à la marine de Sa Majesté. »

- Eugénie a été ravie du métier à tisser et du rouet que nous avons reçus de votre part en cadeau de nocces, avança François, se demandant s'il pouvait interrompre l'administrateur colonial.

La remarque de François ramena l'intendant à la réalité. Il répondit, avec l'orgueil du conquérant:

- Il faut bien que les habitants puissent se vêtir et se chauffer autrement que de mocassins de Sauvages ! On travaille maintenant le drap et le cuir ici-même au Canada grâce à l'importation de chevaux et de moutons, le saviez-vous? Bien administré, vous verrez, le Canada s'affranchira de la France, que je retrouverai bientôt.

- Vous allez nous manquer, intendant !

La remarque parut plaire à Jean Talon. Avec une fausse humilité et sur le ton de la confiance, il invita ses interlocuteurs à se rapprocher pour mieux entendre ce qu'il s'apprêtait à répondre.

- Les terres cultivables ont augmenté sous mon intendance. On ne mange plus le porc salé de La Rochelle. J'ai développé l'industrie et le commerce. J'ai fait construire une brasserie pour répondre aux besoins des habitants. Finie, la débauche due à l'eau-de-vie et au vin importés de France.

- Notre surplus de grain nous permet de fabriquer notre propre bière, ajouta Jean Daigle avec fierté.

- Seulement pour votre usage personnel, ne l'oubliez pas ! L'alcool alambiqué de contrebande est une plaie pour notre économie. L'eau-de-vie contamine les Sauvages et ronge le commerce des fourrures. Elle encourage les Iroquois à nous attaquer. Vous comprenez, mes amis, j'ai eu l'idée d'un commerce lucratif. Nos produits canadiens, comme le bois, le poisson et la bière, sont transportés sur nos bateaux jusqu'aux Antilles, ces bateaux que nous construisons au chantier naval de la rivière Saint-Charles, dont je suis l'instigateur. Nous y prenons du sucre et du rhum que nous livrons à la France. Bien entendu, notre mère patrie nous comble en nous les transformant en victuailles de qualité, bien plus d'ailleurs que ce qui est nécessaire au colon et que nous importons déjà. Évidemment, il faut y trouver son profit.

- Est-ce là l'avenir du Canada? demanda Jean Daigle.

- Encore bien plus ! Notre sous-sol est riche en cuivre et en fer. J'emporte avec moi une vingtaine de barriques de sable noir rougi extrait des mines de fer à ciel ouvert des Trois-Rivières. Si le minerai est de qualité, on pourra s'en servir pour la fonte des canons. Maintenant, assez parlé. D'autres que moi se chargeront de faire prospérer ce pays.

Jean Talon devint soudainement muet. Ses yeux perçants et pétillants d'intelligence scrutèrent tour à tour François Allard et Jean Daigle. Son regard était plein de reconnaissance. Après quelques secondes qui semblèrent durer une éternité, Jean Talon parla de nouveau :

- Je vous ai fait demander pour vous remercier d'avoir été de bons censitaires et pour vous inciter à prospérer dans ma seigneurie. De ce fait, Monsieur Allard, je vous offre, votre contrat de concession ainsi que votre terre immédiatement. Vous économiserez ainsi plus de quarante livres tournois. Quant à vous, Messieurs Daigle, Langlois et Boudreau, je vous certifie par écrit le crédit de cette somme, quand vous déciderez de faire comme monsieur Allard, dans un futur que j'espère rapproché, pour la colonie et sa prospérité

L'assistance resta bouche bée. L'intendant s'installa à son secrétaire, conscient de l'effet qu'il avait produit, et rédigea le contrat en griffonnant sur un papier parcheminé. Il rompit le silence d'une voix ferme tout en regardant ses censitaires.

- Voilà ! J'ai indiqué une terre de concession à Bourg-Talon. Ce toponyme rappellera mon œuvre au Canada. Certaines autorités voudront me faire oublier, vous vous en rendrez compte ! La somme de quarante livres est indiquée, mais vous ne la paierez pas, bien entendu. Je vais également demander à mon ordonnance d'exempter mes censitaires d'une augmentation annuelle d'impôt. Les charges resteront les mêmes jusqu'à nouvel ordre.

Jean Talon se leva et se dirigea vers François, contrat en main. L'intendant lui remit le document. Par la suite, il serra la main de ses censitaires avec sincérité, à tour de rôle.

- Merci, mes amis. Encore une fois, merci pour tout, dit-il, la gorge nouée par l'émotion.

François perçut le début d'une larme au coin de l'œil de l'intendant, mais Jean Talon l'essuya rapidement de son jabot en dentelle. Les censitaires du baron des Islets retournèrent à Bourg-Royal, convaincus d'avoir vécu un autre moment historique de leur vie en Nouvelle-France.

Quand François remit à Eugénie le contrat signé de la main Jean Talon, celle-ci lui demanda de lui raconter leur entretien, répondit alors laconiquement :

- Nous venons de perdre un grand homme.

- C'est tout, François ?

- C'est difficile de te décrire l'ambiance de la rencontre. Il aurait fallu que tu y sois.

- Comme si les femmes étaient invitées à participer à ce genre de réunion ! Tu pourrais faire un effort pour me donner plus de détails... répondit-elle en lui adressant un sourire complice.

- Jean Talon n'est pas seulement un aristocrate, il a aussi une âme noble. C'est difficile de t'en dire plus, Eugénie.

- T'a-t-il au moins demandé de mes nouvelles ?

- Il m'a demandé de te rendre ses hommages.

- Tu vois, c'est déjà mieux! Ensuite? lui dit-elle en clignant de l'œil.

- Il nous félicite pour la naissance d'André... Ah oui! Il se rappelait très bien avoir assisté à notre mariage !

- Ça t'en a pris, du temps, pour te rappeler tout ça, François ! Parfois, je me dis... tiens... que tu es plus habile à sculpter qu'à parler, lui dit-elle, taquine, en lui titillant l'oreille.

- La parole est d'argent... mais le silence est d'or, Eugénie !

- Est-ce qu'il a dit autre chose? demanda Eugénie, oubliant le dernier cliché de François.

- Qui te concerne, non. Eugénie réagit

promptement.

- Et la nouvelle terre ne me concerne pas? Alors, je n'irai pas t'aider... si c'est ce que tu souhaites, lâcha-t-elle, contrariée.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, Eugénie. Je me suis mal exprimé, voilà !

- Je me demande si je dois te pardonner, François ! répondit-elle en haussant les épaules.

- Le pays perd un grand administrateur qui aurait pu être gouverneur ! Qu'en penses-tu, Eugénie ?

-Ai-je la permission de donner mon opinion dans cette maison ? C'est nouveau ! répondit-elle avec une moue.

-Voyons, Eugénie, ne fais pas cette tête-là. Je disais tout simplement que Jean Talon était un personnage de valeur.

- Si tu le dis, cela doit être vrai ! Comment pourrais-je être en désaccord ?

- Voyons, Eugénie. Je voulais dire que nous avons eu de la chance d'avoir Jean Talon comme seigneur. Comment pourrais-tu être en désaccord avec cette opinion ?

- Si tu le dis, François, ça doit être vrai, répéta Eugénie d'un ton moqueur.

L'arrivée du nouveau gouverneur, le comte Louis de Buade de Frontenac et de Palluau, en septembre 1672, indiqua le départ imminent de Daniel-Rémy de Courcelles, son prédécesseur, et de Jean Talon. Ce dernier prétexta une légère indisposition pour justifier son absence lors de la cérémonie d'assermentation. Dans son discours d'intronisation, Frontenac souligna l'importance pour le peuple d'obéir au roy et à son représentant, le gouverneur. Son point de vue divergeait totalement de celui de Jean ! Talon, qui voulait libérer le Canada de la tutelle économique française.

En tant que nouveau gouverneur, Frontenac voulait connaître immédiatement la hiérarchie coloniale, c'est-à-dire les officiers militaires, le clergé, la noblesse, la magistrature et les membres gradés de l'administration civile. Il les convia donc aussitôt à une grande fête au château Saint-Louis.

Rapidement, il mit en veilleuse le plan de développement du gouverneur de Courcelle, et de l'intendant Talon. En raison de son mauvais caractère, il s'aliéna en peu de temps la sympathie de l'évêque, du Conseil souverain et d'une partie de la population. Il négligea la menace iroquoise. D'ailleurs, les guerriers iroquois allaient reprendre leurs attaques contre les colons quelques années après son départ en 1682. Il s'intéressa pour son propre compte à la traite de la fourrure, ce qui lui était défendu en tant que gouverneur. Du reste, au bout de dix ans, il fut rappelé en disgrâce par le roy de France.

Frontenac devait son irascibilité à la souffrance continuelle que lui infligeait son bras gauche, mal remis d'une fracture de guerre, et à son mariage raté avec la fille du riche maître des requêtes et seigneur de Trianon et de Neufville, Anne de La Grange. Cette dernière avait été déshéritée par son père pour avoir épousé, sans sa permission, ce sans-le-sou criblé de dettes. En lui octroyant six mille livres de rentes comme gouverneur et neuf mille autres livres pour sa garde personnelle de vingt *carabins** à cheval, le roy avait sorti son compagnon d'enfance de la misère. Cependant, Frontenac n'avait pas retrouvé l'amour de son épouse ni l'estime de son beau-père.

De son côté, le gouvernement de Daniel-Rémy de Courcelles avait laissé une impression défavorable aux colons, pour avoir mis en place une conscription dans la milice canadienne qui avait remplacé le

régiment de Carignan.

Avant son départ, le gouverneur de Courcelles écrivit une lettre à François pour lui demander de veiller à sa place sur son filleul, le petit Rémy Baril. Il prendrait toutefois à sa charge, tel que promis sur les fonts baptismaux, l'instruction de Rémy, en espérant que le garçon voudrait poursuivre ses études en France.

Eugénie se mit alors à imaginer l'existence qu'elle aurait pu avoir si elle avait accepté la demande en mariage du gouverneur.

« J'aurais pu recevoir au château plutôt que de m'échiner aux travaux des champs, se dit-elle. Une gouvernante s'occuperait du petit Rémy, car mon André se serait appelé comme son père, tandis que je poursuivrais ma carrière de musicienne à Québec et même, à l'occasion, à Paris... »

Puis, Eugénie se souvint de son angoisse quand le gouverneur avait failli la déshonorer.

« Comment puis-je trouver à présent des qualités à cet homme, gouverneur ou pas ? Mon François le vaut infiniment », se dit-elle.

Eugénie poursuivit à voix haute, à l'intention de François.

- Je me demande si les colons vont le regretter après son départ ! Il a tout de même accepté de prendre à charge l'éducation du garçon de Violette et de Mathurin ! Tu devrais, François, accepter d'être le parrain du petit Rémy.

- Hum... hum..., murmura François qui analysait les propos d'Eugénie.

« Pourtant, se dit-il, Eugénie a toutes les raisons de souhaiter son départ. » François se souvenait de l'angoisse que lui avait causée le gouverneur de Courcelles et sa réputation peu reluisante. Mais comment sa femme, si idéaliste et si rigoureuse, pouvait-elle trouver une seule qualité à un homme qui avait failli la déshonorer ? Eugénie avait bien changé... Mais de Courcelles avait été le parrain du petit Rémy... Il n'était donc pas si goujat.

François décida d'accepter avec enthousiasme de parrainer ¹ le petit Rémy en raison de son amitié pour son père, Mathurin Baril, un

Normand comme lui, qu'il avait trouvé sympathique et courageux.

Quant au départ de Daniel-Rémy de Courcelles, il ne lui faisait ni chaud ni froid. Quoique, à bien y penser, mieux valait que le gouverneur soit le plus loin possible de sa femme !

- Tu as raison, Eugénie. Nous perdons un gentilhomme de sang et aussi de cœur. C'est avec enthousiasme que j'accepte de prendre son relais comme parrain du petit Rémy Baril. Il sera toujours considéré comme un fils dans cette demeure.

Eugénie regarda son mari avec fierté. Elle regretta d'avoir pensé, ne serait-ce qu'un seul instant, qu'elle aurait pu être mieux mariée avec de Courcelles ! Elle hocha la tête de façon volontaire en se disant : « J'ai fait le meilleur choix en épousant François ! N'est-ce pas l'amour qui nous a réunis ? »

Daniel-Rémy de Courcelles prit soin d'aviser Mathurin Baril que François Allard le remplacerait auprès de son filleul Rémy Baril, alors âgé de quatre ans, pour lequel il avait une grande affection.

Quelques semaines plus tard, Mathurin annonça le décès de son épouse Violette, à la suite d'hémorragies provoquées par une fausse couche.

Chapitre VI

La seconde épouse de Mathurin -

Mathurin était veuf avec cinq jeunes enfants à élever. On avait avisé Mathilde du décès de Violette, et celle-ci en informa aussitôt Thomas Frérot. Ce dernier rendit visite le plus rapidement possible à François et Eugénie. Ensemble, ils décidèrent d'annoncer immédiatement ce malheur à Louise et Jacques Asselin de l'île d'Orléans, parrain et marraine de la petite Marie-Noëlle. Ceux-ci, par l'intermédiaire de Thomas, proposèrent immédiatement à Mathurin de prendre soin de la fillette.

Mathurin peinait à s'occuper de ses nombreux marmots. Il n'avait même pas pu pêcher à sa guise les petits poissons des chenaux de la rivière Sainte-Anne. Vers la fin de mars, alors qu'il était encore possible de voyager sur les ponts de glace, il se rendit à Québec afin

de rencontrer Mathilde et de lui demander conseil. (Lorsque celle-ci aperçut Mathurin et ses enfants, elle eut une pensée chagrine pour son amie Violette.

- Nous l'aimions tellement, Violette ! Elle était si bonne et si généreuse. Elle nous manquera. A-t-elle beaucoup souffert?

- Tu sais, Mathilde, Violette était forte et ne se plaignait pas. Elle est morte comme une sainte. Dieu ait son âme !

- Quels sont tes projets, Mathurin? Eugénie est avisée du décès de Violette. Elle aimerait que tu puisses lui rendre souvent visite, même si Violette n'est plus de ce monde. Elle et François te considèrent comme leur ami.

- La belle amitié normande ! J'ai l'intention de confier Marie-Noëlle à sa marraine Louise. Quant au petit Rémy, il n'a plus de parrain depuis le départ du gouverneur. Cependant, ce dernier a demandé à François Allard de le remplacer. J'irai bientôt leur rendre visite et leur présenter Rémy. Pourriez-vous, Guillaume-Bernard et toi, les inciter à penser aux petits de Violette, malgré leurs nombreuses activités ?

- Avec plaisir, Mathurin. Même si nos familles grandissent, il y aura toujours de la place pour les enfants de Violette. Ce sera notre façon d'en conserver un souvenir vivant. Notre maison aussi sera leur chez-eux, à ces chers petits.

- Tu m'en vois ravi, Mathilde. Je dois vite retourner à l'île avant que la glace ne s'amincisse.

- Si tu n'as pas d'objection, Mathurin, Guillaume-Bernard et moi aimerions t'accompagner. Mon mari organisera l'attelage. Mes grand-tantes garderont les enfants. Nos serviteurs sont pratiquement de la parenté. Nous pourrions inviter Eugénie et François à nous rejoindre, qu'en dis-tu ? Nous en profiterions pour nous retrouver tous, comme à leur mariage.

- C'est une excellente idée, Mathilde. J'aimerais partir le plus rapidement possible.

- Le temps de faire nos bagages et d'aviser Eugénie et François.

Les Allard ne se firent pas prier. Ils avaient hâte de retourner sur

l'île, dont ils n'avaient que de bons souvenirs. Les Asselin accueillirent leurs amis avec allégresse. Marie-Noëlle se retrouva immédiatement dans les bras de sa marraine, puis sur les genoux de son parrain. Elle avait déjà les traits et le gabarit de Violette.

Seuls ses cheveux foncés et les sourcils qui lui barraient le front étaient hérités de Mathurin.

Jacques Asselin décida d'organiser une partie de sucre dans sa cabane, au milieu de son érablière. En plus des retrouvailles, il voulait y fêter Pâques. Les Asselin organisèrent un véritable festin et y invitèrent tous leurs amis de l'île, des Normands pour la plupart.

Jacques Asselin possédait une érablière d'environ deux cents arbres au bout de sa terre. Il avait vu les Hurons de l'île entailler les érables au tomahawk, recueillir leur sève dans un mokuk, récipient d'écorce de bouleau dispose sur la neige au pied de l'arbre, et la faire bouillir dans des chaudrons d'argile. Le sirop noir et épais ainsi obtenu servait à assaisonner leur nourriture. Le colon les avait imités et partageait sa récolte, depuis dix ans, avec son frère Bousille. Le sucre importé des Antilles était en effet bien au-dessus de leurs moyens.

La récolte n'était pas simple, et Bousille et Jacques avaient plus d'une fois souffert d'engelures aux orteils après avoir passé des heures dans la neige, chaussés de mocassins usés. De plus, les mokuk se renversaient, lorsque la neige fondait, ou restaient pris dans la glace au pied des arbres.

Les deux frères délaissèrent bientôt l'artisanat indien pour moderniser leur technique. Ils remplacèrent les cassots d'écorce par des seaux de bois, plus solides, suspendus par des clous aux arbres. L'eau d'érable tombait goutte à goutte dans le seau en passant par des chalumeaux de bois plantés dans les troncs.

Jacques et Bousille construisirent dans l'érablière une cabane qu'ils pourvurent d'une table, de chaises et d'un banc de fortune, ainsi que de divers outils et ustensiles. Des raquettes et des casseroles étaient accrochées au mur, et un grand chaudron de fonte était soutenu par une crémaillère de bois fixée aux poutres du plafond, à plusieurs pieds du sol. Entouré de grosses pierres, un feu ronflait en permanence pour faire bouillir dans cette marmite l'eau d'érable qui se transformait progressivement en réduit, en sirop et finalement en sucre.

La première année, les Asselin récoltèrent à peine un gallon de

sirop. Mais, après dix ans, ils regardaient leurs pains de sucre avec fierté. Jacques estimait que l'acquisition d'un cheval augmenterait considérablement la production. Ils pourraient ainsi remplir un tonneau fixé sur un traîneau tiré par le cheval, au lieu de porter les seaux sur leurs épaules. Jacques Asselin aspirait à vendre une partie de sa récolte.

Ce dimanche matin, après la messe de Pâques, les amis de l'île d'Orléans furent donc invités à la partie de sucre organisée par les deux frères. Quand la vingtaine de convives furent arrivés, les deux sucriers les invitèrent à faire trempette, c'est-à-dire à émietter dans le liquide sucré le pain de ménage que Louise avait apporté. Les femmes sortirent les œufs et le lard des paniers de jonc tressé.

Les enfants, le visage maculé de suie séchée récupérée sous les poêles à cuisiner, regardaient avec curiosité la cuve et son fumet sucré, en essayant d'attraper les miettes de pain qui flottaient à la surface. Jacques Asselin leur expliqua comment les extirper avec de grandes cuillères de bois. Les plus grands se lançaient des boules de neige. Lorsque l'une d'elles tomba dans le chaudron à bouillir, ils essuyèrent le regard courroucé du chef qui ne souhaitait pas éclaircir son sirop.

Pendant ce temps, Louise et Eugénie préparaient une immense omelette. Dans une autre poêle à frire, des morceaux de couenne de lard doraient lentement. Une marmite de soupe aux pois mijotait à feu doux. Jean Roussin distribuait aux hommes de l'équipe des rasades d'eau-de-vie, sous le regard furieux de Madeleine, son épouse.

Angélique, leur fille, était devenue une belle jeune femme tout en rondeur et au teint rosé. Son regard aux yeux dorés envoûtait les hommes de l'assemblée qui la reluquaient du coin de l'œil. Mathurin aussi avait remarqué Angélique. Il n'osa toutefois pas lui parler, car il redoutait la réaction de Madeleine, sa mère. Il s'intéressa plutôt à la fille de Robert Gagnon, Elisabeth, qu'il trouva charmante.

Âgée de vingt-deux ans, Elisabeth aidait son père, veuf, à l'entretien de la maison et à l'éducation de ses frères et sœurs. Blonde au teint pâle, elle était petite et menue, plus petite encore que Mathurin, ce qui lui donna de l'assurance.

Elisabeth, pour sa part, avait toujours rêvé qu'un chevalier courtois à la haute stature vînt lui faire la cour et l'emportât sur un destrier

noir comme jais. Elle se sentirait protégée par la carrure et la cotte de mailles du cavalier qui en impressionnerait plus d'un. On était loin du personnage de Mathurin.

Celui-ci se décida finalement à aborder Elisabeth.

- Mathurin Baril pour vous servir, Mademoiselle. Je suis de Sainte-Anne-de-la-Pérade, en visite chez mes amis. Je suis le père de la petite Marie-Noëlle que vous voyez ici en train de regarder sa marraine cuisiner.

- Elle est grande et forte pour son jeune âge, répondit Elisabeth.

- Elle tient cela de Violette, ma défunte épouse, Dieu ait son âme.

- Vous avez été marié longtemps, Monsieur Baril ?

- Six ans. Violette était une amie d'Eugénie et de Mathilde. Elles étaient toutes les trois de la traversée de 1666, répondit Mathurin.

- Avez-vous l'intention de vous remarier?

- Si une femme veut bien de mes cinq enfants et est prête à en avoir elle-même... oui.

Elisabeth dévisagea le petit homme. Il était loin d'être le beau chevalier de ses rêves, avec sa calvitie, son embonpoint et sa petite taille.

Pourquoi lui avait-elle posé cette question ? Sans doute par timidité. Ou peut-être par sympathie, car Elisabeth savait ce que c'était que d'élever une marmaille...

La jeune fille ressentit de la pitié pour ce veuf attristé par le décès de sa femme. Il avait besoin d'aide et Elisabeth cherchait à se dégager du fardeau familial imposé par la mort de sa mère. Si au moins son père était reconnaissant, le labeur serait moins difficile à supporter. Un mari attentionné faciliterait les corvées domestiques. Et son beau chevalier ne s'était pas encore manifesté sur l'île d'Orléans !

Bien qu'au printemps de sa vie, Elisabeth se sentait vieille et lasse. Les rayons de soleil de ce mois d'avril ne parvenaient pas à réchauffer son cœur. Quitter la maison était inconcevable. Jamais son père ne

donnerait sa permission ! Et jamais elle-même n'oserait la demander...

Soudain, Mathurin lui glissa :

- Mais vous êtes en âge de vous marier, Elisabeth. Cela vous intéresserait-il d'y penser... peut-être ?

La jeune fille resta figée et s'apprêta à reconduire fermement. Non, mais... quelle audace! Alors qu'elle se préparait à mettre un terme à cette conversation compromettante par une réponse catégorique, elle se surprit à répondre :

-Vous me prenez au dépourvu... Je ne vous connais même pas!

- C'est comme Violette. Lorsque nous nous sommes vus, nous nous sommes vite rendu compte que nous étions faits l'un pour l'autre. Il s'agit de savoir ce que l'on veut.

-Vous semblez le savoir, Monsieur Baril. Vous êtes un homme direct.

- Appelez-moi Mathurin, Elisabeth.

-Vous êtes franc et vous me semblez un honnête colon, Mathurin.

-Vous devriez voir ma ferme à Sainte-Anne-de-la-Pérade, j'en suis très fier.

-C'est loin?

- Entre Québec et Trois-Rivières. C'est à deux jours d'ici. Vous allez penser à ma proposition, Elisabeth ?

- Il faudra d'abord que j'en parle à mon père. J'ai des frères et des sœurs qui ont besoin de moi.

- J'ai cinq jeunes enfants, dont des triplés de cinq ans, qui ont besoin d'une mère, Elisabeth.

- Nous verrons plus tard. Allons goûter au sirop.

Mathurin avait gagné la première partie. Il était certain d'avoir fait bonne impression. Elisabeth allait accepter sa demande en mariage,

pensa-t-il. La jeune fille, de son côté, resta songeuse.

L'eau d'érable de la chaudière épaississait à vue d'œil. Jacques Asselin y plongea sa cuillère en bois et en retira un sirop doré aussi onctueux que du miel.

- Hourra ! clama la joyeuse confrérie.

Le liquide sirupeux circula dans les écuelles qui avaient déjà contenu le réduit d'eau d'érable. On y ajouta de l'omelette, du lard et du jambon. Louise Asselin fit mijoter des œufs frais dans le sirop et y trempa des tranches de bon pain frais. La bière apportée par Jean Roussin délia les langues. L'heure était à la fête. Jean Houde jouait des airs populaires de France sur sa flûte-tambour, appelée gaboulet, accompagné par un tambourin. Les participants chantaient avec enthousiasme.

Puis, Jacques Asselin annonça qu'il était l'heure de la tire d'érable. Il couvrit un lit de neige d'une couche de sirop. En refroidissant, celui-ci devint presque solide et on l'enroula autour de palettes de bois, pour la plus grande joie de tous.

- Hourra ! répéta l'assemblée, lorsque Jean Roussin leva son verre à la santé de son gendre.

Jacques Asselin n'avait pas dit son dernier mot. Lorsqu'il se rendit compte que le sirop se transformait en granules, il enleva prestement la chaudière du feu et, aidé de Bousille, la déposa sur des branches de sapin. Il laissa lentement refroidir la mixture et la brassa au moyen d'une *mouvette**. Puis, il la vida dans des moules de bois pour former des pains de sucre qu'il distribua à chaque famille. Le sucre d'érable était d'un grain pur et ambré.

Afin de délier les jambes appesanties par la bonne chère, on organisa des jeux de cache-cache et de course à pied.

Ce fut Mathurin Baril qui gagna la course, malgré ses petites jambes et son embonpoint naissant. Il avait donc le droit de déposer un baiser sur la joue d'une belle du groupe. Comme il s'apprêtait à embrasser la petite Marie-Noëlle, il changea subitement sa trajectoire et fonça vers Elisabeth qui rougit. Madeleine Giguère, la mère d'Angélique, applaudit à tout rompre, réchauffée par l'alcool de son mari, qu'elle avait finalement consenti à boire. Robert Gagnon, quant

à lui, parut sidéré. Il venait de se rendre compte que sa fille était une belle jeune fille prête au mariage.

Sur le chemin du retour, Mathurin Baril lui demanda la permission de faire la cour à Elisabeth. Le père Gagnon ne pouvait pas refuser car sa fille était majeure, mais il le questionna sur le sérieux de sa démarche.

- Alors, Mathurin, c'est une belle journée de printemps ! Fait-il aussi beau à Sainte-Anne-de-la-Pérade? C'est bien là que vous demeurez ?

- Un bien beau coin de pays, Monsieur Gagnon. Un beau coin de pays.

- Vous avez des enfants, n'est-ce pas ? C'est beaucoup pour une innocente jeune fille !

Mathurin resta perplexe devant l'affirmation du père d'Elisabeth. La maisonnée de Robert Gagnon grouillait davantage que la sienne.

- Mais ils ne restent pas constamment avec moi ! répliqua Mathurin.

-Vous venez de perdre votre femme, n'est-ce pas? C'est ce que j'ai entendu dire. Mathurin... Baril, est-ce que je me trompe ?

- Mathurin Baril pour vous servir, Monsieur Gagnon. Je crois que votre fille et moi sommes faits l'un pour l'autre. Je resterai quelques jours chez Jacques et Louise, s'ils veulent bien garder Marie-Noëlle jusqu'à l'automne.

- Vous êtes prompt dans vos décisions, Mathurin. Souhaitons que vous soyez sincère, car mon Elisabeth mérite le meilleur garçon. Vous êtes sûrement une bonne nature, mais vous n'êtes plus très jeune ! Enfin... Je vous promets d'y réfléchir.

Eugénie et Mathilde, constatant le manège de Mathurin, n'osaient plus lui parler de leur peine à la suite du décès de Violette. Elles réalisaient que personne n'était irremplaçable.

Violette avait donné l'espoir, le courage, la souffrance et cinq beaux enfants à la colonie. Elle n'aurait pas la joie de les voir grandir

et réussir. Une autre prendrait sa place, tant bien que mal. C'était cela, la colonisation.

Quelques jours plus tard, Mathurin reçut l'assentiment de Robert Gagnon. Elisabeth et Mathurin se marièrent à l'île d'Orléans à la fin d'août. Le mariage fut célébré dans l'intimité. Seuls les amis et voisins de l'île avaient été invités. Les nouveaux mariés ramenèrent Marie-Noëlle à Sainte-Anne-de-la-Pérade. Sans le laisser trop paraître, les Asselin en furent attristés, car ils s'étaient attachés à la fillette.

Elisabeth laissait derrière elle huit frères et sœurs. Elle se plut immédiatement à Sainte-Anne-de-la-Pérade et, dès l'été suivant, elle donna naissance à un petit garçon, que le couple prénomma Jean-Mathurin. Ce beau bébé était de petite taille, mais en bien bonne santé.

Le petit Jean-Mathurin Baril naquit le même jour que Jean-François Allard, le deuxième fils de François et d'Eugénie, le 31 juillet 1674. Comme le missionnaire Guillaume Mathieu n'était pas de passage dans leur paroisse, Eugénie et François décidèrent de faire baptiser le petit à Québec. L'abbé Charles-Amador Martin baptisa l'enfant à l'église Notre-Dame de Québec le lendemain de sa naissance. Comme le baptême eut lieu le lendemain de l'accouchement, Eugénie n'assista pas à la cérémonie.

Marie Parent, dix-neuf ans, fille de Diane Badeau et de Pierre Parent, fut choisie comme marraine, et Jean Daigle, dit l'Allemand, comme parrain. Ce jeune célibataire de vingt-cinq ans, habitant de Bourg-Royal et ami de François, était originaire de Vienne, en Autriche. Il avait abjuré la foi luthérienne et embrassé la religion catholique, une condition essentielle pour demeurer au Canada.

Eugénie avait demandé à madame Bourdon de porter le bébé sur les fonts baptismaux. Celle-ci refusa, prétextant le nombre impressionnant d'invitations qu'elle recevait de la part de ses protégées. Il y avait une autre raison : le vicaire général du diocèse de Québec, Henri de Bernières, en voulait encore à madame Bourdon qui avait souhaité que le mariage d'Eugénie et François fût célébré par l'abbé Charles-Amador Martin. Anne Bourdon préférait donc éviter de croiser le chanoine.

Mathilde et Guillaume-Bernard avaient tenu à ce que la réception suivant le baptême ait lieu à leur résidence. Thomas Frérot était

présent, avec son épouse Anne. Il confia à François son projet de devenir commerçant de fourrure. Sa famille était installée à la seigneurie de Boucherville près de Montréal, centre de la traite. Pierre Boucher en était le seigneur. François prit par la même occasion connaissance des démêlés du sieur Boucher avec sa belle-famille, les Crevier de Trois-Rivières, qui incitaient le vieux pionnier à se réfugier dans ses terres pour chasser le canard.

Madeleine de Roybond d'Allonne, une fille du roy issue de la noblesse, questionna longuement Jean Daigle sur sa provenance, ses croyances religieuses et ses goûts d'aventurier. Madeleine trinquait sec. Cela ne déplaisait pas à Jean Daigle qui l'accompagna dans ses libations, au grand déplaisir d'Eugénie qui convainquit François de raisonner le parrain.

Madeleine parla d'aventure, de lieux lointains et d'un ami personnel, René Robert Cavelier de La Salle, qui nourrissait des ambitions de découvreur. Mathilde se méfiait de cette Madeleine, qui était bien différente des autres filles qu'elle avait connues et appréciées à la Salpêtrière de Paris.

Chapitre VII

L'implication paroissiale -

La fête de Noël 1674 approchait à grands pas. Eugénie voulait créer une ambiance familiale heureuse. Elle décida de souligner la naissance du Christ à Notre-Dame-de-Lorette, nouveau village huron près de Charlesbourg. Elle souhaitait réunir Hurons et Français du Canada à la messe de minuit, avec la complicité du père Chaumonot. Le père missionnaire construisit une crèche en écorce dans laquelle le dernier des Allard, emmailloté dans des peaux de lièvre, représentait le petit Jésus.

À la place des rois mages, Jésus était entouré de deux sachems hurons et de François. Ce dernier, qui avait l'habitude de sculpter des figurines, n'aurait jamais pensé incarner Balthazar. Sa prestation fit sourire une Eugénie ravie.

Les Hurons avaient commencé à célébrer la fête de Noël après l'arrivée des Français. Le père Brébeuf, missionnaire chez les Hurons de la baie Géorgienne, avait composé un cantique de Noël en langue huronne qui racontait la naissance de Jésus. Ce fut ce cantique, *Jesous Ahantonnia*, signifiant «Jésus est né», que la tribu huronne de Notre-

Dame-de-Lorette entonna. Ce fut un moment grandiose. Eugénie revit ses amis hurons qui l'accueillirent le lendemain, avec François, dans leur longue maison.

François et Eugénie furent si enchantés qu'ils consultèrent le père Chaumonot pour savoir s'ils pouvaient adopter un petit orphelin huron. Le missionnaire leur déconseilla ce geste de charité qui aurait des conséquences pour l'enfant. Le jeune indien, isolé et déraciné, chercherait probablement à rejoindre sa tribu à l'âge adulte, voire avant.

Peinée, Eugénie décida un soir de se confier à son mari.

- Es-tu déçu, François, que nous n'ayons que deux enfants ? Tu n'aurais pas aimé en avoir un troisième ?

Ce dernier la toisa d'un regard interrogateur. Il lui répondit après quelques secondes :

- Tu sais, Eugénie, adopter un petit Sauvage aurait été un beau geste... mais ça n'aurait pas été facile, ni pour lui ni pour nous. Le missionnaire nous l'a bien dit. Donnons-lui raison. Attendons encore quelque temps et la nature nous en donnera bien un autre.

À l'été 1675, Eugénie tomba enceinte pour la troisième fois. L'hiver suivant, elle accoucha d'un petit garçon qu'elle prénomma Jean. Son parrain, Jean Joubert, était meunier au moulin à vent que possédaient les Jésuites dans la seigneurie. Sa marraine se nommait Anne Deschamps, épouse de Boutet dit Lépine, habitant lui aussi du Bourg-Royal, et voisin des Allard. Le choix de la marraine était judicieux car, à trente-cinq ans, Anne n'avait pas d'enfant. Eugénie espérait donc que son bébé pourrait devenir l'héritier du couple.

Le bébé fut baptisé le lendemain de sa naissance, à Québec, à la basilique Notre-Dame, par Henri de Bernières, jésuite, curé de Québec, vicaire général de la Nouvelle-France et supérieur du séminaire. Madame Bourdon portait le poupon. Elle avait, cette fois-ci, accordé cette faveur à Eugénie qu'elle estimait particulièrement.

Mathilde avait tenu une nouvelle fois à se charger de la réception. Elle-même avait maintenant trois garçons, tout comme Eugénie et François, ce qui accroissait encore leur complicité. Thomas et Anne étaient évidemment présents. Eugénie était absente, car elle devait respecter ses neuf jours d'alitement obligatoire, mais une surprise attendait François. Mathurin Baril, son épouse Elisabeth et le petit

Jean-Mathurin étaient là. Mathurin était également venu avec la petite Eugénie et le petit Rémy¹.

Marie-Noëlle vivait toujours chez les Asselin, son parrain et sa marraine. Quand Mathurin Baril et sa nouvelle épouse l'avaient ramenée à Sainte-Anne-de-la-Pérade, la petite, très turbulente, n'avait pas réussi à s'intégrer aux autres membres de la famille qu'elle considérait comme des étrangers. Elisabeth n'en venait pas à bout. Mathurin l'avait donc reconduite chez les Asselin qui l'avaient reprise avec joie. Subitement, Marie-Noëlle était redevenue la fillette sage qu'elle avait toujours été.

Pendant la réception, Mathurin se lia d'amitié avec Jean Joubert. Il lui fit l'éloge de la chasse et de la pêche dans la région de Sainte-Anne-de-la-Pérade, ainsi que des panoramas entourant le fleuve, qui contrastaient avec les paysages des lointaines collines de Bourg-Royal. Son approche directe et sa description imagée enchantèrent Jean Joubert qui démenagea, le printemps suivant, à Batiscan, à quelques lieues de la résidence de Mathurin Baril.

1. Voir *précisions historiques à l'intérieur du livre*, p.481.

Le trajet entre Bourg-Royal et Québec, en cette fin de février, avait été difficile. Le traîneau, tiré par le cheval que François venait d'acquérir, avait failli être renversé plus d'une fois en raison des bancs de neige qui entravaient le chemin tortueux longeant la rivière Saint-Charles. Dès qu'elle le put, lors d'une visite à Québec chez Mathilde, Eugénie aborda le propos avec Guillaume-Bernard, qui était maintenant procureur général de la colonie.

- L'administration devrait entretenir les routes qui mènent à Québec pour les rendre praticables.

- Vous savez, Eugénie, que les hivers canadiens sont rudes. Il revient à chaque colon de dégager et d'entretenir le chemin qui traverse sa terre.

- Tout de même, cela manque d'uniformité. L'État devrait s'en occuper.

- C'est à votre seigneur, Eugénie, d'organiser ces corvées.

- Vous savez bien, Guillaume-Bernard, que depuis le départ de l'intendant Talon, Beauport n'a plus de seigneur. Il n'a pas été

remplacé.

- Il est toujours votre seigneur, selon la volonté royale.

- Je pense aussi que le diocèse de Québec devrait rénover la chapelle paroissiale pour qu'elle soit digne d'accueillir la relique de saint Charles Borromée, rétorqua Eugénie d'un ton qui n'autorisait pas de réplique. Et nous n'avons même pas de cloche pour sonner l'Angélus du soir. Et il faudrait construire un presbytère pour le curé Glandelet qui agit trop souvent comme missionnaire au village des Hurons ! Le pauvre homme n'a pas de logement à lui. Nous, les paroissiens, n'aurions pas à nous déplacer ainsi vers Québec, de peine et de misère, contre vents et marées.

Henri de Bernières était aussi présent chez les Dubois de l'Escuyer. Lorsqu'il entendit prononcer les mots « diocèse de Québec », il crut bon de se mêler à la conversation, au grand soulagement de Guillaume-Bernard.

- Souhaiteriez-vous que le diocèse en fasse davantage pour votre paroisse, Madame Allard ? Vous vous occupez de la chorale, n'est-ce pas ?

- En effet. Mais notre chapelle est trop mal en point pour accueillir le curé Glandelet, lequel n'a d'ailleurs pas de presbytère, Éminence !

- Soit. J'en parlerai à monseigneur de Laval, notre pasteur à tous. Mais à une condition : que les paroissiens se cotisent et paient pour les travaux de rénovation. Comme la dîme suffit à peine à payer les dépenses de votre curé, le diocèse ne peut faire davantage, sinon demander un subside royal pour prendre en charge une partie des dépenses. Vous, paroissiens, fournirez le reste. C'est tout ce que nous pouvons faire pour l'instant.

- Mais, Monseigneur, les colons arrivent à peine à payer leur dîme ! répliqua Eugénie.

- Ce sera à Notre Éminence l'archevêque d'en décider. Dites-moi, Eugénie, vous avez été, je crois, à l'origine de l'instruction chrétienne des Hurons à l'île d'Orléans... Pourquoi ne prendriez-vous pas ce projet en main, avec la permission de votre mari, bien entendu ?

- Nous en parlerons, lui et moi, Éminence, répondit Eugénie.

Eugénie était aux anges. Ses responsabilités de mère de famille et d'épouse prenaient tout son temps. Mais elle sentait que l'action lui manquait. Cette suggestion de l'archevêque lui fouetta le sang. Elle pourrait impliquer les femmes de sa communauté ! Du moins, celles qui le voudraient et le pourraient. Eugénie avait bien l'intention de convaincre François.

Mathilde fut ravie de l'initiative de son amie. Elle savait qu'Eugénie devait suivre son propre destin, tout comme elle-même suivait le sien en frayant avec l'élite de la Nouvelle-France. Eugénie était à l'aise dans son milieu rural. Mathilde, quant à elle, s'était adaptée rapidement au rythme de vie de l'aristocratie coloniale.

Thomas Frérot observait Eugénie avec amusement. Le nouveau pays ouvrait des perspectives infinies à ceux qui le souhaitaient. Lui-même avait décidé de s'enrichir et de frayer avec la bourgeoisie. Il envisageait de se lancer dans le commerce lucratif de la fourrure et dans le transport maritime. Très secrètement - il ne l'avait même pas encore mentionné à sa femme -, il caressait le projet de devenir le nouveau seigneur de Beauport, en remplacement de Jean Talon. Mais il lui faudrait pour cela convaincre le gouverneur Frontenac et le roy.

Monseigneur de Laval avait mis en place un système de redistribution de la dîme par l'intermédiaire du séminaire de Québec, qu'il avait fondé en 1663. La réponse du prélat à l'abbé Henri de Bernières fut rapide et cinglante. Assis dans un fauteuil rembourré devant un modeste secrétaire, ce dernier faisait preuve à la fois d'autorité et de modestie. Son maintien altier témoignait de ses nobles origines. Sa mitre et sa crosse reposaient bien en évidence dans un coin de la pièce. Au mur, quelques masques mortuaires rappelaient qu'avant d'être en poste à Québec, il avait été évêque en Egypte.

- Non et non ! Vous avez outrepassé vos fonctions et abusé de vos prérogatives. Jamais je ne céderai sur ce point. L'établissement des cures est prématuré. La Nouvelle-France n'est pas encore assez développée et les paroisses sont trop pauvres pour subvenir aux besoins d'un curé et d'une église. Y compris celle de Saint -Charles-Borromée. Aucun intendant de cette administration ne dictera sa propre ligne de conduite en ce qui concerne mon diocèse.

Monseigneur de Laval avait parlé d'un ton si péremptoire que le

vicaire général Henri de Bernières resta muet de stupéfaction. Le prélat, se radoucissant un peu, ajouta, après une pause:

- Cela dit, j'ai la conviction que vous avez agi avec de bonnes intentions, Monsieur le vicaire, et non en rébellion contre mon autorité épiscopale. Si ces bonnes âmes de Saint-Charles-Borromée veulent à tout prix participer à la vie apostolique de leur paroisse, qu'elles répandent la nouvelle évangélique en prenant part à l'association chrétienne de la Sainte-Famille que nous venons de créer ! Toutefois, c'est monsieur Allard, et non son épouse, qui devra prendre les commandes de ce projet, si son emploi du temps de colon le lui permet, bien sûr. Dans mon diocèse, vous voyez, Monsieur l'abbé, les hommes dirigent le foyer et leurs épouses s'occupent de les assister, de mettre au monde leurs enfants et de les éduquer. Les filles, que le roy a recommandées et dotées, doivent le comprendre. Eugénie Allard, comme les autres, doit obéissance à son mari. Si ce monsieur Allard veut bien se charger de l'organisation, alors son épouse a le devoir de l'épauler, si elle en a le talent.

- Elle l'a, Votre Éminence, c'est certain. Et peut-être bien davantage que plusieurs colons.

- Peu importe. C'est la règle et la consigne de mon diocèse et de l'administration de ce pays. Le gouverneur m'appuie entièrement sur ce point.

- Je n'en doute pas, Votre Éminence. Je vais en faire part aux intéressés. Pardonnez la liberté que j'ai prise en lui faisant cette proposition.

- Ne recommencez plus. Votre défi à l'autorité est un mauvais exemple pour vos séminaristes et pour vos paroissiens.

- Mais les paroissiens de Saint-Charles-Borromée, Votre Éminence, aimeraient avoir une église digne de ce nom et un presbytère pour accueillir leur curé. Pensez-vous que le diocèse de Québec et le Conseil souverain, auxquels vous siégez, puissent voter des subsides pour la réfection de l'église ? Le curé Glandelet pourrait administrer les travaux, sous notre surveillance bien sûr.

-Vous ne m'avez pas bien saisi, Monseigneur. Il n'en est pas question. La discussion est close. Plutôt que de vous occuper de politique coloniale, vous devriez veiller à conseiller nos ouailles, comme un vrai pasteur doit le faire ! Ah ! J'allais oublier... Jean Talon

est reparti en France et sa seigneurie n'a pas d'administrateur en titre, n'est-ce pas ?

- Son procureur, Philippe Gauthier de Comporté, ne s'en occupe pratiquement pas.

- Il est toujours célibataire à trente-cinq ans, celui-là! Bon, l'affaire est délicate... Comporté est écuyer et conseiller ordinaire du roy, et il est chargé ici de l'intendance de la police, de la justice et de la finance. Il faudra que j'en parle au gouverneur Frontenac. Il faut corriger cette situation au plus vite, sans quoi notre diocèse devra faire plus que sa part.

Le jésuite afficha un rictus de contrariété. Il craignait de se faire rabrouer une nouvelle fois par le prélat aristocrate. Il ajouta néanmoins timidement:

-Votre Éminence, j'aurais un nom à vous suggérer pour la seigneurie de Beauport. Un certain Thomas Frérot, notaire, marchand, un jeune homme prometteur qui est en train de faire fortune et qui a épousé une fille du roy.

- Fort bien. Mais regardez d'abord s'il n'y a pas de nobliaux que nous devrions récompenser pour leurs faits d'arrhes. Évidemment, il y a Comporté, mais Frontenac ne l'aime pas. Quant à moi, j'ai en tête le neveu des gouverneurs d'Ailleboust, Guillaume-Bernard de L'Escuyer. Un jeune homme intelligent. Connaissez-vous son épouse ?

- Oui, Votre Éminence. Mathilde, née de Fontenay-Envoivre, une fille du roy, de petite noblesse... Quant à Thomas Frérot...

- Assez, je vous prie, ce n'est pas à vous de proposer des noms au gouverneur, ni à moi de dicter la conduite des affaires de ce pays. Contentons-nous d'être de bons pasteurs et de donner l'exemple à nos brebis. Soyons humbles, Monsieur de Bernières ! L'orgueilleux, même s'il y aspire, n'accédera jamais à la sainteté. Ne l'oubliez pas. Suivons l'exemple de Notre Seigneur Jésus-Christ qui a subi les pires humiliations et les pires souffrances pour racheter nos péchés.

À ces mots, Henri de Bernières se retira humblement, non sans avoir embrassé l'anneau épiscopal.

Quelques mois plus tard, au début de l'été, il se rendit lui-même à Bourg-Royal visiter François Allard.

Chapitre VIII

La visite d'Henri de Bernières -

Quand le vicaire général se présenta à la demeure des Allard vers midi, Eugénie était en train d'allaiter son petit dernier. Ses deux plus vieux faisaient la sieste après avoir mangé. François était aux champs, en train de terminer les semailles de sa deuxième terre avec un employé.

Quand Eugénie aperçut un attelage à deux chevaux tirant un carrosse aux armoiries épiscopales, elle s'empressa d'arrêter d'allaiter, rajusta ses vêtements et coucha le bébé dans sa chambre plutôt que de le suspendre, bien emmaillotté, derrière la porte d'entrée comme c'était la coutume. Les vocalises de l'enfant ne devaient pas importuner les visiteurs distingués.

Monseigneur de Bernières entra dans la maison, vêtu de sa soutane, de sa cape et de sa barrette aux reflets violets. Son clerc le suivait avec l'eau bénite et le goupillon afin de sanctifier la demeure des Allard et de l'exorciser des démons de la colonie, soit l'alcool, le libertinage, la fornication et l'appât du gain. L'ecclésiastique avait déjà aspergé d'un geste ample le portique et les linteaux ainsi que les

volets.

Le vicaire général ne doutait pas de la foi des Allard, des colons à la moralité irréprochable qui faisaient baptiser un enfant chaque année. Il savait toutefois à cause de son expérience du confessionnal, que l'intimité d'une chambre à coucher pouvait inciter au péché de la chair. À cette pensée, il amplifia son mouvement.

Quand Eugénie ouvrit la porte, il lui présenta son anneau d'aspirant au titre d'évêque. Eugénie s'agenouilla respectueusement, baisa l'anneau et invita le vicaire dans sa chaumière, en s'excusant pour l'absence de son mari qui était aux champs. Cette attitude plut beaucoup à l'émissaire de monseigneur de Laval. Il découvrit que la sérieuse demoiselle qu'il avait eu le bonheur de marier s'était transformée en une mère de famille responsable et dévouée à son mari, à son évêque et à son roy.

- Madame Allard, je suis heureux d'être accueilli dans la maison de colons dont j'ai célébré le mariage.

Le vicaire général lui présenta de nouveau son anneau épiscopal.

- Mon ministère m'amène à vous instruire d'une décision déterminante rendue par le diocèse de Québec. Madame Allard, je suis mandaté par notre archevêque pour informer votre mari de la réponse à sa requête concernant l'agrandissement de la chapelle.

- François ne devrait pas tarder à arriver. Il a l'habitude de manger ici le midi, quand le beau temps le permet, bien entendu.

- Bien entendu.

- Puis-je vous servir une collation, ainsi qu'à monsieur l'abbé, en attendant?

Le fumet d'une soupe de carpe répandait son arôme. Eugénie l'avait préparée comme on le faisait en Touraine.

- Nous attendrons votre mari, Madame. Monseigneur de Laval attache une grande importance à la contribution de monsieur Allard dans le développement du diocèse.

Eugénie se figea à cette annonce. N'avait-elle pas elle aussi un rôle à jouer? N'avait-elle pas été la première femme à enseigner hors des

viles de Québec et de Montréal, avec l'accord du chef de l'Église canadienne? Devait-elle absolument s'assujettir à son mari ?

François arriva sur ces entrefaites. Après les politesses d'usage, Eugénie mit le couvert. François invita le prélat à table, lequel accepta avec joie. Il ordonna à son clerc de récupérer dans le carrosse le fromage doux préparé par les religieuses pour faciliter sa digestion. Il tenait à partager sa ration avec les Allard, qui apprécièrent cette marque de considération.

Après le bénédicité, pendant qu'Eugénie les servait, le chanoine s'adressa à François sur un ton solennel.

- Monsieur Allard, notre diocèse consent à octroyer certains subsides pour la rénovation de votre chapelle, à deux conditions...

- Remerciez monseigneur pour sa générosité. Je ferai en sorte de le servir comme il le souhaite, répondit François.

- Et quelles sont ces conditions, Monsieur le vicaire général ? interrogea Eugénie d'un ton qui cachait mal sa frustration.

Henri de Bernières dévisagea Eugénie. Elle semblait avoir du caractère et de l'audace.

- D'abord, nous voudrions que vous, François, honnête colon, habitant respecté et père de famille exemplaire, puissiez prendre en charge l'organisation de ce projet. Il s'agit de convaincre vos concitoyens de contribuer à la collecte de fonds et aux corvées de construction.

- Bien entendu. Et l'autre condition, Monseigneur?

- L'archevêché aimerait que les paroissiens de Saint-Charles-Borromée appuient sa campagne d'abstinence. Vous savez bien que les auberges, les cabarets et les hôtelleries sont devenus des lieux de débauche et de scandale où l'on fait boire les habitants, leurs enfants et leurs domestiques ! L'Intendance vient d'émettre une ordonnance à cet effet, prévoyant des sanctions et des amendes. Mais le bon peuple a besoin d'exemples à suivre. Il serait avisé que vous puissiez supporter les efforts de monseigneur de Laval. En retour, il vous promet d'ajouter aux fonds que vous aurez collectés les subsides complémentaires nécessaires à l'agrandissement de la chapelle et au logement de votre curé.

- François fera ce qu'il convient pour contribuer aux efforts du diocèse, Monseigneur. N'est-ce pas, François? répondit Eugénie, bien décidée à montrer à l'ecclésiastique qu'elle avait le droit de parole et de décision dans son foyer.

- Bien entendu, Monseigneur, reprit François, se subordonnant à la fois à la remarque d'Eugénie et à la proposition du chanoine.

Sitôt le repas terminé, Henri de Bernières retourna à ses occupations et François, aux champs.

Eugénie et son mari s'étaient entendus pour reparler de la visite le soir venu.

-Veux-tu bien me dire pourquoi il ne m'a pas fait la proposition, à moi ? demanda Eugénie, excédée.

- Parce qu'il n'y a pas pensé, c'est tout. Il ne faut pas lui en tenir rigueur. C'est un jésuite... et un prêtre est un célibataire. Ils ne doivent pas s'intéresser aux femmes, tu le sais bien.

François connaissait l'arrogance du clergé vis-à-vis des femmes. Seules Marie de l'Incarnation, Eugénie-Mance et Marguerite Bourgeoys avaient l'admiration de monseigneur de Laval en raison de leurs œuvres. Avouer à Eugénie le mépris des autorités coloniales aurait envenimé la situation.

- Facile à dire ! Mais tu as sans doute raison. Quand on pense que monseigneur de Laval a voulu réformer l'ordre des Ursulines du Canada en négligeant l'avis de mère de l'Incarnation... continua-t-elle.

- Fais attention à ce que tu pourrais dire ! Monseigneur de Laval t'a déjà bien aidée.

- Justement, c'est moi maintenant qui aimerais l'aider, mais en jouant un rôle social visible.

- Tu sais bien que toi et moi, c'est du pareil au même. Tiens, sans toi, il n'y aurait pas de musique ni de chant.

- Je veux plus de reconnaissance que cela. Je veux que l'on accepte ma contribution comme femme, et pas uniquement comme épouse.

- Commence par cela et, après, tu verras. C'est l'archevêché qui décide. En ce qui me concerne, je te laisserais volontiers prendre ma place. Tu es sans doute plus douée que moi pour cela. Tiens ! Organise un plan d'action et je me rangerai de ton côté.

- François, ce que j'apprécie beaucoup chez toi, c'est ta confiance. Je vais montrer ce que nous, les femmes de colons, sommes capables d'accomplir en plus d'élever nos enfants.

- Mais n'oublie tout de même pas qu'élever les enfants est ta mission première. C'est ce que le chanoine et l'intendant Talon ont dit à notre mariage.

Eugénie ne répliqua pas. Elle avait déjà la tête à ses projets pour la communauté. Elle suggéra d'en parler à leurs voisins proches, les Langlois, et proposa d'inviter chez eux la population du Trait-Carré de Bourg-Royal, soit environ quinze familles, pour relater la visite du représentant du diocèse et discuter du projet.

Un dimanche de la mi-juin, après la messe, sur le parvis de l'église, François lança l'invitation. Un petit goûter les attendait, clama-t-il. Eugénie, habillée de son tablier du dimanche et de sa coiffe assortie, accueillit chez eux les invités. François débuta :

- Monseigneur de Laval, archevêque de Québec, accepte de nommer un curé à condition qu'il puisse vivre dans un presbytère et officier dans une église digne de ce nom.

François prit une grande respiration. Sa nervosité était telle qu'il demanda à Eugénie de poursuivre.

Cette initiative en surprit plus d'un. La majorité des invités étaient des hommes, assis côte à côte sur les bancs de madrier installés le long des murs, leur pipe à la bouche. Comme Eugénie s'apprêtait à présenter le projet à l'assemblée et à en planifier la mise en œuvre, quelqu'un s'écria :

- Tu en es bien capable, François. C'est toi que nous sommes venus écouter.

Odile, venue aider sa voisine, servait déjà la bière et le vin de gadelle. Un grossier fromage de lait de vache trônait sur la table, accompagné de miches sortant tout juste du four à pain. Elle se rendit

compte de l'humiliation d'Eugénie en la voyant blêmir. Odile s'empessa de l'inviter à préparer le goûter avec elle, tirant sur la manche de son tablier et l'entraînant vers la cuisine pour la soustraire aux regards. Odile lui dit alors à l'oreille :

- Ne t'obstine pas. Ils veulent un homme à la tête de l'organisation. Entre hommes, c'est normal !

François parvint à surmonter sa nervosité et poursuivit.

- Le vicaire général de monseigneur est venu de Québec me demander de prendre en charge ce projet. Alors, j'ai dit oui, bien entendu.

L'énigme venait d'être résolue. On savait les Allard proches du clergé, même de haut rang, et plus d'un, à commencer par Odile, s'était demandé ce que faisait ce carrosse chez les Allard. Mais quand elle avait interrogé Eugénie, celle-ci avait refusé de lui dévoiler le secret. François continua.

- Nous travaillons tous d'arrache-pied sur nos terres. Mais en nous entraïdant, nous pourrions trouver du temps pour bâtir cette église ! Qu'en pensez-vous ?

Les hommes tiraient des bouffées de fumée bleutée de leurs pipes. Certains mâchaient des brins de tabac amérindien, qu'ils crachaient dans des pots de grès installés à cet effet sur le plancher. Les quelques femmes qui avaient accompagné leurs époux - nombre d'entre elles n'allaient pas à la messe, car elles avaient trop à faire à s'occuper de leur maisonnée - aidaient Eugénie et Odile qui continuaient de remplir les verres et de partager le fromage et le pain.

L'enthousiasme se lisait sur les visages et les participants se donnèrent la mission de recruter la main-d'œuvre et de collecter les fonds nécessaires à la rénovation de la chapelle.

- Je suis avec toi, François, s'écria Germain.

- Moi aussi, ajouta Boutet dit Lépine.

- Quand commençons-nous ? clama Jean Daigle avec vigueur, déjà à son troisième verre.

- Maintenant ! répondit Mathurin Villeneuve, désireux de ne pas être en reste.

François ne s'était pas préparé à une réaction aussi prompte. Ses propres travaux de ferme l'avaient empêché d'établir un échéancier. C'était justement l'occasion qu'attendait Eugénie, car elle-même avait eu le temps de planifier les activités. Elle avait décidé que François dirigerait les travaux de rénovation avec son ami Germain. Elle-même se chargerait, avec Odile Langlois, de la collecte des fonds.

D'une voix forte et sans hésitation, Eugénie intervint :

- Les travaux de rénovation de la chapelle pourront commencer après les récoltes, à la mi-août. François et Germain les dirigeront. Chacun apportera sa contribution en main-d'œuvre, mais aussi en planches et en solives. Chaque paroissien fera sa part selon ce qu'il pourra donner. L'important est de participer et de contribuer. Cette œuvre demande un maximum d'efforts et de générosité. Il est grand temps que la mission de Charlesbourg devienne une vraie paroisse aux yeux du diocèse. Notre desservant récollet Glandelet sera permanent le jour où il aura son presbytère. Et pas de presbytère sans chapelle digne de ce nom !

Elle continua, motivée par sa propre envolée.

- Le forgeron nous prête son cheval pour le transport des billes de bois. Mais il faudra acheter le nécessaire pour meubler notre église. Mon mari fabriquera la chaire du curé, mais il ne pourra pas tout faire seul. Il faudra acheter le reste. François pourra vendre quelques meubles en cours d'année à des marchands de Québec pour récolter des fonds. Mais il faudra faire plus si nous voulons offrir une cloche au clocher.

Reprenant son souffle, Eugénie regarda l'assemblée à travers les volutes de fumée.

- Peut-être pourrions-nous avoir un presbytère si la collecte est fructueuse. Avec Odile, je ferai la tournée des maisons. Vous pourrez contribuer avec une partie de votre récolte ou avec d'autres biens. Le tout sera revendu aux marchands ou à l'encan annuel de Québec. Nous ne voulons pas de vos fusils. Ils peuvent servir à nous défendre contre les Iroquois. L'argent est rare, réservons-le pour l'instant aux premières nécessités. Il est possible que nous soyons obligés d'ajouter quelques

louis à la fin. Il faudrait que l'agrandissement de l'église et la construction du presbytère soient terminés au début de décembre.

Avec une grande respiration, elle conclut.

- François, mon mari, sollicite votre avis. Si certains ont des objections, c'est le moment de lui en faire part. Avec la grâce de Dieu, nous aurons notre nouvelle chapelle et notre paroisse.

L'autorité démontrée par Eugénie laissa l'assemblée pantoise. Nul n'osa contester les plans. Seul Jean Daigle fit une remarque sarcastique.

- Si par malheur tu tombais malade, François, envoie ta femme te remplacer ! Je suis certain que l'on terminerait les travaux à temps.

Afin de prévenir la susceptibilité d'Eugénie, Jean Boudreau s'empessa d'ajouter :

- Moi, en tout cas, je fais confiance à Eugénie autant qu'à François.

Tout le monde acquiesça. Radoucie, Eugénie s'activait maintenant à débarrasser la table. François, pour sa part, connaissant la propension au zèle de sa femme, se demandait comment elle allait pouvoir remplir toutes ses obligations.

Après les récoltes, François et Germain s'attelèrent à l'agrandissement de l'église et au charroi des billes de bois et des troncs d'arbre. Ils passèrent plusieurs soirées à dessiner, à la lueur de la chandelle, les plans des bâtisses et à évaluer la quantité de chênes et d'érables à abattre, à équarrir et à couper en planches. Ils conversaient à voix basse pour ne pas réveiller les enfants. Eugénie respectait leurs mystères en se disant que c'était l'affaire des hommes. François sentait néanmoins qu'elle mourait d'envie d'y participer.

- Tu vois bien, François, que nous n'arriverons jamais à tout faire pour décembre, s'inquiéta Germain. La neige peut nous surprendre et retarder le charroi. Il va falloir se concentrer sur l'église et commencer la construction du presbytère l'année prochaine.

- Si tout le monde s'y met, nous y arriverons.

- Oui, à condition que tout le monde soit là et qu'il fasse toujours beau. Or, les pluies d'automne viennent de commencer !

François en parla à Eugénie qui maugréa. Il fut alors décidé que l'on commencerait par terminer l'église. Pour la suite, on verrait plus tard.

Eugénie et Odile prirent leur bénévolat très au sérieux. Eugénie organisa une importante collecte de fonds. Elle demanda au mari de Mathilde de transporter à Québec la marchandise récoltée, et Mathilde incita ce dernier à faire intervenir ses relations pour la bonne cause. Elle contacta aussi Thomas, qui se prit au jeu de l'encan à la criée.

Eugénie et Odile mirent aussi sur pied une cantine destinée aux hommes qui n'avaient pas de casse-croûte sous la main. Durant le Mardi gras, les deux femmes organisèrent un carnaval sous l'œil vigilant du desservant Glandelet, qui se méfiait des débordements d'avant le Carême.

Les deux femmes se rendaient compte des sacrifices demandés aux futurs paroissiens. Les Allard et les Langlois décidèrent donc de donner l'exemple. Ils n'étaient ni les plus pauvres ni les plus riches. François n'avait que deux bêtes à cornes et treize arpents de terre. Germain possédait quatre bestiaux et quinze arpents de terre.

Alors, François s'attela à la fabrication d'un bahut et d'une armoire qu'il vendit à un bourgeois de la ville par l'intermédiaire de Thomas. Pour l'église, il avait commencé à construire la chaire du curé, surmontée de son dais en bois sculpté. Germain lui avait fourni de beaux chênes qu'il avait abattus et conservés pour les mauvais jours. Odile confectionna une très belle courtepointe qu'elle proposa aux dames d'Ailleboust. Eugénie offrit de se départir de son coffret à bijoux, mais son mari refusa.

Six hommes travaillaient en permanence. François et Germain assuraient le rôle de contremaîtres, remplacés tour à tour par Boutet, dit Lépine, par Jean Daigle et parfois par Mathurin Villeneuve. On travaillait du petit matin jusqu'à la tombée de la nuit, avec solidarité et fraternité. D'autres femmes s'étaient jointes à Eugénie et à Odile qui commençaient à s'épuiser.

Eugénie et François se voyaient brièvement le soir venu. La jeune épouse n'arrivait plus à trouver suffisamment de temps pour assurer

ses tâches de fermière et de mère de famille en raison de ses déplacements fréquents. Ses poumons fragiles commencèrent à la faire souffrir mais elle tut son malaise, trop accaparée par son projet.

Les efforts de la petite communauté rapportèrent. On avait suffisamment agrandi la chapelle pour que monseigneur de Laval pût annoncer officiellement la naissance de la dix-huitième paroisse du diocèse de Québec, la grande paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg, qui intégrait Bourg la Reyne et Bourg-Royal jusqu'à Lorette.

Bien qu'elle ne possédât pas de sacristie, la chapelle était E coiffée d'un clocher muni d'un bourdon. Il répandait l'Angélus du soir à travers les champs jusqu'au pied des collines, provoquant l'agenouillement de plus d'un fidèle. Malheureusement, malgré le don de cent livres accordé par le roy, le curé Glandelet ne put avoir son presbytère. À la grande déception d'Eugénie, Odile et elle-même n'avaient en effet collecté que vingt-six minots d'orge, ce qui était bien insuffisant.

La même année, les nouveaux paroissiens de Saint-Charles-, Borromée de Charlesbourg dénoncèrent les aubergistes de la région qui mettaient en danger la moralité. La direction du diocèse fut satisfaite. On sut qu'Eugénie Allard avait été l'instigatrice de ce mouvement. L'affaire vint aux oreilles d'Henri de Bernières qui en glissa un mot à son évêque.

- C'est grâce aux efforts des paroissiens de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg que notre diocèse a pu s'organiser et éloigner le démon de l'alcool.

Monseigneur de Laval avait constaté les ravages causés par l'alcool, et ce, tant chez les Français que chez les Indiens. Dès son arrivée en Nouvelle-France, il s'était opposé à son commerce, sous peine d'excommunication. Jean Talon avait autorisé sa consommation, tout en interdisant aux Sauvages de s'enivrer. Les protagonistes de la traite de la fourrure accusaient le prélat d'outrepasser son autorité épiscopale en s'immisçant dans les affaires commerciales de la colonie. Finalement, l'évêque de Québec avait eu gain de cause.

- C'est grâce surtout aux efforts de monsieur François Allard et de son épouse Eugénie, qui viennent d'avoir un troisième enfant, d'ailleurs, continua le vicaire apostolique.

- Combien en ont-ils, déjà, et en combien d'années de mariage?

- Trois, en six années de mariage.

-Hum! Que trois!... Ils compensent par contre par leur piété et la droiture de leur conduite... Le diocèse devrait les féliciter pour leur apport à notre communauté chrétienne, Monsieur le vicaire général. Vous vous en chargerez. Ils donnent le bon exemple à nos colons.

-Vous savez que madame Allard, qui est une excellente musicienne, pourrait jouer de l'harmonium au jubé le dimanche à la messe. Hélas ! La paroisse n'en possède pas !

- Fort bien. Vous doterez la petite église d'un harmonium et vous lui ferez don du reliquaire de leur patron, saint Charles Borromée. Les reliques comprennent un morceau de sa robe et sa propre signature. Je leur en fais cadeau.

- De plus, Éminence, la Confrérie de la Sainte-Famille, notre œuvre laïque qui rejoint si bien nos colons dans leurs chaumières, serait adéquatement représentée dans la paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg par une famille exemplaire comme celle de François Allard. Eugénie, son épouse, a été la première enseignante chez les Hurons de l'île d'Orléans. J'en ai déjà glissé un mot à madame d'Ailleboust, qui m'a paru enthousiaste quant au zèle de madame Allard. Saviez-vous, Éminence, que madame d'Ailleboust avait assisté à leur mariage, en compagnie de l'intendant Talon ?

-Vous me l'apprenez, Monsieur le vicaire général. Mais, dites-moi, en quel honneur ?

-Madame D'Ailleboust accompagnait son neveu, le procureur général. Son épouse Mathilde est la grande amie d'Eugénie Allard. Ce sont deux filles du roy, arrivées ensemble en 1666. De pieuses personnes, ces jeunes dames de L'Escuyer et Allard. Et de braves mères de famille. Leur foyer est à l'image de la Sainte-Famille. Nul doute qu'Eugénie Allard saurait représenter cette œuvre diocésaine avec brio. De plus, elle a une si jolie voix !

-Eugénie Allard chante? Ah! oui, je m'en souviens. Elle pourrait donc diffuser le répertoire du plain-chant. Il faudrait demander l'avis du chanoine Charles-Amador Martin pour adapter les livres de chants à nos paroisses rurales. Veuillez-y, Monsieur le vicaire général.

-Alors, Monseigneur, que pensez-vous de la candidature d'Eugénie Allard comme zélatrice de la Confrérie de la Sainte-Famille ? Mère de l'Incarnation m'en disait le plus grand bien. Une femme pieuse, formée à la règle des Ursulines, règle que j'ai heureusement adaptée aux besoins de la Nouvelle-France. Elle saurait donner le soutien spirituel adéquat aux familles. Demandez-lui ce qu'elle pense de cette responsabilité chrétienne. Nous ne saurions nous passer de gens si dédiés à la cause de notre Église...

En disant cela, le prélat grimaça. Lorsqu'il s'était penché pour présenter son anneau épiscopal au vicaire général, le cilice qu'il portait à la taille avait meurtri son épiderme.

Le vicaire général retourna à la maison des Allard pour annoncer ces bonnes nouvelles à Eugénie. Cette dernière fut enchantée par la promesse de l'harmonium et flattée d'avoir été choisie pour répandre le message évangélique auprès des familles de la paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg. Elle se sentit enfin récompensée pour son action auprès de la communauté.

Chapitre IX

La Confrérie de la Sainte-Famille -

Louis XIII, appelé le roy dévot, encourageait les colonisateurs de la Nouvelle-France à consacrer leur nouvelle vie au service de Dieu. L'existence précaire des colons nécessitait une foi à toute épreuve leur permettant de trouver les forces nécessaires pour surmonter tous les obstacles.

Dans ce même esprit, monseigneur de Laval fonda, en 1664, la Confrérie de la Sainte-Famille, avec l'appui, à Montréal, de mère Marguerite Bourgeoys et, à Québec, de dame Barbe d'Ailleboust, veuve

de l'ancien gouverneur de la Nouvelle-France. La Confrérie de la Sainte-Famille organisait une messe solennelle par année, un office périodique mensuel, des processions et des œuvres de bienfaisance.

Le chanoine Henri de Bernières expliqua à Eugénie que la Confrérie de la Sainte-Famille encourageait la moralité et la pratique religieuse. En acceptant de servir de modèle moral et spirituel, Eugénie et François accumuleraient des *indulgences** et assureraient ainsi leur salut éternel. De plus, Eugénie pourrait être responsable de l'enseignement du chant religieux dans «a paroisse, sous la supervision du chantre de la cathédrale de Québec, le chanoine Charles-Amador Martin.

Eugénie se souvenait très bien de l'engouement de l'abbé Martin pour sa voix. Elle se dit toutefois qu'il serait agréable de pratiquer son art en étant accompagnée d'un si grand musicien.

L'ecclésiastique l'informa que dame Barbe d'Ailleboust parrainait cette œuvre laïque diocésaine, assistée depuis peu par sa nièce, l'épouse du procureur général de la colonie.

-Vous ai-je bien compris, Monseigneur? Dites-vous que Mathilde de L'Escuyer est la responsable de l'action pastorale de la Confrérie à Québec?

- Tout juste, Madame Allard. Mathilde de L'Escuyer est une dame de grand mérite sur laquelle le diocèse de Québec compte beaucoup.

- Mais c'est ma grande amie, Monseigneur. Mathilde ! Une fille du roy qui est arrivée en 1666, en même temps que François et moi: Ma meilleure amie, si je puis dire.

- C'est pourquoi, Madame Allard, je suis heureux de représenter notre prélat pour vous l'annoncer, en accord avec madame de L'Escuyer, bien entendu.

-Tu entends cela, François? Je pourrai participer à la Confrérie de la Sainte-Famille avec Mathilde et nous pourrons nous voir encore plus souvent !

François, qui fumait sa pipe au coin du feu après une dure journée de labeur aux champs, souriait davantage des yeux que des lèvres. Il était fier de son Eugénie. Il se demandait néanmoins où elle trouverait

le temps nécessaire pour assumer ses nombreuses responsabilités sans y laisser sa santé. Eugénie venait à peine d'achever la collecte de fonds pour la nouvelle chapelle. Elle s'impliquait également beaucoup dans l'administration de l'atelier de menuiserie. Il y avait aussi son potager... et les enfants qui grandissaient. En plus, Eugénie était leur institutrice.

Où diable trouvait-elle toute son énergie? Pourquoi acceptait-elle si vite cette responsabilité qui serait sans doute exténuante? se demanda François.

Monseigneur de Bernières répondit :

- Sauf votre respect, Madame Allard, il n'est pas certain que vous puissiez voir Mathilde de L'Escuyer plus souvent, puisque les activités pastorales de la Confrérie de la Sainte-Famille seront nombreuses. Sans compter votre ministère individuel auprès des âmes en perdition, qui exigeront une intervention directe de votre part. Votre disponibilité doit aller à votre paroisse plutôt qu'à vos amitiés au sein de notre diocèse.

- En effet, Monseigneur. Cette tâche me semble gigantesque. Par où commencer, dites-moi ?

- D'abord, il faudra trouver d'autres recrues dans votre communauté.

- Odile Langlois, ma voisine, se réjouira de s'associer à la confrérie. J'en suis certaine. Elle me secondera.

- Vous voyez, Madame Allard, vous venez déjà de commencer votre œuvre, approuva Henri de Bernières. Le diocèse avait besoin de caractères féminins forts pour faire avancer la cause pastorale.

Eugénie continua :

- Il faudrait quand même que j'en parle à Mathilde pour qu'elle puisse me guider.

- C'est commencer de la bonne manière, Madame Allard. Je vous le conseille.

- Dis-moi, François, quand la prochaine livraison de meubles à Québec est-elle prévue ? Nous en profiterons pour nous rendre rue du

François tira une bouffée sur sa pipe et expédia avec force une importante volute de fumée vers le plafond. Il répondit à sa femme :

- Bientôt, je suppose... même très bientôt, répondit-il, ne voulant pour rien au monde diminuer l'enthousiasme d'Eugénie.

Quelques semaines plus tard, cette dernière se rendit à la résidence de Mathilde, maintenant rue du Sault-au-Matlot. Les Dubois de L'Escuyer avaient acheté la spacieuse résidence des Bourdon pour retrouver leur tranquillité. Les cohues et les criées de la place publique avaient en effet augmenté les risques de vol, d'intrusion et de contestation de la part de la population de Québec.

Le *charivari**, fortement décrié par le clergé, avait considérablement galvanisé la populace en mal d'émotions fortes. Non seulement les adeptes du charivari faisaient-ils un vacarme d'enfer avec leur batterie infernale composée de récipients de toute sorte et d'instruments de musique variés, mais ils défonçaient aussi les portes des maisons et creusaient des trous dans la chaussée, risquant de blesser les passants et d'abîmer les charrettes.

- Ainsi, Eugénie, nous pourrions collaborer à l'œuvre de la Confrérie de la Sainte-Famille ! dit Mathilde, ravie.

- J'ai bien hâte de commencer.

- Et nous pourrions nous voir plus souvent.

- Je l'espère bien. Mais l'archevêché ne semble pas être tout à fait de cet avis.

- Nous verrons bien. Notre œuvre est salutaire, mais notre premier devoir est de bien élever nos enfants, de nous occuper de la maison et de rendre nos maris heureux.

-Il faudrait le lui demander! Ce n'est pas le genre de François d'en discuter.

- Je suis certaine que François est un mari heureux.

- François est un garçon réservé. C'est difficile de savoir ce qu'il

pense vraiment.

- Lui as-tu demandé ce qu'il pensait de ta nouvelle responsabilité à la Confrérie ?

- Que veux-tu dire, Mathilde ?

- Oh, je veux seulement savoir si tu l'as consulté avant d'accepter ta nouvelle charge. Parce que François devra s'occuper de la maison pendant ton absence...

Et Eugénie de répondre :

- François est un bon catholique qui ne refusera rien à son évêque. Je connais son obéissance à l'Église. N'oublie pas qu'on lui a demandé d'être marguillier.

- Sans doute. Mais il aimerait peut-être être consulté. Tu sais, ta santé n'a jamais été très forte. Il le sait mieux que quiconque. J'ai une idée qui devrait te plaire pour te permettre de commencer ton action pastorale en beauté.

- Ne me fais pas languir !

- Tu as été enseignante pour les Ursulines, n'est-ce pas ?

- Tu le sais bien. Et alors ?

- La Confrérie de la Sainte-Famille encourage l'enseignement du chant religieux en latin dans les paroisses. Et comme tu étais responsable du chœur chez les Ursulines, il te serait facile de commencer ton œuvre de cette façon.

- Peut-être que tu ne le sais pas, mais je le fais déjà ! fanfaronna Eugénie. Je suis responsable de l'harmonium à l'office de la chapelle.

- Alors, il faudrait que tu enseignes le chant. Tiens, pourquoi pas des cours de solfège ? Élémentaires, bien sûr. Le chanoine Charles-Amador Martin en organise à la cathédrale de Québec. Tu devrais lui en parler.

- Peut-être que c'est possible à Québec, mais pas chez nous. Les colons ont d'autres préoccupations pour leurs enfants.

-Alors, tu pourrais organiser une procession à la fête du Saint-Sacrement comme à la Fête-Dieu, à l'Assomption et à l'Action de Grâce.

- Et pour la fête de sainte Anne. Je pourrais me faire aider par Odile et d'autres femmes. Quant au chant, laisse-moi le temps d'y penser. Un chœur avec des enfants, pourquoi pas ?

- Peut-être des Hurons. Comme à l'île d'Orléans.

- J'en parlerai au père Chaumonot de Lorette.

- Dame Barbe d'Ailleboust aimerait te revoir, avec François, bien entendu. Elle se souvient de votre mariage. Elle a peut-être besoin de meubles neufs. Sait-on jamais ! Elle est généreuse et fortunée. Elle nous attend chez elle. Nous irons dès que Guillaume-Bernard reviendra du château.

- Oui, entendu. François et moi serons heureux de la revoir... et de parler de la Confrérie de la Sainte-Famille.

Lors d'un autre voyage à Québec, Barbe d'Ailleboust reçut Eugénie et François avec beaucoup d'intérêt. Après avoir ressassé les souvenirs du mariage et de la réception au manoir de Beauport, la vieille dame aborda le sujet de la Confrérie de la Sainte-Famille. Et c'est là qu'elle offrit une surprise de taille à ses invités : la visite de monseigneur de Laval, accompagné de son grand vicaire, Henri de Bernières, et de l'aumônier diocésain de la congrégation, le chanoine Charles-Amador Martin.

Eugénie et François s'inclinèrent respectueusement devant l'éminence et baisèrent son anneau épiscopal. Le prélat fit l'éloge du bénévolat de la veuve de l'ancien gouverneur, un homme qu'il avait estimé, notamment pour sa foi et son sens de la justice. Par la suite, il se mit à parler des œuvres laïques diocésaines comme les confréries du Rosaire, du Scapulaire, de la Vierge, du Sacré-Cœur et de la Sainte-Famille. Cette dernière lui tenait particulièrement à cœur, car il l'avait créée lui-même.

Monseigneur de Laval expliqua aux invités de Barbe d'Ailleboust qu'il craignait de voir ses colons dévier de la morale chrétienne en abusant de l'alcool. Il lui semblait que la jeunesse canadienne était

attirée par la vie désordonnée des coureurs des bois, qui n'hésitaient pas à fonder des familles païennes avec des Indiennes hors des liens sacrés du mariage. Il fallait des exemples solides d'unité matrimoniale pour les colons. Le choix d'Eugénie et François Allard paraissait judicieux au prélat, car ils représentaient un modèle de famille chrétienne vivant en accord avec l'enseignement des commandements de Dieu et de l'Église catholique.

Eugénie et François écoutaient le prélat en se questionnant, chacun de son côté, sur leur nouvelle responsabilité : « Sommes-nous suffisamment aptes et préparés à donner notre couple en exemple aux paroissiens de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg, alors qu'ils ont du mal à nous comprendre ? » se demandait Eugénie.

De retour à Bourg-Royal, Eugénie raconta sa rencontre avec monseigneur de Laval à Odile et Germain Langlois, ébahis. Elle demanda à Odile de l'assister dans l'organisation de l'action pastorale. Celle-ci répondit :

- Certainement. Mais c'est toi, le chef. Monseigneur de Laval t'a choisie.

Eugénie se mit aussitôt à la tâche en avisant le curé Glandelet de ses nouvelles responsabilités. Ce dernier avait déjà été mis au courant par une directive reçue de l'archevêché qui expliquait le choix de François Allard et de son épouse, de bons colons qui pourraient, par leur exemple, remettre sur le droit chemin les brebis égarées.

Eugénie prit grand plaisir à ses nouvelles responsabilités. Beaucoup plus que François qui se voyait trop souvent obligé d'interrompre son travail aux champs pour prendre en charge un voisin sous l'emprise de l'alcool, ou pour en enjoindre d'autres de mieux accomplir leurs devoirs religieux. Comme le curé Glandelet était souvent absent, sa juridiction paroissiale s'étendant au-delà de la paroisse de Charlesbourg, certains avancèrent que François et Eugénie Allard le suppléaient.

Un jour, ils reçurent la visite d'un des colons de Bourg-Royal, Ignace Bergevin, qui se plaignit auprès d'eux du désintéressement conjugal de sa femme, Geneviève Tessier.

Ignace Bergevin et sa femme Geneviève étaient considérés comme le couple le plus prolifique de Bourg-Royal. Après cinq années de

mariage, ils avaient déjà quatre bouches à nourrir, et un autre bébé s'annonçait. Les maternités successives et la charge familiale avaient refroidi la ferveur de Geneviève qui refusait maintenant les avances de son mari. Eugénie connaissait bien Geneviève, car celle-ci, lorsqu'elle le pouvait, faisait partie de son chœur à la messe et aux offices. Eugénie comptait d'ailleurs sur elle pour la remplacer à la direction de la chorale.

Ignace estimait François, de sorte qu'il se sentait en confiance avec les représentants de la Confrérie de la Sainte-Famille, qui lui paraissaient composer facilement avec les réalités de la vie quotidienne des colons. Ignace considérait que les difficultés des gens mariés ne concernaient pas les prêtres. Il préférait s'en remettre à François et à Eugénie Allard. N'avaient-ils pas été choisis par monseigneur de Laval lui-même? Il décida de demander conseil à François après la messe, un jour que sa femme était absente. Ce dernier demanda à Ignace Bergevin de venir leur rendre visite.

Dans l'après-midi, François accueillit Ignace Bergevin qui leur exposa son problème.

- Que se passe-t-il, Ignace ? s'enquit François.

- C'est difficile à dire... Vous comprenez comment est fait un mari... Ma femme Geneviève n'a plus le désir qu'il faut... alors que moi, je me dois d'accomplir mon devoir conjugal. J'ai peur que nous soyons tous les deux damnés si elle continue à oublier les promesses qu'elle a faites devant Dieu, au pied de l'autel. En vous en parlant, nous aurons des indulgences qui nous permettront d'éviter l'enfer. Voilà !

- En avez-vous parlé au confessionnal avec le curé Glandelet, Ignace ? demanda Eugénie qui écoutait la conversation.

- Pour tout vous dire, non. Je ne fais pas confiance aux conseils d'un célibataire, même s'il est prêtre. Vous, Eugénie, pourriez peut-être en parler à Geneviève... comme femme et comme amie ?

Eugénie était estomaquée. Ainsi, le fardeau des difficultés conjugales reposait sur les épaules de l'épouse. Les hommes n'abordaient-ils jamais ce sujet entre eux? Elle regarda François, afin qu'il prît la parole. Ce dernier continua de fumer sa pipe. Un silence, appesanti par les volutes de fumée, contraignit Eugénie à continuer.

- Avez-vous abordé ce sujet délicat avec Geneviève, Ignace ? Elle a peut-être ses raisons.

- Que voulez-vous dire ? Jusqu'à maintenant, Geneviève m'a toujours été soumise, comme le veut le sacrement du mariage. Moi, en retour, je lui ai toujours donné de quoi manger.

Eugénie regarda encore une fois en direction de François.

« Mon Dieu, François, aide-moi ! pensait-elle. Comment vais-je pouvoir lui dire que le bonheur conjugal est une question d'échange entre les époux ? »

Tant bien que mal, ils réussirent finalement à aider leur voisin. François conseilla à l'homme d'accomplir son devoir conjugal avec délicatesse, tandis qu'Eugénie lui expliqua que les maternités successives de sa femme avaient pu étioiler son désir charnel. Eugénie et François lui recommandèrent également la prière et la patience, et lui affirmèrent qu'une discussion confidentielle avec le prêtre, dans le confessionnal, le soulagerait.

Après qu'Ignace Bergevin eut quitté la maison des Allard, Eugénie confia à François :

- Qui sommes-nous pour donner de tels conseils aux paroissiens ? C'est la responsabilité du curé de le faire. Je ne me sens pas à l'aise dans ce rôle, François.

- Je comprends. Mais en tant que mère et épouse, tu es mieux placée que le curé pour répondre aux questions de notre voisin.

- Mais je n'ai qu'une formation en matière de morale chrétienne. Le curé Glandelet est formé en théologie, pas moi, François.

- Alors, il faut croire aux vertus de la prière et de la patience.

- Et prêcher par l'exemple, François. Que faire de plus ? Nous ne sommes pas la Sainte-Famille, tout de même !

Prenant une profonde inspiration, François dit :

- Est-ce que nous...

Il s'interrompit, car Eugénie semblait inquiétée par cette nouvelle responsabilité.

Cette dernière le regarda, un voile d'incertitude devant ses yeux azur.

- Est-ce que quoi, François?

- Rien. Tu as raison. Nous faisons tout ce que nous pouvons. Il vaut mieux prêcher par l'exemple dans notre vie quotidienne et laisser les questions spirituelles aux prêtres. Ce que tu fais est déjà plus que méritoire.

- Tout compte fait, François, nous sommes l'une des belles familles de Bourg-Royal, qu'en penses-tu?

- Et aussi de la paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg. Peut-être même l'une des plus belles de Québec, répondit François, adressant un sourire complice à Eugénie qui venait de retrouver le sien.

À la longue, l'implication paroissiale d'Eugénie mina sa santé. François délaissa momentanément son petit atelier et prit soin de sa femme. Quelques mois plus tard, leur fils André contracta une pneumonie qui faillit l'emporter. Il fallait impérativement faire venir un médecin, mais ils n'avaient plus assez d'argent pour le payer. François se départit de son fusil de chasse et le remit à, l'apothicaire en échange de potions médicinales.

Eugénie et François n'eurent pas d'enfant cette année-là, et François s'en confessa au curé. Le confesseur le sermonna.

- Votre mission est de peupler ce pays et de le bâtir à la gloire s. de Dieu et du roy. Vous faites beaucoup pour cette paroisse, ainsi que votre épouse, mais ne négligez pas vos devoirs conjugaux. ; Madame Allard doit aussi le comprendre !

- Mais ma femme n'a plus d'entrain et sa santé est mauvaise. S Je ne veux pas qu'elle meure ! Notre Dieu lui permettra bien un : répit.

- Tut...Tut...Tut. Ne mêlez pas Dieu à cela. Il faudra bien que votre famille s'agrandisse pour prospérer. C'est notre religion qui le demande.

- À ce que je sache, la Sainte-Famille ne comprenait qu'un seul enfant, et nous avons trois garçons, maintenant.

- Malheureux, vous blasphémez ! Dieu vous pardonne !

Cette confession perturba François. Quand, un soir, il incita Eugénie à plus d'intimité, celle-ci lui avoua :

- Écoute, François, je suis épuisée et tu n'es pas toujours là pour m'aider. Je le comprends. Je sais bien que tu passes beaucoup de temps à fabriquer des meubles en plus des travaux de la ferme ! Je n'y arrive plus. Je n'ai plus d'entrain.

- Il faut faire des efforts pour augmenter notre famille, Eugénie. La Providence nous aidera. C'est le curé qui le dit.

- De cette façon, nous montrerons l'exemple, comme nous nous y sommes engagés auprès de l'archevêché.

- Et nous gagnerons des indulgences ! répondit François.

Eugénie fit une insuffisance pulmonaire au moment des semailles. Sa faiblesse entraîna une fausse couche. Sa crainte de perdre sa femme fut telle que François la veilla jour et nuit, négligeant son travail. Germain mit les bouchées doubles et Odile garda les petits et soigna Eugénie. Au cours du mois de juin, elle reprit des forces. Alertée par François, Mathilde vint leur rendre visite.

- Hé là, Eugénie, tu nous as fait une de ces peurs ! Comment te portes-tu, maintenant ?

- Beaucoup mieux. Mais je suis si faible. Mes poumons sont fragiles. Ils n'ont pas tenu le coup.

- Tu ne les as pas aidés non plus, chère Eugénie. Quand tu es venue à Québec, l'automne dernier, je me suis dit que tu en faisais trop.

-Peut-être... Oui, tu as raison. J'ai péché par excès de confiance.

- Comme toujours. Ménage-toi, tu n'es plus seule, tu sais. Tu as un mari et trois petits. Comment François a-t-il réagi à la perte de l'enfant?

- François ne parle pas tellement de ses sentiments. Tu sais, Mathilde, j'ai peur qu'entre François et moi, ce ne soit plus comme avant.

-Comment cela? Il t'aime tellement. A-t-il des soucis financiers? Est-il malade?

- Oh ! non. Du moins je ne le pense pas. Mais j'ai peur que la perte de l'enfant nous ait éloignés plutôt que de nous rapprocher. François tenait à avoir un autre enfant.

- N'y aurait-il pas un peu d'Eugénie avec ses chimères derrière tout ça ? Tu es très exigeante et François tient à être à la hauteur. Ce n'est pas facile d'aller contre tes idéaux !

- Et toi, comment va ta famille ? interrogea Eugénie, soucieuse de détourner la conversation.

- Très bien, tout le monde va très bien. Les garçons grandissent.

- Et avec ton mari, c'est toujours comme avant ?

- Eh bien, pas tout à fait. Il est très tendre, mais il n'a plus le temps de s'occuper de moi. Il est trop affairé. Voilà, je te l'ai ; dit. Les enfants nous accaparent beaucoup et la fonction de ; Guillaume-Bernard lui demande énormément de temps. En fait, nous ne nous voyons presque plus. La communication est difficile à rétablir, faute de temps.

- Tu vois, François et moi, j'ai peur que la même chose nous arrive, avec mes poumons malades et la perte du bébé. Que dois-je faire, Mathilde?

- D'abord, guéris, et plus tard, contente-toi de tes responsabilités familiales. Il y a suffisamment d'ecclésiastiques à l'archevêché pour collecter des fonds à ta place. Quant à François, il devrait s'occuper davantage de toi.

- Merci de tes conseils. À mon tour, que puis-je faire pour toi, Mathilde?

- Reviens me voir à Québec le plus vite possible et en forme, car la prochaine fois, si tu n'es pas sérieuse, c'est l'aile des tuberculeux de l'Hôtel-Dieu qui t'accueillera.

- Mathilde, pourrais-tu me rendre un service? Dis à Anne, la femme de Thomas, que j'aimerais la voir.

- Certainement. Je pense d'ailleurs qu'elle vit le même genre de problèmes. Quand tu la verras, tu comprendras.

Au cours de l'été, Anne et Thomas leur rendirent visite pour prendre des nouvelles de la santé d'Eugénie.

- Merci d'être venue, Anne. Cela me fait grand plaisir ! lui dit Eugénie. Comment va la petite famille ?

- Avec un père absent, nous tentons tous de tenir le coup.

- Que veux-tu dire, Anne ?

- Ce n'est pas un mari que j'ai, mais un dirigeant. Il donne des conseils par-ci, s'implique par-là. Il parle même d'abandonner son étude de notaire pour se consacrer au commerce des pelleteries et s'installer à Montréal. Nous venons de quitter Boucherville. Thomas est partout, sauf à la maison.

- Tu exagères, Anne ! Est-ce qu'il t'aime toujours ?

- Je pense que oui, mais je ne l'entends pas souvent me le dire. Il n'est jamais là.

- Et toi, Anne ?

- Je l'ai épousé pour le meilleur et pour le pire...

- Et ce n'est pas le meilleur, n'est-ce pas ?

- Nous en discuterons une autre fois, Eugénie. Allons retrouver nos maris. Pour une fois qu'ils sont disponibles... Reprends des forces et nous poursuivrons cette conversation à Québec quand tu viendras nous voir. Nos enfants ont toujours besoin de nous. Et cela vaut aussi pour nos maris.

- Est-ce que les sentiments peuvent s'atténuer avec les années, Anne?

- C'est à toi de me le dire, Eugénie, toi qui as réponse à tout.

- Qu'est-ce que tu en penses, Anne ?

- Nous sommes venues ici pour nous marier et fonder un foyer. Je pense que toi et moi, ainsi que Mathilde, nous nous y sommes prises de la bonne façon avec de merveilleux époux. Nous avons de bons enfants qui deviendront des gars solides. Je pense que l'amour est le ciment du mariage. Mais le ciment peut s'endommager et disparaître.

Eugénie, stupéfaite de l'aplomb de sa cousine par alliance, écoutait Anne qui continua sur sa lancée :

- C'est à nous, les femmes, que revient la tâche de solidifier notre mariage. Thomas restera toujours mon mari. S'il est distant de corps et en pensée, c'est à moi de me rapprocher de lui, malgré ma charge de mère de famille. Quitte à ce que cette famille s'agrandisse encore ! C'est notre lot, à nous, les femmes, d'enfanter.

- Et le roy sera heureux de la fécondité de ses filles ! avança spontanément Eugénie.

- Oui, mais pas pour les mêmes raisons que nous ! Notre mariage vaut mieux que les calculs de l'administration coloniale. Le mariage, c'est notre idéal à nous, les femmes de ce pays. L'avenir de la Nouvelle-France repose sur notre courage, mais aussi sur l'amour que nous vouons à nos maris. Eux ne voient pas cela de la même façon. Prends Thomas, par exemple. Il s'imagine que s'il ne fait pas quelque chose d'héroïque, la colonie passera aux mains des Anglais ou des Hollandais. Sa famille passe en second, même s'il nous aime beaucoup. Nos hommes se trompent, Eugénie. Nous, mères de familles, tenons l'avenir de ce pays entre nos mains. Laissons nos maris à leur travail, mais soyons vigilantes à leurs côtés. C'est notre bataille personnelle !

- Merci, Anne. Je sais donc ce que je dois faire, répondit Eugénie, déterminée à prendre en main sa destinée.

Chapitre X

L'atelier d'ébénisterie -

François n'avait que peu de temps pour les loisirs. Il lui arrivait de plus en plus souvent de manier ses ciseaux de sculpteur pendant ses heures de sommeil. Il avait agrandi son petit apprentis pour en faire un véritable atelier, avec un établi où il pouvait ranger ses outils.

La population des alentours avait de plus en plus souvent recours à ses talents de menuisier pour la fabrication d'avirons et de sabots. Ses clients, ses voisins ainsi que des colons des paroisses de Beauport, de Château-Richer et de Beaupré, qui venaient à Bourg-Royal le dimanche après la messe, s'asseyaient sur le banc de la galerie que François avait fabriqué à cet effet, et ils causaient.

Les sabots étaient portés du printemps à l'automne en raison de leur imperméabilité, notamment par les enfants. François dut donc adapter son atelier à leur fabrication par l'utilisation de varlopes, de limes et de rabots à feuillures, à rainures et à languettes. Il se servait de son étau d'ébéniste pour enserrer une pièce de bois d'érable qu'il creusait avec son ciseau pour lui donner la forme du pied. Il soufflait pour évacuer les copeaux, les frisures de bois et le bran de scie qui tapissaient le futur sabot, puis s'assurait avec la paume de sa main qu'aucune aspérité ne blesserait son porteur.

Un jour, grâce à Thomas Frérot, François se vit commander, par un riche marchand normand de Québec, une armoire en pin à doubles vantaux à pointes de diamant, ornée de rosettes et de rondes de cœur, un buffet bas à doubles caissons chantournés*, une table à quatre *abattants** en chêne avec des pieds en spirale et un bureau de style Mazarin, à sept tiroirs cintrés, reposant sur huit pieds gainés.

François livra lui-même les meubles après que Mathilde et Guillaume-Bernard de L'Escuyer les eurent admirés. Impressionnée par la qualité du travail de François, la grand-tante de Guillaume-Bernard, Barbe d'Ailleboust, lui commanda une commode d'esprit Louis XIII, rouge foncé, à *entretoise** tournée en H, à profil de balustre, ainsi qu'une table et des chaises en merisier verni, sculptées à la ceinture et aux pieds. La noble dame fit également en sorte qu'il obtînt commande de la table de réfectoire du monastère des Récollets.

François dut rapidement agrandir son atelier. Il commanda des outils de France à son ami André-Charles Boulle, lequel fut surpris de recevoir des nouvelles du Canada. En plus de sa commande, ce dernier lui remit des croquis de meubles à la mode à Paris, qu'il avait conçus lui-même. André-Charles Boulle était l'inventeur d'une technique de marqueterie permettant d'appliquer des bronzes dorés sur les meubles. Ses œuvres étaient très prisées par Louis XIV.

L'atelier de François comprenait désormais, en plus de ses varlopes et de ses ciseaux, une *gouge**, des scies et des égoïnes, des équerres, une *tarière**, un banc de tourneur et ses étaux, des marteaux en bois, des vilebrequins et des limes plates et semi-rondes pour polir la surface des essences de bois. François importait de France des serrures, des pentures et des *charnières** en fer forgé à la main de différents motifs.

Mathurin Villeneuve se fit confectionner une armoire en pin à doubles vantaux, ornée de multiples losanges, pour y conserver les pâtés de viande et les tartes en hiver. Germain Langlois offrit un lit à baldaquin à poteaux torsadés de style normand à sa femme Odile. Un apothicaire lui commanda une table aux pieds torsadés et reliés par des traverses en H. D'autres colons lui commandaient des coffres en pin et en merisier ornés d'une moulure en V, des huches à pain à caissons, des bancs à seaux où l'on plaçait les seaux d'eau puisée à l'extérieur, des tables à tréteaux ou à abattants que l'on pouvait replier après usage, des bancs à dossier, des chaises à siège et dossier cannés, des berceaux à *quenouille**, des tabourets et des dévidoirs. Ces meubles

utilitaires avaient souvent plus d'un usage.

François Allard commençait par tracer un croquis du meuble qui lui était commandé. Il imaginait par la suite la technique de découpe et de sculpture lui permettant les jeux d'ombre et la légèreté des moulures. Il choisissait le grain de bois en fonction de la solidité, de la couleur, de la facilité à le travailler et du goût du client. Enfin, il décidait du mode d'apprêtage et d'assemblage, puis de l'outillage que requerrait l'ouvrage.

Le choix du bois dépendait de la fortune du client, du temps nécessaire pour obtenir les planches et les poutres, et du type de meuble. La plupart du temps, François utilisait le pin, le frêne et le noyer tendre, des bois mous. Ils étaient légers, aisés à ouvrir et ils ne se fendaient pas. Il aimait bien utiliser le merisier, un bois franc, pour les montants et les pieds des meubles. L'orme et le chêne, des essences très résistantes, risquaient de briser ; son outillage.

Habituellement, François livrait ses meubles sans enduit ni coloration. Le temps se chargeait de patiner l'ouvrage. Mais les nobles et les bourgeois pouvaient lui demander de les teindre. Eugénie intervenait alors dans la finition du mobilier. Elle mélangeait, dans les bacs que François avait fabriqués et qui longeaient l'atelier, les composants et les liants, afin d'obtenir la couleur de la teinture souhaitée. L'essence de térébenthine, mélangée à l'huile de lin bouillie et à l'eau, servait de liant. Eugénie employait aussi la caséine, une protéine du petit lait déshydraté, qu'elle préparait dans la laiterie.

Pour obtenir la couleur bourgogne, Eugénie utilisait un concentré de betterave ou du sang de bœuf, qui avait la propriété d'être un enduit brillant, très sombre, souple, élastique et facile à appliquer. Elle se servait de pimbina pour le rouge clair, de bleuets pour le bleu, d'épinards pour le vert, d'écorce de pruche pour le jaune doré, de brou de noix pour le brun foncé et d'un amalgame de sang de bœuf et d'acide sulfurique pour le bleu de Prusse. Pour obtenir une teinte mate et claire, Eugénie essayait la teinture quinze minutes après l'application, avant qu'elle ne cristallisât et ne fonçât.

François livrait lui-même sa marchandise. Eugénie l'accompagnait souvent à Québec et en profitait pour faire quelques emplettes et saluer ses amies. Elle revenait quelquefois avec de la serge du Poitou et de la toile pour confectionner des vêtements pour ses hommes. Parfois, elle achetait des rubans et de la dentelle dont elle parait sa coiffe dans un élan de coquetterie.

La charge de travail avait contraint François à embaucher un apprenti, Louis Jacques, un garçon de seize ans qui se révéla très doué pour le maniement des ciseaux à bois. Il voulait devenir ébéniste-sculpteur d'ornementations d'église.

Le père du jeune homme exigea que François Allard et sa femme s'engageassent par contrat notarié de trois ans à fournir à son fils un hébergement, à lui apprendre convenablement la profession, à surveiller sa conduite et à l'empêcher de consommer de l'alcool.

L'apprenti ébéniste, de son côté, promettait d'être un bon élève et d'obéir aux directives du maître et de son épouse. Il s'engageait également à aider François aux travaux de ferme, sous peine de représailles légales.

Louis Jacques démontra des dons exceptionnels pour son art. Il apprit très vite à fabriquer des sabots, des avirons, des accotoirs de fauteuil et des sièges de calèche en babiche, puis il se lança dans la confection de meubles de style. François lui apprit à tracer un croquis et à choisir la technique, le mode d'assemblage et l'essence du bois. En plus de ses facilités pour le découpage des moulures, le jeune apprenti se révéla habile à agencer les couleurs et à réaliser les jeux d'ombre lorsqu'il s'agissait de teindre les meubles.

Cependant, à cause de sa surcharge de travail à l'atelier, Louis Jacques soignait mal les animaux et ne s'acquittait pas efficacement de

ses tâches d'aide-fermier. Il devint nerveux, angoissé et amaigri, et son travail à l'atelier s'en ressentit.

François commença s'impatienter.

- Tu t'y prends mal, Louis, avec tes ciseaux. Ici, ton *dormant** est mal centré. Tu ne pourras jamais ajuster les vantaux, lui disait-il. Tu es en train de gaspiller tes moulures et tes *douanes**... Regarde ce que tu as fait avec le liant ! Ici, la couleur est trop brillante. Tu l'as essuyée trop vite.

Louis Jacques devint de plus en plus taciturne. Eugénie essaya de le reconforter en lui expliquant que l'impatience de François était due à sa surcharge de travail : son mari avait trop de commandes et il ne réussissait pas à mener à bien à la fois ses travaux de ferme et ceux de l'atelier.

Le jeune homme avait sa paillasse à l'étage, avec les enfants. Mais il dormait de plus en plus souvent dans l'atelier sur un petit lit installé là pour les urgences. Enfermé dans son mutisme, il sautait ses repas, prétextant un surcroît de travail. Un jour, alors que François était parti livrer une commande, Eugénie prit l'apprenti à part et lui dit :

- Louis, tu es ici chez toi. Tu fais partie de notre famille. Nous t'aimons comme notre fils, François et moi. Si quelque chose ne va pas, il faut me le dire, comme tu le dirais à ta mère.

- Tout va bien, Madame, lui répondit Louis Jacques.

- Alors, pourquoi te réfugies-tu si souvent à l'atelier plutôt que de te reposer avec les enfants, le soir?

Le garçon ne répondit pas. Eugénie s'avança alors vers lui et lui ébouriffa les cheveux, comme aurait fait une mère attentionnée. Étonné, le garçon la regarda de ses tendres yeux bleus et éclata en sanglots. Eugénie s'approcha et lui appuya la tête au creux de son épaule. Après quelques minutes, le jeune homme essuya ses pleurs avec la manche de sa chemise et, reniflant, dit à Eugénie :

- Monsieur Allard est toujours sur mon dos. Je ne fais jamais rien de bien. Des meubles mal fabriqués, un travail bâclé... Je ne suis jamais assez rapide pour lui.

- Pourtant, François ne dit que de bons mots à ton sujet. Il est très fier de ton travail et il te trouve très talentueux.

- J'aimerais vous croire, Madame.

- Que souhaitez-tu faire dans l'avenir ? questionna Eugénie.

- Devenir le meilleur sculpteur de Québec, Madame, répondit l'apprenti.

- Alors, pour le devenir, il faut que tu apprennes correctement et que tu sois en bonne santé. Tes parents nous en voudraient que tu tombes malade, et avec raison. Je vais parler à mon mari. Il faut que tu nous fasses confiance.

L'occasion se présenta quelques jours plus tard, alors que François était penché, maugréant, sur son registre comptable, un calepin de cuir noir où il notait ses dépenses et ses recettes. Eugénie l'aborda ainsi :

- J'ai conversé avec Louis, l'autre jour, à l'atelier.

- Tiens, il sait encore parler, celui-là. Tu as eu de la chance. Moi, il ne me répond même plus, dit François.

- Ce n'est pas en aboyant après lui, François, que tu vas gagner sa confiance. Ce garçon a peur de toi depuis quelques mois. Tu es en train de le rendre malade. Cela se voit, d'ailleurs.

- Tu ne trouves pas que tu exagères un peu ? Je te signale qu'il n'accomplit pas tout ce qu'il a à faire aux termes de son contrat.

- Et nous, selon ce même contrat, nous devons être une vraie famille pour lui. Ce garçon s'est mis à pleurer devant moi. Ce n'est pas comme cela que nous donnerons l'exemple aux membres de la Confrérie de la Sainte-Famille de Charlesbourg ! Il ne faudrait pas que monseigneur de Laval apprenne cela.

François ne répondit rien et se replongea dans son calepin. Son silence exaspéra Eugénie.

- Tu ne réponds pas, François ? Aurais-tu quelque chose à me

cacher?

François répondit enfin.

- Tu as raison. Tout ne va pas pour le mieux. Oh ! le petit est dévoué à son art. Mais nous sommes débordés et Louis est de moins en moins efficace.

- Est-ce là la raison de ta mauvaise humeur à son égard?

- En partie. Le fait est que nous manquons d'argent...

- Comment ça, manquer d'argent? Les affaires vont plutôt bien, il me semble.

Devant l'incrédulité de sa femme, François prit bien son temps pour lui dire, avec gêne :

- Tu sais... mes clients ne me paient pas à temps, voire pas du tout. Nous allons vers la faillite. Heureusement que je n'ai pas à rémunérer l'apprenti.

Stupéfaite de la révélation, Eugénie réclama le livre de comptes des mains de son mari.

- Montre-moi ça, François. Je veux comprendre.

Eugénie consulta rapidement les gribouillis de son mari et conclut en disant :

- Nous avons à parler, François. Il faut mettre de l'ordre dans tout cela.

François, qui connaissait la détermination de sa femme, jugea préférable de rallumer sa pipe et d'écouter en silence ses recommandations.

- D'abord, Louis n'est pas doué pour les travaux de ferme et il n'aime pas cela. Nous devrions profiter de ses vrais talents qui pourraient rapporter plus.

François la regardait à travers le nuage de fumée qui émanait de sa

pipe. Eugénie continua :

- Ensuite, je ferai le relevé des comptes en souffrance. Quant à toi, François, tu en fais trop et peut-être pas au bon endroit. Que penserais-tu de te consacrer uniquement à ton art ? Bien entendu, il faudrait que cela soit suffisamment rentable pour que nous puissions vivre convenablement...

- Tu sais bien qu'un bon colon cultive son lopin de terre et l'agrandit avec les années. J'ai souffert de voir mon père, en Normandie, essayer de vivre de son art sans y parvenir. Je suis un habitant et je veux le rester.

François avait parlé avec émotion, Eugénie le prit au sérieux. Elle ajouta:

- Et ton contrat avec l'apprenti ? Allons-nous continuer à l'honorer? Le petit est honnête et il compte beaucoup sur toi pour apprendre, François.

- Pourquoi ne pourrais-je pas m'occuper à la fois de la ferme et de l'atelier? Tiens, toi, tu t'occupes bien des enfants, de la maison, du jardin, des récoltes, de l'harmonium à l'office religieux, de la chorale, de la Confrérie de la Sainte-Famille et tu m'aides à teindre les meubles. Si tu arrives à mener tout cela de front, pourquoi pas moi ?

Eugénie lui adressa un sourire satisfait et complice et murmura :

- Tu oublies une de mes tâches, François.

Ce dernier plissa le front, essayant d'identifier ce qu'il avait pu oublier, puis demanda avec gêne :

- Laquelle ?

- Je suis maintenant ton *économiste**, répondit Eugénie, toujours souriante.

Le couple rit de bon cœur, comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps.

En examinant les comptes, Eugénie découvrit que François devait

rembourser une importante somme à ses créanciers pour l'achat de pièces de bois et de ferronnerie. Il fallait donc absolument recouvrer les sommes dues par les clients. Elle décida de s'y consacrer immédiatement. N'avait-elle pas déjà mené avec succès une collecte de fonds ?

Elle incita également François à embaucher un garçon de ferme afin que l'apprenti talentueux pût se consacrer à son travail à l'atelier.

Lors d'une visite à Québec, Eugénie se procura un livre comptable. Elle indiqua soigneusement dans les colonnes de débit et de crédit les sommes reçues et les sommes dues, et fit le tour des clients de François. Elle se sentait plus à l'aise de visiter, en premier lieu, la clientèle riche composée de nobles et de bourgeois. Elle mentionna qu'elle reviendrait périodiquement chercher les sommes dues, seule ou, s'il le fallait, accompagnée d'un notaire.

Eugénie se rendit compte rapidement que François demandait souvent un montant inférieur au prix coûtant.

Un soir, après la prière en famille, Eugénie montra à François son livre de comptabilité et lui dit sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

- Désormais, mon mari, je m'occuperai de la gestion de la ferme et de l'atelier. Sinon, nous n'aurons bientôt plus de quoi faire face à nos obligations.

François la regarda d'un air songeur, ralluma sa pipe et observa le nuage de fumée qui s'envola vers le plafond. Eugénie avait le sens des affaires, sans nul doute. Un soir, alors qu'Eugénie tricotait des chausse de laine aux garçons, François avançait :

-Tu sais, j'apprécie ta contribution à l'atelier. Madame d'Ailleboust a été impressionnée par l'éclat sombre de ton vernis et par la régularité des ombres de tes teintures.

Eugénie regarda François, se demandant où il voulait en venir. Attentive, elle lui répondit :

- Il est tout naturel, François, qu'une femme soutienne le travail de son mari.

François prit une grande inspiration et continua:

- Ce que je veux te dire, c'est que j'apprécie surtout ta capacité à nous tirer d'affaire. Tu es plus douée que moi, à l'évidence.

- Mais voyons, François ! Mon talent, c'est la musique. Les affaires ? Voyons !

- Tu te sous-estimes, Eugénie. Le savais-tu? Avec toi comme intendante, nous pourrions vivre comme les notables de Québec, peut-être près du château Saint-Louis.

François regarda sa femme avec admiration, en savourant une dernière bouffée. Et puis lentement, il éteignit sa pipe afin de ne pas risquer que le feu prît dans l'atelier. Heureuse, Eugénie passa son bras sous l'aisselle de son mari et l'entraîna dans la maison.

Chapitre XI

Cavelier de La Salle -

Eugénie profita de la livraison d'un bahut chez un client de François pour accompagner celui-ci jusqu'à Québec. Elle voulait poursuivre sa conversation avec son amie Anne, et lui faire part de son désarroi sentimental.

Anne et Thomas Frérot recevaient un visiteur réputé, René Robert Cavelier de La Salle, accompagné de Madeleine de Roybond d'Allonne, fille du roy arrivée en 1671, en même temps qu'Anne Frérot. Mathilde et Guillaume-Bernard de L'Escuyer étaient également présents.

Né à Rouen en 1643, René Robert Cavelier de La Salle était un novice jésuite défroqué qui s'était installé en Nouvelle-France à l'âge de vingt-quatre ans. Son frère, un prêtre sulpicien, lui avait obtenu un

fief à la pointe sud-ouest de Montréal, surnommé Lachine par dérision, parce que l'explorateur y avait par le passé organisé une expédition vers le pays des Chinois. La Salle venait tout juste d'être anobli par le roy Louis XIV.

Le gouverneur Frontenac avait établi un poste de traite dans la région des Grands-Lacs et voulait convaincre les cinq nations iroquoises de l'intérêt qu'elles auraient à commercer avec les Français. Frontenac se lia d'amitié avec Cavelier de La Salle, un explorateur bien vu du pouvoir royal, qui le conseilla dans sa négociation avec Garakonthié, un chef iroquois réputé, ami des Français. Cavelier de La Salle reçut du roy, en cadeau de remerciement, un fort, qu'il nomma fort Frontenac en hommage au gouverneur qui l'avait recommandé à la cour.

Au faite de sa gloire, La Salle obtint également de Louis XIV l'autorisation d'explorer la partie occidentale de l'Amérique, de se rendre jusqu'au Mexique et, si possible, de découvrir la route de la Chine. Il découvrit ainsi la Louisiane, à l'embouchure du Mississippi, et y établit une colonie française.

Le remplaçant de Frontenac, le gouverneur de la Barre, qui pratiquait ouvertement la traite des fourrures pour son propre profit, voulut éloigner la concurrence. Il ordonna à ses soldats de s'emparer du fort Frontenac, propriété de La Salle. Ce dernier se rendit alors à la cour de Versailles et obtint du roy la restitution du fort et l'autorisation d'établir une colonie au Nouveau-Mexique. Madeleine d'Allonne l'avait accompagné en France, ce qui avait fait scandale puisqu'ils n'étaient pas mariés.

Un événement marquant en Nouvelle-France avait entériné l'amitié profonde qu'entretenaient le gouverneur Frontenac et l'explorateur.

Au mois de février 1674, Frontenac nomma gouverneur de Montréal Thomas de Lanouguère, un de ses protégés, en remplacement de François-Marie Perrot, neveu par alliance de Jean Talon, qu'il avait accusé de contrebande de fourrures et fait emprisonner au château Saint-Louis, sans avoir consulté au préalable les seigneurs de l'île de Montréal, les sulpiciens.

Pour venger son ami Perrot, dont il avait pris la défense à Québec devant Frontenac, l'abbé Fénelon profita de son sermon de la fête de Pâques, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Montréal, pour accuser

Frontenac à mots à peine voilés.

Cavelier de La Salle manifesta sa désapprobation au prédicateur et mit Frontenac au courant. Le gouverneur demanda aussitôt au supérieur des sulpiciens le renvoi de l'abbé Fénelon et fit comparaître le religieux devant le Conseil souverain. Finalement, Louis XIV condamna Perrot à trois semaines d'emprisonnement à la Bastille et interdit à l'abbé Fénelon de retourner en Nouvelle-France.

Le roy réprimanda néanmoins Frontenac pour son autoritarisme, réforma le Conseil souverain et nomma un nouvel intendant, Jacques Duchesneau, à la place de Jean Talon. Cavelier de La Salle continua toutefois d'être un chaud partisan de Frontenac.

Madeleine d'Allonne était la fille du sieur d'Allonne, homme d'armes de la compagnie du roy et écuyer tranchant à la cour. Elle était de nature foncièrement indépendante. Le caractère intrépide de l'explorateur la séduisait au plus haut point.

Eugénie fut impressionnée par la personnalité de La Salle, qui combinait l'énergie du conquérant et la vision de l'idéaliste. Quand elle lui fut présentée, La Salle racontait à Thomas ses projets futurs d'exploration.

- Vous savez, mes amis, qu'il n'y a pas de limites au territoire royal. Pour le moment, nous voguons vers l'ouest. Cette fois-ci, je trouverai hors de tout doute la route vers la Chine. Nous progresserons par étapes en établissant des postes de traite. Il faut bien jumeler commerce et aventure. Mais il faut regarder aussi vers le sud. Je suis certain que les fleuves situés au-delà des Grands-Lacs peuvent nous faire découvrir une route vers la mer de Chine.

À trente-deux ans, Cavelier de La Salle parlait avec l'aplomb ; de ceux qui ne se trompent jamais. Sa voix posée de baryton était appuyée par deux yeux inquisiteurs, cachés sous une arcade sourcilière proéminente. Son visage, long et étroit, était encadré par une perruque bouclée d'un brun foncé, comme ses sourcils. Il avait le front haut, le nez long, légèrement arqué, et des lèvres très minces.

Thomas, qui l'écoutait attentivement, le ramena soudainement dans le passé.

- Dites-nous, Monsieur de La Salle, qu'est-ce que l'abbé Fénelon a vraiment dit à Montréal, lors de son sermon du dimanche de Pâques,

pour mettre le gouverneur Frontenac dans une telle colère ?

La Salle fut surpris par la question. Ce fut sur le ton de la confiance qu'il répondit :

- J'assistais à la messe près de la porte arrière de la chapelle bondée. Soudain, l'abbé Fénelon s'est mis à vitupérer contre le gouverneur Frontenac.

- À vitupérer? En quels termes? s'enquit Thomas.

- Il parlait d'un prince qui troublait le commerce du pays pour son propre bénéfice. Il n'a pas prononcé le nom du gouverneur Frontenac, mais c'était tout comme.

- Et alors ? interrogea de nouveau Thomas, avec le soutien tacite des autres invités.

-Alors, j'ai fait de grands gestes des bras vers l'assistance et je me suis avancé au milieu de l'allée pour demander aux gens de ne pas croire de telles calomnies.

Comme personne ne disait mot, suspendus aux lèvres de La Salle, celui-ci poursuivit :

- Nos bons chrétiens paraissaient ne rien comprendre. Alors, je les ai interpellés : « Mes amis ! Ne croyez rien de ce que vous entendez ici et maintenant. Ce ne sont que des attaques mensongères à l'endroit de notre bon gouverneur ! » Un murmure a parcouru l'assemblée et je me suis rendu près de l'abbé, qui m'a apostrophé du haut de sa chaire: «Vous insultez la maison de Dieu, vous qui l'avez déjà reniée. Sortez de cette église ! » Des cris de protestation ont résonné dans la nef. Certains se sont même levés et ont quitté les lieux, notamment les amis de Perrot. L'abbé Fénelon voyait rouge. Il a continué à m'invectiver : «Ce ne sont pas les suppôts d'un gouverneur à la conduite répréhensible qui m'empêcheront de clamer la vérité devant le Christ ressuscité. Il est de mon devoir de pasteur de faire éclater la vérité devant nos paroissiens.» Je lui ai alors demandé que nous nous rencontrions en privé. J'étais toujours debout devant lui, dans l'allée. Certaines personnes me demandaient de retourner à mon banc ou d'aller demander pardon de mon sacrilège au confessionnal. D'autres insistaient pour que j'aille jusqu'au bout de mon plaidoyer. J'ai également reçu quelques insultes pour avoir abandonné l'état

ecclésiastique. Mais j'ai tenu bon. « Révérend Fénelon, ai-je dit, dans le plus grand respect de la maison de Dieu, je tiens à continuer avec vous cette conversation dans le calme de la sacristie ou du presbytère, ou ailleurs, à votre convenance. » Fénelon ne se possédait plus. La colère se lisait sur son visage et par les veines saillantes de son cou. Il brandissait son crucifix comme un glaive de combat. Il s'est alors mis à vociférer : « Dites-vous, Monsieur le profiteur d'un régime corrompu, que la sacristie est un lieu réservé aux prêtres ? Quant à vous, vous n'êtes qu'un jésuite défroqué, une honte pour la communauté des serviteurs du Christ. Vous n'avez pas à dicter sa conduite à un prêtre oint du saint chrême et digne de sa vocation religieuse alors que vous avez profané la vôtre. Retournez à vos découvertes, dévoyé ! » Je n'avais donc pas d'autre choix que d'aviser Frontenac du scandale. Le gouverneur en a fait une affaire personnelle. J'Peut-être s'est-il un peu emporté, mais il faut le comprendre.

Eugénie, comme les autres, était sous le charme. Lorsqu'il s'adressa à elle pour la saluer, elle fut chavirée par sa voix rassurante et son regard pénétrant. Elle fut encore plus troublée quand l'explorateur se pencha vers elle pour lui faire le baisemain.

- J'ai entendu dire que votre mari était un compatriote normand. Nos chemins ont dû se croiser, car Blacqueville est proche de Rouen. J'ai pu apprécier certaines œuvres du sculpteur Jacques Allard, au noviciat des Jésuites à Rouen.

- C'est le père de mon mari, en effet, Monsieur le chevalier.

- Tst-tst. J'ai mes lettres de noblesses, d'accord, mais je ne veux pas de ça entre amis. Nous ne sommes pas à la cour de Versailles, répondit l'aventureux Normand d'un ton charmeur.

Eugénie rougit de sa naïveté. Anne Frérot s'en rendit compte et intervint prestement :

- Eugénie, j'aimerais te présenter la compagne du sieur de La Salle et une grande amie de traversée, Madeleine de Roybond d'Allonne.

- Il me fait plaisir de vous connaître, Mademoiselle d'Allonne.

- Je suis votre dévouée, Madame Allard, lui répondit Madeleine d'un ton neutre.

Les deux femmes se toisèrent. Madeleine d'Allonne portait des vêtements d'allure masculine. Elle était grande, élancée, avec un regard qui défiait tout interlocuteur. Son être respirait l'audace et l'arrogance.

Madeleine avait vu Eugénie rougir, mais cette réaction ne l'inquiéta guère. Elle ne craignait pas vraiment les femmes qui vivaient dans l'ombre de leur mari, toutes blondes et jolies qu'elles fussent. L'impétueux La Salle aimait les femmes délurées et aventureuses comme Madeleine qui, malgré son rang, fumait et buvait comme un homme.

Cavelier de La Salle parla avec éloquence de ses découvertes dans la région des Grands-Lacs et de ses projets d'avenir. Puis ce fut l'heure du départ. Mathilde suggéra alors que l'on se retrouvât pour un pique-nique avec les enfants aux chutes Montmorency, le 26 juillet, en guise de remerciement à sainte Anne. Cette fête coïnciderait avec l'anniversaire de l'arrivée d'Eugénie, de Mathilde et de François en Nouvelle-France.

Tout le monde fut enthousiasmé par la suggestion. On avait hâte d'annoncer aux enfants la petite excursion. Cavelier de La Salle informa Eugénie qu'il serait ravi de faire la connaissance de son mari François et de ses garçons. Celle-ci ne sut trop que répondre tant elle était intimidée par l'explorateur. Elle balbutia faiblement :

- François sera certainement heureux de rencontrer un compatriote de Rouen.

Anne et Mathilde se regardèrent simultanément, se demandant ce qui lui prenait.

Au fil des jours et des semaines, François remarqua qu'Eugénie manquait de concentration. Elle semblait parfois complètement ailleurs. François lui en fit la remarque.

- Dis-moi, seraient-ce tes poumons qui te font souffrir?

- Non, François, ça va, répondit Eugénie distraitement.

Le 26 juillet, le soleil brillait dans un ciel sans nuages. La journée s'annonçait chaude. Mathilde et Guillaume-Bernard partirent avec leurs cinq garçons et des paniers remplis de provisions. Cavelier de La

Salle et Madeleine d'Allonne occupaient l'un des deux carrosses qui se rendaient à Bourg-Royal, à la résidence des Allard. Thomas, Anne et leurs quatre enfants y étaient déjà.

Eugénie présenta son mari à Cavelier de La Salle.

- J'ai entendu parler de votre père, à Rouen, par le maître des novices. Vous êtes bien de Rouen, n'est-ce pas, François ?

- Non, de Blacqueville, mais c'est tout près. J'ai pris à Rouen une péniche pour me rendre à Honfleur, en 1666.

- Un de mes amis, le comte Joli-Cœur, a effectué un trajet semblable, dans ces années-là en tout cas. Le connaissez-vous ? Il vient de Rouen, il me semble, ou de ses environs. Il a votre âge.

- Non, je ne le connais pas. Mon père aurait pu le connaître. Il travaillait pour l'aristocratie.

- C'est un explorateur comme moi. Il est venu me rejoindre aux Grands-Lacs.

François fut impressionné par la personnalité et la force de caractère qui transparaissaient dans sa voix.

Le convoi de quatre voitures emprunta la route longeant le fleuve, qui menait à la rivière Montmorency. Les carrioles étaient bondées. Elles transportaient neuf adultes, incluant Philibert, le valet de Mathilde, et treize enfants, en plus des victuailles. Les femmes avaient pris soin de placer les légumes, les terrines et les bouteilles de lait, de bière et de vin clair et dans des coffres de bois étanches, à l'abri des rayons ardents du soleil ou d'une éventuelle averse.

Les plus vieux des enfants de Mathilde émirent le désir de conduire leur coche. Guillaume-Bernard refusa, pour leur plus grande déception. Voyant cela, Cavelier de La Salle leur proposa de les seconder, lui et leur père, aux commandes de la voiture.

Eugénie voyageait avec Anne dans la calèche de Mathilde. Madeleine d'Allonne se trouvait dans celle de La Salle, ce qui suscita un commentaire acerbe d'Anne.

- Pour une femme délurée, je trouve qu'elle ne le laisse pas

respirer!

Mathilde sourit. Eugénie resta muette, bien qu'elle sentît qu'Anne cherchait son approbation du regard. Celle-ci était perplexe. La conduite d'Eugénie lui paraissait étrange. Soudain, elle remarqua sa tenue, bien plus affriolante que nécessaire.

Eugénie portait en effet une jupe paysanne et une blouse bleue qui mettait en valeur l'azur de ses yeux. Sa chevelure était remontée en chignon et son chapeau de paille laissait échapper quelques mèches dorées. Elle ne portait pas de sabots mais des bottillons de toilette. Ce détail, entre tous, frappa l'imagination d'Anne.

La journée s'annonçait magnifique. Les heureux villégiateurs se laissaient balloter sur la route cahoteuse, dans la clarté diffuse des brumes matinales, en écoutant l'aubade des oiseaux et des grenouilles. L'odeur du foin séché dans les champs les prenait à la gorge comme l'encens, en ce jour béni par sainte Anne. Peu après avoir dépassé Québec, ils croisèrent un moulin à froment dont Thomas souhaitait faire l'acquisition.

À un moment, le carrosse de La Salle fit une embardée. Celui-ci s'écria alors :

- Que tout le monde s'accroche à sa pagaie ! La mer est agitée par ici, on dirait !

Les passagers du carrosse éclatèrent de rire. La douceur de vivre les gagnait. Madeleine d'Allonne s'exclama :

- C'est un peu trop tranquille par ici, n'est-ce pas, Cavelier?

- Vous trouvez? Moi, j'aime bien, répondit-il en regardant Eugénie qui rosissait.

Madeleine se renfroгна, attendant sa revanche.

Le long de la rivière Montmorency, les eaux vives élaboussaient les rochers, entraînant mousses et fougères avant de se précipiter vers les chutes vertigineuses.

Juste avant d'arriver au pied des chutes Montmorency, les cochers

repérèrent un tertre et décidèrent qu'il serait l'endroit idéal pour pique-niquer. Les passagers s'extasièrent devant la splendeur du paysage.

Eugénie, Anne et Mathilde firent leurs recommandations à leurs enfants, leur ordonnant de ne pas s'approcher trop près du gouffre.

- Les roches sont humides et glissantes. Vous risqueriez de tomber dans les remous et de vous noyer, avertit Eugénie d'une voix forte.

Eugénie, Mathilde et Anne étendirent les nappes blanches à carreaux rouges sur l'herbe et y placèrent les victuailles. Elles s'affairèrent ensuite à donner à manger aux plus jeunes, déjà affamés.

Madeleine d'Allonne avait pris le parti d'accompagner Cavelier de La Salle près de l'eau. André et Jean-François Allard ouvraient la marche avec leur père, suivis de Thomas Frérot et de son fils Charles, puis de Guillaume-Bernard et de ses cinq garçons. Madeleine d'Allonne posait de temps à autre la tête sur l'épaule de son compagnon. Ce comportement n'avait pas échappé aux regards des trois femmes. Anne, la première, s'exprima :

- Eh bien ! Est-ce une façon de se conduire devant les enfants ?

Anne s'attendait à une réplique cinglante de la part d'Eugénie, mais celle-ci resta muette. Elle fit alors un signe de tête à Mathilde pour lui faire remarquer son étrange attitude. Eugénie semblait perdue dans ses pensées.

Le menu comportait des terrines et des pâtés de gibier, des œufs à la coque avec de la mayonnaise et de l'ail des bois, des tourtes farcies aux cerises, des fruits et légumes de saison, des tartes aux pommes calville, façon normande, et du fromage doux baratté accompagné de pain de ménage. Du muguet des bois, fraîchement cueilli et étalé sur les nappes, parfumait l'air.

En tant qu'ancien ecclésiastique, Cavelier de La Salle fut invité par Guillaume-Bernard à réciter le bénédicité. Il accepta de bonne grâce.

- Bénissez, Seigneur, ce repas servi en un lieu à l'image de ce continent grandiose qui reste encore à découvrir et qui est le témoignage de votre puissance. Faites que nous n'ayons de cesse de proclamer votre nom auprès des barbares, afin qu'ils puissent vous

rejoindre au royaume des deux. Faites enfin que nos enfants ici présents se souviennent des efforts héroïques que leurs pères et mères ont accomplis pour leur offrir un monde meilleur. Amen.

-Amen.

La petite Charlotte Frérot avait adopté La Salle comme compagnon de jeu, au grand plaisir de l'explorateur. Il se promenait à quatre pattes autour des nappes, Charlotte en selle sur son dos, au grand étonnement de Madeleine qui ne reconnaissait plus son compagnon. La petite l'appelait Tibie, du nom du cheval de François.

Après un copieux repas bien arrosé, les hommes discoururent de politique tandis que les femmes s'occupaient à bavarder, leurs bébés endormis dans leurs bras. Les garçons jouaient au ballon et les filles faisaient une ronde en chantant.

Le plus jeune fils d'Eugénie, Jean, n'avait pas pu s'assoupir et renversa son jus de fruit sur la robe de sa mère. Cette dernière tenta de dissimuler son vêtement sali sous son tablier, qu'elle avait jusqu'à maintenant refusé de porter par coquetterie. Ce fut alors que Madeleine d'Allonne décida de prendre sa revanche :

- Cavelier, si vous saviez à quel point j'aime cette campagne canadienne, cette beauté champêtre et cette nature sylvestre! C'est si différent de Paris ! Évidemment, l'on peut se salir ! Mais à la réflexion, c'est un faible prix à payer pour autant d'imprévus, n'est-ce pas ?

Madeleine d'Allonne fixa Eugénie qui soutint son regard, la main sur son tablier. Cavelier de La Salle lui répondit vaguement :

- Bien sûr, très chère, bien sûr.

Eugénie décida de ne pas relever l'insulte et se tourna en direction de la rivière, prétextant la surveillance de sa marmaille.

- Eugénie, j'admire votre sens du devoir et votre retenue, affirma Cavelier de La Salle, narguant sa compagne.

Puis, au milieu des rires, s'éleva soudain de la grève le hurlement strident d'Eugénie.

- François, François ! Au secours ! André se noie, André est en train de se noyer !

Personne n'avait remarqué l'absence du garçon qui en avait profité pour s'approcher des chutes, attiré par les immenses cascades d'eau.

François se leva d'un bond. Eugénie l'exhorta à plonger pour secourir son aîné, mais il ne savait pas nager. André tourbillonnait déjà dans les remous, disparaissant périodiquement dans les eaux endiablées.

- Fais quelque chose, François ! Notre fils est en train de se noyer ! Plonge ! criait Eugénie, paniquée.

François s'approcha de l'eau. Il savait que s'il plongeait, son fils et lui mourraient tous les deux.

Soudain, un homme au torse et aux pieds nus plongea et disparut dans les tourbillons d'eau funestes.

Eugénie s'exclama :

- Faites, Seigneur Dieu, que ce bon Samaritain me ramène mon André !

Puis elle entama un Ave, implorant la Vierge Marie de sauver son fils d'une mort certaine.

Le petit André dérivait vers le bourdonnement des chutes, et l'intrépide nageur n'avait pas encore reparu.

- Qu'est-ce que tu attends, Cavalier, qu'est-ce que tu attends ? Sauve-le vite ! s'écria tout à coup Madeleine d'Allonne.

Hormis elle, personne ne s'était rendu compte que le plongeur n'était autre que René Robert Cavalier de La Salle.

L'explorateur réussit, à grands coups de brasse, à rejoindre André. Il l'attrapa par le bras et, au prix d'un effort surhumain, le ramena sur la rive où l'attendaient Guillaume-Bernard, Thomas et François. Il étendit le garçon sur un rocher et insuffla par sa bouche de l'air dans la sienne, tout en appuyant sur son thorax. André toussa et vomit toute l'eau qu'il avait ingurgitée. Aussitôt qu'il eut repris ses esprits, il

s'exclama :

- Maman, maman !
- Oui, mon petit. Maman est là.

En disant ces mots, Eugénie se mit à pleurer. François était à ses côtés, en état de choc. Sitôt qu'André exprima le désir de manger ce qu'il avait laissé sur la table, tous soupirèrent de soulagement.

Alors que le groupe s'en retournait vers le pique-nique, François remercia Cavelier de La Salle pour son geste.

- Merci du fond du cœur pour votre bravoure, Monsieur. Vous nous avez épargné un drame épouvantable tout en risquant votre propre vie.

- Si vous l'aviez pu, François, vous l'auriez fait vous-même. Disons que je l'ai fait par procuration !

-Eugénie et moi ne pourrions jamais vous remercier suffisamment pour ce que vous avez fait.

- Pourquoi devriez-vous me remercier ? Votre petit André fera de grandes choses pour ce nouveau pays. Et puis, ne sommes-nous pas compatriotes ? Entre Normands, il faut s'entraider. Et de grâce, ne m'appelle plus «monsieur». René Robert fera très bien l'affaire.

- Je pense qu'Eugénie aimerait vous remercier, René Robert.

- Voilà qui est bien dit, François. Allons donc voir Eugénie !

Cette dernière, encore sous le coup de l'émotion, aidait Mathilde à verser le vin de l'amitié. André jouait déjà avec les autres garçons. Par maladresse, elle éclaboussa Cavelier de La Salle qui la fixa de ses yeux noirs d'ébène.

- Je... je suis navrée. Comment ai-je pu être si maladroite! balbutia Eugénie.

- Ce n'est rien, Eugénie. Tenez, je vais vous aider à éponger le liquide.

Cavelier de La Salle sortit de sa veste un mouchoir immaculé portant ses initiales brodées en lettres d'or et s'approcha d'Eugénie. Cette dernière toucha la main de l'explorateur par mégarde. Sans perdre contenance, celui-ci remplaça alors une mèche blonde qui s'était échappée de son chapeau de paille et dit:

- Tenez, Eugénie, vous êtes encore mieux ainsi.

Celle-ci rougit. Mathilde lança un « Oh ! » d'étonnement. François haussa les sourcils et Madeleine esquissa un rictus de dépit. Anne et Mathilde semblaient aussi troublées qu'Eugénie. Se pouvait-il que leur amie se fût éprise de l'explorateur?

L'incident était clos et le reste de la journée s'écoula dans la gaieté. François enseigna aux garçons un jeu que Thomas et lui-même pratiquaient en Normandie, alors qu'ils étaient adolescents : le jeu de choule. Divisés en deux camps, les joueurs devaient frapper du pied une petite balle et marquer dans le but adverse. L'équipe gagnante était celle qui réussissait à marquer le plus grand nombre de buts dans un laps de temps prédéfini. À ce jeu, tous les coups semblaient permis. François, toutefois, prit soin de modifier le règlement pour rendre le jeu inoffensif.

François et Thomas firent face à Guillaume-Bernard et à Cavelier de La Salle. Les garçons de L'Escuyer affrontèrent les fils Allard et Frérot. Quelques coups de pieds perdus égratignèrent des tibias. Cavelier de La Salle lui-même rata certains buts, au grand plaisir des garçons du camp opposé. Pour le reconforter, on loua ses qualités de nageur plutôt que de footballeur.

Puis le convoi reprit la route de Bourg-Royal afin de reconduire les familles Allard et Frérot. Eugénie avait tenu à prendre place dans la berline de La Salle avec André.

- J'aimerais qu'André puisse avoir tout le temps de remercier son sauveteur, avait-elle dit à son mari.

François, se sentant de trop et gêné, préféra conduire la voiture des enfants. Madeleine d'Allonne manifesta son mécontentement, mais Cavelier n'y prêta pas attention.

Eugénie entama la conversation.

- Dites-nous, René Robert, quelles sont les prochaines découvertes que vous nous réservez ?

- Vous savez, les découvertes ne sont jamais planifiées ! Elles surviennent au moment où l'on s'y en attend le moins.

Eugénie se sentit stupide. Madeleine jeta sur elle des yeux méprisants. Ne voulant pas perdre la face, elle continua :

- André voudrait savoir quel endroit lointain vous projetez de visiter. N'est-ce pas, André ? dit-elle en lui donnant un léger coup de coude dans les côtes.

- Oui, Monsieur. Quel pays sauvage allez-vous visiter?

- Mon grand garçon, je vais bientôt me rendre aux chutes du Niagara. Il paraît qu'elles sont beaucoup plus hautes et plus larges que les chutes Montmorency que nous venons de voir de près, toi et moi.

À ces mots, il émit un rire sonore qui fit vibrer la berline. Eugénie et son fils en furent saisis. Ce grand homme débordant d'énergie possédait de nombreuses qualités qu'Eugénie n'avait pas eu encore la chance de découvrir. Elle était de plus en plus sous le charme du Rouennais, au grand désagrément de Madeleine qui boudait dans son coin.

- René Robert, André voudrait encore vous remercier de l'avoir sauvé des eaux, insista Eugénie.

- François l'aurait sauvé lui-même s'il avait su nager, répondit Cavalier de La Salle.

Eugénie se renfroigna, se rappelant soudainement l'existence de son mari.

Toutefois, quand Cavalier de La Salle prit congé en lui disant poliment: «Nous nous reverrons sans doute!», elle prit cette marque de civilité pour un aveu sentimental, ce qui la troubla encore davantage. Et s'il disait vrai ? Avait-il vraiment l'intention de la revoir ?

Au cours des semaines suivantes, elle ne cessa de penser à La Salle et réalisa qu'elle était amoureuse. Horrifiée, elle se jura de lutter contre ces tentations envoyées par Satan.

Il fallait qu'elle se confessât, sans quoi elle serait damnée. Cependant, avouer sa faiblesse au confessionnal de la paroisse de Charlesbourg serait pure folie. Le curé la reconnaîtrait sans peine...

François remarqua assez vite que son épouse était préoccupée et songeuse. Finalement, Eugénie décida de se confesser à Québec, lors d'une de ses visites, à un prêtre qu'elle ne connaissait pas.

- Malheureuse, vous devez vous rapprocher de votre mari et agrandir votre famille, sinon vous serez jugée pécheresse à la porte de saint Pierre.

Eugénie fut complètement bouleversée. Elle décida d'oublier jusqu'au souvenir de l'explorateur en récitant le rosaire et en invoquant la Vierge Marie. Mais le démon refusait de la laisser en paix et, lorsqu'elle faisait l'amour avec François, elle pensait à René Robert. Par ailleurs, le visage de La Salle lui apparaissait constamment dans ses pensées.

Elle se voyait parfois près du beaupré, à la pointe de la caravelle de l'explorateur, ou au poste de pilotage, en train de lui indiquer le bras de rivière à emprunter ou la baie romantique où ils pourraient bivouaquer. Il lui arrivait aussi de s'imaginer aux côtés de René Robert en train de parlementer avec des chefs indiens qui les guidaient vers de nouveaux horizons.

Parfois, Eugénie rêvait qu'elle ferraillait avec Madeleine d'Allonne, qui avait appris le maniement du fleuret à l'école d'escrime de son père, à Versailles. Elle s'éveillait alors en sursaut et en sueur, suscitant l'inquiétude de François.

- Sont-ce tes poumons qui te font encore souffrir? J'ai l'impression que tu as de la fièvre... tu es en sueurs.

- Non, François, ne t'inquiète pas, c'est probablement un mauvais rêve.

- Tu devrais manger moins de lard à la saumure le soir. Ça ralentit la digestion.

- Essayons de dormir, François. Le bébé va nous forcer à nous lever bientôt.

Pour éloigner le démon de la tentation, Eugénie récitait son chapelet avant de se rendormir. Parfois, pour se racheter auprès de François, elle se serrait contre lui et l'incitait à accomplir son devoir conjugal.

Eugénie eut par la suite quelques grossesses successives qu'elle ne mena pas à terme. Elle attribua ces malheurs à la faiblesse de ses poumons.

Chapitre XII

Un travail d'artiste -

Depuis qu'Eugénie avait pris en main la comptabilité de la maison, leur situation financière se portait bien. Durant la messe, lorsqu'il se retournait, François pouvait apercevoir, coiffée de son bonnet de

dentelle, sa femme qui s'exécutait à l'harmonium du jubé.

Eugénie se consacrait à l'excellence de ses devoirs de mère et de paroissienne. Le couple connaissait des moments de bonheur durant lesquels on entendait parfois Eugénie fredonner de sa jolie voix de vieux airs de France. Les clients continuaient de se rassembler le dimanche après-midi chez Eugénie et François, prêts à essayer leurs nouveaux sabots.

François, nommé marguillier, avait acquis un banc d'église en face du chœur, devant *l'ambon**, pour la somme de huit livres et d'une rente annuelle. Eugénie, profitant de la nomination de son mari, l'incita à convaincre les Jésuites de céder à la paroisse, en vue de l'emplacement d'une future église plus spacieuse, un terrain dont ils étaient propriétaires.

Dans leur vie intime, Eugénie se doutait bien qu'il lui fallait faire preuve de plus d'audace vis-à-vis de son mari, mais sa ferveur religieuse lui imposait une pudeur extrême dont elle ne parvenait pas à se débarrasser. Elle fit néanmoins quelques efforts pour se rapprocher de François qui ne s'en plaignit pas. Un soir d'anniversaire de mariage, Eugénie invita François à la tendresse en caressant doucement son torse, ce qui l'excita. Surpris, François réagit avec passion. Embarrassée, Eugénie se rebiffa en clamant :

- Non, François. Nous irions tout droit en enfer !

Prise de scrupule, elle décida de se confier au curé qui la semonça vertement.

- L'impureté et le péché de la chair vous feront brûler en enfer avec les autres damnés.

Eugénie était revenue d'autant plus troublée que le curé lui avait refusé l'absolution. Elle décida de faire une neuvaine à sainte Ursule afin de se purifier.

Afin de récompenser monseigneur de Laval pour son œuvre au Canada, le Conseil souverain décida de financer des travaux d'amélioration de ses appartements au séminaire de Québec. Afin de remercier les Allard pour leur implication dans les œuvres du diocèse, le vicaire général Henri de Bernières soumit la candidature de François à titre d'ébéniste-sculpteur. On recherchait en effet un artiste

local capable d'allier le sens religieux, l'élégance et la simplicité. François, dont les travaux avaient été jugés de qualité satisfaisante, accepta avec honneur de restaurer l'oratoire, d'ériger un confessionnal digne de monseigneur de Laval et de réaliser une statue du Sacré-Cœur de Jésus. Il savait qu'il devrait délaisser temporairement sa clientèle habituelle pour effectuer ces travaux, mais ils constituaient pour lui un aboutissement artistique qu'il ne voulait pas laisser passer.

Eugénie savait que François serait souvent absent et ne pourrait plus assurer ses travaux de ferme ni le défrichage annuel obligatoire d'un arpent de terre, mais elle était ravie de cette occasion qui allait lui permettre de rendre plus souvent visite à ses amies de Québec.

Le logement de monseigneur de Laval était, tout comme lui-même, austère. Après vingt-trois ans de service, le prélat de la Nouvelle-France vivait toujours dans la pauvreté. Les murs de sa chambre étaient faits de planches rabotées et son petit oratoire ne contenait que quelques statues de plâtre de la Sainte-Famille, importées de France et portant les stigmates de la traversée, un prie-Dieu en velours écarlate et un ostensor.

Son mobilier comprenait un lit, une table et des chaises en orme, une bergère drapée aux teintes sombres et un canapé de cuir noir. À côté d'un coffre qui faisait également office de banc, se trouvait une imposante croix processionnelle avec des rameaux d'osier fixés sur la traverse. Aucun tapis ne recouvrait le plancher en bois d'épinette. Une fenêtre, portant en son centre un vitrail représentant la Vierge, éclairait la chambre.

La crosse épiscopale posée dans un angle de la pièce indiquait le rang du maître des lieux. Les seuls objets de luxe, une aiguière en céramique et un crucifix en argent massif poli, lui avaient été offerts lors de son ordination. Ils trahissaient les origines nobles du prélat.

Le travail de François l'obligeait, chaque semaine, à passer plusieurs jours à Québec. Le soir venu, il était hébergé par son cousin Thomas. Le travail exigea la participation de Louis Jacques et l'embauche d'un second apprenti. Ce dernier devait être capable de soutenir des poutres pesantes et de forger la serrurerie délicate du mobilier sacré.

Un grand adolescent de quinze ans, Pierre Latour, nouvellement arrivé de La Rochelle, était justement venu cogner à la porte des

Jésuites, à la recherche de travail. Il se disait originaire de Paris et fils du forgeron des écuries du roy.

Pierre Latour n'était ni concerné, ni doué pour les travaux de précision sur bois. En revanche, il réussissait bien à poser à la bonne place les gougeons et les chevilles, et il était intéressé ; par l'usage du marteau de précision et de l'enclume. De grande taille, il remplaçait souvent l'échafaudage. François engagea donc Latour et l'affecta à la réalisation des serrures et des pentures plutôt qu'au tour de l'ébéniste.

Le nourrir représentait une petite fortune pour le maître-ébéniste, dont le travail au petit séminaire de Québec n'était pas si lucratif, compte tenu du fait qu'il avait dû ralentir ses activités habituelles pour s'en acquitter.

François se mit à ébaucher d'autres projets. Il souhaitait agrandir encore l'atelier pour y installer, le temps venu, ses quatre fils. François pensa au transport naval, se disant que ses talents de menuisier pourraient être mis à profit s'il se joignait à la Confrérie des menuisiers-ébénistes de Québec, composée de charpentiers pour la plupart issus du régiment de Carignan, démobilisé.

Il décida de consulter Eugénie, qui s'indigna.

- Mais tu n'y penses pas, François. Le chantier naval n'est pas une place pour un artiste de renom comme toi. Que vont dire les notables de Québec, ta clientèle de choix ? Ils ne voudront plus confier leur intérieur à un charpentier de bateau, c'est évident !

- Mais, Eugénie, les gages sont intéressants et nous ne nageons pas dans l'argent.

- De l'argent pour faire quoi, François ? Nous vivons bien et nos enfants ne manquent de rien. Pour acheter d'autres terres ? Es-tu un artiste, François, ou bien un *habitant* !

- Les deux, et tu le sais bien. J'aime la terre. Il faudra que j'établisse mes fils, un jour. Tu es toujours en train de te plaindre que nous ne sommes pas riches, Eugénie.

- Je ne me plains pas, je suis humble, comme nous le recommande l'Évangile. François, ton projet va nous ruiner. Tu ne peux pas à la fois agrandir tes terres et devenir un artiste de renom. Il

faut que tu fasses un choix.

- Que me recommandes-tu ?

- D'abandonner l'idée du chantier naval. Si tu veux donner du temps à la Confrérie des menuisiers-ébénistes pour améliorer les compétences de ses membres, et uniquement pour cela, je suis d'accord. Tu sais que tu es un des artisans-sculpteurs les plus réputés de la capitale. Mathilde me l'a dit. Et elle fréquente le grand monde. Ton avenir est important pour moi, François.

François Allard toisa sa femme avec scepticisme. Avait-elle encore une lubie de grandeur ?

Chapitre XIII

4 août 1682 - L'incendie -

Le feu était une menace constante en Nouvelle-France. Les maisons alignées, construites de poutres équarries à la hache et de planches de sapin mal ajustées, étaient très mal isolées, ce qui obligeait les habitants à alimenter les foyers au-delà de leur capacité pour lutter contre le froid.

Bien que les colons fussent prévenus par les autorités civiles des risques d'incendie, il s'en déclarait régulièrement qui réduisaient en cendre l'œuvre d'une vie.

Le 4 août 1682, alors que la canicule alourdissait la ville de Québec, une odeur de fumée acre réveilla François de très bonne heure. Il dormait alors chez Thomas Frérot, dans la Basse-Ville de Québec, sur le chemin Royal.

Thomas s'était associé à deux autres marchands dont il *i* avait racheté les établissements de traite et les titres civiques. La résidence, bien que Thomas ne fût pas anobli, portait le nom prestigieux de Maison du chevalier. Elle comprenait deux étages ; au rez-de-chaussée se trouvaient la boutique de fourrures, ainsi qu'un entrepôt pour les peaux et le matériel de troc. François logeait dans une chambre d'ami au premier étage, près de l'immense cheminée, et Thomas habitait le second avec sa famille. Thomas et Anne avaient maintenant quatre enfants : Marie-Renée, âgée de dix ans, Charles et Charlotte, âgés respectivement de neuf et sept ans et Clodomir, le petit dernier de quatre ans.

François reconnut rapidement l'odeur de l'alun, ce sulfate de bauxite et de potasse qui servait à fixer les teintures des peaux stockées dans les magasins de Thomas. Plus de mille peaux, alors entreposées, avaient été rapportées par Thomas de la foire aux fourrures qui avait eu lieu à Montréal en mai.

Thomas Frérot y tenait chaque année un important kiosque au marché Bonsecours, situé rue Saint-Paul, près de la chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours et de l'Académie, fondées par mère Marguerite Bourgeoys. Cet emplacement était stratégique, car il était situé près du

parc où les Indiens, arrivés par le fleuve, installaient leurs tentes. À proximité se trouvait l'estrade du gouverneur, présidant aux discours officiels des négociants, qu'il prononçait en prélude aux tractations commerciales. L'année 1682 avait été prolifique pour l'industrie de la fourrure. Le froid et la neige avaient en effet donné une texture soyeuse et résistante aux fourrures apportées par les Outaouais et les Hurons, si prisées en Europe.

L'épaisse fumée noire et toxique qui s'introduisait par la fenêtre ouverte asphyxiait presque François. Le feu avait attaqué le plancher, les murs et les poutres, et se dirigeait vers les combles.

Immédiatement, François tonitrua, les mains en porte-voix :

-Thomas, Anne... Thomas, Anne... le feu est pris! Dépêchez-vous de sortir avec les enfants !

Après avoir enfilé prestement ses vêtements et ses sabots, François dévala le petit escalier en partie consumé et se retrouva sur le pavé. Il n'était pas encore six heures et le soleil venait à peine de se lever de l'autre côté du fleuve.

François se rendit compte très vite que l'incendie prenait des proportions démesurées et s'étendait aux bâtisses avoisinantes. Les magasins-entrepôts des tailleurs d'habits avaient également pris feu. L'incendie, profitant de la brise matinale provenant du fleuve Saint-Laurent, se propageait rapidement. Les toitures flambaient, s'effondraient et se transformaient en amas de braises.

Déjà, de nombreux voisins se massaient dans la rue, certains, pieds nus et en chemise de nuit, d'autres chaussés de savates, les pieds enroulés dans des bandelettes mouillées. Une silhouette enflammée apparut soudain en hurlant, puis s'affaissa pour ne plus se relever. François entendit sonner le tocsin de l'église Notre-Dame.

De leurs fenêtres, de nombreuses personnes hurlaient, implorant les bonnes âmes de venir les chercher avant que le feu ne les atteignît.

- Nous brûlons, nous brûlons ! Par ici, vite ! Par ici !

La cohue formée par les rescapés du sinistre, les curieux ainsi que le curé de la paroisse, ses vicaires et les enfants de chœur, envahirent

la place Royale pour regarder le feu qui, poussé par le vent, avalait la Basse-Ville en direction de l'est. Personne ne savait que faire pour se rendre utile.

Tout à coup, on entendit des hennissements, et le chariot à incendie arriva sur les lieux, chargé de barriques d'eau. Les pompiers de fortune, les charpentiers munis de haches et les soldats de la garnison de la Citadelle s'attaquèrent immédiatement à cet enfer rugissant. Une chaîne humaine se forma pour transporter l'eau du fleuve dans des seaux de bois. Certains avaient suggéré d'utiliser la citerne de la ville, plus proche, mais la crainte d'épuiser l'eau potable avait rapidement fait oublier cette suggestion.

François, à travers la fumée, essaya de repérer Thomas, Anne et leurs enfants. Ne les voyant pas, il décida de braver les flammes pour aller les chercher dans la maison. S'enveloppant la tête d'un linge mouillé et se couvrant la bouche d'un mouchoir, il gravit ce qu'il restait de l'escalier. Au second étage, François aperçut Thomas, paniqué, ne sachant où donner de la tête. Anne agrippa son mari par le bras et le sauva de justesse d'une poutre incandescente qui tomba à ses pieds. Apercevant François, elle s'écria :

- Vite, François ! Marie-Renée et Charlotte sont dans la chambre du fond ! Thomas, va chercher Clodomir qui est là-bas à gauche, derrière toi. Je m'occupe de Charles.

Anne dirigea le sauvetage comme un capitaine en plein naufrage. François se précipita dans la chambre. Les deux filles étaient blotties dans leur lit, leur couverture de lin sur la tête. Les flammes venaient d'entrer dans la pièce et la fumée occupait tout l'espace. François, avec l'énergie du désespoir, attrapa les deux filles, et, une sous chaque bras, se dirigea vers l'escalier.

Un soldat venait d'y verser de l'eau, ce qui permit à François d'éviter les brûlures aux pieds. Le pompier prit Charlotte. François vit alors Thomas portant dans ses bras le corps inanimé de Clodomir. Deux larmes coulaient sur ses joues. Anne était déjà sortie avec Marie-Renée. Leurs vêtements étaient noirs de suie, mais leurs brûlures n'étaient que superficielles.

Charles et Charlotte, sous le choc, se jetèrent dans les bras de leur mère. Autour d'eux régnait un vacarme épouvantable, causé par le ronflement des flammes, l'effondrement des murs, les ordres

tonitruants lancés par le lieutenant de garnison et les hurlements de peur et de souffrance des gens restés prisonniers de l'incendie.

L'effroi et la stupeur se lisaient sur les visages. Les rescapés pleuraient, consolés par leurs proches ou par les bonnes âmes du voisinage. Un ecclésiastique promena, au-dessus des décombres, un ostensor contenant la sainte hostie, tandis que la foule récitait des Ave pour exorciser les démons et conjurer le mauvais sort. En quelques heures, plus de cinquante maisons avaient brûlé.

Anne Frérot réclama une compresse d'eau froide et tenta de ranimer Clodomir qui ne respirait plus.

- Vite, Thomas, qu'on l'amène à l'Hôtel-Dieu. Notre enfant est en train de trépasser ! cria-t-elle.

Elle fut entendue par le capitaine à cheval qui s'assurait que les curieux ne s'approchassent trop près de l'incendie. Il s'avança vers elle et demanda :

- Puis-je vous aider, ma bonne dame ?

- Pourriez-vous demander au procureur général de L'Escuyer d'emmener mon enfant à l'hôpital dans son fiacre le plus rapidement possible, mon capitaine ? Dites-lui que c'est de la part de Thomas et de sa femme, Anne.

- J'y vais immédiatement !

La maison de leurs amis n'était pas très loin, et Anne savait que Mathilde s'inquiétait sans doute pour eux. À peine une dizaine de minutes plus tard, le carrosse du procureur emporta le petit Clodomir qui n'avait pas repris conscience. Il respirait avec peine. Anne lui appliquait des compresses fraîches, sans résultat. Le teint de l'enfant devint livide.

À l'Hôtel-Dieu, quelques brûlés et de nombreux malades contagieux attendaient d'être soignés. La ville de Québec était en effet la proie d'une épouvantable épidémie de rougeole, arrivée avec le dernier bateau, qui avait déjà causé plus de cent décès. Les sœurs infirmières aux cornettes et aux robes blanches se tenaient au chevet des malades, essayant de réconforter les agonisants. Quelques infirmières s'occupaient des rescapés de l'incendie, drapant les plaies

vives et les corps brûlés de bandelettes badigeonnées d'onguent.

Des corps jonchaient les allées. Les cadavres étaient rapidement jetés dans des fosses au lieu d'être enterrés selon le rite chrétien. En conséquence, le vicaire apostolique de la Nouvelle-France ordonna aux prêtres de chanter plusieurs messes et aux bedeaux de sonner sans arrêt le glas.

La supérieure des Hospitalières, Eugénie-Françoise Juchereau de La Ferté, ne put que constater le décès de Clodomir. Elle lui ferma les yeux et dit:

- J'ai bien peur, Madame, que le bon Dieu n'ait rappelé son petit ange au paradis.

À ces mots, Anne fondit en larmes et se jeta sur le petit corps inerte de son enfant, éprouvant le sentiment d'une profonde injustice.

La sœur hospitalière avait constaté le décès de l'enfant avec la placidité de ceux qui côtoient la mort quotidiennement. Elle demanda alors à une jeune religieuse de se rendre à la chapelle pour allumer une lampe devant le Saint-Sacrement.

Thomas, qui était resté silencieux, prit son épouse par les épaules et l'invita à se relever. Il avait bien du mal à la soutenir. Une intense émotion régnait dans la salle. Une dizaine d'officiers alités observaient le drame en silence. Même pour un soldat de métier, la mort d'un enfant restait difficile à supporter.

En se retournant vers Thomas, Anne s'évanouit. Son époux se mit alors à pleurer, incapable de contenir plus longtemps sa peine.

Mathilde insista pour qu'Anne et Thomas vinssent habiter chez elle avec leurs enfants, et elle prit en charge l'organisation des funérailles.

De retour à Bourg-Royal, François raconta les événements à Eugénie qui se prépara immédiatement à partir pour Québec. Ses amies avaient besoin d'elle.

Mathilde, avec l'accord d'Anne, décida que la dépouille du petit Clodomir serait exposée dans le salon de la résidence des Ailleboust, place Royale. Thomas Frérot était un personnage connu de Québec, ce qui conférait une importance particulière au triste événement.

En plus de son fils, Thomas avait perdu tous ses biens. Trente-cinq malheureux avaient péri dans l'incendie, des familles entières avaient disparu. Toute la ville de Québec était en deuil. Le gouverneur décréta des funérailles nationales à la basilique Notre-Dame.

Les squelettes calcinés étant impossibles à identifier, le gouverneur et l'archevêque de Québec décidèrent d'enterrer symboliquement deux cercueils, l'un de la taille d'un adulte, où furent entassés quelques ossements pris au hasard, et l'autre accueillant la dépouille du petit Clodomir, représentant ainsi tous les enfants disparus.

Eugénie et Mathilde procédèrent à la toilette funéraire de l'enfant et le revêtirent d'un bel ensemble donné par Mathilde, avec de la dentelle aux manchettes et à l'encolure. Clodomir fut ensuite exposé sur les planches, entouré de cierges, dans le salon drapé de tentures noires où embaumaient des bouquets de lys des bois.

La veillée funèbre commença vers sept heures du soir et se prolongea jusqu'au petit matin. Dans les volutes d'encens, un ecclésiastique récitait à voix basse des *Pater* et des *Ave*, repris tristement par l'assemblée. De temps à autre, l'abbé, plein de *l* compassion, s'adressait à Anne qui ne parvenait pas à faire taire *l* son chagrin.

- Madame, les desseins de Dieu sont impénétrables. Votre petit est reparti d'où il est venu, comme un chérubin.

Thomas était agenouillé, le visage entre ses mains. De temps en temps, il jetait un regard ahuri sur la dépouille de son fils.

Clodomir, un chapelet entre ses petits doigts, semblait endormi du sommeil d'un ange. Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas peur du noir, se disait Thomas. Combien de fois son père avait-il dû le rassurer en pleine nuit et l'aider à se rendormir en lui chantant des airs de Normandie ? Sa chanson préférée était *Je veux revoir ma Normandie, c'est le pays qui m'a donné le jour*. Thomas chantait mal, mais le son de sa voix permettait toujours à Clodomir de rejoindre paisiblement le pays de Morphée.

Thomas et Anne, les yeux rougis par les larmes, ainsi que Mathilde et Guillaume-Bernard qui se tenaient à leurs côtés, accueillirent la procession de religieux recueillis qui récitèrent d'innombrables prières

destinées au petit défunt.

Monseigneur de Laval en personne, ainsi que son grand vicaire, Henri de Bernières, vinrent présenter leurs condoléances. Le visage de l'évêque reflétait le désarroi d'un pasteur qui cherchait les mots justes pour réconforter ses brebis submergées par le chagrin.

Finalement, monseigneur de Laval trouva refuge dans la liturgie conventionnelle. Il entama le *Confiteor* de sa voix grave, puis aspergea le cercueil d'eau bénite.

- *Vade rétro, Satana !* clama-t-il avec puissance, comme si l'enfant était aux prises avec Lucifer.

Anne s'effondra en larmes. Un murmure d'effroi parcourut l'assistance. Le saint homme voulait-il soustraire l'enfant à l'emprise du démon ou souhaitait-il lui éviter le purgatoire puisqu'il était mort sans confession ? Content de son effet, monseigneur de Laval présenta son anneau épiscopal à Thomas qui le baisa respectueusement.

Vers onze heures, Mathilde invita les personnes présentes à se sustenter. À minuit, Eugénie insista auprès d'Anne pour qu'elle allât se coucher afin d'être en mesure de supporter les émotions du lendemain.

- Viens, Anne. Il faut que tu te reposes. Demain tu auras besoin de toutes tes forces.

- Mais, Eugénie, je t'aimais tellement, mon enfant !

- Lui aussi, il vous aime du haut du ciel, son père et toi. Justement, il faut que vous soyez là, demain, à la cérémonie, comme des parents fiers de leur fils.

- J'ai confiance en toi. Eugénie, Mathilde, vous êtes mes meilleures amies.

- Viens, allons dormir.

Anne ne ferma pas l'œil de la nuit ; elle passa le plus clair de son temps à pleurer et à réciter des *Ave* devant la petite statue de la Vierge qui se trouvait dans sa chambre.

- Vierge Marie, pourquoi m'avoir comblée pour m'avoir tout

repris? sanglotait-elle. Vous auriez pu lui donner trente-trois ans de vie comme à votre fils !

Eugénie, qui ne dormait pas non plus, récitait un rosaire pour le repos de l'âme de Clodomir et pour la sérénité des parents qui en avaient bien besoin.

Thomas avait insisté pour veiller Clodomir toute la nuit, malgré les conseils de Guillaume-Bernard et de François. Il regardait fixement le cadavre de son fils, son visage de cire, son chapelet et ses petites mains jointes. De temps à autre, des larmes coulaient de ses yeux hagards dans lesquels se reflétait la lueur vacillante des cierges. Il avait perdu foi en l'avenir.

- Pourquoi, mon Dieu, pourquoi rappelez-vous mon enfant ? questionnait-il à voix haute. Pourquoi cette épreuve? Était-ce si important qu'il devienne votre serviteur à son âge ? À quoi va servir le sacrifice de sa vie ? Ah ! Seigneur, prenez soin de mon bébé et donnez-nous le courage de supporter cette épreuve.

À un moment, Thomas entonna le refrain qui plaisait tant à son fils.

- Je veux... revoir... ma...

Il s'étrangla dans un sanglot et ne put continuer.

L'entendant, Anne rejoignit son mari et, parvenant à contenir ses pleurs, poursuivit :

- ... ma Normandie, c'est le pays qui m'a donné le jour... Viens te coucher, Thomas. Il ne nous reste plus que quelques heures pour nous reposer.

Déjà, le jour pointait à l'horizon, donnant au ciel des teintes mauves.

- Non, Anne. C'est ma dernière nuit auprès de Clodomir. Je tiens à le veiller jusqu'au bout.

Anne resta près de lui un long moment, massant tendrement sa nuque. Tandis qu'au monastère, les ursulines chantaient leurs matines

et que monseigneur de Laval disait sa première messe de la journée, Anne et Thomas entamèrent le *De Profundis*.

Vers huit heures du matin, Clodomir fût déshabillé et placé dans un linceul de dentelle. Anne humecta ses lèvres d'eau bénite, traça d'huile sainte une croix sur son front glacé et posa sur ses joues un dernier baiser. Puis l'enfant fut déposé dans son cercueil. Thomas assistait au rituel, épuisé. Marie-Renée, Charles et Charlotte firent une prière pour le repos de l'âme de leur petit frère. Puis, la bière fut transportée jusqu'à la basilique Notre-Dame dans le carrosse de Guillaume-Bernard.

Le cortège, formé des proches et des amis, se dirigea avec recueillement vers l'église, tandis que sonnait le glas. Sur son passage, la population se signait avec dévotion. Henri de Bernières ouvrait le convoi, accompagné de ses vicaires et des enfants de chœur. Thomas, François et Guillaume-Bernard suivaient, puis Anne, Eugénie et Mathilde. Quatre soldats de la garde personnelle du gouverneur portèrent le cercueil jusqu'à la nef, déjà bondée.

À l'église, on recouvrit les deux cercueils d'un catafalque. Celui de Clodomir était brodé de dentelle blanche, par permission spéciale de l'évêché qui souhaitait montrer que le petit était déjà devenu un ange du paradis. La mort d'un enfant suscitait en effet l'incompréhension de nombre de chrétiens et le prélat voulait apaiser le chagrin de ses ouailles.

Les membres du cortège funèbre prirent place sur les sièges qui leur étaient assignés. Soudain, Anne bondit vers le cercueil pour remettre en place un coin de dentelle. Eugénie et Mathilde se précipitèrent vers elle tandis que François pressait affectueusement l'épaule de son cousin.

De grandes tentures noires avaient été installées dans le chœur. L'orgue entonna une marche funèbre. Guillaume-Bernard avait fait en sorte que la cérémonie fût solennelle. Après la prière aux défunts et l'oraison funèbre, monseigneur de Laval invita les fidèles à rendre grâce à Dieu dans le malheur plutôt que de chercher des explications aux tragédies humaines.

- Mes frères, et vous spécialement, chers parents de disparus, le Seigneur comprend votre souffrance. Offrez-la-lui en rémission de vos fautes passées. Si nous nous abandonnons à Dieu, nous serons sauvés.

Au jour du Jugement dernier, nos corps ressusciteront pour la plus grande gloire du Père éternel. Malheur à ceux qui offensent le nom de Dieu, car ils brûleront en enfer. À ceux-là, je dis que le tribunal de Dieu sera sans pitié et qu'ils seront privés de la lumière céleste pour l'éternité. Nos chers disparus, qui ont reçu le sacrement du baptême, et particulièrement les petits comme Clodomir, sont déjà à la droite du Père, dans la cohorte des anges du paradis. Ils ne souffrent plus. Ne vous laissez pas abattre par le malheur ! Nos souffrances d'ici-bas ne sont rien comparativement à celles qui nous attendent si nous péchons par orgueil ou par luxure. Demandons à Dieu de nous pardonner. Purifions notre âme et soyons les enfants de Dieu !

Il termina par cette parole tirée de l'Évangile :

-«Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu, car le royaume des deux est à eux. »

Tout le long de l'homélie, Anne s'adressa mentalement à la Vierge Marie :

« Bonne Sainte Vierge, vous qui avez perdu votre fils dans des conditions atroces, vous devez comprendre l'immense peine qui m'habite. Pourquoi êtes-vous venue chercher mon Clodomir? Protégez-le comme j'aurais aimé pouvoir le faire ici-bas pendant longtemps. Accordez-moi cette grâce, Vierge Marie, mère de Dieu. Je vous en supplie. »

Thomas, de son côté, n'avait retenu que cette phrase apocalyptique: «Nos souffrances d'ici-bas ne sont rien, comparées à celles qui nous attendent si nous péchons... » Se pouvait-il que l'on pût souffrir davantage ?

Les enfants d'Anne et de Thomas se tenaient tout près de leurs parents, conscients de la gravité de l'événement.

Après l'absoute, le cercueil symbolisant tous les morts et les corps calcinés enfermés dans des suaires furent ensevelis dans une fosse commune.

Le petit cercueil blanc de Clodomir fut enseveli dans la crypte de la basilique, comme symbole de la souffrance endurée par le peuple de Nouvelle-France. Lorsque les préposés mortuaires glissèrent le cercueil sous la dalle, Anne se signa une dernière fois et se sentit défaillir. Marie-Renée lui prit la main et dit :

- Sois forte, maman ! Clodomir nous aimait tellement qu'il ne nous oubliera pas, au paradis.

Anne regarda sa fille avec fierté.

- Oui, c'est vrai, soyons forts comme lui, ce cher petit ange adoré, répondit-elle avec conviction.

Mathilde invita François et Eugénie à demeurer quelques jours chez elle afin qu'ils pussent, eux aussi, apporter leur soutien à Anne et Thomas. Eugénie accepta. Elle avait anticipé cette invitation et avait avisé Odile Langlois, qui avait accepté de garder leurs enfants, le temps qu'il fallait.

Thomas s'était enfermé dans un silence pesant. Il n'adressait plus la parole aux membres de sa famille. Anne s'en plaignit à François qui essaya de raisonner son cousin.

- Écoute-moi bien, Thomas. Clodomir, du haut du ciel, souhaiterait que son père s'occupe de son frère, de ses sœurs et de sa mère. Tu dois te prendre en main et te remettre au travail.

- Mais comment le pourrais-je, François? Je suis ruiné.

- Tu n'as peut-être plus de biens, Thomas, mais il te reste ta famille, ta réputation et tes relations d'affaires. Tu vas te rétablir rapidement, crois-moi !

- Le crois-tu vraiment, François ? J'aimerais tellement revenir en arrière et tout faire différemment.

- Tu as justement la chance de démarrer à neuf, Thomas. Cela ne tient qu'à toi.

- Merci, François, lui répondit Thomas, songeur.

Thomas ne parvint cependant pas à surmonter son chagrin. Sa femme et ses amis ne savaient que faire pour dissiper la tristesse qui l'habitait.

François suggéra à son cousin Thomas de venir s'installer à Bourg-

Royal. Il lui présenta un concitoyen, Mathurin Villeneuve, qui pouvait lui concéder, à un prix avantageux, une terre au Trait-Carré.

Chapitre XIV

Le médecin de Charlesbourg -

Quelque temps plus tard, un dimanche matin, le dernier-né d'Eugénie, Georges, un nourrisson âgé d'à peine une année, fut pris de douleurs abdominales intenses. Eugénie, inquiète, demanda à François de quérir le nouveau docteur de Charlesbourg, Manuel Estèbe, et de le ramener après la grand-messe ou si possible avant, puisque le petit pleurait à fendre l'âme.

Sitôt *l'Ite Missa Est* prononcé par l'officiant, François Allard revint au galop avec le docteur. Le bébé était emmaillotté et sa mère essayait de le calmer en le berçant. Il transpirait abondamment, ce qui indiquait une forte fièvre.

Eugénie, qui n'avait pas l'habitude d'accueillir des notables chez elle, voulait faire bonne impression. Elle avait donc choisi de porter la robe de lin qu'elle venait de tisser et de teindre en rouge ainsi qu'une jolie petite coiffe de dentelle blanche.

Lorsque le docteur Estèbe la vit, son sang espagnol ne fit qu'un tour. Il s'affaira à examiner son petit patient, cherchant à détourner son regard de sa mère si attirante et de sa robe si voyante.

Il ausculta le bébé et posa à Eugénie quelques questions sur l'état de l'enfant. Il jugea sa température élevée.

- Avez-vous administré des saignées, des purgations ou des ventouses à votre enfant ? demanda-t-il.

- Non, docteur, répondit Eugénie.

- J'aime mieux cela. Pas de sorciers indiens ni de médecines de Sauvages, j'imagine ?

Eugénie et François se regardèrent. Le médecin les toisa et ne fut pas convaincu.

-Avez-vous consommé de l'ail des bois dernièrement, Madame Allard, cru, cuit ou en infusion ?

- Pas vraiment, docteur. Peut-être un peu.

- Allaitez-vous encore votre enfant, Madame ?

- Pourquoi ? Ne le devrais-je pas, docteur ? Mon lait serait-il la cause de son mal ?

- Pas en tant que tel, Madame. Voyez-vous, votre fils a des manifestations de colique, une maladie courante chez les enfants de cet âge. Cela lui donne une forte fièvre et des humeurs malignes. Si vous aviez ingurgité de l'ail, sous quelque forme que ce soit, ce serait passé dans le lait maternel et cela aurait provoqué des coliques chez l'enfant. Je pense que, de plus, il a des vers.

- Quoi ! Des vers ? Comment est-ce possible ? J'espère que les autres enfants n'en ont pas ! s'exclama Eugénie.

- Pas nécessairement.

Le médecin poursuivit son questionnaire.

- Êtes-vous enceinte, Madame Allard?

-Non, je ne le crois pas, mais j'ai depuis quelque temps des symptômes... Ah oui! Mes menstruations sont parfois irrégulières. En fait, je devrais les avoir maintenant. Je suis peut-être enceinte.

- Des symptômes, vous dites ? Quels symptômes ?

- Comment dire ? J'ai la poitrine enflée et sensible.

- Il serait préférable que je vous examine et que j'analyse vos urines. Ont-elles une couleur particulière ? Si oui, alors il y a de fortes chances que vous soyez enceinte.

Eugénie, par pudeur, ne répondit pas. Elle n'avait pas encore dit à François qu'elle souffrait lorsque celui-ci, dans sa fougue, lui pétrissait les seins. Devant son silence, le médecin poursuivit :

- Je ne pourrai malheureusement pas vous prescrire de la camomille pour vos enflures sans que le bébé en soit affecté, vu que vous l'allaitiez. Bon, voyons, que prescrire à ce charmant nourrisson?... D'abord, une infusion de graines de citrouille pour l'aider à combattre les vers. Oh ! à peine quelques gouttes. Il est possible qu'il refuse de la boire. Puisqu'il a commencé à manger de la bouillie, vous pouvez y émietter finement les graines de citrouille pour qu'il ne s'étouffe pas. Parce qu'alors, le remède serait pire que le mal ! Ensuite, une décoction de saule blanc qui abaissera sa fièvre. Tenez, commencez donc par le saule blanc.

Le docteur continua :

- Savez-vous comment obtenir ces médecines? Vous savez que je suis nouveau ici ; je viens juste de m'installer sur invitation de monsieur le curé Glandelet. Mais je connais un excellent apothicaire à Québec, place Royale. Cela prendra un peu de temps, peut-être trois jours. L'état du petit pourrait empirer, mais je ne le crois pas... C'est un excellent herboriste qui fait sécher et broie ses herbes lui-même pour fabriquer ses onguents et ses propres drogues. Il est excellent pour les infusions. C'est le petit-fils de Louis Hébert, qui était apothicaire. Il a appris cette science de son grand-père...

François, excédé, prit subitement la parole.

- Je connais un endroit à l'embouchure de la rivière où il y a quelques saules blancs. Cela conviendra-t-il ?

- En autant que ce soit l'écorce de jeunes pousses. Elles sont plus tendres.

Eugénie intervint.

- Ne craignez rien, docteur. Nous cultivons tous de la citrouille dans nos potagers. Quant à l'écorce de saule... nos voisins, les Langlois, connaissent une Indienne, une sorcière, qui est experte en plantes sauvages. D'ailleurs, elle est déjà venue me soigner quand j'ai eu de la fièvre. Elle a certainement ce que nous cherchons. Sinon, elle saura le trouver. Elle connaît les bois des environs...

Afin de calmer le petit qui pleurait toujours, le médecin sortit de sa trousse un morceau de sucre d'orge qu'il remit à l'enfant. Cette médecine de confection domestique était infaillible. Il en avait toujours en réserve. Quand sa femme faisait bouillir de l'orge pour préparer la soupe, elle ajoutait ensuite à l'eau du sucre des Antilles ou de la cassonade. L'eau de cuisson des betteraves donnait la couleur rouge. La préparation était rebouillie et coulée dans des moules en bois pour donner à la sucrerie la forme désirée.

L'enfant happa la gâterie avec vigueur, écorchant légèrement le doigt du docteur. Ce dernier se rendit alors compte que ses dents de lait avaient commencé à pousser et pouvaient blesser les mamelons d'Eugénie.

- Il faudrait frotter les gencives du petit avec une infusion de prêle. Sa dentition me semble d'une croissance exagérée pour son jeune âge. Et maintenant, Madame Allard, voulez-vous que je vous examine ?

Eugénie rougit. Elle regarda François et lui fit un signe de tête interrogateur. Mais avant que son mari n'ait eu le temps de répondre, Eugénie s'opposa vivement.

- Jamais de la vie, docteur !

Le médecin eut beau expliquer à François que son rôle était de soulager la souffrance, de panser les blessures, de pratiquer les accouchements et de combattre les maladies, et qu'il envisageait de déménager son cabinet à Charlesbourg pour mieux contribuer à l'effort de colonisation, Eugénie resta sur sa position, avec l'approbation de François qui renchérit :

- Il n'en est pas question, docteur. Ma femme a raison. Faites de votre mieux, sans examen.

Le médecin déposa sa trousse et regarda à distance la courbe du

corsage d'Eugénie. Les mamelons lui apparaissaient effectivement enflés, mais le docteur n'aurait pas su dire quelle en était la cause. Eugénie commença à s'empourprer. Le médecin devina son trouble.

- Alors, Madame Allard, pour vos crampes menstruelles, je crois qu'une infusion de racines de valériane est bien indiquée. Il y a aussi la feuille de persil lorsque l'on a des menstruations irrégulières. Les Indiens ne jurent que par le *castoreum*, c'est-à-dire les testicules de castor, pour provoquer les ordinaires de leurs femmes. Hum !

Le docteur avait mentionné cette pharmacopée pour démontrer la supériorité de la médecine européenne. La stratégie fit son effet. Eugénie le regarda avec inquiétude.

- Ne craignez rien, Madame, notre thérapeutique est plus civilisée. Nous nous contenterons de nos herbes. De cette façon, nous saurons bien vite si vous êtes enceinte.

Le médecin, absorbé par son art, continua avec dogmatisme :

- Je doute que votre voisine possède ces herbes médicinales. Mon apothicaire de Québec en dispose. D'ici une semaine, je reviendrai vous les apporter. Pour ce qui est de vos enflures, je crois qu'en infusant de la racine de griffes du diable, nous pourrions vous soulager assez rapidement.

Le docteur avait mentionné son remède avec une légère hésitation. Puis, il examina les autres enfants. Revenu dans la pièce principale devant le feu qui crépitait et sentait bon le bois d'érable, François offrit à boire au médecin, qui accepta. François prit des gobelets d'étain dans l'armoire et les remplit de bière. Les deux hommes bavardèrent. Le médecin complimenta François pour le superbe mobilier de la maison. Il lui répondit :

- C'est moi qui ai fabriqué les meubles. J'ai été apprenti ébéniste à Paris. Je confectionne des meubles sur commande.

Quand il fut question de ses honoraires, le médecin dit :

- J'aurais bien besoin d'un cabinet tout en hauteur, à plusieurs compartiments bien visibles, pour ranger mes remèdes. Pourriez-vous me fabriquer cela ? Évidemment, je vous paierai la différence.

François pensait déjà à la manière dont il allait s'y prendre. André-Charles Boulle avait un modèle particulier, qui combinait armoire et cabinet. Du merisier conviendrait honorablement.

- Avec grand plaisir ! dit-il, concluant l'entente en cognant son gobelet sur celui du médecin.

Quand Eugénie et François allèrent chercher les remèdes commandés aux Langlois, Odile s'informa de l'état de santé de la mère et de l'enfant.

- J'espère, Eugénie, que ce n'est pas trop grave. Les coliques, tu sais, ça peut être dangereux. Le nouveau docteur semble connaître son affaire, en tout cas. Je te dis que j'ai mis longtemps à la trouver, ton écorce de saule blanc.

- Merci, Odile.

- J'espère que le médecin n'a pas eu l'audace de t'examiner.

- Jamais de la vie, voyons !

- Tu as raison. Un médecin, c'est un homme, après tout !

Né en 1647 en Basse-Navarre, un territoire espagnol devenu français en 1589, le docteur Manuel Estèbe était arrivé au Canada en 1673. Il avait commencé à travailler chez un apothicaire de renom, rue du Sault-au-Matelot. Quatre ans plus tard, il avait épousé Léontine Laviolette en la paroisse de l'Ange-Gardien.

Le couple s'installa à Beauport où Manuel Estèbe ouvrit son premier cabinet de médecine. Il voulait se rapprocher de la population rurale plutôt que servir la bourgeoisie de Québec. Le docteur envisageait maintenant de déménager sa famille dans la nouvelle paroisse de Charlesbourg, qui n'avait pas de médecin. Manuel Estèbe cherchait le havre de paix qui pourrait permettre à sa femme et à ses deux enfants de s'épanouir. Il avait décidé d'y pratiquer deux jours par semaine.

À ce moment-là, le docteur Estèbe logeait avec le curé-desservant Glandelet, qui n'avait pas encore de presbytère, à la petite auberge de la postière, au Trait-Carré de Bourg-Royal. L'auberge était tenue par

D'élisma, sœur de Bertrand Chesnay, sieur de la Garenne et propriétaire de l'arrière-fief de Lothainville, sur la côte de Beaupré, un ami de Manuel Estèbe.

Le curé avait permis au médecin d'installer sa pharmacie et sa salle d'examen dans l'église, derrière l'autel, endroit qu'il appelait affectueusement « ma sacristie ». Le curé monopolisait les lieux le dimanche et les jours où il officiait les cérémonies de baptême, de mariage et les funérailles. Il laissait l'église au docteur lors de ses visites bi-hebdomadaires. Le curé-desservant Glandelet avait bien voulu accepter de partager l'église, afin que les subsides versés par le médecin puissent augmenter les revenus de la quête du dimanche.

Après sa visite d'urgence chez François Allard, le docteur se sentit troublé. Il était hanté par le souvenir d'Eugénie et souhaitait la revoir le plus rapidement possible. Il se rendit donc prestement à Québec, risquant ainsi d'épuiser sa jument noire sur les routes cahoteuses.

Quatre jours seulement après sa première visite, il était de retour à la ferme des Allard.

Manuel Estèbe était un homme élégant au visage racé dont les larges favoris accentuaient le port altier. Il avait le teint mat, héritage de son ascendance madrilène, et de longues mains adroites qu'Eugénie n'avait pas manqué d'observer.

Quand Manuel Estèbe se présenta de nouveau à la chaumière, François travaillait aux champs. Eugénie le fit entrer, mais contrairement à son habitude, elle ne héla pas François ni ne demanda à son visiteur de le rejoindre aux champs.

- Bonjour, Eugénie, lui dit le médecin. Comment va votre petit Georges ?

- Mon petit va mieux. La tisane de saule blanc lui a fait le plus grand bien. Je lui ai aussi préparé sa bouillie à la graine de citrouille, comme vous nous l'aviez recommandé. Au cours des derniers jours, j'ai préféré le sevrer pour soulager mes seins et éviter d'être la cause de ses coliques. Il a beaucoup pleuré les deux premiers jours, à cause du sevrage, mais maintenant ça va.

Le médecin saisit la balle au bond.

- Vos enflures... Est-ce que vos saignements sont revenus ?

- Les saignements, oui. Je ne suis donc pas enceinte. L'enflure semble se résorber.

- Il serait peut-être bon que je vous examine de plus près... par précaution.

Il avait lancé cette phrase avec délicatesse, d'une voix chaude qui donna le frisson à Eugénie.

Manuel Estèbe ne put résister à la tentation de poser ses mains sur les épaules d'Eugénie, qu'il serra avec force. Le contact dura une fraction de seconde. Saisie par l'audace du docteur, Eugénie, dans son émoi, s'esquiva aussitôt et laissa échapper :

- Oh ! Pas de cela, docteur.

Le médecin se rapprocha d'Eugénie, l'enlaça et la maintint contre sa poitrine. Elle résista, tentant de se détourner. Le médecin la fixa dans les yeux, chercha ses lèvres et lui murmura passionnément :

- Que vous êtes désirable !

Eugénie eut un brusque mouvement de recul. Elle se ressaisit rapidement et dit fermement au docteur :

- Sortez de la maison, docteur. S'il vous plaît, n'insistez pas, ou j'appelle mon mari.

Contrit, Manuel Estèbe saisit sa trousse et s'apprêta à sortir. Eugénie ajouta froidement :

- Il ne faut plus que cela se reproduise, docteur. Il vaut mieux que vous ne reveniez plus ici. Le petit Georges va mieux de toute façon.

- Bien sûr. Oubliez cet égarement de ma part, cela ne se reproduira plus.

Quelques semaines plus tard, le curé Glandelet annonça pendant la messe que le docteur Manuel Estèbe avait décidé de s'installer définitivement en la paroisse de Charlesbourg.

Quelques temps plus tard, Germain aborda François et lui demanda :

- Est-ce que ton petit Georges est encore malade ? Parce que j'ai vu la berline du docteur attachée à l'entrée de ta maison !

Intrigué, François décida d'en discuter avec Eugénie quand l'occasion se présenterait. Cela se produisit quelques jours plus tard. Eugénie venait d'apporter un breuvage chaud à son mari qui, une nouvelle fois, travaillait tard dans son atelier, à la lueur d'une grossière chandelle. François était en train de mettre la touche finale au meuble à étagères et à compartiments qu'il avait fabriqué pour le médecin. Il y avait longtemps que sa femme n'était pas venue lui rendre visite dans son atelier, dont le sol était recouvert de sciure de bois et de copeaux de rabotage.

- Tiens, François, dit-elle. Bois maintenant, c'est chaud. Cela te ragaillardira.

François se retourna et vit Eugénie vêtue de sa plus belle toilette de nuit. Son regard bleu était empli de tendresse. Une esquisse de sourire éclaira le visage fatigué de François.

- Merci. Ce n'est pas de refus.

- Ah ! Comme ça, tu as terminé le cabinet du docteur Estèbe ? Il est magnifique.

- Penses-tu qu'il sera content du résultat?

- Évidemment, François ! C'est une œuvre d'art, comme toujours. Tu gagnerais à être connu du grand Québec, tu sais.

- Même si cela impliquait que je doive m'absenter souvent?

- Pour le moment, tu dois être présent auprès des garçons. Ils sont encore si jeunes ! Ils ont besoin de leur père autant que de leur mère.

- Et pour toi, suis-je important?

- Quelle question ! Tu es mon mari.

- Seulement ton mari ?

- Et le père de mes enfants. Où veux-tu en venir ?
- Seulement le père de tes enfants ? Rien d'autre ?
- Que veux-tu que tu sois d'autre, François ? Tu es mon mari.
- M'aimes-tu encore, Eugénie ?
- Décidément ! Pourquoi penses-tu que je me sois vêtue de la jolie robe de nuit que Mathilde m'a offerte pour nos noces ?
- M'aimes-tu davantage que le docteur Estèbe ?
- À ce nom, Eugénie laissa tomber le gobelet de vin de cerise qu'elle tenait à la main. Le liquide se renversa sur le sol en se frayant un chemin sinueux parmi les résidus de bois.
- François ! Douterais-tu de ma fidélité ? Tu m'insultes. Je ne t'ai jamais trahi, François.
- J'ai confiance en toi. Cependant, je ne peux pas en dire autant du docteur.

Estomaquée, Eugénie répliqua :

- Tu n'as pas à t'en faire, François. Le petit va mieux et moi aussi. Le docteur ne reviendra pas.

- Pas cette fois-ci, mais une prochaine fois. Nous avons plusieurs enfants, Eugénie. Et puis nous pourrions en avoir d'autres, et la sage-femme Pelletier est bien loin...

Eugénie commençait à s'impatienter.

- Tu n'as qu'à être présent lorsqu'il reviendra.

- Je ne peux tout de même pas deviner quand il va venir à l'improviste !

La répartie de François avait été prompte et cinglante. Eugénie rougit.

- Que veux-tu dire, François ? répondit-elle. Que je reçois le médecin quand tu n'es pas là ? M'espionnerais-tu, par hasard ? Parce que si tu n'as plus confiance en moi, dis-le tout de suite.

- As-tu revu le médecin en mon absence ?

- Oui, je l'ai revu.

- Et pour quelles raisons ?

- Il est venu ici sans s'annoncer.

- Et tu lui as permis d'entrer...

- François, je t'en prie, c'est notre médecin.

- Et après ?

- Il s'est informé de la santé de George... et de la mienne.

- Nous y voilà ! T'a-t-il examinée ?

- Non, François.

- J'espère bien ! Est-ce tout ? Réponds, Eugénie. Que s'est-il réellement passé ?

- C'est délicat, François.
- Parle.
- Il ne s'agit pas de maladie... mais de.
- De quoi ?
- D'aveux.
- Comment ça, d'aveux? Qu'est-ce que vous vous êtes avoué?
- Oh ! François ! Je t'en prie. Moi, rien.
- Dis-le. Dis-le donc !
- Bien. Il m'a avoué qu'il me désirait. Immédiatement, je l'ai sommé de ne plus revenir, François.
- Vraiment, Eugénie ?
- Je te le jure, François.

François regarda Eugénie qui était bouleversée. Il continua :

- Comment ai-je pu douter de ta vertu ? Pardonne-moi. Il faut que je tire cela au clair.

Devant l'inquiétude évidente de sa femme, François ajouta :

- Bon. Allons nous coucher.

Les deux époux gagnèrent leur chambre. Bien qu'Eugénie eût revêtu sa tenue de nuit en dentelle, ils s'allongèrent côte à côte, sans se toucher, perdus dans leurs pensées respectives. Eugénie était heureuse que François ait fait preuve de jalousie. François tenait à elle, sans aucun doute. Juste avant de sombrer dans le sommeil, François sentit la tête de sa femme se blottir au creux de son épaule. Instinctivement, il lui caressa les cheveux. Il se revit alors au pied de l'autel, Eugénie à ses côtés, souriante dans sa robe de mariée. François sourit aussi à ce souvenir, et s'endormit.

Le lendemain, il attela sa jument et se rendit au village pour porter

son cabinet au médecin. Quand il se présenta, le docteur Estèbe était en consultation. Celui-ci apparut enfin, avec à la main une poule qu'il venait de recevoir comme gages.

- Monsieur Allard ! Je vois que vous êtes venu me livrer mon cabinet de remèdes. Eh bien, nous sommes quittes.

- Pas tout à fait, docteur. Nous avons convenu que vous me paieriez la différence.

- Et que me reprochez-vous pour mettre mon honnêteté en doute ? Sachez qu'un médecin de campagne donne beaucoup plus qu'il ne reçoit pour son labeur !

- Et vous, sachez, docteur, que de troubler vos patientes par des aveux est tout aussi blâmable qu'une erreur médicale. C'est même pire !

- Que voulez-vous dire ?

- Ma femme, Eugénie, m'a raconté les aveux amoureux que vous lui avez faits, en profitant de mon absence.

Le docteur devint aussi pâle que les murs blanchis à la chaux de la salle d'examen. Muet, il laissa François continuer.

- En conséquence, je vous défends de vous présenter à la maison, à moins que j'aille moi-même vous chercher. Je pense que vous serez soucieux de sauvegarder votre réputation.

- Qu'est-ce à dire ?

- En clair, docteur, que si vous passez outre mes interdicts, je devrai vous dénoncer à l'archevêché. Et que vous en subirez les conséquences. Vous pourriez être dénoncé en chaire ou excommunié.

Le médecin respirait difficilement. Il épongea son front, prit une grande inspiration et répondit :

- Entendu, Monsieur Allard. Je ne retournerai plus chez vous. À l'avenir, vous viendrez me consulter dans mon cabinet. Mais, *por favor*, n'en dites rien, surtout pas à ma femme !

Eugénie n'osa jamais demander à François ce qu'il avait dit au médecin, et le couple ne reparla plus de cet épisode. À partir de ce moment, Eugénie regarda François avec encore plus d'admiration.

Chapitre XV

La fête des Morts (Agochin atiskein) -

En octobre 1684, pour fêter la fin des récoltes et remonter le moral de Thomas qui n'allait pas mieux, Eugénie et François invitèrent le couple Frérot à les accompagner à l'île d'Orléans pour rendre visite à leurs nombreux amis. François voulait retrouver son frère de sang, le Huron Houatianonk, et souhaitait le présenter à son cousin. Comme d'habitude, Odile et Germain Langlois acceptèrent de garder les enfants Allard, et Mathilde et Guillaume-Bernard, les enfants Frérot.

Leur visite coïncidait avec la fête des Morts et l'été des Indiens.

Après avoir rendu visite aux Asselin à la seigneurie de Lirec, les quatre amis se dirigèrent vers le village huron de *Wendake**. Eugénie voulait revivre les moments inoubliables de sa vie d'institutrice en se rendant à la petite école qui avait dû être agrandie, car l'île d'Orléans accueillait régulièrement de nouveaux colons. Eugénie avait tellement parlé de l'école à Anne que cette dernière se faisait une joie de la visiter.

En chemin, ils s'arrêtèrent à la croix au pied de laquelle Eugénie et François s'étaient avoué leur amour. Ce pèlerinage sembla tellement charmant à Anne qu'elle confessa à Eugénie que Thomas l'avait embrassée pour la première fois sur une des petites îles de l'archipel de Boucherville. Depuis ce temps, le chant caractéristique des merles à la fin du printemps lui évoquait son premier et seul amour.

Le cœur incarnat de Jésus sur la croix avait besoin d'un rafraîchissement. Comme tout bon sculpteur, François se fit un devoir de gratter et de polir le bois pour lui redonner son lustre d'origine. Eugénie, Anne et Thomas en profitèrent pour se promener sur le rivage. Ils apprécièrent la symphonie du vent balayant les galets et l'impression de sérénité dégagée par les troncs desséchés par le soleil et le sel sur la grève.

Le village huron n'était pas très loin de l'école. Eugénie et François s'étonnèrent de ne croiser personne sur leur chemin. Les huttes et la longue maison étaient désertes, mais des chaudières contenant d'importantes quantités de nourriture étaient sur le feu. Eugénie soupçonnait qu'un festin se préparait.

Dans un coin, une vieille Indienne malade était alitée. Elle reconnut Eugénie à la couleur de ses yeux et de ses cheveux.

- *Daiar, Ninque, Daiar*, lui dit-elle, ce qui signifiait: «Venez, Madame, venez. »

Elle indiqua à Eugénie que la tribu se trouvait au cimetière sacré pour libérer les âmes des morts de leur séjour terrestre, comme c'était la coutume chez les Hurons. Elle l'informa qu'elle pourrait les rejoindre en suivant le sentier qui longeait l'île sur le bord du fleuve.

La vieille Indienne demanda à son petit-fils, resté auprès d'elle pour lui tenir compagnie, d'accompagner Eugénie, François, Anne et Thomas. Ils rejoignirent rapidement le cortège qui avançait lentement, conduit par Houatianonk.

Le cimetière sacré était situé vers la pointe est de l'île, là où les forts courants du fleuve venaient battre les galets du littoral au moment des marées. Ponctuellement, le cortège s'arrêtait pour écouter les éloges funèbres des disparus.

À l'occasion de cette fête, les Hurons étaient vêtus de leurs plus beaux atours, tuniques, jambières et robes de peau de renard avec des broderies de crin d'original, et des mocassins assortis pour les squaws. Les motifs rouges et noirs ornant leurs vêtements étaient géométriques et mettaient en valeur leur corps athlétique. Les robes des hommes transportant les sacs d'ossements portaient la marque de leur clan.

À leur mort, les Hurons n'étaient pas mis en terre mais enveloppés dans des tuniques de peaux de castor et déposés sur des plateformes de trois ou quatre mètres de hauteur, au cimetière temporaire près du village. Lors de la fête des Morts, tous les douze ans, on décharnait les os et on jetait ce qui restait des chairs et des vêtements en lambeaux au feu. Puis, on empilait les os dans des sacs en peau. Les villageois entreprenaient alors le pèlerinage vers la fosse commune, dans le cimetière sacré. Ils avançaient, regroupés par familles, chacune d'elles comprenant une vingtaine de membres. Le chef de famille et ses fils

portaient les sacs contenant les ossements et des objets ayant appartenu aux défunts, tandis que les femmes gémissaient pour signifier la douleur du départ définitif.

Arrivés au cimetière, les Hurons déchargeaient leurs sacs et les nombreux présents qu'ils voulaient offrir à leurs disparus. Puis ils entamaient un long festin, accompagnés des âmes des défunts.

Le lendemain matin, ils déposaient les restes de leurs morts dans une fosse commune, les recouvrant de nattes d'écorce et de sable.

Quand Houatianonk reconnut Eugénie et François, il s'éloigna momentanément du défilé et salua son frère de sang, qu'il avait surnommé Cœur d'Ours.

- *Saconcheta, saconcheta*, dit-il, pour les inviter au festin.

François lui présenta alors Thomas et Anne.

- Mon frère huron doit connaître le fils de mon oncle, Thomas, et sa squaw, Anne.

Houatianonk les dévisagea de ses yeux perçants. Après quelques secondes qui leur parurent interminables, il répondit :

- *Hau*.

Son sourire, quoique carnassier, soulagea les visiteurs. Il s'adressa subitement avec force à ses congénères, tendant le menton en direction des Blancs.

- *Hau, hau*, fit-il.

Ce à quoi les Hurons répondirent, tous en chœur :

- *Hau, hau*.

Houatianonk reprit alors la tête du cortège jusqu'au cimetière sacré. Une fois sur place, les représentants de chaque famille firent l'éloge funèbre des disparus, ponctué de lamentations. Puis Houatianonk prit la parole.

- Mes frères Hurons, les âmes de nos pères, mères, frères, sœurs, fils et filles s'en vont retrouver le Grand-Esprit pour toujours. Ils continueront ainsi à vivre en paix dans un monde meilleur. C'est le sort qui nous attend tous. Ne soyez pas tristes de leur départ ! Ils chasseront dans les bois sacrés pour l'éternité, là où le gibier et le poisson abondent. Retournons au village festoyer en leur mémoire pour qu'ils fassent un voyage favorable vers le pays des morts. J'ai dit.

- *Hau ! Hau ! Hau !* répondirent en chœur les Hurons.

Comme les chrétiens, les Hurons croyaient en la vie éternelle après la mort.

Le trajet de retour fut beaucoup plus rapide, tout le monde ayant hâte de festoyer. Danses, chants et discours animèrent la fête. On se passa le calumet pour entrer en contact avec les âmes des disparus.

Houatianonk était heureux d'accueillir Eugénie, François et leurs cousins à l'occasion de ce grand événement. Comme c'était la coutume avec les invités de marque, on offrit à Eugénie une robe de peau de castor et quelques colliers de porcelaine. Puis Houatianonk lui demanda de chanter une mélodie française, ce qu'elle fit avec brio, à la grande joie des Indiennes qui se mirent à chanter avec elle. Eugénie fut impressionnée par la superbe voix de certaines d'entre elles. Quand Eugénie demanda à Anne de se joindre à la chorale improvisée, celle-ci refusa tout net, ce qui déplut fort aux vieilles Huronnes, pour lesquelles l'esprit de clan était une priorité.

Lors du banquet, Houatianonk confia à François que la tribu comptait se rendre à la pointe est de l'île pour pêcher le poisson qui frayait à cette période de l'année, afin de le boucaner. Il invita son frère de sang à l'accompagner.

L'économie du peuple huron était en grande partie fondée sur la pêche. Les grandes expéditions s'effectuaient à l'automne, lorsque la température était encore clémente et que des couleurs chatoyantes embellissaient la nature. On jetait les filets au large d'un canot ou on les disposait devant de petits barrages. La pêche à la ligne avec un hameçon d'os était aussi pratiquée pour les grosses prises.

La fête dura jusqu'à l'aube. Des danseurs tournoyaient autour du feu en levant leurs poings vers le ciel, en tapant du pied et en hurlant à tue-tête des cris de victoire.

À la fin de la nuit, on dégusta un chien cuit et on réserva la tête pour Eugénie, François, Anne et Thomas. Les Français goûtèrent au ragoût avec dédain, le cœur au bord des lèvres.

Au matin, Anne insista auprès d'Eugénie pour quelle l'amène visiter la petite école. Les deux femmes s'y rendirent sans Thomas et François qui se remettaient à peine de leur nuit festive. Ces derniers accompagnèrent toutefois Houatianonk, qui organisa pendant la journée pour ses Braves, un concours d'adresse à l'arc en chassant le canard au vol. Une partie de crosse compléta l'olympiade.

Une fois à l'école, impressionnée par le courage démontré par Eugénie, Anne lui dit :

- Je n'aurais jamais pu en faire autant, Eugénie. Jamais. Tu as toute mon admiration.

En fin de journée, on se rendit à la pointe est de l'île d'Orléans, où l'on dressa le campement. On prépara un feu pour la tente d'Eugénie, François, Anne et Thomas. Eugénie et Anne étaient les seules femmes du groupe. Elles étaient les invitées spéciales de Houatianonk. On fuma toute la soirée et on écouta religieusement les invocations du sorcier.

La pêche débuta à l'aube. On avait remis à François et à Thomas un fusil, une corne de poudre et des balles pour qu'ils tuassent des oies blanches, au cas où ils en apercevraient au milieu des hautes herbes et des tiges de jonc.

François prit place dans le canot de Houatianonk, un filet à ses pieds, près de son fusil. Thomas, pour sa part, faisait équipe avec le cousin de Houatianonk. On avait choisi de canoter au jusant du fleuve.

Alors que leur esquif dépassait les hautes herbes pour parvenir aux premiers rochers encerclés de remous, une énorme bernache surgit devant le canot. Plein d'empressement, François saisit prestement son mousquet, se leva, au risque de compromettre l'équilibre du canot d'écorce, et tira. Le recul lui fit faire un faux pas. Il s'empêtra dans le filet et tomba dans l'eau froide du fleuve, entraînant Houatianonk dans sa chute.

François disparut sous l'eau, ses deux pieds s'enfonçant dans la glaise. L'eau était glaciale. Les occupants des autres canots, alertés par la détonation et les cris de leur chef, rejoignirent les naufragés avec force exclamations et cris.

- François, François ! hurla Thomas en se levant.

Il fut immédiatement rappelé à l'ordre par son coéquipier qui le fit rasseoir en criant. Un Huron se jeta immédiatement à l'eau i pour secourir son chef et son invité de marque. Houatianonk, qui était beaucoup plus résistant que François à l'eau glaciale, parvint à monter dans un autre canot et dirigea l'opération de sauvetage, une couverture de laine sur les épaules. Le sauveteur repéra

François qui venait de sortir la tête de l'eau et qui, la bouche grande ouverte, aspirait tout ce qu'il pouvait d'air. Houatianonk le hissa dans son canot et le ramena jusqu'aux galets.

Soulagé, Thomas s'écria :

- Bonne sainte Anne, merci !

Une fois sur la grève, on pendit François par les pieds à une branche d'arbre. Il était déjà bleu d'hypothermie. On emplit alors une outre de fumée de tabac qu'on introduisit dans le rectum de François à l'aide d'une canule en écorce de bouleau. Thomas commençait à s'inquiéter, se rappelant les souffrances qu'avait dû endurer son frère Jacques, torturé par les Iroquois.

Le remède fit effet, et François vomit l'eau qu'il avait avalée. On le remit alors sur pied et Eugénie, aidée d'Anne, l'enroula dans une couverture et l'installa près du feu crépitant de bois de cèdre. Eugénie, effrayée par la mésaventure de François, conclut :

- Retournons vite à Bourg-Royal. Il en est grand temps, si les garçons veulent revoir leur père !

La curieuse médecine huronne ne s'arrêta pas là. Le sorcier se mit à tourner en dansant autour du feu et y jeta des branches, des herbes et des feuilles de tabac qui produisirent une fumée épaisse. Il psalmodiait des prières, accompagné d'un hochet de dents de castor qui imitait le bruit de la crécelle. À la fin de sa litanie, il se retourna vers François et lui dit, en lui lançant son hochet :

- Tu mourras noyé au large de l'endroit où tu es tombé du canot. Aussi loin que l'écho porte la voix, dans les forts courants. C'est le dieu poisson, qui a l'apparence de l'anguille, qui me l'a dit.

François, encore sous le choc, ne prit pas toute la mesure de cette prophétie macabre, pas plus que Thomas. Pour remercier l'oki* de François de l'avoir gardé en vie, on organisa un festin où la bernache fit office de poule au pot.

Après avoir remercié Houatianonk pour avoir sauvé la vie de François, pour son hospitalité et pour avoir fumé le calumet de la fraternité avec les Hurons, les Français reprirent le chemin du retour. Avant de les quitter, Houatianonk s'informa de la santé d'Onaka, sa nièce.

- J'espère qu'Onaka est heureuse de servir le dieu des Français. Dis-lui, Aata, que ses frères et ses sœurs hurons la saluent et se souviennent de son sourire. Dis-lui aussi, Aata, qu'elle restera toujours dans nos cœurs, comme l'oiseau est accroché à la branche.

Eugénie lui répondit :

- J'irai lui rendre visite au nom de son oncle. Je lui remettrai une plume d'oie pour qu'elle pense à sa famille huronne lorsqu'elle la portera dans ses cheveux.

Eugénie et François avaient hâte de retrouver la chaleur et le confort de leur foyer de Bourg-Royal. Sur le chemin, ils firent un détour par le chantier de construction du nouveau couvent de la congrégation Notre-Dame, fondée par mère Bourgeois. Mathilde avait mentionné ce projet à Eugénie, et celle-ci voulait le constater de ses propres yeux. L'archevêché avait également décidé d'adjoindre au couvent une école régulière. Les travaux de construction étaient dirigés par Jacques Asselin. Eugénie fut choquée d'apprendre que les petits Hurons n'y seraient pas admis.

Malheureusement, mère Marie de l'Incarnation n'était plus là pour influencer les décisions plutôt conservatrices de l'archevêché. C'était grâce à elle qu'Eugénie avait pu enseigner aux petits Amérindiens. Perdue dans ces pensées, la jeune femme eut soudainement envie d'enseigner aux enfants de la paroisse de Charlesbourg et des environs.

Chez Louise et Jacques Asselin, Eugénie et François eurent la surprise d'apprendre le mariage prochain de Marie-Noëlle Baril avec un colon de l'île, un fils de Robert Gagnon. La tradition normande se perpétuait.

Les Allard et les Frérot restèrent quelques jours chez les Asselin et assistèrent au mariage où ils retrouvèrent tous leurs amis de l'île d'Orléans. Mathurin Baril, à la fois père de la mariée et beau-frère du marié par sa femme Elisabeth, rayonnait. Il vivait toujours à Sainte-Anne-de-la-Pérade, avec sa femme et leurs nombreux enfants.

Marie-Noëlle avait pris François par surprise en lui demandant de sculpter leurs alliances. Il avait choisi pour ce faire une branche de merisier, bois qui aurait la durabilité du mariage.

Après la noce, Eugénie et François retournèrent chez eux en compagnie de Jean Roussin et de Madeleine Giguère, les parents de Louise Asselin et d'Angélique, qui, elle, demeurait avec sa marmaille à Château-Richer, tout comme ses parents. Le couple avait retrouvé un semblant de sérénité, car la santé chancelante de Jean Roussin l'obligeait à rester à la maison.

Angélique avait épousé un capitaine au long cours, petit-fils d'Abraham Martin. Il était souvent absent, et Angélique peinait à s'occuper seule de ses sept enfants aux taches de rousseur, ce qui faisait dire à sa mère :

- Les hommes sont tous pareils. Ils ne s'intéressent qu'à nous faire des petits. Après la bagatelle, ils déguerpissent. Comme ton père, Angélique !

Les quatre enfants Allard furent heureux de retrouver leurs parents, tout comme les enfants Frérot, dont le père avait été décidément ragaillardi par ses vacances.

Chapitre XVI

Une décision déchirante -

Thomas et Anne Frérot étaient installés à Bourg-Royal avec leurs enfants. François aidait Thomas aux travaux de la ferme, et leurs familles se fréquentaient le plus souvent possible. Leurs enfants se considéraient pratiquement comme frères et sœurs, et Eugénie et Anne étaient devenues les meilleures amies du monde, au grand dam d'Odile Langlois.

Elles se rendaient à Québec chaque semaine pour vendre sur le marché de la place Royale les produits de leur ferme : légumes, fruits, pain, crème, beurre, confitures et pâtés de gibier. Elles en profitaient pour rendre visite à Mathilde, qui les accompagnait parfois au marché.

Un jour, les trois amies eurent le loisir d'assister à une représentation des *Plaideurs*, une pièce du grand tragédien Racine qui s'était aventuré dans la satire des mœurs judiciaires ... du siècle. Eugénie fut particulièrement impressionnée par la prestation des comédiens. Anne et Mathilde lui répondirent en plaisantant que, avec

son maintien altier, elle pourrait trouver, au théâtre, un autre moyen d'exprimer ses talents artistiques.

Eugénie menait une vie agréable auprès de François. Malheureusement, elle fit une autre fausse couche. Devant sa tristesse, Anne affirma :

- Je suis certaine que ton prochain enfant sera une petite fille, Eugénie ! Mon intuition ne me trompe jamais.

Comme il n'y avait pas d'école dans les campagnes de la colonie, on demanda à Eugénie de donner une instruction rudimentaire aux enfants de la paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg. Son travail enthousiasma les autorités, si bien qu'elle reçut une lettre de monseigneur de Laval la félicitant de son implication. Le prélat souhaitait qu'Eugénie ouvrît une véritable école élémentaire, comme il l'avait fait lui-même en 1674 à Château-Richer. Il avait, de plus, l'intention de créer une école des arts et métiers.

La paroisse organisa une première kermesse afin de récolter des fonds pour la construction de l'école. Thomas fut nommé trésorier. Ce dernier avait réussi, du moins en apparence, à retrouver une certaine joie de vivre, surtout depuis la naissance récente du petit Louis qui égayait la maison du Trait-Carré. Les Frérot étaient devenus des amis proches de Mathurin Villeneuve et de Catherine Lemarché, son épouse. Le couple, qui avait eu douze enfants en treize années de mariage, en avait perdu huit en bas âge. Mathurin aidait Thomas à cultiver son lot. Pour ainsi dire, il payait lui-même le loyer que lui devait Thomas pour sa terre. À Noël, il lui offrit même un cochon.

Cependant, Thomas, notaire de profession, était commerçant dans l'âme. Il n'avait rien du colon. Anne, sa femme, était très attachée à la ville de Québec. Sans être mondaine, elle ne se voyait pas effectuer les travaux de la ferme. Cette nouvelle situation n'enchantait donc pas le couple. Thomas chercha à investir dans la construction de barques avec Jean Langlois, le cousin de Germain, mais il fut incapable de trouver le crédit nécessaire pour garantir sa participation. Il nourrit ensuite le projet de construire une tuilerie sur un site qu'il avait trouvé avantageux le long de la rivière Saint-Charles. Cette initiative fut malheureusement jugée prématurée par le Conseil souverain.

Thomas retomba dans un désespoir proche de la léthargie. Anne devait voir à tous les travaux de la ferme et de la maison. Leurs trois premiers enfants, Marie-Renée, treize ans, Charles, douze ans, et

Charlotte, dix ans, n'apportaient qu'une aide d'appoint. Elle se confia à Eugénie.

- Si le Seigneur m'entend, j'aimerais bien que notre petit Louis soit le dernier. Je suis épuisée. En trois années, Thomas ne s'est pas encore remis de la mort de Clodomir. Je ne sais plus quoi faire... As-tu une idée ?

- Nous devrions en parler à Madeleine d'Allonne, suggéra Eugénie. Thomas n'aime pas la terre, cela se voit. Il a le commerce dans le sang. Il pourrait naviguer avec monsieur de La Salle, visiter des territoires de traite, par exemple.

Anne s'imaginait déjà passer des années sans son mari qu'elle aimait tant. Comment ferait-elle pour élever seule sa famille et pour assumer toutes les responsabilités que partagent habituellement mari et femme? Quelle serait la réaction des enfants? Louis n'était qu'un bambin... Reconnaitrait-il son père à son retour ? Et si Thomas, envoûté par une autre femme, décidait de ne plus jamais revenir?

La suggestion d'Eugénie assombrit le moral d'Anne et aggrava son insomnie. Elle finit par en parler à Thomas qui ne voulut rien entendre. Il aimait trop sa famille. Sa dépression s'accroissait de jour en jour.

Anne, de plus en plus inquiète pour son mari, ordonna à ce dernier de considérer toutes les options envisageables. Ce fut alors qu'ils eurent une idée.

Gustave Précourt était le marchand de fourrure le plus redouté de la colonie. On l'accusait d'escroquer de fortes sommes à ses associés, de trafiquer avec les Indiens, de faire de la contrebande avec les Anglais et de soudoyer les autorités coloniales pour étouffer tout blâme. Il possédait plusieurs seigneuries près des Trois-Rivières, notamment celle de la *Rivière-du-Loup*^{*}, territoire que Thomas connaissait bien pour y avoir déjà habité, ainsi qu'à Lachenaye, au confluent du fleuve et de la rivière des Prairies.

Gustave Précourt, qui portait le titre de sieur de Lachenaye, avait décidé, en 1682, d'acquérir la *Compagnie du Nord*^{*} qui appartenait aux fils de Charles Le Moyne, seigneur de Longueuil, et dont Pierre Le Moyne d'Iberville, un intrépide et valeureux explorateur qui détestait les Anglais, était le principal actionnaire.

De 1675 à 1681, Précourt avait possédé les droits de la Compagnie de la Ferme, s'assurant ainsi le monopole de la traite du castor au Canada, excepté dans les territoires de la baie d'Hudson, qu'il voulait conquérir à tout prix.

Thomas savait qu'il pouvait proposer un marché au redoutable marchand, car il avait lui-même fondé et dirigé la Compagnie française de la baie d'Hudson avec Radisson et Des Groseilliers. La défection de ses collaborateurs peu de temps après au profit de l'Angleterre avait mis un terme à l'aventure.

Anne avait convaincu son mari de s'arranger pour obtenir le monopole de la traite du castor dans les territoires de la baie d'Hudson, puis d'en faire un duopole avec le riche marchand en échange de la seigneurie de Rivière-du-Loup, en autant que Gustave Précourt lui permette de faire la trappe sur le territoire des Grands-Lacs.

Le sieur de Lachenaye avait acheté la propriété au vicomte Mannereuil lorsque celui-ci avait projeté de rentrer en France; il revînt à Rivière-du-Loup quelques années plus tard. Le vicomte y avait fait construire une maison et quelques bâtisses capables d'abriter un poste de traite. Le sieur de Lachenaye y avait pour sa part ajouté cent cinquante arpents de terre de prairies et de labour. Quelques familles y habitaient, notamment celle du sabotier François Banhiac dit Lamontagne, le mari de la sage-femme Marguerite Pelletier.

Anne discuta avec Madeleine d'Allonne de la meilleure stratégie pour obtenir le monopole dans la baie d'Hudson. Cette dernière recommanda que Thomas rendît visite au roy Louis XIV lui-même, ainsi que l'avait fait Cavelier de La Salle pour revendiquer la propriété du fort Frontenac, confisquée par le gouverneur de La Barre, trafiquant notoire de fourrure. Non seulement La Salle avait-il eu gain de cause, mais il avait également pu convaincre le roy, qui s'intéressait à l'or des Espagnols, de la possibilité d'installer une colonie française à l'embouchure du Mississippi. Louis XIV lui avait fourni deux navires, le *Joly* et *Y Aimable*, ainsi que cent soldats.

Thomas aurait préféré succéder à Jean Talon en tant que seigneur de Beauport, mais la seigneurie avait été scindée en deux et n'était plus disponible.

Thomas rendit donc visite au marchand pour lui faire sa proposition. En plus de la seigneurie de Rivière-du-Loup, il exigea le droit de traite de la fourrure dans les Grands-Lacs, qui étaient l'exclusivité de Gustave Précourt, et d'obtenir son comptoir à Ville-Marie ainsi que le titre de sieur de Lachenaye. Ce titre de noblesse était indispensable pour que Thomas pût être reçu par le roy, même s'il allait être introduit par Jean Talon et recommandé par le grand explorateur Cavelier de La Salle.

Le riche marchand pourrait s'acheter sans difficulté un autre titre de noblesse, plus prestigieux encore.

Cavelier de La Salle accepta le marché mais y ajouta une condition : si Thomas échouait à convaincre le roy, il devrait travailler pour lui comme gérant général de ses commerces, Jusqu'à sa mort ; il était alors âgé de cinquante ans. Le pari était risqué, mais Thomas y consentit. Le contrat fut rédigé par le notaire Rageot devant Guillaume-Bernard Dubois de L'Escuyer, procureur général de la colonie, témoin de Thomas. Gustave Précourt en fut très impressionné.

Thomas avait l'intention de revenir au printemps suivant. En prenant le bateau au début de septembre, il aurait le temps d'accomplir sa mission.

En plus de présenter sa requête au roy, Thomas voulait rendre visite à sa famille en Normandie. Il décida de rencontrer au plus vite, à Versailles, l'ancien intendant Talon, devenu premier valet de la garde-robe du roy, pour lui demander de l'introduire à la cour et de lui en expliquer les rouages. Il espérait que Talon accepterait de demander en son nom l'autorisation d'exploiter les territoires de traite de la fourrure de la baie d'Hudson.

Thomas avait obtenu des lettres de recommandation du gouverneur Denonville et de monseigneur de Laval, qui assuraient le roy de son intention d'évangéliser les Sauvages du Nord, appelés Cris. De plus, il comptait rappeler au roy que les Anglais revendiquaient ces territoires de la baie d'Hudson et pouvaient à terme s'en servir pour financer leur effort de guerre contre les Français. Cela ne manquerait pas de le convaincre, Thomas en était certain.

Mathilde s'était fait un devoir d'inviter Anne à habiter chez elle pendant que Thomas serait en France, et Guillaume-Bernard lui avait promis de faire le suivi de ses affaires. En plus des taxes, Thomas avait encore des fournisseurs et des employés à payer. La cassette de

Guillaume-Bernard était bien garnie.

Après une petite fête organisée par Mathilde en l'honneur de son départ, Thomas s'embarqua sur le premier bateau en partance pour la France, le *Lothaire*, appelé ainsi en mémoire de l'empereur du même nom, fils de Louis le Pieux. Le *Lothaire* avait été traité à la chaux pour tuer le virus de la *fièvre pourpre* et on y avait stocké des caisses de citron en provenance des Antilles pour prévenir le scorbut. Thomas emportait aussi quelques tonnelets de rhum, cadeau de Guillaume-Bernard, qui lui seraient utiles pour s'introduire à la cour.

La petite rade de Québec était déjà encombrée de canots chargés de fourrures et de quelques voiliers prêts à se diriger vers la mer. Des rafales de vent secouaient les embarcations par intermittence et réveillaient les voiles. Les embruns fouettaient le visage.

Le quai de Québec bourdonnait d'activité malgré le climat inhospitalier de l'automne. Pendant que les débardeurs chargeaient les chalands de hardes, de sacs de farine, de nourriture et de cargaisons de fruits, les vendeurs ambulants informaient avec emphase les voyageurs de ce qu'ils devaient absolument se procurer pour la traversée. Plusieurs religieux entonnaient des litanies de prières et de psaumes réconfortants. Les curieux se mélangeaient aux familles des passagers en partance pour le vieux monde. Un officier et sa milice encadraient une file d'Iroquois enchaînés, condamnés aux galères. Les bestiaux beuglaient au loin, et c'était à coups de fouet qu'on les obligeait à gravir la passerelle du bateau pour les mettre en cale.

Le *Lothaire* était d'une taille impressionnante. Ses gréements sifflaient déjà et, au sommet des haubans, un marin scrutait l'horizon pour tenter d'identifier des vents favorables. Les vagues claquaient contre sa coque et éclaboussaient les passagers qui avaient pris place dans les chaloupes. Sur le quai, le vent soulevait de manière indiscreète les robes et les soutanes.

Anne et les enfants avaient accompagné Thomas dans le carrosse aux armoiries des Ailleboust, que le procureur général avait bien voulu mettre à leur disposition. Lui-même ainsi que Mathilde, Eugénie et François suivaient dans un fiacre.

Marie-Renée, Charlotte et Charles Frérot entouraient leur père sans trop savoir que dire. Thomas caressait la tête de Louis, dans les bras de sa mère, en silence. Anne, pleine de nervosité, essayait d'animer la

conversation.

- Tu as bien avec toi le bonnet de marin que Marie-Renée et moi t'avons acheté la semaine passée à la boutique Leclerc, n'est-ce pas? Les nuits sont froides et les vents peuvent être violents. Il n'y a pas que le scorbut qui rende malade. Ah oui ! pour ton cou, as-tu avec toi l'écharpe que je t'ai tricotée ? Tu sais, la grise.

Lorsque le responsable de l'embarquement appela le sieur de Lachenaye, les enfants encerclèrent leur père pour le retenir. Des larmes coulèrent sur les joues de Thomas quand Charlotte s'écria :

- Papa, papa, ne pars pas ! Reste avec moi. Je ne veux pas que tu partes.

Immédiatement, Marie-Renée prit sa sœur par le bras. Charles, plus raisonnable, demanda à son père de lui rapporter un souvenir, une épée de mousquetaire ou un sabre turc. Thomas promit. Son aînée lui réclama alors un chapeau à la mode de Versailles.

Thomas devait embarquer dans la chaloupe. Il salua de la main ses amis restés dans le fiacre puis se tourna vers sa femme. Celle-ci se jeta dans ses bras et l'étreignit en lui réclamant un baiser.

- Je t'aime, mon amour. Prends bien soin de toi. Je suis certaine que tu obtiendras tout ce que tu souhaites.

Anne eut voulu que cet instant durât éternellement. Mais Charlotte intervint :

- Moi aussi, je veux embrasser papa.

Anne et Thomas se mirent à rire. Thomas s'approcha de sa fille et lui dit:

-Veille sur ta maman. Tu sais que je l'aime beaucoup, ta maman ?

- Oui, beaucoup. Comme moi !

- Oui, ma chérie. Comme toi: très fort. J'aime très fort maman.

Anne les écoutait, les yeux pleins de larmes. Lorsque Thomas la regarda, elle vit dans son regard l'immense tendresse qu'il lui portait

et en fut touchée droit au cœur. Elle avait peine à retenir ses sanglots.

Le signal du départ définitif fut donné lorsque Charles cria à tue-tête, repris par ses sœurs :

- Je t'aime, papa !

- Moi aussi, leur répondit Thomas. Je penserai à vous à tous les jours. À bientôt !

Anne savait bien que « bientôt » signifiait en l'occurrence « dans plusieurs mois », voire « dans quelques années ».

Les marins hissèrent la voile de misaine et le *Lothaire* quitta la rade, laissant derrière lui un profond sillon dans les flots bleus du Saint-Laurent. Trois autres voiles furent hissées dans des claquements assourdissants et propulsèrent le navire vers le large.

Les passagers, le visage trempé par les embruns, cherchaient à apercevoir les leurs pour une dernière fois. Certains se demandaient s'ils avaient pris une bonne décision en choisissant de rentrer en France. C'était le cas de Thomas. « Et si je ne revoyais plus les miens ? se disait-il. Pourquoi les ai-je abandonnés ? Que me réserve cette traversée ? Aurais-je par égoïsme privé ma famille de son chef ? »

Pris de remords, il se mit à pleurer doucement et alla se réfugier près de la proue, cherchant l'oubli et le réconfort dans l'immensité océane.

Sur le quai, les enfants de Thomas agitaient encore leurs mains gantées. Ils ne pouvaient quitter le *Lothaire* du regard, ils eurent l'impression de reconnaître leur père qui montait au bastingage et de l'entendre les appeler au milieu des cris des marins. Guillaume-Bernard leur prêta sa lunette d'approche pour qu'ils essaient d'entrevoir leur père une dernière fois.

Une fois le bateau hors de vue, tous se rendirent chez Mathilde et Guillaume-Bernard pour déjeuner. Chacun y alla de son commentaire sur le courage dont faisaient preuve Anne et Thomas. Eugénie coupa court à cette conversation lorsqu'elle se rendit compte qu'Anne était au bord des larmes.

Sur le bateau, on demanda à Thomas d'escorter jusqu'à La Rochelle une quinzaine d'Iroquois qui seraient envoyés aux galères françaises.

L'administration coloniale voulait montrer à ses ennemis qu'elle ne plaisantait pas.

La traversée dura plus de six semaines et personne ne souffrit de maladie. L'équipe ne fit aucune mauvaise rencontre en mer, et il ne survint pas d'insurrection des Iroquois, ce que Thomas estima de bon augure pour sa mission.

Du bateau, il revit enfin avec ravissement apparaître les côtes de sa vieille France.

Des chalutiers et des goélettes longeaient les quais du port de La Rochelle et des navires de guerre mouillaient, ce qui signifiait que la France se méfiait toujours de l'Espagne.

À la descente du bateau, la cohorte d'Iroquois créa un véritable émoi. La foule se rassembla sur le quai pour observer les étrangers de plus près. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et chaussés de mocassins en loup-marin, et leur crâne était presque entièrement rasé pour leur éviter d'être scalpés.

Les scalps étaient aussi des trophées de guerre. On les pendait ensanglantés au ceinturon. Plus on possédait de scalps, plus on était admiré et craint. Le scalp permettait aussi de s'assurer que l'ennemi ne pourrait plus revenir à la vie : en arrachant son cuir chevelu, on pensait lui enlever sa mémoire terrestre. Le scalp était parfois exécuté sur des guerriers encore vivants, qui mouraient alors d'infection, dans d'atroces douleurs.

Le scalp était couramment pratiqué par les Iroquois. Bien entendu, leurs ennemis leur rendaient la pareille. Ils se rasaient donc la tête pour que l'on ne pût saisir leurs cheveux et leur faire subir cet horrible sort.

Rien que d'y penser, les Européens en avaient des frissons. La foule qui se pressait sur les quais regardait donc les Iroquois avec un mélange de terreur et de curiosité. Enchaînés, ils paraissaient plus impressionnants que les nègres géants du Sénégal que l'on envoyait régulièrement aux galères.

Les Iroquois furent confiés à l'intendant des galères de Marseille. Comme les Iroquois résistaient mal à la dure vie de galérien, le gouverneur de la Nouvelle-France arrivé à Québec le 1^{er} août 1685, le

marquis Jacques-René de Brisay de Denonville, avait remis à Thomas un billet écrit de la main du nouveau ministre des colonies, Seignelay, le fils de Colbert, ordonnant que les Iroquois fussent bien traités, au nom de Sa Majesté.

L'intendant des galères fit donc libérer les hommes de la forêt de leurs chaînes. Hors de leur milieu naturel, ils avaient peu de chance de s'évader sans être remarqués. Cependant, la panique gagna la foule qui se dispersa plus rapidement qu'elle ne s'était amassée.

Il y avait parmi les Iroquois le petit-fils de Bâtard Flamand, chef de guerre *agnier*^{*}, qui se nommait Oscatarach², ou Perce-Tête. Il avait fière allure avec son collier de plumes et de serres d'aigle blanc. Lorsqu'on le regardait avec trop d'insistance, il répliquait en grimaçant.

2. Voir *Précisions historiques à l'intérieur du livre*, p. 481.

Thomas décida de payer pour sa libération. Il comptait l'impressionner le roy en amenant à la cour le petit-fils du I, signataire du traité de paix de 1667.

Il soudoya le fonctionnaire avec la dot de fille du roy que sa femme avait conservée pour les mauvais jours et qui avait, par miracle, échappé à l'incendie. Il lui montra également la lettre de recommandation de monseigneur de Laval, rédigée sur un parchemin aux armoiries du Vatican et estampillée du sceau papal.

À la vue de cet argent, l'intendant des galères s'agenouilla et laissa partir Oscotarach avec Thomas.

Dans sa hâte de partir pour Versailles, Thomas omit d'écrire à sa femme une missive l'informant que tout allait bien, qu'il aurait pu remettre au capitaine du bateau qui s'appêtait à repartir pour la Nouvelle-France. Il paya plutôt une estafette pour qu'elle avisât Jean Talon de son arrivée prochaine. Il prit la route vers Poitiers, Tours, puis Orléans.

À Tours, Thomas eut une pensée pour Eugénie lorsqu'il aperçut le monastère des Ursulines. Il se mit alors à regretter sa famille. « Comment vont Anne et les enfants ? se demandait-il. Ils doivent s'ennuyer. Dire que mon absence pourrait se prolonger au-delà de ce que j'ai prévu... Mais Anne est une femme forte, intelligente et fidèle !

»

Anne était certaine que son mari réussirait à convaincre le roy. Il était audacieux et entreprenant.

Si Thomas échouait, il ne se le pardonnerait jamais. «Non ! se dit-il. Je convaincrai le roy et mes affaires reprendront. »

Thomas était conscient des sacrifices qu'il imposait à sa famille. Envahi de remords, il ne prêtait pas attention au paysage et aux châteaux somptueux de la Loire.

En traversant les marécages de la région, la diligence s'enlisa dans un chemin vaseux et se renversa.

- Tout le monde descend, tonna le cocher. Allez, dépêchez-vous de descendre avant que des brigands nous repèrent !

La calèche se vida en un rien de temps. Les serviteurs transportèrent les dames au sec dans leurs bras tandis que les laquais déchargeaient les malles et les valises.

Thomas perdit la plupart de ses tonnelets de rhum dans l'embardée. L'Iroquois profita de la confusion pour tenter de s'évader, mais il fut rattrapé par le fouet du cocher et s'étala dans la boue.

On exigea que Thomas le menottât à la portière de la diligence. La présence de l'indigène déplaisait de plus en plus aux passagers. Thomas décida donc de s'attacher à son Sauvage pour mieux le contrôler.

La diligence fit halte au relais de poste suivant. L'équipage en profita pour changer de vêtements et se restaurer d'une potée de choux brûlante. Les cochers changèrent les roues de la diligence et soignèrent les chevaux, épuisés par le trajet.

Le tavernier exigea que l'Iroquois, couvert de boue séchée, fît sa toilette dans l'auge aux bestiaux. Comme l'Iroquois s'y refusait, Thomas voulut payer un supplément à l'aubergiste pour qu'il acceptât malgré tout de lui fournir un matelas. Peine perdue. Le cocher refusa également que Thomas détachât une banquette de la diligence pour en faire une couchette. Perce-Tête dut donc coucher par terre.

Constatant combien voyager avec l'Iroquois était pénible, Thomas

dut faire halte à Versailles plutôt que d'accompagner le convoi jusqu'à Paris, au grand soulagement des passagers.

Il prit alors un fiacre pour se rendre à la cour. Le cocher, qui avait pourtant l'habitude des visiteurs exotiques, cracha au visage de l'Iroquois qui lui répondit par un horrible rictus cannibalesque. Thomas dut intervenir et menacer l'Indien de l'attacher de nouveau. Il était un peu inquiet quant à la capacité j de l'Iroquois de bien se tenir à la cour.

Le fiacre s'immobilisa devant les grilles du château. Un valet dépla le marchepied et ouvrit la portière.

Chapitre XVII

La cour du roy Louis XIV -

Louis XIV n'aimait pas Paris, ville peuplée et impersonnelle. Il voulait une cour qui l'admirât et un palais qui l'abritât. Il choisit donc Versailles, qui devint la résidence officielle de la cour et du gouvernement de la France le 6 mai 1682.

Versailles n'était à l'origine qu'un modeste village où Louis XIII avait fait bâtir un pavillon de chasse, que son fils nomma la Cour de marbre. En 1661, Louis XIV lança les travaux d'agrandissement du château d'après les plans élaborés par l'architecte Le Vau. Des appartements royaux furent construits au nord pour le roy et au sud pour la reine. Puis, les ailes du midi et du nord ainsi que l'aile des

ministres, les offices, les écuries, l'Orangerie et la galerie des glaces furent progressivement ajoutés. Le château fut entouré d'un immense parc dessiné par Le Nôtre qui y fit construire le Grand Canal, une ménagerie et la Grotte deTéthys.

De nombreux arbres furent plantés dans le parc, et l'eau qui manquait à Versailles fut apportée des collines avoisinantes grâce à la Machine de Marly, un ingénieux système de roues, de pistons et de paliers permettant de faire monter l'eau bien au-dessus du niveau du fleuve jusqu'à un aqueduc. Des peintres et des sculpteurs, sous la direction de Lebrun, embellirent le palais et les jardins.

Ce gigantesque projet mit à contribution de nombreux artistes, qui firent de la France le nouveau centre artistique de l'Europe, supplantant l'Italie.

Au Moyen Âge, la cour n'était qu'un regroupement de grands vassaux autour du roy. Avec Louis XIV, elle prit une toute autre dimension. Le château de Versailles offrait suffisamment d'espace pour loger les courtisans et leurs domestiques. Les grands du royaume, sous la surveillance permanente du roy, avaient cessé de comploter et s'affairaient au contraire à satisfaire ses moindres caprices.

Louis XIV avait choisi le soleil pour emblème. Le soleil représentait le dieu grec Apollon. C'était l'astre de la régularité, de la vie, des arts et de la paix. Les attributs du dieu, comme le laurier, la lyre, le trépied, le sceptre et la couronne royale, faisaient partie intégrante du décor de Versailles.

Le 1^{er} décembre 1685, Thomas réalisait un rêve d'enfant en mettant le pied à Versailles. Il s'était imaginé un château de la taille de l'abbaye de Blacqueville, mais ce qu'il aperçut dépassait largement ce qu'il avait pu concevoir.

Thomas savait que Louis XIV avait obligé la noblesse à quitter ses châteaux pour résider près de lui. Les fêtes, les chasses, la belle compagnie, les arts, la littérature avaient permis de charmer et de retenir sans contrainte la brillante société.

On retrouvait à Versailles, en plus de la noblesse, tout homme d'esprit, de talent ou de mérite. L'étiquette y était particulièrement rigoureuse.

Selon les jours, des dizaines de milliers de personnes fourmillaient au château. La *Maison du Roy** comprenait les militaires, c'est-à-dire les carabins, les mousquetaires, la garde personnelle du roy, les gardes français et les gardes suisses qui représentaient plus de la moitié de la population, puis les civils et les courtisans, classés selon leur rang, leur richesse et leur fonction. La Maison de la marquise de Maintenon, maîtresse du roy, et la Maison du dauphin étaient également composées d'un personnel nombreux.

Leur vie quotidienne se résumait à se faire remarquer par le Roy, par madame de Maintenon, par les favorites, par les princes de sang et par les ministres influents pour obtenir un commandement d'armée, une pension, une gouvernance territoriale, une promotion ecclésiastique ou une reconnaissance avantageuse.

Déjà, au milieu de la matinée de ce dimanche froid et gris, une foule de provinciaux en habits neufs abondait aux grilles d'entrée, tentant d'admirer la relève des carabins à cheval. D'autres, ayant en main le guide écrit par le roy lui-même, *Manière de montrer les jardins de Versailles*, attendaient avec impatience le moment de découvrir ces magnifiques espaces de verdure.

Les grilles s'ouvrirent à onze heures. La plupart des curieux étaient venus assister au petit déjeuner public de la famille royale. Certains, cependant, munis d'un laissez-passer, se trouvaient là par obligation sociale ou pour gagner leur vie. Les gardes suisses surveillaient soigneusement les allées et venues.

Thomas et Perce-Tête franchirent la grille ouvragée de la place d'Armes et traversèrent la cour d'honneur pour accéder à la cour royale. Thomas était impressionné par le faste du château, de ses dépendances, des jardins, des fontaines débordantes et des allées majestueuses. L'ensemble était bien différent des châteaux de sa Normandie natale, avec leurs tours, leurs pont-levis et leurs enceintes.

Gentilshommes et nobles dames de la cour, apparemment insensibles au froid, se promenaient bras dessus, bras dessous dans des tenues affriolantes, sous les regards émerveillés des provinciaux.

Thomas admira le génie de Le Nôtre qui avait conçu des jardins véritablement enchanteurs, avec de grands parterres de formes géométriques, des bosquets et des bassins.

Il fut tout excité d'apprendre que la fenêtre éclairée qu'il

apercevait au premier étage de l'un des palais était le cabinet du Conseil du roy, lequel devait sans doute s'y trouver, occupé à consulter ses mappemondes. Âgé de quarante-huit ans, Louis XIV avait une passion pour les découvertes géographiques. Des carrosses aux armoiries des princes de sang allaient et venaient, réminiscence des «honneurs du Louvre», distinctions accordées par le roy à certains de ses sujets.

Thomas estimait que le roy, farouche ennemi de l'Angleterre, serait bien disposé à l'égard de tout Français du Canada désireux de mettre fin au commerce de pelleteries que les Anglais exerçaient sur les territoires de la baie d'Hudson, nommés ainsi en l'honneur de leur grand découvreur.

Il avait réussi à vêtir l'Iroquois d'un costume aux couleurs multicolores, de telle sorte que nul n'eût pu dire s'il était d'origine martiniquaise ou canadienne. Son accoutrement ne manquait pas d'attirer les regards des courtisans empanachés.

Thomas s'enquit de l'endroit où il pourrait trouver le premier valet de la garde-robe du roy et se fit indiquer le Grand Commun, qui abritait les cuisines et les tables des officiers qui servaient le roi, la reine et leurs enfants. Il était presque midi. Jean Talon avait terminé son travail depuis quelques heures déjà. Le roy avait en effet organisé une journée de chasse à courre dans la forêt de Rambouillet, à laquelle Talon ne souhaitait pas participer. Il pouvait donc profiter de son après-midi comme il l'entendait.

Le Grand Carré des Offices-Communs, appelé communément le Grand Commun, abritait dans ses étages environ six cents chambres. Jean Talon logeait au deuxième palier, dans un petit appartement de deux pièces sans rapport avec sa position prestigieuse à Versailles, lui qui côtoyait quotidiennement le roy.

Sa fenêtre - immense privilège - donnait néanmoins sur les appartements du roy, et il pouvait voir le souverain se lever, avaler son bouillon chaud et prendre le frais sur son balcon lors des journées ensoleillées du printemps et de l'été, encore vêtu de son vêtement de nuit en flanelle grise.

Jean Talon avait un valet, chargé de le réveiller et de le vêtir, qui vivait dans un petit réduit annexé à son appartement. C'était un ancien acteur italien qui avait joué au Théâtre italien de Paris et que Jean

Talon surnommait Scaramouche par dérision. Il était petit, gringalet, et il portait au cou une fraise de mousseline qui lui donnait un aspect résolument comique.

Thomas gravit l'escalier qui menait au deuxième étage, frappa fermement à la porte de l'appartement. Scaramouche, qui avait entendu le bruit sec des sabots de bois de Thomas, était déjà devant la porte, la main à la poignée de sa rapière de parade. Son visage menaçant afficha une frayeur subite lorsqu'il aperçut Perce-Tête et ses canines jaunies par la mastication de feuilles de tabac.

- Qui dois-je annoncer, *Signor*? demanda-t-il.

- Des visiteurs du Canada.

- Dou Canada ? Si, *Signor*.

Il referma soigneusement la porte derrière lui et alla avertir Jean Talon qui faisait tranquillement la sieste.

- Qu'y a-t-il, Scaramouche, pour que tu me sortes de mon meilleur sommeil ?

- Des visiteurs dou Canada, *Monsignore* le premier valet. Un gentilhomme et un zoulou avec un petit tonneau de rhum.

- Un zoulou avec du rhum ? Il n'y a pas de nègre au Canada, et encore moins de rhum. Un Sauvage, peut-être. Mais comment un Sauvage pourrait-il se rendre à Versailles ? En canot d'écorce de bouleau ?

- Oui, un Sauvage, *Monsignore*. Avec un air méchant et des peaux de bêtes aux pieds. Ils attendent à la porte.

Jean Talon regarda par l'embrasure de la porte dont la serrure était mal ajustée, comme partout dans le château.

- Il m'a tout l'air d'un Sauvage, en effet. Scaramouche, donne-moi mon pistolet et charge-le. Et fais attention à la poudre, parbleu !

Scaramouche ouvrit la porte. Thomas entra, suivi de l'Iroquois qui regardait de tous les côtés.

- veuillez excuser notre impolitesse, intendant Talon. Je suis venu

du Canada spécialement pour vous voir. Je suis Thomas Frérot, sieur de Lachenaye et marchand de Québec. Lui, c'est un prisonnier de marque que j'ai sauvé des galères. Un Iroquois. Il est le petit-fils d'un chef prestigieux. J'aimerais vous offrir cet excellent rhum pour vous remercier de nous recevoir.

Jean Talon toisa les nouveaux venus avec curiosité. Par mesure de précaution, il pointait son pistolet en direction de Perce-Tête.

- Thomas Frérot ? J'ai eu l'occasion de vous rencontrer, il y a plusieurs années je crois, au mariage de l'un des censitaires de ma seigneurie de Beauport.

- Oui, celui de mon cousin François Allard, intendant. Oh ! Je vous demande pardon... je devrais dire, Monsieur le premier valet de la garde-robe du roy, Excellence.

- Intendant suffira entre nous. Oui, oui. François Allard, je me souviens. Je lui ai donné un lopin de terre juste avant mon départ. Et sa dame... blonde aux yeux bleus. Quel tempérament! Une excellente musicienne que j'ai eu l'occasion d'entendre à son arrivée à Québec. Et vous, Thomas, comment allez-vous? Si je me souviens bien, vous étiez notaire et vous demeuriez à la seigneurie de mon ami Pierre Boucher. Nous nous sommes également rencontrés à Québec, alors que vous défendiez un dénommé Thierry Labarre. Mais que faites-vous accompagné de ce Peau-Rouge?

Thomas fit, autour d'un verre de rhum, un compte-rendu rapide de sa situation et du malheur qui avait frappé sa famille. Il expliqua à Jean Talon sa déveine financière et les motifs de sa venue à la cour en compagnie de l'Iroquois.

- Je suis navré pour la perte totale de vos biens, répondit Talon. Je ne pourrai évidemment pas vous aider financièrement, mais je pourrai en revanche vous permettre de parler au roy. Sa Majesté pourrait être sensible à vos arguments. Mais je vous recommande de veiller à ce que l'Indien reste calme. Il pourrait effrayer les courtisanes. Vous savez, la traite honnête m'a toujours tenu à cœur, à la différence de cet arrogant Frontenac !

Thomas expliqua alors à Jean Talon ses efforts pour lui succéder en tant que seigneur de Beauport. Il croyait avoir été repoussé parce qu'il était d'extraction populaire.

-Vous me l'apprenez. On ne m'a jamais officiellement informé qu'on voulait me remplacer. Si vous saviez, Thomas... la cour de Versailles est un foyer d'intrigues ! Les Jésuites ont bien manœuvré dans ce dossier-là. Vous auriez dû demander ma recommandation. Frontenac ne jure que par la noblesse et méprise le peuple. Je suis maintenant capitaine du château de Mariemont dans le Hainaut et je ne compte pas retourner au Canada, bien que je sois toujours baron des Islets et comte d'Orsainville. Cela fait beaucoup de titres pour un vieil homme.

Jean Talon plongea dans ses souvenirs. La corruption de l'administration coloniale le rendait malade, lui qui avait toujours été réputé pour son intégrité. Sa déception se lisait sur son visage, difficilement camouflée par le fard de rigueur à la cour.

- J'ai su que le comte Joli-Cœur s'était intéressé récemment à Beauport, poursuivit Jean Talon. Toutefois, Joli-Cœur s'en est retourné bredouille, en dépit de l'influence de mademoiselle Estelle, sa maîtresse, première couturière de madame de Maintenon. C'est qu'il plaît aux dames, ce comte Joli-Cœur ! Il raconte à qui veut l'entendre qu'il a déjà séjourné aux Trois-Rivières. Le connaissez-vous, Thomas ?

- Non. Mais j'ai déjà entendu parler de lui par une amie de ma femme, une dame Roybond d'Allonne, qui l'avait rencontré à la cour alors qu'elle accompagnait le découvreur de La Salle.

- L'aventurier qui flattait le roy en appelant ses découvertes « Louisiane » ?

- Lui-même.

- Le Canada me manque, Thomas, mais pas les Iroquois, ces barbares ! dit Jean Talon en jetant un regard méprisant à Perce-Tête qui tripotait la plume d'autruche du chapeau d'apparat de l'intendant avec curiosité. Elle dépassait en effet en taille et en volume toutes les plumes que l'Indien avait pu voir à ce jour.

Il ajouta :

- Bon, voyons voir ce que je peux faire pour votre séjour à Versailles.

Le premier valet de la garde-robe conçut un plan, comme un militaire se prépare à une bataille rangée.

Jean Talon, qui connaissait le grand écuyer du roy, réussit à loger nos deux comparses dans la Grande Écurie, repaire des forgerons et des palefreniers chargés de l'entretien des carrosses et des stalles, et d'une kyrielle d'artisans qui exécutaient les travaux de précision exigés par les attelages du roy.

Thomas fut impressionné par les centaines de chevaux parfaitement dressés pour la parade, la chasse ou la guerre. Perce-Tête passa toute une semaine à imiter le hennissement du cheval avec beaucoup de succès. Cela l'amusait tellement qu'il hennissait chaque fois qu'il côtoyait un attelage, au grand dam du cocher qui peinait à retenir ses bêtes.

Chapitre XVIII

Le désarroi d'Anne -

Aussitôt après le départ de son mari, Anne avait éclaté en sanglots.

Mathilde la prit dans ses bras pour la consoler, mais, émue, fondit en larmes à son tour. Marie-Renée les rejoignit et se mit également à pleurer.

Entendant ces lamentations, Eugénie se précipita vers ses amies et glissa à l'oreille d'Anne :

- Voyons, Anne, nous sommes tous là. Thomas reviendra bientôt.
- Mais, Eugénie, s'il lui arrivait malheur pendant la traversée ! Un naufrage ou une maladie, comme le scorbut ou les *fièvres pourpres**...
- Thomas est jeune et en bonne santé. Il ne lui arrivera rien, crois-moi.
- Puisses-tu dire vrai, Eugénie ! S'il lui arrivait quelque chose, je ne me pardonnerais jamais d'avoir accepté qu'il parte.
- Il fallait qu'il le fasse, Anne ! Thomas est ainsi fait. Il doit aller au bout de ses ambitions.
- Tu veux dire qu'il nous a abandonnés pour ses affaires, c'est cela?
- Certainement pas, Anne. Thomas ne vous aurait jamais abandonnés. Il vous aime trop pour cela.
- Tu as raison, c'est moi qui l'ai persuadé d'aller voir le roy.
- Tu vois ! Il faut que tu sois forte, Anne. Thomas compte sur toi.
- Oui, surtout pour Marie-Renée qui doit apprendre par mon exemple. Elle vieillit, ma grande !

En disant cela, Anne sourit à sa fille qui n'entendait pas leur conversation.

Eugénie ajouta:

- Pas seulement pour tes enfants, Anne. Pour toi aussi. Il est important que tu te prépares à accueillir fièrement Thomas à son retour, alors qu'il essaie de préparer en France le projet qui lui tient tant à cœur.
- Heureusement que vous êtes là, Mathilde et toi, mes deux grandes amies. Que ferais-je sans vous ?
- C'est bien normal de s'entraider, Anne !
- Je te remercie. Je te promets que je vais faire tout mon possible

pour être forte.

La conversation prit fin sur cette note optimiste.

Les semaines passaient et Anne se rendait bien compte des sacrifices que la présence de sa famille imposait à leurs hôtes, Mathilde et Guillaume-Bernard, qui avaient déjà cinq fils. Anne fit donc en sorte de se promener le plus souvent possible sur les quais avec ses garçons afin de soulager Mathilde de leur bruyante présence.

Au printemps, Anne fit la connaissance du délégué du ministre des colonies, Pierre de Troyes, dit chevalier de Troyes, qui était venu avec la mission de déloger les Anglais de la baie d'Hudson afin que les Français pussent exercer librement le commerce de la fourrure.

Le gouverneur Denonville avait en effet écrit au ministre Seignelay, le 13 novembre 1685, un mémoire l'avertissant de la conduite de certains coureurs des bois, notamment Radisson et Des Groseillers, qui traitaient avec les Anglais et constituaient ainsi un modèle d'indiscipline et de rébellion.

Comme le château Saint-Louis ne pouvait accueillir le dignitaire, pas plus que la Citadelle, en raison du risque de contagion des fièvres pourpres, le gouverneur demanda à Guillaume-Bernard d'héberger le chevalier de Troyes le temps qu'on lui trouvât un gîte convenable. En tant que procureur général, Guillaume-Bernard ne pouvait se soustraire à cette obligation.

Le délégué avait des dispositions plus militaires que politiques. À la fin de la trentaine, c'était un bel homme à la carrure athlétique, qui portait au visage les marques des nombreux combats au corps à corps auxquels il avait participé durant sa carrière. Sa mâchoire volontaire et les éclairs que lançaient ses yeux bleu banquise témoignaient de son courage et de sa témérité. Ses cheveux reflétaient les rayons du soleil et sa voix autoritaire indiquait une habitude du commandement des opérations militaires. Il portait un tatouage dans le cou, marque des légionnaires. Au premier regard, Anne Olléry Frérot se sentit intriguée. « Quel homme séduisant ! » se dit-elle.

Après quelques jours de conversation banale tournant autour de l'état de santé de la population de Québec, le chevalier de Troyes invita Anne à l'accompagner sur les quais. Elle refusa. Le chevalier récidiva, en expliquant qu'il n'y avait rien de compromettant à faire

une promenade. Il essuya d'autres refus. Il insista à un point tel que, de guerre lasse, Anne céda, et qu'au fil du temps ils prirent l'habitude de déambuler tous les deux dans les rues de la Basse-Ville, si bien que des ragots commencèrent à circuler à leur sujet.

Ils parvinrent aux oreilles de monseigneur de Laval qui tint à en aviser personnellement Mathilde, et accusa Anne de manquer à ses devoirs d'hôtesse. Il fallait la raisonner avant que la situation ne causât un scandale irréparable, d'autant que ses enfants se plaignaient du manque d'attention de leur mère. Mathilde craignait, en outre, que Marie-Renée n'imitât la conduite de sa mère, elle qui semblait plaire à l'aîné de ses fils.

Le chevalier confia à Anne qu'il avait reçu du gouverneur la mission d'organiser un corps expéditionnaire visant à éradiquer les établissements anglais de la baie d'Hudson. Anne lui parla à son tour du projet de son mari. Au fil de ces confidences, Anne et Pierre en vinrent à se tutoyer et se faisaient les yeux doux. Anne semblait ne plus vivre qu'au rythme des allées et venues du chevalier.

Mathilde en toucha mot à son mari.

- Guillaume-Bernard, je pense qu'Anne s'est amourachée de notre invité, ce qui m'inquiète, dit-elle.

- Le chevalier de Troyes ? Tu m'avais déjà communiqué tes doutes, surtout avec les remontrances de monseigneur de Laval.

- J'ai bien peur que ceux-ci ne se confirment !

Guillaume-Bernard resta un long moment pensif, puis il reprit :

- Qu'allons-nous faire, Mathilde? As-tu l'intention de lui parler?

- Je ne m'en sens pas capable?

- Alors, c'est une catastrophe. Pourvu que Thomas ne l'apprenne à Versailles. Mais je ne peux quand même pas faire ouvrir le courrier pour ça !

- Alors, pourrais-tu parler au chevalier?

- Et si ce n'étaient que des racontars? De quoi aurais-je l'air? Je

vois déjà la réaction des autorités royales... Ma carrière pourrait être anéantie ! Je ne peux pas prendre un tel risque, même pour Thomas que j'estime énormément. Les histoires de femmes doivent être réglées entre femmes. Demande à Eugénie d'intervenir. Je suis sûr qu'elle saura lui faire entendre raison, si cela est encore possible.

- C'est une excellente idée. Je vais me rendre à Bourg-Royal.

- Mathilde, je dois te révéler maintenant un secret d'État, dont tu ne dois en parler à personne.

- Je le jure.

- Le chevalier de Troyes est en mission spéciale pour déloger les Anglais de la baie d'Hudson. Nous avons une réunion du Conseil souverain après-demain. Je vais tout faire pour convaincre le gouverneur d'accélérer le départ du chevalier en invoquant l'urgence de la situation. De ton côté, file à Bourg-Royal avant qu'un drame familial n'éclate.

- Je partirai dès demain, Guillaume-Bernard. Merci pour nos amis. Au fait, croyais-tu vraiment qu'Anne pouvait être amoureuse de toi ?

- Pourquoi pas ! Je suis encore bel homme et Anne n'est pas si mal ! Nous ferions un beau couple.

- Alors, j'ai raison d'être soupçonneuse et je dois me méfier de toi !

Le lendemain matin, alors que la ville de Québec sommeillait encore, Mathilde sonna la clochette d'argent et demanda à Philibert, son valet, de charger son palefrenier d'atteler le cheval bai, le plus robuste de l'écurie de Guillaume-Bernard. Elle voulait se rendre immédiatement à Bourg-Royal et être de retour à Québec avant la tombée de la nuit. Philibert s'exécuta prestement.

Philibert eut fort à faire pour maintenir le traîneau stable dans les sentiers encore couverts de neige. Le cheval, un solide boulonnais bien ferré, avançait avec peine. Il avait parfois de la neige jusqu'au poitrail. Une fois, le traîneau faillit se renverser. Le cheval, habitué aux intempéries, réagit avec adresse et Philibert se félicita du choix de la monture. À plusieurs reprises, l'équipage dut se rapprocher dangereusement de la rivière, mais il finit par arriver sain et sauf chez les Allard sur le coup de midi.

Chapitre XIX

L'intervention d'Eugénie -

En apercevant Mathilde par le carreau à moitié couvert de givre, Eugénie craignit qu'un malheur ne fût arrivé. Elle se précipita sur le pas de la porte et invita Mathilde à entrer tandis que Philibert conduisait le cheval à l'écurie, aux côtés de la jument de François. Une ration d'avoine et de foin lui fut donnée en récompense de ses valeureux efforts.

En entrant, Mathilde dit à Eugénie, émue :

- Eugénie, un malheur est en train de s'abattre sur nous et tu es la seule à pouvoir l'éviter, pour autant que cela soit encore possible.

- Entre donc, Mathilde, et prends le temps de souffler. Un malheur, dis-tu ? Pas la mort, j'espère, hein ?

- Non. Pas la mort. Heureusement.

- La guerre ? La maladie ? Les Iroquois ? Les Anglais ? Parle donc, de grâce !

- C'est Anne. C'est grave.

- Est-elle malade ?

- Oui et non.

- Voyons, Mathilde. Elle l'est ou elle ne l'est pas.

- Ah ! Ma bonne amie. C'est son cœur qui est malade.

- À son âge ? Elle est encore jeune.
- Anne est amoureuse et ce n'est pas de Thomas. Eugénie se figea.
- Que dis-tu là ? Anne, amoureuse ? Je ne peux pas y croire !
- C'est pourtant la vérité. Il va falloir que tu te fasses à cette idée.
- Eh bien !

Dans son trouble, Eugénie, qui servait le potage de cerfeuil, versa le précieux liquide à côté des assiettes de grès. Elle se remémora une conversation intime qu'elle avait eue avec Anne, au cours de laquelle celle-ci lui avait fait part de sa conception de son rôle d'épouse et de mère au service de la patrie.

Anne était-elle tombée dans le piège qu'Eugénie avait elle-même évité de justesse grâce à ses précieux conseils ? Anne, la femme et la mère modèle ?

« Mon Dieu, qu'est-ce qui nous arrive, à nous, les filles du roy ? se dit-elle. Dom Claude Martin avait raison de me dire que Satan nous tenterait à tout moment. Mais nous allons conjuguer nos efforts et le vaincre ! »

Tout en regardant du coin de l'œil Philibert qui jouait avec le chiot du petit Georges, questionna Mathilde.

- Est-ce le grand amour ? Mathilde lui fit oui de

la tête et ajouta :

- Elle est transformée. Sa fille Marie-Renée paraît plus raisonnable qu'elle.

- Oh ! mon Dieu, fit Eugénie atterrée. Pas Anne, pas elle. Que va-t-il arriver maintenant ?

- C'est bien ce qui me fait peur.

- Est-ce que tu lui en as parlé ?

- Je n'en suis pas capable. C'est trop délicat. Je le voudrais bien, mais je n'en ai pas le courage.

Sur ces entrefaites, la porte de la chaumière s'ouvrit et François entra, flanqué de ses deux aînés, André et Jean-François, pour le repas de midi.

- Tiens, Mathilde ! s'exclama-t-il. Quel plaisir de te voir. Mais dis-moi donc de quoi une femme comme toi se sentirait incapable...

Comme toujours, François voulait taquiner Mathilde, qu'il aimait bien.

- Je t'en prie, François. Tu gênes Mathilde.

- Comment vont Guillaume-Bernard et les enfants ?

- Très bien, François. Et tes meubles, ils avancent sans doute bien vite, avec une main-d'œuvre aussi énergique? répondit Mathilde en souriant aux garçons.

- Oui. Ma relève est assurée à l'atelier, répondit François avec humour.

- Allez saluer tante Mathilde, les garçons, ordonna alors Eugénie.

-Alors, de quoi te sens-tu incapable, Mathilde? repartit François, un brin d'ironie dans le ton de sa voix.

- Ce sont des questions de femmes, dit Eugénie fermement. Pour le moment, mangeons.

Les hommes penchèrent le nez vers leur assiette, tandis que Mathilde remerciait Eugénie d'un léger sourire complice.

Sitôt le repas terminé, les hommes retournèrent aux champs, accompagnés de Philibert. Mathilde resta seule avec Eugénie. Cette dernière reprit la conversation tout en lavant la vaisselle dans un tonnelet scié en deux qu'elle avait rempli d'eau bouillante.

- Excuse François, il est parfois maladroit, commença-t-elle. Alors, raconte-moi, que se passe-t-il avec Anne? Amoureuse, disais-tu ? Mais de qui ?

- Oui, amoureuse. D'un beau chevalier.
- Où l'a-t-elle rencontré ?
- Chez moi.

Eugénie se mit à la place de sa cousine. C'était justement chez Mathilde qu'elle-même avait fait la connaissance de René Robert Cavelier de La Salle.

- Comment est-ce arrivé? Est-il beau?
- Il est très bel homme, en effet.
- Il doit l'être, pour lui faire oublier ses devoirs d'épouse et de mère !
- Eugénie, il ne faut pas juger Anne, mais l'aider. C'est pour cela que je suis venue te voir. Pour te demander conseil... et aussi pour te demander d'intervenir.

Eugénie ne pouvait se dérober. Elle répondit immédiatement :

- Quand partons-nous, Mathilde ?
- Dès que tu le pourras. Tout de suite, si c'est possible, afin que nous puissions arriver avant la noirceur. Mais il faudra que François nous prête son cheval, car le nôtre est à bout de souffle.
- Bien. Je vais en aviser François et demander à Odile de venir préparer les repas.

Eugénie demanda à Jean, son troisième fils, d'aller avertir son père et de quérir Odile.

Quand celle-ci se présenta à la porte de la chaumière, le petit dernier, Georges, se mit à crier :

- Tante Odile, tante Odile ! Viens jouer. Tu feras l'Algonquine.

En apercevant Mathilde dans ses beaux vêtements de ville à la mode de Paris, une pelisse de renard ornée de satin recouvrant sa robe

de mousseline brodée, Odile fut gênée de son propre accoutrement.

Si Odile Langlois grossissait d'année en année, le temps et les maternités n'avaient pas laissé de marques sur la silhouette de Mathilde. Avec sa diplomatie habituelle, Odile avançait :

- Ça doit être grave, Eugénie, pour que tu abandonnes ainsi ta famille.

- Je n'abandonne personne, Odile. Mathilde a besoin de moi à Québec, c'est tout.

- La maladie ? Un décès, peut-être ? À moins que tu ne sois enceinte, Mathilde ? Tu sais qu'à ton âge, c'est encore possible. Par exemple, ma grand-mère...

- Ça suffit, Odile ! coupa Eugénie. Je te demande simplement de préparer les repas de ma famille pendant mes quelques jours d'absence.

Ce à quoi Odile répondit, offensée :

- Si tu veux que je m'occupe de la famille que tu abandonnes, sois plus collaborative. Je ne suis pas indiscrete, mais curieuse, sans plus.

Excédée, Eugénie réussit néanmoins à se contenir et répondit :

- Mathilde reçoit des dignitaires de Versailles et elle veut que je joue du clavecin lors d'une réception où le gouverneur Denonville sera présent. Tu savais que le gouverneur Courcelles avait légué son clavecin à la ville de Québec, n'est-ce pas ? Alors, es-tu satisfaite maintenant?

- Oh! que tu en as, de la chance! Toujours avec le grand monde, même si tu habites Bourg-Royal. Mais, j'y pense, pourquoi François ne t'accompagnerait-il pas ? Germain pourrait s'occuper des animaux.

- François m'a dit qu'il voulait s'occuper de ses travaux de sculpture. Tu sais bien qu'il a fort à faire, Odile !

- En tout cas, tu as vraiment de la chance, conclut Odile. À Bourg-Royal, il ne se passe pas grand-chose. Enfin ! Je te souhaite un bon séjour à Québec. Je vais dorloter ton mari, presque autant que mon Germain.

- Merci, Odile. Tu es une bonne voisine.

Rassurée, Odile salua Mathilde.

- C'est toujours un plaisir de te revoir, Mathilde. Les amies de nos amies sont nos amies, comme qui dirait !

- Tout le plaisir fut pour moi, Odile. À une prochaine fois, sans doute.

Quand Eugénie expliqua à François la raison de son départ, celui-ci n'en crut pas ses oreilles.

- Pas Anne ! Pas elle !

- J'ai eu exactement la même réaction que toi. Mais il semble pourtant que ce soit le cas.

- Essaie d'arranger cela au plus vite.

- Oui. Je vais tenter de lui faire entendre raison.

- Ah ! les femmes !

- Que veux-tu dire, François ? interrogea Eugénie, inquiète.

- Que vous n'êtes pas toujours faciles à comprendre !

- Et pourtant, vous nous aimez quand même.

- Le malheur, c'est que nous sommes trop à vous aimer en même temps...

Eugénie, qui trouvait que la conversation devenait compromettante, embrassa son mari en lui disant à l'oreille :

- Je reviens le plus vite possible. Prends bien soin des garçons. Je t'aime, François.

Là-dessus, elle alla rejoindre Mathilde et Philibert.

Quand la troupe arriva à la résidence de Sault-au-Matelot, la maisonnée était en train de souper. Anne était assise à côté du

chevalier de Troyes et s'employait à satisfaire ses petits caprices gastronomiques.

Eugénie prit soudain conscience de la délicatesse de la situation. C'était donc vrai ! Anne semblait réellement amoureuse du chevalier de Troyes.

- Que je suis contente de te voir ! s'écria Anne en l'apercevant soudain. Il me semble que cela fait un siècle ! Viens, j'aimerais te présenter un très bon ami.

Eugénie décida de saisir la balle au bond et s'exclama :

- Cela ne fait pas si longtemps, Anne. C'était lors du départ pour la France de Thomas, ton mari.

Anne la regarda en grimaçant légèrement et Eugénie sentit qu'elle avait brièvement ramené sa cousine à la raison. Elle se tourna vers le chevalier et le salua.

- Il me fait grandement plaisir de vous connaître, Monsieur. À qui ai-je l'honneur ?

Le chevalier se leva de table et s'avança vers Eugénie. Il s'inclina légèrement et déposa un baiser sur la main droite de son interlocutrice.

- Je suis le chevalier de Troyes, en mission spéciale au nom du roi, Madame.

Eugénie comprit immédiatement dans quel filet Anne était tombée. Elle-même n'était pas insensible au charme du beau militaire et à sa carrure rassurante. Elle se remémora le coup de foudre qu'elle avait eu pour Cavalier de La Salle et se dit : « Anne n'est pas à blâmer. C'est un être humain avec ses faiblesses ! Toute femme livrée à elle-même peut être tentée de s'abandonner à la sécurité que procurent de telles épaules. »

Eugénie se présenta.

- Eugénie Allard. Je suis la cousine d'Anne. Plus précisément, nos maris sont cousins.

À ces mots, le chevalier comprit la raison de la présence d'Eugénie. Son amitié, ou plutôt son attachement à Anne devait contrevenir à la

moralité de la Nouvelle-France. Il répondit alors, avec le flegme qui le caractérisait :

- Notre chère Anne m'a longuement parlé de la mission de son mari, votre cousin, auprès du roy, notre souverain. Soyez convaincue, Madame, que nous travaillons à une cause commune: la place de la France dans les territoires de la baie d'Hudson.

En voyant les yeux émerveillés d'Anne, Eugénie se rendit compte qu'il valait mieux ne pas laisser la conversation dériver vers la politique. Heureusement, le chevalier, qui ne voulait surtout pas indisposer son hôte en risquant de dévoiler un secret d'État, reprit d'un ton badin :

- Anne, votre mari Thomas a un cousin au Canada ? Vous ne me l'aviez pas dit !

- Eugénie est avant tout mon amie, répondit-elle. Mais il est vrai que nos maris sont cousins. François, son époux, est un sculpteur renommé. Eugénie aussi est une artiste.

- Ah oui ? Et dans quel domaine, Madame ?

- La musique et le chant. Mais il y a bien longtemps de cela.

Pendant le repas, le chevalier porta une attention particulière à Eugénie, ce qui contraria sa cousine. Aussitôt le souper terminé, il prétexta le dur labeur du lendemain pour se retirer dans sa chambre.

Quand Eugénie se retrouva seule avec Anne, cette dernière l'apostropha :

- François n'est pas venu avec toi ? Est-ce la raison pour laquelle tu cherchais une galante compagnie ?

- Même s'il l'avait pu, Anne, François ne serait pas venu. Il aurait eu trop de peine pour Thomas, son cousin.

- Que veux-tu dire ? Pourquoi parler de Thomas ?

- Parce que, justement, il faut bien que quelqu'un s'en souvienne !

- Thomas est mon mari. Je ne l'oublie pas.

- Ce n'est pas l'impression que tu m'as donnée, Anne. Ton attention était ailleurs.

À ces mots, Anne se renfroigna. Eugénie poursuivit abruptement:

- Ne trouves-tu pas, Anne, que tu donnes le mauvais exemple à ta fille, en t'affichant avec un homme qui n'est pas son père ? Tu n'es pas veuve, à ce que je sache.

- Je ne crois pas que tu aies de leçons à donner à quiconque ! répliqua Anne. J'ai déjà eu à te raisonner, il n'y a pas si longtemps. Tu ne t'en souviens pas ?

- Oh si, je m'en souviens et je t'en remercie grandement. Si tu n'avais pas été là, je ne sais pas dans quel borbier je me serais enlisée. Si mon ménage se porte bien, c'est grâce à toi ! Alors, je tiens à te rendre la pareille.

- La situation est différente, Eugénie ! Ton mari ne t'avait pas abandonnée, toi. Ne me fais pas culpabiliser. Je ne suis pas responsable de son départ.

- Je ne te juge pas, Anne. Seulement, je ne voudrais pas que ta souffrance soit plus grande encore.

Anne la regarda, perplexe.

- Que veux-tu dire ?

- Que tu ne connais à peu près rien du chevalier de Troyes, hormis ses faits d'armes et sa galanterie naturelle. Oh, il est bel homme, bien entendu. Cependant, est-il libre ? Et s'il l'est, s'engagerait-il avec une mère de famille de quatre enfants, dont le mari reviendra sans doute de France sous peu ? Il est grand temps que tu te poses ces questions, Anne...

Eugénie regarda sa cousine et vit deux larmes couler de ses yeux hagards. Elle continua :

- Je ne te reproche pas d'avoir des sentiments pour un autre homme que ton mari, Anne. Je suis bien placée pour te comprendre. Mais tu souffres déjà suffisamment comme cela. Ne va pas ajouter de

la culpabilité à cette situation pénible. Attends au moins que ton beau chevalier se compromette et te fasse des aveux, avant de t'enticher comme une jeune fille.

- As-tu quelque indication à ce sujet ?

- Non, bien sûr. Nous ne savons pour ainsi dire rien de lui, Anne.

- Il m'a parlé d'une expédition contre les Anglais.

- Alors, il devra partir un jour ou l'autre. Combien de temps ? Où ? Il ne restera pas à Québec, c'est certain, sinon il n'aurait pas parlé d'une expédition.

Anne semblait perdue. Eugénie tâcha de l'apaiser.

- Dans tous les cas, Anne, Mathilde et moi resterons toujours tes amies. Nous sommes là pour te conseiller, si tu le veux bien, mais surtout pour t'aider.

- Et François ?

- Je m'occuperai de François. Quant à toi, pense à tes enfants et à toi-même. Tu es le meilleur juge de ta situation, Anne, et ce sera ton choix. Mais quel qu'il soit, fais en sorte que tes enfants l'acceptent. S'ils ne sont pas d'accord, ils te le reprocheront plus tard, lorsqu'ils seront plus vieux.

- Mais ils sont certains que leur père reviendra, clama Anne avec désespoir.

- Et toi, Anne, as-tu abandonné l'espoir de voir revenir Thomas ? demanda Eugénie.

- Je ne sais pas... je ne sais plus... je ne sais plus où j'en suis.

Anne se mit à sangloter, les deux mains sur son visage. Eugénie la prit par les épaules et la maintint contre elle pendant quelques instants. Puis, reprenant ses esprits, Anne lui avoua :

- Je ne sais plus si j'aime encore Thomas. Je n'ai aucune nouvelle de lui.

- C'est normal, Anne. Le prochain bateau en provenance de France ne sera pas ici avant un bon mois. Thomas ne t'a pas oubliée, garde espoir !

- Et si Pierre m'avouait son amour ?

- Alors, il faudra que tu sondes ton cœur. Tu es la seule à pouvoir le faire. En attendant, il faut te reposer. La nuit porte conseil, paraît-il.

- Merci, Eugénie. Tu es une bonne, une très bonne amie.

- Et aussi une cousine, à ce que je sache !

Anne la regarda, légèrement amusée.

- Et toujours une cousine, jusqu'à preuve du contraire.

Les deux femmes éclatèrent de rire. Le bruit intrigua Mathilde qui se leva subitement et les rejoignit, bien décidée à partager leur bonne humeur.

Une semaine plus tard, Anne apprit du chevalier de Troyes qu'il devait quitter Québec pour la baie d'Hudson, à la fin de ce mois de mars, pour combattre les Anglais avec un contingent de trente soldats et soixante-dix habitants de la colonie. Il serait accompagné de trois des fils de Charles Le Moyne, dont Pierre Le Moyne d'Iberville, qui représentaient la Compagnie du Nord, commerçant de fourrure dans les régions nordiques.

Le chevalier de Troyes avait la mission de prendre possession des forts Monsoni, Rupert et Albany. L'intrépide d'Iberville saisit cinquante mille peaux de castor et battit les Anglais sur leur propre territoire en prenant possession de leurs bateaux et en décimant l'ennemi. Il reçut en récompense le commandement de ces forts.

Anne ne revit jamais son beau militaire. Il revint à Québec au début du mois d'octobre 1686, juste à temps pour embarquer sur le dernier bateau en direction de La Rochelle. Guillaume-Bernard ne commit pas l'imprudence de l'inviter de nouveau rue du Sault-au-Matlot.

Entre-temps, le 26 juillet, jour même où le chevalier de Troyes attaquait le fort Albany, le *Vénus* apporta des nouvelles de Thomas. Il était le sixième bateau en provenance de France cette année-là. À

chaque accostage, les enfants de Thomas se ruaient sur le courrier. Rien. En désespoir de cause, Anne décida de faire appel à sainte Anne et lui promit un pèlerinage à la chapelle la Côte de Beaupré si elle lui apportait du courrier. Le miracle se produisit justement le jour de la Sainte-Anne.

Anne arracha la lettre des mains de Marie-Renée et en fit la lecture à voix haute, une fois revenue rue du Sault-au-Matlot.

« Château de Versailles, le quinzième jour de l'année 1686. À ma famille que je chéris tant. À toi d'abord, mon épouse adorée que j'aime tant. Chaque jour sans toi est une tristesse infinie. Tu me manques tellement ! »

La stupéfaction se lut instantanément sur le visage d'Anne. La honte lui serra la gorge. Avec difficulté, elle continua d'une voix fluette, entrecoupée de sanglots :

« La seule pensée qui me rend ton absence supportable, ma chérie, est de savoir que mes petits ont grandement besoin de leur mère. Je me sentirais égoïste de leur enlever une femme aussi merveilleuse que toi. J'ai hâte de te retrouver, ma chérie. J'ai rencontré Sa Majesté, notre roy, qui m'a octroyé mes routes de traite. Mais ne le dis à personne avant mon retour. C'est un secret. Comme je connais ton impatience, je vais m'empresse de revenir le plus rapidement possible ! »

Anne était au bord des larmes. Elle lut en silence la phrase suivante.

- Allons, maman, dépêche-toi de lire cette lettre, s'il te plaît ! insista Marie-Renée.

Avec un petit sourire, Anne tendit la missive à sa fille et l'invita à lire à voix haute.

« À ma fille Marie-Renée. J'aimerais que tu saches à quel point le château de Versailles est impressionnant, avec ses jardins, ses fontaines et ses élégants occupants. Tout est plus beau que ce que tu as imaginé dans tes rêves. Je fais la promesse de t'y emmener un jour ! »

- Oh, papa, que tu es gentil ! J'ai tellement hâte de te revoir, tu sais, s'exclama Marie-Renée avec des yeux lumineux.

Aussitôt, elle alla embrasser sa mère et lui rendit la lettre.

L'émotion était palpable. Anne poursuivit alors sa lecture.

« À mon garçon Charles, qui rêve de devenir mousquetaire ; je te ramènerai l'habit gris des mousquetaires du roy. Continue à aider ta mère comme l'homme de la maison que tu es maintenant ! »

Charles afficha un sourire qui en disait long sur la fierté qu'il ressentait.

Anne poursuivit.

« À mes chers petits. Qu'ils sachent que leur papa les aime beaucoup et qu'il a bien hâte de les embrasser et de leur faire des câlins ! »

Les cris de joie de Louis et Charlotte résonnèrent dans la grande maison de la rue du Sault-au-Matelot.

- Papa, papa !

Marie-Renée prit la lettre des mains de sa mère et continua la lecture.

«A François, mon cousin, ainsi qu'à Eugénie. Sachez que j'ai hâte de vous donner des nouvelles de notre Normandie. Je vous remercie pour votre aide précieuse et votre amitié, particulièrement lors de notre séjour à Bourg-Royal.

«Enfin, à Guillaume-Bernard et Mathilde. Encore une fois merci pour votre hospitalité. Ma vie ne sera pas assez longue pour vous remercier comme vous le méritez.

« Je vous aime tous autant que vous êtes. Cette missive devrait vous parvenir par le prochain bateau en partance de La Rochelle. Le capitaine me l'a promis. Quelques pièces d'or ne peuvent qu'aider, bien entendu.

«Un mari, un père, un parent, un ami qui ne vous oublie pas, Thomas. »

À la fin de la lecture, les enfants s'exclamèrent de nouveau de joie:

- Papa est vivant. Papa nous aime. Papa va revenir !

Ils exécutèrent alors une ronde auxquels se mêlèrent les adultes présents. Mathilde s'essuyait les yeux avec son mouchoir de dentelle. Anne, le visage rayonnant, la regardait avec un sourire. Elle lui dit :

- Avant d'aller remercier la bonne sainte Anne, que dirais-tu, Mathilde, d'aller rendre visite à Eugénie ? Je pense qu'elle mérite bien d'être avisée, d'autant qu'une partie de la lettre est adressée aux Allard.

Mathilde acquiesça et ordonna à son valet :

- Faites apprêter la voiture, Philibert, nous retournons à Bourg-Royal. Les chemins seront certainement plus carrossables !

Eugénie était en train de préparer une ratatouille avec les légumes du jardin. Quand elle aperçut les deux femmes endimanchées, elle

sourit instinctivement, certaine qu'elles lui apportaient de bonnes nouvelles. Elle se précipita dehors pour les accueillir.

Anne sauta du carrosse et secoua Eugénie par les épaules.

- Thomas nous a écrit et il nous aime toujours ! clama-t-elle.

À ces mots, le cœur d'Eugénie fit un bond dans sa poitrine. Elle répondit :

- Tu sais, Anne, personne n'en a jamais douté. Personne.

- Tu as raison. Personne. Qui aurait pu en douter? fit Anne.

Là-dessus, les trois amies se donnèrent l'accolade dans une symphonie de rires qui résonnèrent jusqu'aux champs où travaillait François.

Quand ce dernier apprit les nouvelles de sa famille de Normandie, la nostalgie le gagna. Il demeura silencieux un long moment, perdu dans ses souvenirs. Il se revit à la ferme familiale, aidant son père Jacques aux champs, puis à l'atelier de sculpture, partageant des moments de grande complicité avec ce père qui lui avait donné davantage que la vie : un véritable talent d'artiste.

François pensa à sa mère Jacqueline, si douce et si compréhensive, et aux petites Thoinine et Marguerite. Que la vie ici-bas pouvait être cruelle...

Cependant, François réalisa que l'existence lui semblait finalement plus facile en Nouvelle-France qu'en Normandie. Il se joignit alors au bonheur d'Anne et de ses enfants, certain d'avoir fait le bon choix en décidant de s'installer au Canada.

Chapitre XX

Le métier de roy -

Le roy Louis XIV, estimant qu'il se devait à son peuple, s'obligeait à une perpétuelle représentation. Il vivait en public et Versailles était ouvert à tous, pas seulement aux courtisans. La routine du roy, immuable, régissait la vie de la cour. Les officiers de service auprès du souverain savaient exactement ce qu'ils devaient faire, où, quand et comment.

Le roy était réveillé à huit heures trente par Jean Talon, premier valet de chambre, qui annonçait :

- Sire, voilà l'heure.

Le roy enfilait la robe de chambre que lui tendait le comte d'Orsainville et s'asseyait sur sa *chaise d'affaires**. Ensuite, on assistait au Petit Lever du Roy, qui déjeunait d'un bouillon après avoir été lavé, rasé et peigné par le valet perruquier et le valet barbier, tous deux habillés de velours bleu pastel et jaune moutarde, avec un chapeau de la même teinte et une épée au côté. Par la suite, en privé, le premier gentilhomme de la garde-robe, assisté dans cette tâche par Jean Talon, ôtait l'habit matinal du roy et lui passait sa chemise et ses bas de soie.

Puis, au cri de l'huissier: «La garde-robe, Messieurs!», commençait le Grand Lever. Jean Talon aidait alors le roy à enfiler sa culotte de drap et son habit brodé, pendant que des pages agenouillés chaussaient Sa Majesté de souliers à boucles d'or et à talons rouges.

Le Grand Lever était exécuté avec la régularité d'une horloge, devant les médecins, le porte-chaise d'affaires, les écuyers, les aumôniers, les pages, les officiers de la chambre ainsi que tous les courtisans admis à l'entrée de l'appartement du Roy.

Un peu avant dix heures, au moment où Sa Majesté se rendait à la chapelle pour la messe, un cortège se formait dans la galerie des glaces. Le roy, suivi de ses courtisans, traversait le Grand Appartement, dont les pièces exposaient la collection royale de statues, de bustes et de tableaux, et un mobilier recouvert de velours cramoisi, bordé de galons et de franges d'or ou drapé de brocart ou d'un damas plus léger, selon la saison.

Le public pouvait alors voir le souverain et lui remettre un placet,

c'est-à-dire une requête écrite. À ce moment, Jean Talon recommanda à Thomas de présenter sa demande au roy. Accompagnant le monarque, Jean Talon se chargerait de faire les présentations nécessaires. Il expliqua à Thomas, qui serait accompagné de Perce-Tête vêtu de sa tenue d'homme des bois, qu'il ne devait jamais, le premier, adresser la parole au roy ni l'apostropher en public.

Il fut établi que le dimanche de la Toussaint serait le moment idéal pour rencontrer le très catholique roy. Durant la semaine, Thomas assista au Grand Couvert, le souper en public du roy et de la famille royale. Le dimanche, ses lettres de recommandation bien en main, Thomas traversa la cour royale et monta l'escalier des ambassadeurs jusqu'au palier des appartements. Des mousquetaires, fleuret au poing, montaient la garde. Une foule se bousculait déjà et encombrait le passage étroit jusqu'à l'étage.

Grâce à l'Iroquois qui provoquait des mouvements de recul, Thomas réussit à se faufiler. Tous deux se postèrent dans la première rangée de curieux et de courtisans qui se pressaient pour mieux voir le monarque.

Thomas admira le salon d'Apollon, où se trouvait le trône en argent surmonté d'un dais en brocart de fils d'or et d'argent. Un portrait de Louis XIV était accroché au-dessus de la cheminée. Jean Talon savait que ce salon était le préféré du souverain, parce qu'il représentait sa toute-puissance. Il avait donc recommandé à Thomas de s'y tenir, afin de mettre toutes les chances de son côté. En ce jour de fête religieuse, Sa Majesté avait exceptionnellement permis que l'on servît des collations sur les tables installées à cet effet. Il y avait du gibier rôti qui faisait palpiter les narines de l'Iroquois, des pâtisseries et du chocolat, friandises très prisées des courtisanes.

Thomas portait un bonnet de castor et avait remis à l'Iroquois, en plus du costume multicolore et de son collier de plumes, une immense coiffe en plumes de dindon, que Scaramouche avait dénichée dans sa malle de costumes de théâtre. Cette tenue lui paraissant conforme à son rang de petit-fils de chef iroquois, il avait accepté avec fierté de s'en couvrir la tête. Ainsi vêtus, les deux étrangers ne passèrent pas inaperçus, ce qui était l'effet recherché par Jean Talon.

Quand le roy fit son apparition, un murmure admirateur se rendit jusqu'à Thomas qui aperçut alors Louis XIV en marche vers la chapelle. Il fut impressionné par la prestance de Sa Majesté, bien que sa démarche fût ralentie par son énorme costume. Sa perruque

flottante balayait un vêtement ample, richement orné de rubans, de plumes, de fourrure, d'or et d'argent. Courtois et raffiné, il faisait montre d'une attention particulière envers les femmes de toutes conditions. Il savait aussi être tolérant envers les hommes de condition inférieure, quoiqu'il devînt un peu hautain avec l'âge, voire intimidant et tranchant. Il avait déjà répondu sèchement: «Je ne le connais point, celui-là» à quelques placets donnés par d'obscurs quidams, brisant d'un seul coup toute ambition naissante.

Lorsqu'il aperçut Thomas et Perce-Tête, le monarque leva un sourcil d'étonnement. Il eut un mouvement de recul lorsque l'Indien s'approcha de lui pour mieux apprécier son manteau de zibeline. Thomas réussit heureusement à le faire rentrer immédiatement dans le rang. Un cri de stupeur retentit soudain dans l'assistance. Des mousquetaires s'apprêtaient à faire un mauvais parti à l'Indien. Jean Talon s'interposa.

- Sire, ce gentilhomme et son Sauvage du Canada, petit-fils d'un grand chef, tiennent à contribuer à l'expansion de votre royaume et à lutter contre l'Anglais. Ils souhaitent élargir le commerce français de la fourrure vers la baie d'Hudson et retirer le monopole de la traite des mains anglo-saxonnes. C'est la permission qu'ils vous demandent pour la grandeur de la France.

Le roy scrutait les deux Canadiens. Sur un signe de tête de Jean Talon, Thomas s'avança et remis à Louis XIV son placet, avec la lettre de recommandation du gouverneur. Sa Majesté avait signifié à ses gardes de relâcher Perce-Tête.

Le monarque prit la parole.

- Est-ce que le marquis de Denonville est au courant de votre requête ?

-

- Sire, vous avez l'assentiment de notre gouverneur entre vos mains, lui répondit Thomas en s'inclinant légèrement.

Déjà, le placet avait été récupéré par le premier page. Après un long silence, Sa Majesté continua :

- Soit. Nous vous attendons, Monsieur, avec votre escorte, à notre conseil de onze heures, en présence de notre ministre des Colonies. Vous nous expliquerez comment vous comptez contribuer à la gloire du royaume. Vous aussi, Monsieur le comte, soyez présent, vous qui

connaissiez bien la Nouvelle-France, ajouta-t-il à l'intention de Jean Talon.

À ces mots, Thomas s'inclina de nouveau, très bas cette fois. L'Indien toisait Louis XIV, les bras croisés, une main sur chaque épaule. Avec son front haut et son nez busqué, il avait l'arrogance des grands guerriers iroquois fiers d'avoir vaincu l'ennemi. L'assistance émit un « oh » d'étonnement, dont le son se répercuta dans tous les salons du Grand Appartement.

Le roy haussa les épaules en signe d'indifférence et le cortège royal reprit sa marche. Jean Talon fit un clin d'œil de connivence à Thomas. Il avait parié gros et il avait gagné.

Le roy accordait ses audiences dans le cabinet du Conseil dont les membres influents, ministres et secrétaires d'État, étaient assis autour d'une table drapée d'un satin broché orné de fleurs de lys, brodé aux extrémités des armoiries des rois bourbons du royaume de France et de Navarre.

Lorsque Thomas, Jean Talon et Perce-Tête se présentèrent, le ministre des Colonies, Seignelay, était assis près du monarque, ainsi que Louvois, titulaire du ministère de l'Armée.

Thomas admira la splendeur des lieux. Derrière la table où siégeait le roy se trouvait une cheminée dont les montants et le manteau étaient de marbre et de céramique. Elle portait une superbe horloge en or massif qui, étincelante, représentait le dieu inca du Soleil. Deux globes terrestres se reflétaient dans un miroir montant jusqu'au plafond, où étaient suspendus de magnifiques lustres en cristal, munis de chandelles. Sur les murs alternaient des boiseries de couleur ivoire, des dorures et des tentures de soie bleu et or. Au fond de la pièce était placée une petite table que l'ambassadeur du Siam avait remise au roy en 1682.

Seignelay était bien au fait de la situation en Nouvelle-France, puisqu'il avait récemment reçu le mémoire du gouverneur Denonville, qui considérait que les Anglais étaient plus à craindre que les Amérindiens pour l'avenir du Canada.

Thomas expliqua ses projets au roy et démontra qu'il était possible de battre l'Angleterre autrement que par les armes. Il ne demandait pas de subsides, mais uniquement la permission de développer ses réseaux de traite en créant des alliances avec les tribus présentement

en affaires avec la Hudson's Bay Company, comme les Cris et les Sioux. Enfin, il parla d'une potentielle évangélisation par les missionnaires.

-De quelle nation est votre... escorte, Monsieur de Lachenaye ? demanda la marquise de Maintenon.

La seconde épouse du roy assistait exceptionnellement à l'entretien, car elle avait été intriguée par la présence de l'Iroquois à la cour.

Née d'Aubigné, veuve du poète Scarron, madame de Maintenon avait été la gouvernante des enfants illégitimes de Louis XIV et de madame de Montespan. Elle avait fini par remplacer madame de Montespan dans le lit du roy, puis l'avait épousé à la mort de la reine Marie-Thérèse.

Douée d'un jugement sûr et d'un tact extraordinaire, elle avait une grande ascendance sur Louis XIV, qui l'appelait affectueusement « la Raison ».

- De la nation iroquoise, Madame. C'est, plus précisément, un Mohawk, Sire, précisa-t-il en se tournant vers le roy.

- Ne sont-ils pas nos ennemis ? interrogea la marquise.

- Ils le sont, Madame, lui répondit le ministre des Colonies.

- Sont-ils aussi cruels qu'on le dit? Celui-là me semble inoffensif, ajouta-t-elle.

Le roy fixait l'Indien dans son costume de plumes. Subitement, il intervint.

- Nous les craignons moins que les Anglais. Nous devrions apprendre à mieux les connaître. Dites-moi, Sieur.de Lachenaye, de quelle fourrure est fait votre bonnet ?

- De castor, Sire. C est la principale richesse des territoires de la baie d'Hudson. Celle que nous voulons exploiter.

- Et enlever aux Anglais. Je vois. Pourriez-vous essayer ce bonnet, Seignelay?

Le ministre s'exécuta de mauvaise grâce. Le roy se tourna légèrement vers madame de Maintenon.

- Qu'en pensez-vous, Madame? Est-ce de bon goût?
- Il va fort bien au ministre, Sire.

Une nouvelle mode venait d'être lancée à la cour de Versailles. Le bonnet et le manchon de castor détrônèrent ainsi le chapeau espagnol imposé par la défunte reine, à la grande satisfaction de madame de Maintenon.

Jean Talon demanda alors au Roy de considérer la candidature du sieur de Lachenaye comme prochain seigneur de Beauport, puisque lui-même avait l'intention de se retirer.

-Est-ce vraiment votre intention, Monsieur le comte d'Orsainville ? demanda le Roy.

- Je me fais vieux, Sire...

Louis XIV parlait peu, écoutait beaucoup et concluait toujours.

- Sieur de Lachenaye, je vous autorise à développer la traite des pelleteries dans ces territoires du Nord et à favoriser la bonne entente avec toutes les nations sauvages que vous rencontrerez. Je vous suis reconnaissant de vouloir limiter l'influence des Anglais, que nous continuerons à combattre. D'Iberville et ses frères, les fils du seigneur Le Moyne de Longueuil, sont assez efficaces en cette matière, m'a-t-on dit! Cependant, je pose une condition : il vous faudra convaincre monsieur Radisson de traiter avec vous dans la baie d'Hudson. Je vous dédommagerai sur ma propre cassette pour la perte de vos biens et de vos commerces. Cela vous permettra de réussir dans vos projets, dont le ministre me tiendra informé, cela va de soi. Quant à votre nomination comme seigneur de Beauport, nous verrons cela plus tard. Pour le moment, Jean Talon, capitaine de Mariemont, votre ancien intendant, doit continuer à bien servir la Nouvelle-France, même s'il en est éloigné. Nous prenons cependant note de votre intérêt pour cet office.

En désignant l'Iroquois de la tête, Louis XIV ajouta :

- Nous garderons à la cour ce spécimen des bois. Nous lui apprendrons les bonnes manières françaises et nous le renverrons chez

lui quand cela sera fait. Le capitaine, premier valet de la garde-robe, s'en chargera.

Thomas s'inclina révérencieusement devant Sa Majesté et sa dame puis sortit du salon du Conseil avec Jean Talon et l'Indien. Aussitôt, quelques gardes invitèrent Perce-Tête à les suivre. Thomas lui fit un signe d'adieu. Jean Talon n'était pas enthousiaste à l'idée d'être le gardien du Peau-Rouge.

Thomas retourna à l'appartement de Jean Talon. Scaramouche semblait soulagé de ne pas voir l'Iroquois.

- Alors, Thomas, qu'en pensez-vous ? lui demanda son hôte.

- J'ai obtenu tout ce que je voulais et même plus. Je ne pensais pas être doté par le roy. Ma fortune est faite, à condition que je puisse convaincre Radisson de se joindre à mon entreprise.

- Ce ne sera pas une mince affaire ! En tout cas, je veillerai à ce que vous me succédiez à Beauport. Le comte Joli-Cœur sera vraiment mécontent.

- Y a-t-il moyen de le rencontrer, intendant ?

- Oh ! D'après ce que l'on m'a dit, il se trouve justement à Paris depuis environ dix jours.

- Comment faire pour le retrouver ?

- Il paraît que c'est un grand ami de Frontenac. Sans doute. Ces deux canailles mangent au même râtelier...

- Est-ce vrai qu'il est Normand ?

- Ses origines ne sont pas claires.

- Le connaissez-vous bien, intendant ?

- En fait, non. Il m'a toujours évité. Je ne sais pas pourquoi. Il a ses entrées chez la première dame.

- Comment puis-je vous remercier, intendant ?

- En saluant mes censitaires de Beauport à votre retour,

notamment votre cousin et sa dame. Et en venant aussi me visiter dans le Hainaut, à la frontière belge. Je vous y attendrai avec plaisir.

Sur ce, l'intendant Talon fit un salut révérencieux à Thomas. Il savait que les prochaines années qu'il passerait au service du roy ne seraient pas de tout repos.

Thomas prit la première diligence pour Paris. Il voulait revoir Frontenac, rencontrer le comte Joli-Cœur, rendre visite à Radisson au Havre en Normandie, à l'embouchure de la Seine, sur la Manche et, si Dieu le voulait, revoir sa famille.

Chapitre XXI

Oscatarach (*Perce-Tête*) -

À la demande de madame de Maintenon et sur ordre du Roy, Perce-Tête fut confié à l'entourage de l'épouse de Sa Majesté. On voulait l'éduquer et, quand il serait présentable, en faire le second valet de la garde-robe du Roy, sous l'autorité de Jean Talon.

Il fut donc confié aux bons soins de la marquise de Pauillac, première couturière de madame de Maintenon, à son service depuis six années. Recommandée par la princesse palatine Charlotte-Elisabeth de Bavière, la belle-sœur du roy, Estelle de Pauillac avait séduit plus d'un habitué de Versailles, certains parmi les plus riches et les plus célèbres. On racontait qu'elle s'était initiée au théâtre dans le lit du frère de Pierre Corneille, comme madame de Maintenon sur la couche de Racine, alors que celui-ci écrivait *Esther* et *Athalie*. Les détracteurs de Racine affirmaient que c'était au contact de la sévère madame de Maintenon que la passion s'était muée en fatalité dans son œuvre.

Le marquis de Pauillac, maréchal de France à la retraite, avait épousé Estelle alors qu'il était âgé de quatre-vingts ans. Humilié par sa jeune maîtresse, qu'il ne pouvait contenter, il se fit sauter la cervelle, lui laissant le bénéfice de ses rentes.

Estelle prenait plaisir à la conversation, discourant de littérature et de théâtre. Elle portait toujours un corsage de satin mat largement ouvert sur sa poitrine généreuse qui, avec sa chevelure sombre et voluptueuse, séduisait les courtisans réputés.

Conformément à la mode, Estelle portait une jupe, un manteau de robe et une cape superposés. Ses robes de dessous et de dessus étaient garnies de falbalas et terminées par des manchettes de dentelle en entonnoir. Son bas de robe, retroussé sur les côtés, laissait voir amplement la robe de dessous, tout comme ses bas de soie de couleur chair, qui excitaient l'appétit des gentilshommes. Estelle mettait en

valeur la fraîcheur de son corps dans un flot de rubans, de boucles, de volants, de plumes et de fragrances.

Pierre Corneille, déjà âgé, en tomba amoureux, mais la jeune fille lui préféra son jeune frère Thomas, également poète et tragédien, dont la maison natale se situait à Blacqueville, en Normandie. Corneille, vexé, répliqua par un poème :

*Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.*

*Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front!*

*Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits:
On a vu ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.
Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.*

*Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.*

*Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.*

*Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle*

Qu'autant que je l'aurai dit.

*Pensez-y, belle marquise:
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi !*

Surnommée mademoiselle Estelle par madame de Maintenon, la marquise de Pauillac était une jolie brunette de vingt-quatre ans, à la silhouette élancée et au buste sculptural. Elle osait proposer des tenues plutôt affriolantes à l'épouse du ' roy, encouragée par celui-ci.

Les grands yeux sombres et calculateurs de la marquise, héritage d'un ancêtre maure, se lovaient dans l'ovale de son visage ambré. En raison de ses lèvres pulpeuses, on la soupçonnait d'être capricieuse. Un baiser de cette Méditerranéenne ; transmettait, disait-on, la chaude caresse du vin du Médoc.

Ce fut sans doute cette beauté originale qui lui permit de se faire remarquer par Sa Majesté. Quand l'époux royal, après son souper en public, regagnait sa chambre pour le «bonsoir aux dames», il s'attardait à regarder la marquise de Pauillac se dandiner dans les tenues vestimentaires qu'elle soumettait au choix de madame de Maintenon.

De fil en aiguille, le roy se fit prendre au piège. Il remplaçait une bretelle, remontait un bas, s'attardant plus que nécessaire sur le galbe exquis de la jambe de la marquise. Celle-ci riait de si grand cœur que sa poitrine voluptueuse se gonflait et attisait les appétits du roy, lassé de sa relative fidélité à son épouse quinquagénaire. Un peu de fraîcheur désennuierait sans doute ses quarante-huit ans.

Le roy fit aménager pour la marquise de Pauillac un petit cabinet situé près de la *loggia* de l'escalier de la reine, entre l'appartement de madame de Maintenon et le sien. Après ses ébats royaux, la marquise pouvait se rendre rapidement dans la salle des portraits des dames de la cour où Louis XIV réunissait la famille royale et, de là, se faufiler dans le salon de haute couture de la première dame. Madame de Maintenon feignait de ne pas s'apercevoir de ce que toute la cour savait déjà.

Derrière la salle des portraits se trouvait en effet un passage connu uniquement des amants et conduisant à leur lieu de rendez-vous

secret, qu'ils appelaient «l'alcôve». Cette petite pièce comprenait une banquette, un petit lavabo et un secrétaire, le roy aimant bien s'occuper de ses affaires d'État entre deux bagatelles. Sur la chaise du secrétaire de teinte pastel s'entassaient, pêle-mêle, jupons, fanfreluches et autres accessoires encombrants pour un amant expéditif.

Le roy rajeunissait à vue d'œil et la marquise devenait de plus en plus influente. Cependant, comme elle n'avait pu obtenir pour l'un de ses proches, le comte Joli-Cœur, la charge de la seigneurie de Beauport au Canada, la marquise s'était rabattue sur le Sauvage, qui excitait la convoitise des courtisanes en mal de muscles saillants et d'épidermes non poudrés.

Perce-Tête était devenu la coqueluche de la cour de Versailles. Estelle réclama au roy le tutorat du Mohawk, ce que Louis XTV lui accorda. Le roy tenait à être bien informé des progrès de l'Indien.

Sous l'œil complaisant de madame de Maintenon, qui ne détestait pas voir son royal époux mordre la poussière, Estelle de Pauillac entreprit d'enseigner le français au Sauvage. Elle décida de lui donner ses leçons dans l'alcôve pour le soustraire aux regards curieux des courtisanes.

Un jour, l'Indien, qui supportait mal les vêtements superposés à l'européenne, se débarrassa de son accoutrement dans le salon des dames. Devant la gent féminine présente, il se retrouva uniquement vêtu de son pagne frangé en peau de chevreuil.

Perce-Tête ressemblait à l'un des dieux grecs qui ornaient les pilastres du salon. Son torse musclé, ses hanches étroites et son fessier saillant firent tourner la tête des dames.

Il avait été habitué dès son adolescence au jeu des allumettes, durant lequel les jeunes Iroquoises soufflaient sur la branche enflammée que tenait l'homme qu'elles choisissaient pour partenaire sexuel pour la nuit. Il comprit que cette tradition avait cours en Europe lorsque la marquise éteignit les chandelles de l'alcôve. Comme tout guerrier iroquois, il avait l'habitude de l'embuscade dans la pénombre et était capable de distinguer les formes et les mouvements dans le noir. Tel un félin, il se jeta sur la marquise et la renversa sur la banquette. La marquise de Pauillac venait de goûter au Nouveau-Monde.

Dès lors, Estelle, plus qu'enchantée par l'audace de son élève,

décida de l'appeler affectueusement Sylvain. Il lui procurait en effet les mêmes délices que ceux que les nymphes des forêts, les Sylvaines, offraient aux voyageurs épris de nature sauvage.

Vêtu de vêtements d'étoffe et de cuir confectionnés par sa maîtresse et coiffé d'un bonnet de castor, Perce-Tête attirait le regard des curieux et excitait l'envie des curieuses, qui imaginaient aisément les nuits débridées que devait connaître la marquise.

L'Iroquois était impressionné par les jardins de Versailles. Il en arpentait les allées et, caché derrière les bosquets, s'amusait à surprendre les passants pour les effrayer. Il avait fait hurler de terreur une duchesse en faisant mine d'avoir l'intention de la violer. Toute la cour se plaisait désormais à parier sur les frasques de l'hôte du roy.

Un soir, Oscotarach déracina une haie de cèdre pour en faire un feu de camp et effectua une danse guerrière dédiée au Grand-Esprit, ses incantations lugubres résonnant jusqu'au petit village de Versailles. Il fit rôtir dans ce même feu le cerf préféré de mademoiselle Hortense, la fille cadette de Louis XIV, ce qui mit le souverain dans tous ses états.

Il se baignait nu dans les bassins, péchait dans les étangs, enfourchait les bronzes du roy et faisait montre d'une constante indiscipline. La marquise le surveillait constamment depuis les fenêtres de l'appartement de la reine, utilisant pour ce faire la lunette d'approche qu'elle avait héritée de son mari.

On exigea de la marquise qu'elle resserrât sa surveillance, sans quoi le roy lui-même déciderait d'une sentence exemplaire. Sous le charme de son Sylvain, la marquise négligea cet avertissement. Louis XIV, irrité, chargea l'un de ses espions de suivre l'Indien et de lui faire un rapport quotidien de ses agissements, notamment dans le lit de la marquise. L'Iroquois eut tôt fait de repérer la filature et entraîna l'espion dans la forêt de Rambouillet où celui-ci s'embourba dans la vase froide d'un marécage. Il fut retrouvé par la milice le lendemain, les pieds gelés. L'espion informa le roy qu'il préférerait être envoyé aux galères plutôt que de côtoyer ce démon.

Perce-Tête poussa l'arrogance jusqu'à transpercer d'une flèche le faucon du roy, sous les yeux de son maître. Il n'était alors drapé que de son *kanehonk*, un pagne en cuir fin retenu entre ses jambes, confectionné avec la peau du cerf de mademoiselle

Hortense. Il avait le front ceint d'une lanière de cuir et d'un panache qu'il s'était fabriqué à partir de plumes d'autruche volées aux chapeaux des mousquetaires. Son visage et son corps étaient peints d'ocre et de suie pour signifier qu'il avait des comptes à régler. Il s'était scarifié la peau des cuisses, et son sang coagulé dessinait de curieuses arabesques.

En visant l'oiseau de proie dressé pour la chasse royale, il avait attiré l'attention du Roy qui s'ébouillanta avec son bouillon matinal, tandis que Jean Talon était occupé à l'habiller. Il lui envoya alors un violent coup de pied dans le tibia gauche, ce qui donna à son valet la mesure de sa rage.

- Qu'aviez-vous à nous amener ce Sauvage ! tança le roy.

La marquise de Pauillac était boudée par son amant royal - et pour cause -, pour le plus grand plaisir de madame de Maintenon, également ravie du dépit de son époux qui mordait la poussière devant l'Indien.

Pendant ce temps, Thomas Frérot rendit visite, à Paris, à l'ancien gouverneur Frontenac. Grâce à Jean Talon, il voyageait dans un cabriolet aux armoiries royales. Il suivait une compagnie de mousquetaires de la Maison du Roy qui retournaient à leur caserne, rue du Bac.

Le convoi longea la Seine depuis Saint-Germain-en-Laye, jusqu'au cœur de Paris. Il emprunta le quai des Théatins, ainsi nommé en l'honneur de moines italiens de Naples qui y avaient établi un couvent sur invitation du cardinal Mazarin. Il longes ensuite le pré aux Clercs, port marécageux où s'arrêtaient les trains chargés de bois et où traînaient les écoliers, les bretteurs, les conspirateurs de tout acabit et les manants des alentours. Il arriva ensuite rue du Bac où se dressaient fièrement plusieurs monastères, l'église Saint-Thomas-d'Aquin et l'hôtel de l'Université de Paris.

La construction d'un pont enjambant le ruisseau de la rue du Bac était en cours. Il devait permettre de rejoindre le jardin des Tuileries, remplaçant la passerelle de bois détruite par les glaces en 1684. Thomas put admirer les hôtels somptueux de la rue de Lille, qui contrastaient avec la misère du peuple du faubourg Saint-Germain.

Au milieu de la matinée, le cortège s'arrêta devant la caserne des

mousquetaires, au numéro 15 de la rue du Bac.

Les mousquetaires logeaient dans le plus grand luxe. Les cadets* étaient recrutés parmi les grandes familles de France. Ils étaient assurés de servir le roy, mais, surtout, de le côtoyer quasi quotidiennement. Thomas fut accueilli plutôt froidement par un serviteur en livrée qui ne fut guère impressionné par sa lettre de présentation estampillée du sceau royal.

Le serviteur signifia à Thomas que le comte de Frontenac était souffrant et n'accordait guère plus d'une audience par jour. Il venait justement de quitter un gentilhomme, le comte Joli-Cœur, qui s'en était retourné à Versailles. Leurs convois s'étaient sans doute croisés. Monsieur le comte devait maintenant se reposer. Le serviteur annoncerait son arrivée, mais le visiteur ne devait pas compter sur un entretien.

Lorsqu'il revint, le serviteur informa Thomas que le comte de Frontenac serait heureux de le recevoir le lendemain ou le surlendemain, dépendant de la souffrance que lui causerait son attaque de goutte. Thomas déplora l'état de santé de monsieur le comte et accepta l'invitation.

Au moment même du départ de Thomas pour Paris, la cour vit apparaître la marquise de Pauillac avec un bandage autour de la tête et une immense frayeur dans les yeux. Le Mohawk avait menacé de scalper sa belle en lui enlevant une mèche de cheveux avec un couteau de boucher dérobé dans les cuisines du roy. Il avait ensuite paradé, la mèche de cheveux teintée de sang à sa ceinture. Au dire de la marquise, elle avait évité la mort de peu.

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre jusqu'à la caserne de la rue du Bac, où elle était parvenue aux oreilles de Frontenac. Celui-ci en avait fait part au comte Joli-Cœur qui avait immédiatement pris la route de Versailles pour aller consoler sa grande amie. D'aucuns pensaient qu'il voulait récupérer sa maîtresse.

Estelle ne se remit pas de cette tragédie. Madame de Maintenon pensa l'envoyer à la maison royale de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée avec le roy, mais changea rapidement d'idée, craignant pour l'éducation morale des élèves de l'institution, des jeunes filles nobles et pauvres.

Madame de Maintenon préféra la diriger vers le monastère de Luxeuil-les-Bains en Haute-Saône, où les eaux thermales parviendraient sans doute à guérir son cuir chevelu et à faire repousser ses boucles ensorcelantes.

La marquise de Pauillac avait laissé son empreinte à la cour de Versailles. Jean de La Bruyère écrivit dans ses *Caractères*, faisant allusion à la mésaventure amoureuse du roi: «Un homme qui serait en peine de connaître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde, et le ton dont elle lui parle ; il apprendra ce qu'il craint de savoir. Rude école. »

Louis XIV estima qu'il était grandement temps de sévir. Sur son ordre, Perce-Tête alla rejoindre ses congénères aux galères royales à Marseille. Il décida également que Thomas Frérot ne serait jamais le seigneur de Beauport. Jean Talon s'opposait fermement à ce que le comte Joli-Cœur, ami de Frontenac, héritât de sa seigneurie. Il la légua donc à sa mort, dix ans plus tard, à l'un de ses neveux, Jean-François Talon. Celui-ci la revendit à monseigneur de Saint-Vallier qui la donna par la suite à l'Hôpital général de Québec. Les censitaires de Beauport purent dès lors se faire soigner gratuitement.

Jusqu'à sa mort, en novembre 1694, Jean Talon demeura premier valet de la garde-robe du roi. Il ne fut jamais nommé premier gentilhomme de la Chambre, poste qu'il convoitait, bien qu'il fût couvert de compliments et de gloire par le roi.

Chapitre XXII

La visite à Frontenac -

En 1672, le chevalier Louis de Buade, comte de Frontenac et de Palluau, accepta, pour éponger ses dettes, de succéder au chevalier Daniel-Rémy de Courcelles à titre de gouverneur de la Nouvelle-France. Autoritaire, doté d'une ambition dévorante, il profita du départ de Jean Talon pour assumer également les fonctions d'intendant. Aussitôt au pouvoir, il fit prêter serment de fidélité aux hauts fonctionnaires de la colonie.

Frontenac fut un bel exemple de corruption. Il détourna le commerce de la fourrure à son avantage, alors qu'il accusait le clergé de s'adonner à la trappe.

Depuis son rappel par le roy en 1682, Frontenac passait son temps entre Versailles et la caserne des mousquetaires du roy, rue du Bac, où il était l'hôte du maréchal de Bellefonds, car son épouse, Anne de la Grange-Trianon de Neufville, avait refusé de le reprendre sous son toit.

Louis XIV dota Frontenac d'une rente de trois mille cinq cents livres pour ses faits d'armes et sa carrière militaire. Le comte et le roy avaient tissé des liens étroits, car leurs pères avaient grandi ensemble au château de Saint-Germain-en-Laye.

Louis XIII était d'ailleurs le parrain du comte, d'où le choix de son prénom, Louis.

Frontenac était major général à la retraite de l'Académie des mousquetaires, un titre honorifique et une bonté du roy qui lui permettait de fréquenter la salle d'armes et d'escrime et l'école de tir au pistolet des cadets, et d'être admis à la célèbre table des officiers de ce corps d'élite, quand sa santé chancelante le lui permettait. Il ne s'était jamais remis de sa fracture au bras à la bataille d'Orbetello en 1646, alors qu'il était maître de camp du régiment de Navarre, et il était perclus par l'arthrite. Il souffrait le martyre, ce qui avait davantage aigri son caractère.

En attendant de rencontrer Frontenac, Thomas s'acheta, chez un tailleur du faubourg Saint-Germain, un habit parisien bleu, long et lourd, à larges revers, et une cape en brocart de soie de couleur bourgogne, bordée de fourrure de castor et ornée d'un liséré. Thomas s'étant rasé ainsi que l'exigeait l'étiquette de Versailles, il choisit une énorme perruque et un chapeau de feutre à large bord, garni de fourrure de castor et d'une plume de faisan.

À la boutique de chaussures située à proximité de la caserne, il se procura des bottes de mousquetaire. Il jugea qu'elles lui seraient plus utiles, en Normandie, que des souliers à talons hauts. Il paya avec la note de crédit que lui avait remise le procureur de la cassette personnelle du souverain.

Thomas voulait en effet rencontrer Frontenac dans une tenue digne des gentilshommes parisiens.

Il décida de visiter Paris tout en se rendant chez Frontenac.

Empruntant la rue du Bac en direction de la Seine, il se rendit jusqu'au Louvre pour en admirer la grande colonnade de style corinthien, fierté de Louis XIV et de son ministre Colbert. Puis il se rendit à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, de l'autre côté de la Seine, où il se recueillit en pensant à sa famille au Canada. Sur le chemin du retour, il admira les hôtels et les maisons particulières construites en pierre et en brique.

Thomas remarqua que les chaussées et les ponts, à l'exception du pont Neuf achevé en 1604, se dégradèrent. Même les premiers réverbères, fierté de Colbert, érigés pour assurer la sécurité dans les rues de Paris, se détérioraient. Malgré le froid, les rues tortueuses étaient bondées d'indigents et d'enfants en haillons. Les ordures et les immondices jonchaient les boulevards et l'eau croupissait dans les égouts à ciel ouvert, dégageant une puanteur immonde. Des mares de boue maculaient ses bottes jusqu'au mollet.

Emmitouflé dans sa pelisse, Thomas continua son périple, désireux de laisser derrière lui ce revers de la grandeur du Roy-Soleil. Il visita le quartier Saint-Germain-des-Prés, avec ses boutiques d'orfèvres, et traversa le boulevard Saint-Germain. Il passa devant le pré aux Clercs, le monastère des frères passeurs et l'université de Paris. Il tourna à droite à l'angle de la rue de Sèvres et se rendit jusqu'à l'hôtel des Invalides, nouvellement construit par le ministre Louvois, dont le nom signifiait qu'il abritait les soldats vieux ou invalides du royaume. L'hôtel des Invalides était la fierté de Louis XIV. Le souverain en avait posé lui-même la première pierre.

Thomas admira particulièrement l'église Saint-Louis-des-Invalides, dont le dôme, supporté par vingt-quatre colonnes, se comparait à celui de Saint-Pierre de Rome, sauf pour ce qui était de ses dimensions et de son campanile portant une flèche surmontée d'une croix. Il décida de s'y recueillir et fut frappé, en entrant dans la nef, par la majesté de la balustrade de pierre et la magnificence de la coupole de cuivre rouge. Puis il décida de se rendre au couvent des chanoinesses du Saint-Sépulcre-de-Jérusalem pour y saluer le père Goyer, un récollet rencontré jadis dans le cabriolet qui l'avait conduit vers Paris.

Pendant son périple, Thomas avait croisé aussi bien des équipages et des cavaliers que des charrettes et des coches qui martelaient bruyamment le pavé inégal. Les va-nu-pieds côtoyaient, dans les rues de Paris, des gentilshommes à perruque qui déambulaient avec leur dame portant des manchons de fourrure. Thomas jeta quelques pièces à une indigente qui mendiait avec ses deux enfants de l'âge de Charlotte et Louis.

Thomas arriva finalement au logis de Frontenac.

Le comte se faisait servir les repas dans sa chambre qui donnait sur la cour intérieure. Il recevait ses invités dans le salon-bibliothèque où il leur offrait du café, des liqueurs et du vin. Pour affirmer son prestige

face aux aspirants mousquetaires fiers de leur ascendance et de leur futur rôle auprès du roy, Frontenac avait fait peindre deux tableaux le représentant, l'un à Saint-Gothard en Hongrie, comme major général et commandant d'un corps détaché contre les Turcs, et l'autre à Candie, à la tête des troupes vénitiennes et françaises, honneur qu'il devait à monsieur de Turenne.

Habituellement arrogant, querelleur et vantard, Frontenac savait aussi être charmant. Quand Thomas le rencontra, Frontenac était vêtu d'un justaucorps bleu royal à manches longues bordées de larges revers. Il portait une chemise blanche à broderies dorées ainsi qu'une cravate-nœud de rubans d'influence hongroise. Sa culotte bouffante et ses bas roulés étaient blancs, ses chaussures à bouts carrés de couleur chamois avec des talons rouges. Il était coiffé d'une énorme perruque surmontée d'un chapeau de feutre à large bord, orné d'une plume blanche. Assis, il tenait sa canne à pommeau d'ébène dans sa main gauche, alors que sa jambe gauche reposait tendue sur un gros coussin de velours gris, couleur des mousquetaires du roy. Il n'avait pas d'épée.

- Ainsi, c'est vous, le sieur de Lachenaye qui êtes allé proposer vos services à Sa Majesté pour le commerce de la fourrure dans les territoires de la baie d'Hudson ? lança-t-il en ôtant son grand chapeau.

Thomas enleva le sien en signe de respect, fit une courbette et répondit :

- C'est moi, Votre Excellence. Je crois être capable de déloger les Anglais, nos ennemis, de ce territoire commercial.

-Vous allez profiter du travail que j'ai accompli par le passé, Sieur de Lachenaye. Voyez-vous, lorsque j'étais aux commandes de la Nouvelle-France, j'ai assuré dix ans de paix avec les Iroquois et dix ans de prospérité dans la traite de la fourrure. Grâce à moi, avec l'appui des Iroquois, vous allez couper l'herbe sous le pied des Anglais. Vous savez sans doute que les Iroquois m'appréciaient et m'admiraient ! À vrai dire, je pense surtout qu'ils me craignaient. La fermeté, telle a toujours été ma consigne. J'ai dansé et fumé avec les Iroquois. Mais lorsqu'il le fallait, j'ai ordonné l'exécution de prisonniers iroquois par le feu, comme ils le font eux-mêmes. Cette politique de fermeté rapporte, croyez-moi. Puis-je vous offrir une liqueur ? Tiens, pourquoi pas un calvados de votre pays natal ? Je crois que vous êtes de Normandie, comme la plupart des colons canadiens d'ailleurs. À moins que vous ne préfériez goûter à ce rhum provenant de la Martinique. Un vrai breuvage de découvreurs ! Nous avons aussi du café du Brésil.

Les Anglais, eux, doivent se contenter du gin. Ah ! Je m'ennuie, à l'occasion, de la bière du Canada...

Le comte tenta de servir lui-même les verres, mais son bras le fit grimacer de douleur.

- Encore ce maudit bras! Il n'arrêtera donc jamais de me faire souffrir, aboya Frontenac.

Il agita la sonnette et un serviteur en livrée arriva prestement et fit le service. Thomas sirota son calvados, espérant qu'il aurait bientôt l'occasion de le boire chez lui, dans les chaumières normandes.

- Je pense que les colons aussi vous aimaient bien, gouverneur, poursuivit-il.

- J'ai fait l'impossible pour améliorer leur condition pitoyable. On m'a accusé de transiger avec des coureurs des bois, mais cela est faux. Ce sont Villeroy et les Jésuites qui sont à l'origine de ces racontars, que le roy, hélas, a pris en considération.

- Les Jésuites, dites-vous ?

- Oui. Quand j'ai dit à une séance du Conseil souverain : «Je ferai voler le griffon au-dessus des corbeaux», les Jésuites en ont pris ombrage, particulièrement le grand vicaire Henri de Bernières, que j'ai négligé d'inviter par la suite aux séances du Conseil. L'évêque de Québec s'est même plaint au roy, disant que je me mêlais de l'organisation du culte. Je pense que les Jésuites exercent un contrôle excessif sur la vie personnelle des colons, avec leurs constantes menaces d'excommunication. Je préfère de loin les Récollets. C'est d'ailleurs mon propre père qui a établi cette communauté à Saint-Germain-en-Laye. Alors, comme cela, vous êtes intéressé par la traite ?

- Depuis longtemps, Excellence, comme vous le savez sans doute. J'avais mes comptoirs à Québec, mais ils ont été détruits par un incendie. Je dois donc tout recommencer. Le roy vient de m'autoriser à commercer dans les territoires de la baie d'Hudson.

- Fort bien. Mon ordonnance de 1681, qui accorde l'amnistie aux coureurs des bois, va vous être utile.

En 1681, Louis XIV, qui hésitait à croire que la population fuyait dans la forêt en raison des conditions difficiles de la vie de colon,

accorda tout de même l'amnistie générale aux coureurs des bois.

Frontenac continua :

- Monsieur de Lachenaye, n'hésitez pas. La traite de la fourrure, la course des bois et le commerce de l'eau-de-vie avec les Sauvages sont la condition de la prospérité de la Nouvelle-France, quoi qu'en disent les Jésuites.

- Quelle a été votre entreprise la plus glorieuse, Excellence ?

- La plus entreprenante a été la découverte du Mississippi par Louis Jolliet et le valeureux père Marquette, un jésuite respectable. Une fois n'est pas coutume ! Ce dont je suis le plus fier est l'estime que les colons me portaient. Il faut savoir s'entourer de gens sincères. Le peuple de la Nouvelle-France en fait partie ! À propos, vous devriez établir un relais de traite avec les Iroquois à partir du fort de Michillimakinac que Cavelier de La Salle a rebaptisé fort Frontenac. Il a dit que je le méritais... je le pense aussi. J'ai fait beaucoup pour ce pays. On le reconnaîtra un jour. Le comte Joli-Cœur, un ami, en deviendra sans doute le gouverneur lorsqu'il retournera au Canada.

- Quand cela se fera-t-il ?

- Quand il deviendra le seigneur de Beauport. C'est un village que j'ai bien aimé, beaucoup moins sauvage que je ne le pensais. Si cet irresponsable de Jean Talon n'avait pas scindé sa seigneurie en deux, en laissant une partie aux Jésuites, le comte Joli-Cœur y serait déjà.

À ces mots, Thomas blêmit. Frontenac s'en rendit compte et continua sans compassion :

- À propos, j'ai appris hier que vous la vouliez, vous aussi, cette seigneurie...

Il y eut un long silence. Le vieux gouverneur regardait Thomas avec des yeux cruels. Il reprit lentement la parole.

- Mais vous l'avez perdue, cette seigneurie, car le roy a été humilié par l'Iroquois qui vous accompagnait. Vous avez employé une mauvaise tactique pour séduire notre souverain, Sieur de Lachenaye. Un noble s'y serait pris d'une autre façon. Jean Talon aurait pu vous conseiller autrement... Quoique, à bien y penser, non. Son jugement n'est pas très certain. Je m'en suis très vite rendu compte en Nouvelle-

France. Louis le tout-puissant, se faire narguer par un Sauvage ! Comment avez-vous pu agir de la sorte ? Et je ne parle même pas du fait que certains membres de votre famille soient devenus protestants. Oui, Louis XIV, notre roy très chrétien, monarque de droit divin et lieutenant de Dieu sur terre, l'a appris par ses espions. Lui qui vient de révoquer *l'édit de Nantes** ! Comment aurait-il pu être conciliant et généreux envers vous, après toutes ces marques d'insolence ?

«Vous avez de la chance que madame de Maintenon ait pris votre défense et vous ait permis de conserver votre autorisation de traite. C'est la preuve que notre roy veut à tout prix défaire les Anglais. Ah ! Les Anglais... Dire que Radisson, en qui j'avais mis toute ma confiance, a trahi sa patrie !

« Si la guerre reprend avec les Iroquois, les coureurs des bois en seront les principaux responsables pour leur avoir fourni des armes et des munitions chez eux, à plus de cinq cents lieues de Québec.

« Le roy est furieux, Sieur de Lachenaye ! Jean Talon n'aura pas d'autre choix que de se défaire de sa seigneurie de Beauport. J'y veillerai, croyez-moi. Le comte Joli-Cœur mérite cette seigneurie plus que quiconque, cela dit sans vous offenser, Monsieur. »

Voyant la mine déconfite de Thomas, il ajouta:

- J'ai déjà visité, Monsieur de Lachenaye, les mines de fer à ciel ouvert de la région des Trois-Rivières. Elles sont très prometteuses. Hélas, je n'ai pas pu y installer de forge, faute de capital. Avec l'argent que vous tirerez, j'en suis convaincu, de votre commerce de pelleteries, je vous conseille d'investir dans cette industrie. L'avenir est là. Vous ferez une véritable fortune, Monsieur.

Thomas regarda Frontenac avec admiration.

- Excellence, je vous remercie pour cette suggestion. Pourrais-je rencontrer le comte Joli-Cœur?

Frontenac répondit sur un ton de reproche :

- Vous avez insulté une marquise de ses amies avec votre Peau-Rouge. Pour l'instant, il se trouve à Versailles où il tente de la consoler et d'obtenir la seigneurie de Beauport. Vous le rencontrerez au moment opportun.

- Je vous remercie de votre hospitalité, Excellence. Je vous souhaite de vous rétablir le plus rapidement possible.

Frontenac s'excusa de ne pouvoir reconduire lui-même Thomas. Il avait grimacé de douleur tout au long de l'entretien.

Lorsque Thomas sortit de la caserne, un carrosse aux armoiries de madame de Maintenon entra dans la cour intérieure, entouré de mousquetaires. Un valet annonça la marquise de Pauillac, qui descendit du carrosse. Elle était accompagnée d'un gentilhomme fort élégant. D'après ce que Thomas pouvait voir de loin, il s'agissait vraisemblablement du comte Joli-Cœur.

Durant les années qui suivirent, la menace iroquoise prit de l'ampleur en Nouvelle-France. En 1688, les Iroquois s'en prirent aux habitants du lac Saint-Pierre. Dans la nuit d'orage du 4 au 5 août 1689, environ quinze cents d'entre eux massacrèrent la majorité des habitants du village de Lachine. Le roy Louis XIV décida alors de renvoyer Frontenac à Québec.

Frontenac quitta La Rochelle avec deux vaisseaux de guerre. Il avait pour mission de signer un traité de paix avec les Iroquois et d'éliminer une fois pour toutes la menace des Agniers de la côte est américaine. Pour négocier l'entente, il emmena avec lui vingt *Tsonnontouans** qui avaient été capturés en 1687 à Niagara et envoyés aux galères, et un *Agnier*. Ce dernier n'était nul autre que Perce-Tête, qui allait retrouver les siens après quatre années d'absence.

Frontenac arriva à Québec le 15 octobre 1689.

Chapitre XXIII

Les retrouvailles familiales -

Avant de se rendre en Normandie, Thomas visita le château de Saint-Germain-en-Laye, lieu de naissance de Louis XIV et de Frontenac. C'était en ce lieu même que la France et l'Angleterre, en 1632, avaient signé le traité qui donnait le Canada à la France.

Les toits des quatre corps de bâtiment du château étaient des terrasses d'où l'on pouvait admirer le panorama. Du pavillon d'Henri IV, on pouvait ainsi voir, jusqu'aux berges de la Seine, une suite de jardins à l'italienne disposés en étages.

Après sa visite, Thomas se rendit à Rouen par la Seine. À l'approche de la ville, il aperçut au loin la montagne Sainte-Catherine, comme Henri IV, sans doute, lorsqu'il avait assiégé la ville à la fin de 1591. En se rapprochant, il put apprécier plusieurs chefs-d'œuvre architecturaux de la Renaissance, notamment le palais de justice et l'église Saint-Maclou.

Thomas prit ensuite la diligence d'Yvetot pour rejoindre son village natal de Carville-sur-Folletière. En chemin, il fit une halte à Blacqueville et rendit visite à Marie Allard Duquesne, sa cousine, la sœur de François. Elle était maintenant veuve ; son mari avait été tué par des brigands alors qu'il tentait, bien inutilement, de protéger son maigre bien.

Marie vivait très pauvrement des profits de son lopin de terre. Ses deux filles s'étaient mariées et avaient quitté la maison. L'une vivait à Yvetot et l'autre à Caudebec, à environ deux lieues de Blacqueville. Marie se souvenait à peine de Thomas et eut du mal à la reconnaître, affublé de son beau costume bleu tout neuf, de sa perruque, de son chapeau de feutre de castor et de ses bottes de mousquetaire. Elle crut avoir affaire à un représentant du roy. Elle ouvrit donc la porte avec beaucoup d'appréhension en déclarant :

- Vous ne trouverez plus rien ici, Monseigneur. Je vis dans la plus extrême pauvreté. On m'a tout pris, même mon mari, Dieu ait son âme !

- Marie, c'est moi, ton cousin Thomas du Canada, la rassura Thomas.

- Mon cousin Thomas ? Allons donc, Jacquelin, cesse tes plaisanteries ! Je sais bien que tu es revenu du Canada. C'était il y a bien longtemps. Où donc as-tu trouvé ce déguisement de gentilhomme ? Tu as encore bu trop de cidre... Assez ! Enlève cette perruque et remets ton bonnet de paysan. Ce n'est pas drôle. Mais où as-tu pris pareil accoutrement ? Chez le notaire ou chez la famille de cet écrivain à Blacqueville ?

- Ce n'est pas Jacquelin, Marie. Je suis Thomas, l'autre fils de ta tante Anne.

- Thomas? Parbleu, la ressemblance est si frappante que je t'ai vraiment pris pour ton frère. Ma parole, tu es devenu un vrai gentilhomme ! Entre et sois le bienvenu dans ta famille. Je suis ravie de te voir. Que me vaut l'honneur de ta visite, après tant d'années? Es-tu passé chez Jacquelin?

- Non, pas encore. Nous nous étions brouillés avant qu'il revienne en France. J'appréhende un peu son accueil.

- Il sera heureux de te revoir, ne crains rien. Il t'aime bien. Il me l'a déjà dit.

- Comment va-t-il ?

- Comme ci, comme ça. Et toi, Thomas ? Tu as une famille bien à toi, j'imagine... Comment est le Canada? Jacquelin ne nous en a pas beaucoup parlé.

Thomas lui raconta ses aventures canadiennes. Marie, touchée, versa quelques larmes. Puis elle se décida enfin à demander des nouvelles de François, son propre petit frère.

- Et puis, comment va le frangin ? Est-il marié ? A-t-il des enfants ? Probablement, car il y a bien longtemps qu'il a quitté le patelin. Je le revois encore, recevant la bénédiction de notre père, ainsi que ses ciseaux d'ébéniste et l'écusson de la famille. Il était plein d'idéal et d'ambition.

Thomas lui parla d'Eugénie, l'épouse de François, encore plus ambitieuse et idéaliste que lui, et de leurs quatre garçons. Il lui raconta ce qu'il savait de leur rencontre sur le bateau et de leur vie de colons au Canada. François continuait à pratiquer l'art familial, la sculpture. Il terminait même une œuvre pour les Jésuites au Petit séminaire de Québec. Il lui assura qu'Eugénie et François vivaient heureux dans leur confortable chaumière de Charlesbourg, tout près de Québec, et qu'ils ne manquaient de rien dans ce pays plein de promesses. L'avenir leur appartenait.

Pendant le récit de Thomas, Marie continua de pleurer.

- Je suis si fière de lui ! dit-elle. Dis-le-lui, Thomas, quand tu le

reverras. Père et mère le seraient encore plus ! Décidément, il a fait le bon choix, tout comme toi, Thomas. Regarde-nous. Nous sommes persécutés par nos propres dirigeants. La vie en Normandie n'est plus ce qu'elle était !

Marie raconta à Thomas les incursions des soldats du roy dans les propriétés des familles dont les ancêtres s'étaient réformés au protestantisme. Ils se moquaient bien que leurs descendants soient de fervents catholiques. Cela avait fait mourir de chagrin Jean et Anne Frérot, les parents de Thomas.

Louis XIV, le roy très chrétien, voulait débarrasser son royaume du jansénisme et du protestantisme. Et depuis la révocation de l'édit de Nantes quelques mois plus tôt, la situation avait empiré.

Marie vivait dans la peur, d'autant que son mari n'était plus là pour la protéger.

Thomas l'informa de son intention de rester au pays jusqu'à la fin du printemps. Marie l'invita alors à loger chez elle. Thomas la remercia de son hospitalité, tout en sirotant l'alcool de pomme qu'elle lui avait servi. Il lui dit qu'il reviendrait la voir au cas où son frère Jacques ne voudrait pas l'accueillir chez lui.

Marie le chargea alors d'apporter à François une bouteille du meilleur calvados, que son défunt mari avait conservée précieusement dans son cellier, ainsi que l'alliance de son père. Elle lui confia également, à l'intention d'Eugénie, un châle qu'elle avait tissé avec la laine de ses moutons, et le jonc de mariage de Jacqueline Allard.

Elle écrivit également une lettre qu'elle lui fit jurer de remettre à François. Elle inséra le parchemin dans une petite sacoche de cuir, taillée dans une vessie de mouton qui avait appartenu à Jacqueline, en prenant soin de préciser à Thomas que c'était pour ainsi dire une relique de sa tante, et qu'elle était étanche à l'eau.

Puis Marie embrassa son cousin et le remercia pour sa visite. Des larmes coulaient de ses yeux, qui avaient été témoins de tant de deuils. Une dernière fois, elle s'écria :

- Dis à François et à sa famille que j'aimerais les voir avant de mourir, si Dieu me donne cette grâce. Mais, surtout, dis-lui que son choix d'émigrer au Canada était le meilleur. Et que ce n'est pas sa faute si Catherine est morte. S'il avait été là, il aurait certainement été

tué, lui aussi. Dis-lui que père et mère, du haut du ciel, sont bien fiers de lui, comme Thoinine, Marguerite et Guillaume, et comme moi...

Sa voix s'étrangla dans un long sanglot. Ému,

Thomas lui répondit :

- Tu verras, cousine, un jour, nous serons tous réunis, François, Jacquelin, toi et moi. Pourquoi ne viendrais-tu pas au Canada avec moi ?

- Merci, Thomas, mais pas à mon âge. Et puis, qui prendrait soin de mes moutons ? Non, mon tour est passé. Mais venez me voir quand vous le pourrez. Cela sera mieux ainsi.

En route vers Carville-sur-Folletière, Thomas se remémora des souvenirs d'enfance et leur décision, à lui et à Jacques, de suivre Pierre Boucher au Canada. Leurs parents étaient fous d'inquiétude et leur jeune sœur, Roberte, pleurait abondamment, ne comprenant pas pourquoi ses grands frères voulaient l'abandonner.

Jacquelin Frérot vivait dans la chaumière de la ferme paternelle. Ce n'était plus qu'une mansarde fichée sur une parcelle de terre envahie par les ronces et les broussailles. Thomas eut du mal à reconnaître sa maison natale. Il en eut encore plus à identifier le maître des lieux, son frère Jacquelin.

Aîné de Thomas par une année seulement, Jacquelin Frérot paraissait en avoir au moins dix de plus que lui. Amaigri, les yeux hagards, il vivait seul, hanté par le drame qu'il avait vécu en Nouvelle-France. Il survivait péniblement dans la crainte perpétuelle d'être arrêté, emprisonné et torturé.

Il s'était joint au mouvement ultra-catholique qui demandait au roi d'adhérer au culte du Sacré-Cœur et d'en inclure les symboles sur le drapeau français et les autres emblèmes de la royauté. Il avait en effet eu une vision du Sacré-Cœur pendant que les Iroquois le torturaient, et il était persuadé d'être miraculé. Son martyr n'avait cependant pas été reconnu par les autorités ecclésiastiques. René Goupil était le seul laïc admis au martyrologe canadien.

Jacquelin n'avait payé ses impôts ni au roi ni au clergé depuis quelques années. Il fuyait les représentants du gouvernement et du diocèse de Rouen, et les espions du roi qui pourchassaient les ultra-

catholiques.

Le petit sentier boueux qui menait à l'entrée de ce qui avait été jadis la fierté d'Anne Colombel Frérot, leur mère, n'aurait rien de bon quant à la salubrité des lieux. Thomas frappa à la porte à plusieurs reprises, mais en vain. Il décida d'entrer.

La pièce principale était un véritable fouillis. Assis près de lâtre, son frère aîné tentait de se réchauffer près d'un feu mal alimenté. L'humidité et la fumée de tourbe et de fumier séché envahissaient la maison sans plancher, dont les murs étaient vermoulus.

Apercevant le beau gentilhomme, Jacquelin se leva précipitamment de sa chaise de paille abîmée et se plaqua contre le mur, devant l'icône qui représentait le Sacré-Cœur de Jésus. Le pauvre homme était pratiquement en haillons. Il portait une longue redingote de laine trouée, confectionnée par sa mère il y avait bien longtemps. Il la conservait autant par nostalgie que par indigence. De fait, sa cousine lui avait offert de lui en tricoter une nouvelle, mais il avait refusé. Il préférait être vêtu misérablement devant les autorités. Un vieux bonnet de laine lui servait de couvre-chef. Il tenait à peine debout sur ses pieds, mal guéris, brûlés par les Iroquois. Son froc était imbibé d'urine. Son visage crevassé indiquait ses malheurs passés. Son oreille droite était étonnamment décollée. Une large cicatrice sillonnait le haut de son front.

- Ne me faites pas de mal, mon beau seigneur ; je ne possède rien d'autre que ma grande reconnaissance à Dieu, à la France et au roy, dit-il à celui qu'il prenait pour un aristocrate.

- Jacquelin, voyons Jacquelin, tu ne me reconnais pas ? C'est moi, ton frère Thomas du Canada... des Trois-Rivières. Te souviens-tu ?

- Thomas, mon frère ? Voyons, ce n'est pas possible. Thomas, c'est bien toi ? Ce n'est pas une farce ?

À ces mots, Jacquelin s'approcha de son frères lui ôta son chapeau et sa perruque, qu'il déposa avec cérémonie, et scruta son visage. Lorsqu'il aperçut la cicatrice sur la joue gauche de Thomas, il s'exclama :

- Tu es bien mon frère Thomas ! Tu t'es fait cette cicatrice au visage en tombant de cheval au temps des moissons. Tu aurais pu en

mourir, mais le Sacré-Cœur t'a protégé.

En disant cela, Jacquelin Frérot saisit son *accessit** de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur et l'embrassa avec vénération. Étonné par tant de piété, Thomas prit la parole :

- Que je suis heureux de te revoir, Jacquelin ! Ça va ?

- Comme tu le vois, je vis dans la plus extrême pauvreté. Je n'attends plus rien de l'existence. J'ai tout perdu. Père, mère et Roberte, notre sœur, sont morts à cause de cette maudite guerre.

Apprenant le terrible sort de sa famille, Thomas resta figé un long moment. Des souvenirs lui revinrent; l'odeur de la brioche chaude au retour de la messe dominicale, ses virées dans les champs verdoyants avec ce frère aîné qui courait si vite que Thomas avait peine à le suivre. Thomas revit les larmes de sa mère lorsqu'ils lui avaient annoncé leur départ pour le Canada. Il se sentit responsable d'avoir entraîné son grand frère dans cette aventure, en insistant pour qu'il l'accompagnât aux conférences de Pierre Boucher. Le rêve avait tourné au cauchemar pour Jacquelin. Thomas, l'air grave, se signa de la croix et baissa la tête avec recueillement. Puis il dit à son frère :

- Je suis là, maintenant, Jacquelin. Tu n'as plus rien à craindre.

- Il est trop tard, Thomas. Tu aurais pu empêcher ce que j'ai subi aux Trois-Rivières si vous ne vous étiez pas, Trottier et toi, enfuis comme des lâches ! tonna Jacquelin.

- Mais voyons, Jacquelin. Tu sais bien que tout s'est passé trop vite. Trottier a jugé bon d'aller chercher du renfort. Je ne pouvais quand même pas me jeter à l'eau et me livrer aux Iroquois.

- Et pourquoi pas? Je l'ai bien été, moi! En tout cas, j'aurais certainement fait plus pour mon frère que ce que tu as fait pour moi. Tu ne m'enlèveras jamais ça de l'esprit. Tu es un lâche, Thomas, et un prétentieux avec tes beaux habits de bourgeois. Tu me fais honte.

Thomas ne sut que répondre. Les accusations de son frère lui fendirent le cœur. Trottier était en effet reparti aussi vite qu'il l'avait pu, et Thomas n'avait pas cherché à le convaincre de défendre son frère, déjà aux mains de ces barbares.

Et Thomas n'était pas revenu à l'île aux Cochons avec les autres pour le chercher. Radisson, qu'il venait tout juste de rencontrer, ne l'aurait de toute façon pas permis³. Des gouttes de sueur perlèrent au front de Thomas. Il se sentait affreusement coupable.

3. Voir *Précisions historiques du livre*, p.481

- Tu ferais mieux de quitter ce pays, Thomas, reprit Jacquelin. Il n'y a plus de place pour toi dans mon cœur. Et peut-être même dans le Sacré-Cœur ! Je préfère ma condition à la tienne, lâche !

- Mais, Jacquelin, je me suis occupé de toi aux Trois-Rivières. Tu es la seule personne qu'il me reste de ma famille et j'ai besoin de toi ! Reviens avec moi au Canada.

- Trop tard, Thomas. Quitte cette maison. Laisse-moi à mes malheurs, puisque tu y as si fortement contribué ! vociféra Jacquelin, que la simple évocation du Canada rendait furieux.

Jacquelin Frérot chassa son frère. Thomas comprit que leurs liens fraternels étaient rompus. Il sortit tristement de la chaumière et alla prier sur la tombe des siens, implorant leur pardon pour ce qui était arrivé à son frère. Puis, il quitta son village natal.

Chapitre XXIV

Le dieu de la fourrure -

En 1660, Radisson et Des Groseillers, après un long périple autour du lac Supérieur, se rendirent jusqu'à la baie d'Hudson sous le parrainage du marchand Charles Le Moyne, qui s'était engagé à leur fournir des objets de traite pour négocier avec les Cris. Les Anglais ne s'y installèrent qu'en 1670. Durant près d'une décennie, le tandem formé par Radisson et Des Groseillers y fit des affaires d'or pour le compte de la France. Mais à partir de 1669, critiqués par l'administration coloniale, les deux associés commencèrent à sillonner la baie d'Hudson pour le compte du roy d'Angleterre.

En 1682, Radisson, Des Groseillers et Thomas Frérot décidèrent

toutefois d'unir leurs efforts et fondèrent la Compagnie française de la baie d'Hudson, afin de concurrencer The Hudson's Bay Company, propriété des Anglais. Thomas était chargé d'écouler les stocks de fourrure qui débordaient des canots. Mais la hargne des autorités coloniales françaises à l'égard des coureurs des bois eut raison de la patience de Radisson, qui se joignit de nouveau au camp des Anglais.

Thomas Frérot, de son côté, resta loyal à la France. En 1684, deux cents Iroquois attaquèrent des marchands de fourrure. C'est ainsi que son comptoir montréalais fut détruit. L'incendie qui détruisit son magasin de Québec l'obligea à mettre fin à ses activités.

Thomas comptait maintenant sur l'aide de Radisson pour relancer son commerce.

En 1685, Radisson se trouvait à Pas-de-Calais. Il revenait de Londres où il avait présenté au roy Jacques II ses propositions pour relancer The Hudson's Bay Company. Radisson était apprécié par Son Altesse royale d'Angleterre pour sa connaissance de la géographie des territoires de la baie d'Hudson, et des langues et des coutumes amérindiennes. Avec son beau-frère Médart-Chouart Des Groseillers, il avait définitivement tourné le dos à la France.

Radisson était préoccupé. Son mariage battait de l'aile, et il craignait que le conseil d'administration de la Compagnie de la baie d'Hudson, dont son beau-père était le président du conseil d'administration, ne mît fin à leur alliance.

Il tentait de se rassurer en se rappelant qu'il avait toujours su négocier à son profit, tantôt avec la France, tantôt avec l'Angleterre, et toujours avec les Indiens.

Habile, expérimenté, Radisson arrivait toujours à ses fins. Son intelligence supérieure l'avait toujours bien servi, surtout lorsqu'il s'était retrouvé prisonnier des Iroquois. Il y avait appris leur langue, leurs coutumes, leur système hiérarchique et leurs façons de survivre en forêt. Son éloquence pragmatique lui permettait d'être religieusement écouté, notamment à la foire annuelle des fourrures.

Les roys de France et d'Angleterre, à tour de rôle, lui avaient fait confiance pour développer les territoires de traite parce qu'il avait le talent et la crédibilité nécessaires pour établir des alliances avec les Amérindiens.

Polyglotte, Radisson était à l'aise tant avec les marchands protestants néerlandais qu'avec les commerçants de la Nouvelle-Angleterre, les grands bourgeois de Londres, le ministère des Colonies de France, les cours de Londres et de Versailles et les différentes nations amérindiennes. Il connaissait comme sa poche les Pays-d'en-Haut, c'est-à-dire la région des Grands-Lacs et du Haut-Mississippi, jusqu'aux confins du lac Supérieur, et les territoires de la baie d'Hudson.

Thomas causa toute une surprise à Radisson lorsqu'il se présenta à sa porte. Quand il reconnut son ancien associé, son visage s'éclaira.

- Ainsi, Thomas, tu as réussi à me retrouver !

- Je suis venu te faire part d'un projet grandiose. Je reviens du château de Versailles et d'une audience avec le roy.

- Avec le roy Louis XIV? Par l'intermédiaire du ministère des Colonies, je suppose.

- Non, par l'intermédiaire de l'intendant Talon, qui est le premier valet de la garde-robe du roy.

- Quand j'ai rencontré le roy de France l'an passé, j'ai eu l'occasion de le saluer.

- Par la suite, j'ai rencontré Frontenac, à la caserne des mousquetaires.

-Frontenac? Est-il toujours aussi grincheux? Quant je pense qu'il confisquait nos fourrures, à Des Groseillers et à moi, et qu'il les revendait pour son propre compte ! Je suis bien content qu'on l'ait démis de ses fonctions.

- Ensuite, je me suis rendu en Normandie pour retrouver ma famille. J'ai revu mon frère Jacquelin. T'en souviens-tu ? Tu l'as libéré du poteau de torture à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice.

- Plus mort que vif, je me souviens. Comment se porte-t-il ?

- Pas très bien. Il ne s'est jamais remis des tortures qu'il a subies. Il vit reclus, comme une bête traquée. Je lui ai proposé de revenir

avec moi au Canada, mais il s'est mis en colère. Personne n'ose l'approcher. Il vit en permanence avec la vision du Sacré-Cœur, comme aux Trois-Rivières.

- C'est une histoire bien triste.

- Mon frère Jacquelin m'accuse de lâcheté parce que je ne l'ai pas défendu lorsque les Iroquois nous ont attaqués à l'île aux Cochons, ajouta Thomas.

-Vous seriez morts tous les trois, c'est sûr. Les Iroquois avaient l'avantage de la surprise, ils étaient armés jusqu'aux dents et ils avaient, eux, les pieds sur la terre ferme. J'aurais pris la même décision. Ton frère a été une malheureuse victime. Je sais que ce n'est pas aisé, mais oublie ses reproches.

- Je suis venu te voir, car Sa Majesté Louis m'autorise à développer les routes de traite dans les territoires de la baie d'Hudson.

- Bravo, c'est un territoire que je connais bien. Et quel est le rapport avec moi ?

- Je voudrais te demander de faire équipe avec moi, comme pour la Compagnie française du Nord.

- Ah ! Le bon vieux temps...

- Cela ne fait pas si longtemps... Tu as entrepris une expédition là-bas il y a à peine trois années, rétorqua Thomas.

- Oui ! Avec Des Groseillers, pour le compte de l'Angleterre. Au fond, tu me demandes de renier l'Angleterre et ma femme, et de me mettre au service des Français qui m'ont déjà trahi ! Veux-tu t'enrichir, Thomas ?

- Il faut que je reparte à zéro. Le feu a détruit mon commerce. Et je ne te cacherais pas que je projette de devenir le seigneur de Beauport.

- De Beauport ? Raconte-moi cela depuis le début, Thomas. Le feu, dis-tu ? C'est arrivé quand ?

Thomas raconta à Radisson la tragédie qui l'avait frappé et le décès de son petit Clodomir, ainsi que son équipée à Versailles, accompagné

de Perce-Tête. Radisson n'en croyait pas ses oreilles. Louis XIV ridiculisé par un Iroquois !

- J'ai bien l'impression que tu devras l'acheter, ta seigneurie de Beauport, et qu'il te faudra beaucoup de peaux pour la payer.

- C'est pour cela que j'ai besoin de toi.

- Mais d'autres pourraient t'aider !

- Tu pourrais demander à d'Iberville, le fils de Charles Le Moyne. C'est un explorateur comme son père. Je me suis rendu aux Antilles avec lui, et même jusqu'au Sénégal, en Afrique. Mais pour nous, Canadiens, le commerce des esclaves n'est pas notre affaire. Nous préférons la fourrure.

- D'Iberville ? C'est un idéaliste et un révolutionnaire. Il ne pense qu'à déloger les Anglais du Canada.

- Justement. Une fois les Anglais disparus, la voie sera libre pour la traite.

- Il me faut quelqu'un pour négocier avec les Indiens, et non pour les provoquer ! Tu sais que la confiance est la clef du succès.

Radisson répliqua :

- Il te faut quelqu'un qui ait la confiance de Versailles, un véritable gentilhomme, aimé surtout des Sauvages. Je sais! C'est Joli-Cœur qu'il te faut. Il sait comment s'y prendre.

- Tu le connais bien ?

- Comment donc ! Il est coriace. Il connaît la Nouvelle-France pour avoir vécu aux Trois-Rivières. Du moins c'est ce qu'il m'a dit, car je ne me souviens pas de cela moi-même. Je devais être dans les Pays-d'en-Haut. Et toi, Thomas, le connais-tu ?

- Non, mais j'aimerais le rencontrer.

- Et pourquoi n'irais-tu pas toi-même sur place t'occuper de tes routes de traite ? Je pourrais te donner quelques conseils. Malheureusement, je ne peux guère faire plus pour le moment. Je dois d'abord réfléchir à ma situation.

Thomas sentit que Radisson était inquiet. Insister aurait été déplacé et Radisson aurait risqué de reconduire sans autre cérémonie. Thomas décida donc de profiter de ses conseils.

- Par quoi devrais-je commencer ?

- Eh bien, Thomas ! Je vois que le commerçant sait ce qui est bon pour les affaires. Voici comment t'y prendre. À ton retour, il te faudra reconstruire ton comptoir principal à Québec. Tu utiliseras celui de Montréal pour recruter tes payeurs voyageurs, faire transiter ta marchandise et entreposer tes peaux. Je te signale que notre poste de la pointe aux Trembles est un site avantageux, car il se trouve aux confluents du fleuve Saint-Laurent et de la rivière des Prairies. Ensuite, il te faudra aller chercher la matière première sur place, chez l'Indien, toujours plus haut vers la baie d'Hudson. Cela nécessite de l'équipement. Il te faudra des marchandises à échanger, environ une trentaine d'articles différents. Mais tu revendras au centuple ce que tu achèteras. Il te faudra aussi des armes que tu pourras troquer contre des peaux, mais aussi contre des vivres, pour le chemin du retour. Il m'est arrivé plus d'une fois de mastiquer des racines et de la gomme de pin pour calmer mon estomac. Si tu peux éviter ces désagréments...

- C'est beaucoup ! s'exclama Thomas.

Le célèbre coureur des bois répondit avec enthousiasme :

- Il faut ce qu'il faut ! Emportez du drap et des couvertures de laine. Ah oui ! et j'y pense, des bas. Les Indiennes aiment bien les bas de laine.

Radisson sourit comme si ce détail réveillait le souvenir de faveurs féminines indigènes facilement obtenues en échange de quelques fils de laine.

Il expliqua à Thomas que, lorsqu'il avait traité avec les Outaouais, il avait eu la surprise d'apprendre que la coutume exigeait qu'il couchât et vécût avec la fille du chef pendant la période des négociations. Bien entendu, la jeune femme en question servait le coureur des bois avec zèle et dévouement, dans le domaine de l'amour autant que dans le travail du traitement des peaux.

- Où en étais-je? reprit-il. Les armes à feu... Ah oui! il te faut aussi des chaudières, des couteaux, des grattoirs à castor, des haches et

surtout les lames d'épées. Et puis des peignes, des miroirs, des anneaux de cuivre et des perles de couleur.

- Tu es certain, Pierre-Esprit, qu'il ne vaudrait pas mieux affréter un bateau ? demanda ironiquement Thomas.

Radisson le regarda avec circonspection. Il continua comme s'il déclamait ses mémoires.

- Si tu oublies l'un de ces articles, tu risques la mauvaise humeur des Sauvages, voire, pire, la fin du commerce. Puisque tu parles de bateau, Thomas, prévois donc pour chaque canot une voile afin de profiter des vents favorables, et de la gomme d'épinette, des racines et des rouleaux d'écorce de bouleau pour le réparer. Tu peux aussi inclure dans ton chargement de...

- De l'eau-de-vie?

- Il est interdit d'en distribuer aux Indiens.

- Tu ne l'as jamais fait?

- Les Anglais et les Hollandais ne l'interdisent pas... Radisson

poursuivit.

- Si tes canots sont bien organisés au départ et si tes voyageurs font bien leur travail, tu reviendras avec les plus belles peaux de castor et de loutre qui soient. N'ignore pas le vison, je te le dis. C'est l'avenir. Chaque canot peut contenir quelques centaines de peaux.

- Qui dois-je embaucher pour le voyage ?

- Des gars costauds. Il y a plus de mille milles à parcourir jusqu'au lac Supérieur à partir du lac des Deux-Montagnes en empruntant la rivière Ottawa, le lac Nissiping et la rivière des Français jusqu'à la baie Géorgienne. Durant plus de cinquante portages, tes hommes devront transporter, avec une sangle autour de la tête, au moins deux ballots pouvant peser jusqu'à deux cents livres. Ils marcheront souvent dans l'eau jusqu'à la taille et se feront piquer par des insectes.

Radisson prit une profonde inspiration, plongé dans ses souvenirs,

puis enchaîna.

- J'ai recruté d'excellents voyageurs aux Trois-Rivières, comme Claude David qui m'a accompagné aux Grands-Lacs en 1660. Et il y en a eu bien d'autres.

- Comme Rigaud ?

À ce nom, Radisson blêmit. Thomas sut alors que les racontars quant à sa liaison amoureuse avec Judith Rigaud avaient un fond de vérité. Le dernier fils de Judith Rigaud était un voyageur de renom. Né en France, il était probablement le bâtard de Radisson. Pierre-Esprit ne répondit pas et poursuivit sa démonstration.

- En faisant cela, Thomas, tu deviendras très riche, tout en explorant notre beau pays sauvage.

- Et je ne verrai pas grandir les fils qu'il me reste, répliqua soudain Thomas.

Cette dernière remarque prit Radisson de court. Il se tut quelques secondes, toussota et se racla la gorge. Thomas eut l'impression que Radisson s'apprêtait à lui confier un secret. Mais Radisson reprit de sa superbe et continua :

- C'est une question de choix, Thomas.

- Dis-moi, comment se fait-il que tu te sois acoquiné avec l'Angleterre ?

- Vois-tu, Thomas, les Indiens m'aiment parce que, chez eux, je vis comme eux. Ils m'appellent affectueusement « Tête de porc-épic ». Les Anglais, c'est la même chose ! Avec eux, je dois être antipapiste et critiquer les Jésuites. Je n'ai pas trahi la France, ça non ! J'ai au contraire combattu pour mon pays et exploré de nouveaux territoires de traite. Mais ils m'ont traité comme un criminel à mon retour. Les Anglais, eux, m'ont donné l'impression qu'ils me comprenaient quand je leur ai parlé du pays des Cris et de son formidable potentiel. Quoique maintenant, ils semblent hésiter...

Le 23 octobre 1684, Radisson avait eu une audience avec le roy d'Angleterre durant laquelle il avait fait le compte rendu de ses services. Quelques membres du conseil d'administration de la Compagnie en avaient pris ombrage, et faisaient pression pour

discréditer Radisson aux yeux de son beau-père et de sa femme.

- Tu ne feras plus de traite pour l'Angleterre ?

- Plus j'y pense, moins je trouve que cela en vaut la peine. Une chose est sûre, je ne recommencerais pas à travailler pour la France, malgré l'estime que j'ai pour toi, Thomas. L'heure de ma retraite va bientôt sonner et je dois reconquérir ma femme. Lady Radisson en vaut la peine !

Thomas comprit que toute insistance était inutile. Il demanda :

- Que me conseilles-tu dans ce cas, Radisson ?

- Retrouve le comte Joli-Cœur et fais équipe avec lui. Tu as la chance d'être notaire, Thomas. Dorénavant, un marchand doit signer un contrat notarié avec les trappeurs pour limiter ses risques financiers. Ça te facilitera la tâche.

- Et si je n'arrive pas à le convaincre? Je ne voudrais pas perdre la confiance du roy...

- Le roy de France, comme ses ministres, peut être très ingrat. J'en sais quelque chose. Pense avant tout à toi. Développer la traite est une entreprise réalisable lorsque l'on est bien organisé. Trouve-toi de bons associés sur place.

-Ton neveu?

- C'est moi qu'il suivra, avant tout autre.

Thomas n'insista plus. Il conclut en ajoutant :

- Si jamais tu repenses à notre conversation, rappelle-toi que mon offre était sérieuse.

- Sait-on jamais, Thomas ! La vie est pleine de surprises. J'en sais quelque chose, crois-moi.

Chapitre XXV

L'ange de la rue du Parloir

Immédiatement après la naissance d'Ange-Aimé Flamand, le fils de Dickewamis, mère Marie de l'Incarnation ordonna qu'il fût éduqué aussi bien dans la culture européenne qu'amérindienne. Il fallait que le petit ange maîtrisât parfaitement la langue française s'il voulait avoir la chance de se tailler une place dans la communauté de Québec. Depuis qu'elle était arrivée en Nouvelle-France en 1639, la supérieure avait eu de nombreuses occasions d'observer les insurmontables difficultés des petites Indiennes pour s'intégrer à la colonie. La plupart retournaient chez les leurs ou prenaient tout simplement la clef des champs, attirées par l'appel de la nature sauvage.

Ange-Aimé était le seul petit garçon du couvent. Mère Marie de l'Incarnation l'avait pris en affection. Elle essayait en quelque sorte de compenser l'abandon de son fils Claude. Pendant quatre années, jusqu'à son décès, la sainte femme cajola cet enfant du péché, peut-être fruit de l'inceste⁴ - du moins était-ce ce qu'elle croyait -, non seulement par amour pour lui, mais aussi en accord avec ses vœux de charité chrétienne.

4. Voir *Précisions historiques du livre*, p.481

Le petit garçon arborait de longues boucles de cheveux roux aux reflets de soleil couchant. Il marcha bien avant d'être âgé d'une année, et ses premiers mots en français furent dédiés à la supérieure : « Ma mie, ma mie ».

Marie de l'Incarnation en fut émue aux larmes. À partir de cet instant, elle décida de lui enseigner elle-même la langue française, sur ses genoux au départ, puis, à partir de l'âge de trois ans, sur un menu pupitre qu'elle avait commandé à François Allard. Son petit ange prit ainsi l'accent tourangeau du coin de pays de sa protectrice.

Quand la supérieure mourut d'un empoisonnement alimentaire, l'enfant la vit dans son cercueil tout simple. Il demanda alors à sa dépouille de sortir de son armoire et de venir lui faire la classe. Touchée, la communauté décida de poursuivre les efforts de la fondatrice et plusieurs bonnes sœurs, notamment sœur de Saint-Joseph, poursuivirent son éducation.

Sa mère, Dickewamis, appelée sœur Thérèse Ursule dans la communauté, était la fille du chef de guerre mohawk Bâtard Flamand. Elle considérait comme un honneur que Marie de l'Incarnation eût pris son enfant sous son aile et ne l'eût pas punie pour cette naissance hors

du mariage. Ange-Aimé était le fils de Thierry Labarre, le joueur de piccolo. Il paraissait essentiel à Dickewamis que le fils d'un Français parlât la langue de son père. Elle-même lui apprenait les langues mohawk et hollandaise.

Quand Ange-Aimé fut en âge de jouer et d'aller en classe avec les petites Indiennes du couvent, des Algonquines, des *Atticamègues** et des Huronnes, il apprit également leur langue.

Dickewamis avait tenu à ce que son fils fût habillé de vêtements indiens. Marie de l'Incarnation, d'ordinaire très stricte sur les règles de la communauté, fit une exception. Ange-Aimé fut donc vêtu alternativement à la façon française et à la façon iroquoise. Il portait des mocassins à franges et des *mitasses** brodées, une veste en peau frangée pendant la semaine et un pourpoint le dimanche et les jours de fête. Un bonnet en castor et un *tricorné** le coiffaient en alternance.

Ange-Aimé chantait comme un chérubin, à la grande fierté de sa mère qui dirigeait maintenant la chorale. Lors de la fête de la Nativité de Jésus, il interprétait magnifiquement le cantique hollandais que Dickewamis avait appris de sa grand-mère : *Kindje, wat ben je toch zacht*.

Ange-Aimé jouait avec un arc et un carquois. Il aimait bien aussi commander son bataillon d'amies féminines, selon la stratégie française, en rangée, en portant fièrement le drapeau à fleur de lys de la France. Ange-Aimé avait un caractère jovial et extraverti, très différent de celui de Dickewamis. Il aimait faire rire et s'amuser. Déjà, il pianotait sur l'harmonium de la chapelle. Sans le lui dire, Dickewamis reconnaissait en lui le caractère joyeux et dissipé de Thierry Labarre.

Vers l'âge de six ans, Ange-Aimé demanda à sa mère qui était son père. Dickewamis lui répondit que c'était un beau gentilhomme français qui avait dû retourner en France au moment de sa naissance, et que la guerre retenait depuis sur les champs de bataille d'Europe.

Quand mère Marie-des-Anges arriva de Paris en 1671 et commença à enseigner la broderie et la dorure aux ursulines et à leurs pensionnaires, Dickewamis, fascinée par cet art, émit le souhait que son fils devînt artiste. Les antependium ou parements d'autel, étaient brodés de fils d'or, d'argent et de soie, et peints à l'aiguille. Ils représentaient des scènes de l'Écriture et de la vie des saints.

Mais l'enfant préférait jouer à la guerre, s'identifiant tantôt à son père français, noble, valeureux et mystérieux, tantôt à son grand-père iroquois, Bâtard Flamand, qu'il appelait affectueusement Akoton.

À quatorze ans, Ange-Aimé demanda à Dickewamis la permission de travailler comme mousse sur un bateau qui devait appareiller pour La Rochelle, afin d'aller retrouver ce père qui lui manquait tant. Depuis déjà deux ans, Ange-Aimé se rendait sur le quai du port de Québec chaque fois qu'un bateau apparaissait à l'horizon. Une fois, il s'était mêlé aux passagers en partance pour la France. Le capitaine avait été fort surpris de trouver un Sauvage dans le mât de hune. Reconnu par un jésuite qui retournait en Normandie, Ange-Aimé fut aussitôt ramené au couvent des Ursulines.

Un matin, Ange-Aimé annonça finalement à sa mère qu'il allait rejoindre Akoton. Dickewamis le lui déconseilla, lui disant qu'il serait traité comme un homme blanc, probablement torturé et tué. La guerre avait repris de plus belle, et son grand-père haïssait les Français.

Rien n'y fit. Dickewamis comprit que son fils ferait une fugue si elle lui refusait sa permission. Elle l'aida alors dans ses préparatifs et s'assura qu'il ressemblât à un Agnier, lui confectionnant des *ahtahkwa'on:we**.

Elle lui remit son *kaionni** en guise de talisman, des provisions de graisse d'ours, de lard et de biscuits, ainsi qu'une *garokwa** pour Bâtard Flamand.

Ange-Aimé se joignit, comme interprète, à un commerçant voyageur qui se rendait dans les Pays-d'en-Haut. Comme il n'avait pas l'habitude du canotage, la distance jusqu'au poste des Trois-Rivières lui parut interminable. Son ascendance amérindienne lui permit cependant de s'adapter en quelques jours à l'épuisant effort qu'exigeaient les forts courants du fleuve.

Une fois parvenu aux Trois-Rivières, il s'enfuit en délestant le marchand de son fusil et en demandant pardon à Jésus pour ce péché. Il avait réussi à convaincre un Abénaki du nom de Takwi de le conduire jusqu'au lac Champlain.

Ange-Aimé et son acolyte naviguèrent sur le lac Saint-Pierre jusqu'à Sorel, puis ils remontèrent la rivière Richelieu en direction du lac Champlain. L'adolescent n'avait jamais couché à la belle étoile et

n'était pas habitué à chercher sa nourriture dans la forêt. Une fois qu'il eut épuisé les provisions que sa mère lui avait fournies, l'adolescent n'eut d'autre recours que de se fier au savoir-faire de Takwi, qui lui montra à repérer la trace du lièvre, à tirer la perdrix en vol et à construire une cache en branches de sapin. En retour, Ange-Aimé apprit à Takwi à manier le mousquet, si bien qu'il voulut l'échanger contre son tomahawk. Une légère dispute éclata. Ce fut à ce moment que quelques Agniers, embusqués derrière un bosquet de conifères, les attaquèrent.

À la vitesse de l'éclair, les féroces agresseurs tirèrent un coup de fusil en direction de Takwi, l'atteignant au thorax et lui perforant un poumon. L'Abénaki s'écroula face contre terre, râlant, du sang coulant de sa bouche. Aussitôt, un des Mohawks se précipita sur lui, agrippa son cuir chevelu et le scalp. Puis il manifesta sa victoire en dansant, brandissant le scalp dégoulinant et hurlant : « *Hau ! Hau ! Hau !* ».

Deux autres Mohawks venaient de se ruer sur Ange-Aimé, brandissant leurs tomahawks. Ils s'attendaient à une résistance farouche de la part de leur adversaire, mais celui-ci se défit de son tomahawk, se jeta à genoux et pria en agnier :

- Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Surpris d'entendre cette supplique dans leur langue, les Mohawks s'arrêtèrent et se regardèrent perplexes.

Le métis n'était certainement pas un grand guerrier pour pleurer ainsi comme une squaw. Dans ce cas, il ne méritait pas de mourir de façon valeureuse, c'est-à-dire instantanément. Les Mohawks décidèrent donc de l'agripper par ses longs cheveux rouges et de le traîner jusqu'au campement. À la vue du cadavre de Takwi, Ange-Aimé se mit à pleurer et à prononcer d'autres prières en hollandais et en agnier, invoquant à la fois le dieu tout-puissant des Européens et le Grand-Esprit des Iroquois.

Une discussion animée éclata entre les Iroquois qui venaient d'attacher Ange-Aimé à un bouleau. Ce dernier entendit à quelques reprises le mot *Kanienke'ha:ka**.

L'Iroquois qui avait accroché le scalp de l'Abénaki à sa ceinture, et dont la peau des cuisses était marquée de plusieurs cicatrices indiquant le nombre d'ennemis tués au combat, cria :

- *Ioianere ta on tiase'ren.*

Les Iroquois pensaient que torturer et exécuter un ennemi selon un rite méthodique permettait de libérer l'âme tourmentée du captif. Se sachant condamné, ce dernier pouvait se préparer à l'au-delà par un chant mortuaire.

Avisant la tête tranchée de Takwi, qui trônait maintenant au bout d'une branche, Ange-Aimée, reprenant son aplomb, dit en mohawk:

- Je suis le petit-fils de Bâtard Flamand, *Rotihskenhakehte**. Quiconque touchera à ma chevelure et la montrera à mon grand-père subira la vengeance de ce dernier. J'ai dit.

Celui qui semblait être le chef du groupe et n'était autre qu'Oscotarach, dit Perce-Tête. Il s'avança vers Ange-Aimé et le gifla en demandant :

-*Ihsta*?*

Chez les Iroquois, l'arbre généalogique prenait en effet ses racines dans le lignage maternel.

Ange-Aimé répondit :

- Dickewamis.

Les Iroquois éclatèrent d'un rire sonore, prenant la réponse de leur prisonnier pour une ruse. Non seulement l'hurluberlu était-il attifé d'une drôle de manière pour un Iroquois, mais en plus, il parlait leur langue avec un accent européen. Sans doute était-il le fils d'une Iroquoise que les robes noires avaient ramenée de leur séjour en Nouvelle-Angleterre.

Oscotarach décida cependant qu'il valait mieux permettre au captif d'être confronté à Bâtard Flamand. Il était lui-même le petit-fils du grand chef, et ce prénom de Dickewamis lui disait quelque chose. Ange-Aimé dut expliquer que la pipe de plâtre qu'il apportait était le présent que sa mère Dickewamis voulait offrir à son père.

Les Mohawks décidèrent de laisser leur prisonnier attaché au pied de l'arbre. Ils ne voulaient pas risquer que celui-ci les tuât et s'évadât pendant leur sommeil. Une sentinelle ferait le guet près du poteau.

Les Mohawks exécutèrent la danse de la mort pour impressionner leur captif et l'insultèrent pour sa peau pâle et son allure française. Ils firent une ronde autour de lui, agitant des tisons devant son visage.

Si l'on détachait les chevilles d'Ange-Aimé pendant le trajet en canot, ses nuits étaient par contre un calvaire. Un des Mohawks, Kerontaké, le détestait. Quand venait son tour de garde, il lui urinait dessus et déféquait à proximité, puis il lui fourrait ses excréments dans la bouche.

Quand Oscatarach se rendit compte des mauvais traitements infligés à son supposé cousin, il punit Kerontaké en lui brisant quelques dents. Puis, il décida qu'Ange-Aimé coucherait près de lui dans sa cache en sapin. Pour éviter que le captif ne fût à la merci d'une vengeance de l'édenté, il enleva ses liens, l'informant auparavant que toute tentative de fuite signerait son arrêt de mort. Pour convaincre son prisonnier du sérieux de ses propos, il plaça la tête de l'Abénaki entre eux.

Les yeux translucides de Takwi, reflétant les rayons de lune à travers les branchages, fixaient Ange-Aimé, menaçants. Le macabre trophée dégageait une odeur épouvantable, dominant celle des aiguilles de sapin.

En pleine nuit, Oscatarach, dérangé dans son sommeil par l'odeur, se leva et lança la tête dans un bosquet. Une meute de coyotes se disputa alors les restes de l'Abénaki. Terrifié, Ange-Aimé cria à en fendre l'âme.

Aux hurlements d'effroi d'Ange-Aimé, les autres Mohawks accoururent. Quand il comprit la peur du captif, Kerontaké se moqua du cousin de son chef. Oscatarach se jeta sur lui et lui brisa le bras et l'épaule d'un coup de tomahawk. La douleur fit tomber Kerontaké à genoux. De son autre bras, il effectua un mouvement circulaire et esquinta le genou d'Oscatarach, qui lâcha un cri perçant et se rua sur lui, fracassant son crâne. Sa cervelle éclaboussa Ange-Aimé.

Le troisième Mohawk, Raksa, se retourna alors vers Oscatarach qui se traînait à genoux, et s'apprêta à lui asséner un coup mortel de tomahawk sur la tête. Un coup de fusil résonna soudain et Raksa tomba raide mort. Ange-Aimé venait de lui tirer dessus à bout portant.

Ange-Aimé finit le trajet seul avec Oscatarach, qui parvenait difficilement à marcher. Il lui confectionna des béquilles et, dorénavant, il n'eut plus jamais à s'inquiéter de son comportement.

En juillet 1684, les deux cousins arrivèrent en Iroquoisie devant la longue maison de Bâtard Flamand. À dix-sept ans, Ange-Aimé pouvait enfin faire la connaissance de son grand-père.

Chapitre XXVI

En Iroquoisie -

Quand la nouvelle du retour d'Oscatarach, qui ramenait un prisonnier pas tout à fait blanc et qui n'était pas ligoté, parvint aux oreilles du vieux chef, tout le village se rassembla, hommes, femmes, enfants et chiens. La sorcière du village agita un tambourin qui produisait un bruit de crécelle et tournoya autour du prisonnier en proférant des paroles méchantes et en pointant vers lui son index crochu. Son allure n'avait rien de rassurant.

Quelques femmes commencèrent à activer le feu pour y déposer *l'ontak onwe*. Ce chaudron, habituellement utilisé pour cuire la *sagacité**, servait aussi à faire bouillir l'huile ou l'eau pour la torture des prisonniers. Ne connaissant pas encore la décision de *l'otsienha** quant au sort du prisonnier d'Oscatarach, des hommes avaient disposé des branches de sapin autour d'un poteau de torture.

Les guerriers du village, qui attendaient le retour d'Oscatarach, sortirent à leur tour, le corps peint de rouge et de noir, couleurs de la guerre. À demi nus, les Sauvages brandissaient leurs tomahawks et leurs javelots. Aussitôt, le captif fut placé devant la palissade et les jeunes guerriers exercèrent leur adresse à ses dépens. Celui qui réussirait à ficher son arme le plus près possible d'Ange-Aimé sans le blesser recevrait les félicitations des autres et allait peut-être même participer au prochain raid en tant que guerrier d'élite. Heureusement, tous les participants eurent la main heureuse, et Ange-Aimé s'en tira avec plus de peur que de mal.

Puis, les Mohawks formèrent une haie d'honneur que le prisonnier devait traverser, recevant sur son passage des coups de bâton, de pied et de poing susceptibles de le tuer.

Selon la tradition, une veuve ou une mère qui venait de perdre un mari ou un fils au combat pouvait réclamer la grâce du prisonnier. Elle le soignait dans sa case et pouvait décider de le considérer comme son mari. Le rescapé devenait alors son esclave sexuel.

Soudain, Oscatarach s'interposa en vociférant :

-Que personne ne touche à *l'onekwenshsa** de Bâtard Flamand !

Un murmure se répandit jusqu'à la longue maison, d'où émergea le vieux chef.

Bâtard Flamand approchait les soixante-dix ans. Le vieil Iroquois n'avait plus la superbe d'antan qui lui avait permis de traiter presque d'égal à égal avec le marquis de Tracy en 1667. Son dos était légèrement voûté et sa chevelure, jadis rousse, était maintenant de neige. Son cou décharné, son œil bleu perçant et son nez fortement busqué lui donnaient l'aspect du vautour. Il était habillé de peau de chevreuil des pieds jusqu'au cou. Sur sa poitrine reposait un large pendentif en laiton qui racontait ses faits d'armes. À sa ceinture pendaient des mèches de cheveux d'ennemis qu'il avait tués au combat. Il portait sa coiffe de plumes des jours d'apparat, et sa main serrait son tomahawk.

Apercevant Ange-Aimé dans ses vêtements français, à l'exception de ses mocassins mohawk, le vieillard cracha par terre. Oscatarach clama alors d'une voix forte :

- Dickewamis !

En entendant le prénom de sa fille, Bâtard Flamand ordonna à ses guerriers de lui amener le prisonnier, ce qu'ils firent sans ménagement. Bâtard Flamand remarqua au cou de l'adolescent le collier de coquillage qu'il avait jadis donné à sa fille. Il palpa son visage de ses doigts rugueux, examinant soigneusement les pommettes qu'il souhaitait saillantes. Apparemment satisfait, il questionna Ange-Aimé en mohawk.

- Comment t'appelles-tu?

- Ange-Aimé Flamand.

- Pourquoi le nom de Flamand ?

- Parce que c'est le prénom de mon grand-père, un chef de guerre mohawk.

- Comment s'appelle ton père ?

- Je ne le sais pas.
- As-tu du sang français ? -Non.

Ange-Aimé se souvenait que sa mère lui avait dit que Bâtard Flamand détestait les Français.

- Pourquoi Oscatarach te nomme-t-il Dickewamis ?
- C'est le prénom de ma mère, Dickewamis. Elle est la fille de Bâtard Flamand.
- Où vit-elle maintenant ?
- À Québec.
- Voudrait-elle revenir chez son peuple ?
- Ce serait son plus grand souhait.
- Et toi, as-tu été baptisé par une robe noire ? demanda le chef.

Ange-Aimé se doutait qu'il mourrait s'il disait oui. Il répondit donc :

- J'ai juré d'être un vrai guerrier mohawk.
- Est-ce ton plus grand souhait?
- Oui, en plus de connaître mon grand-père et de vivre dans sa longue maison.

Le vieux chef resta silencieux pendant un moment. Il consulta du regard la mère de Dickewamis, une vieille squaw aux traits indiens très prononcés, qui acquiesça.

- Je suis Bâtard Flamand, le père de Dickewamis, qui est toujours prisonnière des Français, reprit alors l'Agnier.

En entendant ces paroles, Ange-Aimé fouilla dans ses poches et sortit la pipe de plâtre que Dickewamis voulait remettre à son père. Bâtard Flamand fixa la pipe puis se tourna vers la squaw en disant,

étonné :

- *Asko !* appela-t-il. *Oienkwa**.

La femme se tourna vers une plus jeune qui alla chercher une blague en vessie de chien. Le vieux guerrier alluma la pipe avec un tison. Ange-Aimé s'attendait à ce que son grand-père lui demandât de fumer le calumet, en guise de bienvenue. Au contraire, l'Iroquois approcha le tison du visage du garçon et lui dit :

- Maintenant, homme blanc, tu dois prouver que tu es digne d'être un Mohawk. Si tu pleures comme une squaw, tu mourras sur le bûcher. Si tu souffres en brave, je te donnerai le prénom d'un guerrier courageux mort au combat, mon fils, le père d'Oscatarach. J'ai dit.

Aussitôt, Bâtard Flamand ordonna que l'on mît le garçon à l'épreuve.

Deux guerriers agrippèrent Ange-Aimé et l'attachèrent au poteau de torture. À la tombée de la nuit, le village organisa un *pow-wow**. Les femmes allumèrent un grand feu et les guerriers dansèrent autour en chantant des refrains de guerre. L'assistance signifiait son appréciation par des «*Hau! Hau! Hau!*». Les plus jeunes, qui aspiraient au combat, décrivaient comment ils entendaient faire souffrir le prisonnier. Les femmes servirent la sagamité agrémentée de dindon, de saumon et de rôti de viande d'ours et de cerf. La pêche et la chasse avaient été bonnes.

Bâtard Flamand fit circuler sa nouvelle pipe de plâtre parmi les membres du conseil des sages du village. Chacun opina de la tête en signe d'appréciation et de considération pour le vieux chef.

Quand Bâtard Flamand jugea que les villageois étaient repus et que la danse les avait suffisamment divertis, il donna l'ordre de commencer le spectacle que tous attendaient : la torture du prisonnier.

Au signal du chef, on déchira sa veste en peau et sa chemise. La blancheur du torse d'Ange-Aimé contrastait avec le hâle de son visage. Une femme versa de l'eau dans la marmite, dans un nuage de vapeur. Quoique mort de peur, Ange-Aimé s'efforça de faire bonne figure.

Avec des tisons, des femmes commencèrent à dessiner des arabesques autour des mamelons du garçon. La douleur le fit immédiatement grimacer. Des enfants lui insérèrent des aiguilles de

pin brûlantes sous les ongles. Un Mohawk lui fouetta les épaules avec une lanière de cuir d'orignal, trempée dans de l'huile bouillante. L'huile grésillait sur la peau, où se formait immédiatement une cloque.

Ange-Aimé souffrait atrocement, mais il n'en laissa rien paraître. Il trouvait les Mohawks cruels. Habitué au confort du couvent des Ursulines, il commençait à se faire une bonne idée de ce que Marie de l'Incarnation lui avait raconté sur les souffrances terribles qu'avaient subies les missionnaires. Intérieurement, il demandait à Jésus, qui avait tellement souffert sur la croix, de lui donner le courage d'endurer cette douleur, pour le pardon des fautes commises par son grand-père Flamand.

Le goût du sang commençait à échauffer les esprits des tortionnaires. En poussant un cri de victoire, une squaw descendit la culotte d'Ange-Aimé et défit son pagne. Les autres femmes du village s'approchèrent par curiosité.

Un Indien avança un tison vers le sexe de l'adolescent. Il fut arrêté net par Oscatarach qui menaça de lui ouvrir le crâne. La grand-mère d'Ange-Aimé vociféra afin d'arrêter l'algarde.

Bâtard Flamand ordonna alors que l'on détache son petit-fils et qu'on le soigne. Aussitôt, toutes les veuves offrirent de l'héberger, espérant mettre un terme à l'abstinence à laquelle les avait contraintes leur veuvage.

Bâtard Flamand indiqua que le prisonnier s'appellerait désormais Kawakee et serait hébergé par sa grand-mère. Il était déjà considéré comme un futur *Ashareko :wa**.

Kawakee fut détaché du poteau de torture, enveloppé d'une couverture et transporté dans la section de la longue maison qui servait d'infirmerie. On l'étendit sur une banquette où il perdit conscience alors que la sorcière du village commençait à chanter des imprécations en activant un *astwen** aux vertus curatives, fait de carapaces de tortues séchées, de coquillages et de petits cailloux. Lorsqu'il ouvrit les yeux, quelle ne fut pas sa surprise de voir une belle adolescente lui offrir un bouillon réconfortant.

Kawakee constata qu'on l'avait vêtu à l'indienne d'une robe de peau légère. Un bandeau lui servait de pansement sur la tête. La jeune Mohawk lui adressa la parole.

- Kawakee, il faut manger si tu veux aller à la pêche et à la chasse.

Kawakee avala son bouillon en regardant la jeune Sauvagesse du coin de l'œil. Grande et élancée, elle portait une courte tunique de tissu rouge et ses tresses descendaient sur sa poitrine. Les pointes de ses seins tendaient le vêtement. Autour de ses hanches, elle portait une *kakhare** ceinturée d'un morceau de daim. Couché sur sa natte, Kawakee pouvait admirer ses longues jambes et ses cuisses musclées. Ses mocassins en feuilles de blé d'Inde tressées recouvraient ses pieds jusqu'au-dessus des chevilles.

Après quelques visites, Kawakee lui demanda son nom. Elle se mit à rire et se sauva. La fois suivante, elle appliqua sur ses plaies un onguent à base d'herbes médicinales et massa doucement son thorax.

Comme le convalescent commençait à réagir à son délicieux traitement, la jeune fille lui glissa à l'oreille, avant de disparaître : « Menaka, je m'appelle Menaka ».

Elle revint le lendemain avec une pipe en argile noire surmontée d'une statuette de loup, signe que Kawakee faisait désormais partie du clan du Loup. Chez les Iroquois, l'adhésion à un clan était la base de l'intégration sociale. Plusieurs clans formaient une tribu, dont les intérêts étaient défendus par un conseil tribal.

Pendant sa convalescence, Kawakee put observer que l'aïeule représentait l'autorité dans l'organisation sociale des Mohawks. Elle habitait la longue maison avec son mari et ses filles, ainsi que leurs maris et leurs enfants.

Menaka, qui était la petite-fille de la grand-tante d'Ange-Aimé, demeurait dans la maison de Bâtard Flamand. C'était l'ascendance maternelle qui déterminait l'appartenance à un clan. Pour éviter la consanguinité, il était défendu aux membres du même clan de se marier.

La longue maison du clan du Loup de Bâtard Flamand avait déjà abrité trente personnes. Un couloir central partageait l'habitation en deux parties égales. Chaque partie possédait un foyer culinaire et plusieurs pièces, dans lesquelles des banquettes surélevées servaient de lits. Des tablettes permettaient le rangement des effets personnels et le stockage du blé d'Inde et du poisson séché. Bien que la toiture fût percée d'une petite bouche d'aération située au-dessus du feu, une fumée incommodante se répandait dans la longue maison et irritait les

yeux.

De son lit situé près de la chambre de ses grands-parents, Kawakee remarqua que Menaka logeait dans une section située à l'autre bout de la maison. Leurs grand-mères respectives espéraient que Kawakee et Menaka finissent par se marier et avoir de nombreux petits guerriers, renforçant ainsi le clan du Loup.

Avec Menaka comme épouse, Kawakee pourrait être *rotianer** au conseil des cinq nations iroquoises.

Ange-Aimé se mit également à rêver de fonder une famille avec Menaka, si délicieusement attrayante. Afin de favoriser leur rapprochement, les grand-mères décidèrent que Menaka aiderait Kawakee à se familiariser avec la culture mohawk.

Le village mohawk était situé sur une terrasse sablonneuse propice à la culture du maïs. Plusieurs rangées de palissades faites de troncs d'arbres hauts de trente pieds encerclaient les onze longues maisons pour les protéger des ennemis et des animaux sauvages.

Quand, au début d'août, Kawakee fut suffisamment rétabli pour se tenir correctement sur ses jambes, Menaka l'invita à la fête du maïs vert*, au cours de laquelle les Mohawks rendaient hommage à Onatah, l'esprit féminin du blé d'Inde, la priant de favoriser le soleil, la pluie et la chaleur afin que les récoltes se rendent à maturité.

Un grand festin fut organisé et Kawakee mangea pour la première fois de la viande et de la cervelle de chien. Il assista à la cérémonie des offrandes à la déesse, où chacun jetait ce qu'il avait de plus précieux dans le feu. Quand il demanda à Menaka s'il pouvait lancer son collier de coquillages, sa grand-mère s'y opposa.

Lors de la danse autour du feu, Kawakee put apprécier la lascivité du corps de Menaka, qui se déhanchait avec la souplesse d'un félin. Elle avait remonté sa *kahkare* à mi-cuisse et ses ondulations étaient une invitation à la sensualité. Tous les hommes de son âge regardaient la scène avec concupiscence. Oscatarach aurait bien voulu faire de Menaka son épouse, mais c'était impossible puisqu'il était son cousin.

Durant les jours qui suivirent, Kawakee accompagna Menaka à la cueillette des baies sauvages, fraises, bleuets, framboises, mûres, atocas et pimbinas. Lors d'une de ces excursions, il prit la main de

Menaka et l'embrassa. Menaka se laissa caresser le visage et la nuque, mais quand l'adolescent maladroit s'enhardit jusqu'à poser les mains sur ses hanches, elle détala comme une biche en riant.

Un jour, son grand-père invita Kawakee à l'accompagner pour vérifier la qualité du tabac qui poussait près de la palissade. Le clan du Loup y vit un signe de considération et d'affection pour le jeune homme. Bâtard Flamand expliqua à Kawakee que le pied de tabac devait atteindre environ quatre pieds de hauteur avant que l'on pût enlever les premières feuilles, en commençant par celles du bas qui donnaient le moins beau tabac. Il apprit à son petit-fils la manière dont il fallait se pencher pour éviter de se blesser le dos lors de la cueillette.

Bâtard Flamand lui apprit comment repérer le ver à tabac, qui était exactement de la même couleur que les feuilles.

Les Mohawks cueillaient les feuilles de tabac tôt le matin pour pouvoir les faire sécher au soleil durant la journée. Des feuilles fraîchement cueillies s'écoulait un suc brunâtre qui tachait la peau et les vêtements. Les feuilles poussant à la cime du pied de tabac récupéraient la sève et épaississaient. Plus la feuille était spongieuse, meilleur était le goût du tabac blond, une fois séché et haché.

Bâtard Flamand expliqua à Kawakee que fumer permettait de communiquer avec les esprits protecteurs du clan. C'était ainsi qu'il avait pu ruser avec éloquence, en 1666, lors de la paix discutée avec l'*Onontio** des Blancs.

Au mois de septembre, les femmes récoltèrent le blé d'Inde et cueillirent des glands, des noix et des faines, tandis que les hommes allaient à la chasse et à la pêche. Kawakee accompagna Oscatarach et les autres jeunes gens à la chasse au dindon sauvage que l'on attrapait à l'aide d'un filet, et à la chasse au cerf qui foisonnait aux environs du village. Kawakee impressionna ses compagnons par son adresse au mousquet.

Kawakee participa aussi à la pêche à l'anguille, à la barbue et au saumon avec des filets et des rets. Le jeune homme apprit à tendre et à ramener un filet, et la façon d'ériger un barrage pour piéger le poisson. L'utilisation des filets impliquait un travail d'entraide chez les pêcheurs, ce que comprit vite Kawakee. Il fut ainsi fort apprécié de ses compagnons de pêche.

Au cours du festin des récoltes, à la fin d'octobre, Bâtard Flamand informa Kawakee que le conseil des sages du village le considérait désormais comme un brave Mohawk. Il clama haut et fort qu'il reconnaissait Kawakee comme son petit-fils légitime.

C'était l'annonce qu'attendait Menaka.

En plus de ses *athsin: ron**, Kawakee portait maintenant un long bandeau en martre qui enserrait son front et flottait dans son dos. Bâtard Flamand le lui avait remis pour le féliciter d'avoir réussi les rites d'initiation au poteau et pour son adresse à la chasse et à la pêche. Menaka y avait accroché des grains de verre rouge et des petits coquillages ainsi qu'une plume d'aigle blanche.

Kawakee portait des boucles d'oreilles de laiton torsadé, et son visage et son torse étaient couverts d'ocre, couleur du peuple du silex, et de noir. Des lanières de pieds de cerf attachaient ses mocassins aux chevilles. Les cicatrices du rite d'initiation étaient bien visibles sur sa peau.

Menaka avait hâte de prouver à Kawakee qu'elle était digne d'être sa concubine. Le mariage iroquois, promesse de vivre ensemble, n'avait pas le caractère indissoluble du mariage chrétien.

Un soir, Menaka s'introduisit dans la chambre de Kawakee avec une allumette constituée de quelques feuilles de blé d'Inde torsadées et en flammes. La chaleur et la clarté éveillèrent Kawakee qui, par crainte d'un incendie, s'empessa de souffler sur la flamme.

Lorsqu'il ressentit près de lui, sous sa couverture, la chaleur de la peau nue de Menaka, Kawakee sut qu'il venait de recevoir une invitation à l'amour. Les doigts magiques de la jeune fille s'aventurèrent alors sur son corps et l'explorèrent sans pudeur. Puis Menaka colla ses lèvres contre celles de Kawakee et l'embrassa ardemment.

Ayant peine à se contenir, Kawakee retourna subitement Menaka et s'allongea sur elle. Il chercha alors à se frayer un chemin entre ses cuisses, plongeant son regard dans les grands yeux sombres et attendris de la jeune Indienne.

Menaka écarta ses jambes avec toute la souplesse de ses seize ans, cambra ses reins et, agrippant les fesses de son amant, elle le poussa

violemment en elle. Le sexe de Kawakee la pénétra sans ménagement, déchirant son hymen. Le ruissellement amoureux de Kawakee se déversa en Menaka en une cascade jouissante.

Menaka gémit et mordit l'épaule à peine cicatrisée de Kawakee qui poussa un cri, réveillant presque tout le clan du Loup.

La grand-mère de Kawakee eut un sourire de victoire et une montée de fièvre amoureuse. Elle se colla au corps de Bâtard Flamand, étendu à ses côtés, et chercha à activer l'ardeur du vieux guerrier encore endormi. Ce dernier grogna, puis se laissa faire. Il avait jadis affronté à mains nues un ours qui rôdait aux portes de l'enceinte afin de conquérir le cœur de la sorcière. À cette époque, Asko était la plus jolie jeune fille du clan du Loup. Plus d'un brave souhaitait en faire son épouse, y compris au sein des autres nations. *Garagonthié** faisait partie des postulants, mais la mère d'Asko avait refusé cet étranger parce qu'il semblait favorable aux Français et qu'il souhaitait se faire baptiser par une robe noire.

Déjà, Menaka et Kawakee renouvelaient leur exploit. Kawakee repoussa d'un geste sec la couverture qui protégeait leur nudité et Menaka lui apparut comme une déesse à la peau légèrement ambrée et aux reflets de miel.

Sa poitrine ferme, dont les mamelons de couleur framboise pointaient effrontément, invitait à la caresse. Kawakee ne se fit pas prier. Menaka roucoulait de plaisir. Elle invita alors son amant à découvrir son intimité en le guidant de la main.

Soudain, Menaka retourna son amant et le chevaucha tandis qu'il saisissait ses seins à pleines mains. Leur étreinte permit la rencontre des deux mondes, *on:kwe** et *eskanane**. L'expression de leur jouissance résonna comme un coup de tonnerre dans la longue maison.

Excité par tant de vacarme, le vieux chef se jeta finalement sur sa femme qui, ravie, pria *Algalkouchoua** d'inspirer son mari aussi souvent qu'il lui plairait.

Kawakee et Menaka s'endormirent au petit matin, épuisés.

Quand les deux amants du clan du Loup sortirent de leur tanière, Asko les avisa que sa sœur et elle avaient décidé de les marier. Sur ce, elle invita Menaka à servir *l'onnontara** à son futur époux.

Bâtard Flamand, revigoré par sa dernière nuit, projetait de partir en expédition de représailles contre les Français qui l'avaient privé si longtemps de son petit-fils. Oscatarach boitait encore, alors le vieux chef s'inquiétait pour sa succession.

Le mariage de Kawakee et de Menaka eut lieu au moment des premières neiges, début décembre, après que les hommes eurent coupé tout le bois nécessaire pour le rude hiver et que les femmes eurent engrangé les récoltes qui les nourriraient jusqu'au début de l'été.

Le mariage mohawk était simple et sans ostentation. Le chef du village ou *l'agotsinna-chen** demandait aux villageois s'ils souhaitaient s'opposer à cette union. Si oui, *l'agokstenha** délibérait sur le bien-fondé de l'objection. Dans le cas présent, nul n'osa signaler le problème posé par *l'ohwa: tsir**.

L'agotsinna-chen demanda aux époux s'ils voulaient mutuellement s'aimer et rester fidèles l'un à l'autre. La notion de fidélité perdurait même après la mort chez les Mohawks, jusqu'à ce que le veuf ou la veuve fût autorisé à se remarier.

Puis, chacun des promis, souriant, inséra un anneau nuptial au doigt de son époux. Le représentant religieux leur demanda alors de se tenir la main et la cérémonie prit fin dans les rires et les félicitations des habitants du village. Aussitôt, les nouveaux mariés furent conduits à la case nuptiale où ils consommèrent leur union avec une ardeur renouvelée.

Le couple passa la plus grande partie de l'hiver dans la chambre à coucher, selon le vœu de la grand-mère de Kawakee.

Quelques heures par semaine, Menaka réduisait les grains de blé d'Inde en poudre dans un mortier de bois avec un pilon de pierre. Elle mélangeait ensuite la poudre obtenue avec des graines de citrouilles ou de tournesol pour en faire une farine plus nutritive qui servait à la fabrication du pain.

Chaussé de raquettes, Kawakee participa à une chasse au cerf. Lorsque la neige était abondante, le cerf, se mouvant difficilement, devenait une proie facile.

Lorsque Menaka assumait ses tâches domestiques, Kawakee fréquentait la tente à suerie avec Oscatarach et leurs compagnons du jeu de crosse. Le reste du temps, il profitait pleinement de sa lune de miel.

Quand le mois de mars apporta les premiers bourgeons aux branches des arbres, Asko s'inquiéta que Menaka ne lui eût pas déjà annoncé la venue prochaine d'un petit guerrier. Les grands-mères avaient passé une partie de l'hiver à fabriquer un porte-bébé en cèdre et à broder des motifs perlés sur une pièce de tissu rouge dont on couvrirait le poupon.

Asko savait que si elle manifestait son inquiétude à son mari, ce dernier douterait des qualités de Kawakee pour lui succéder comme chef du village. Après tout, il se pouvait que les deux jeunes gens, compte tenu de leur âge, ne sussent pas comment s'y prendre pour engendrer. Dans le doute, Asko décida de les faire espionner par la sorcière.

Dès que celle-ci lui eut confirmé que tout fonctionnait correctement, Asko pria la déesse de la fertilité en faisant brûler des semences, si précieuses. La ronde des saisons établie par les cycles du *Karahkwa** et de la *Enhni:ta** permettrait sans doute à la divinité de favoriser le clan du Loup.

À la fin du mois de mars, Asko encouragea Menaka à recueillir l'*ohneikari** dans un cornet d'écorce. Cette sève sucrée la disposerait certainement à enfanter. Puis, en avril, Asko se dit que l'ail des bois que l'on devait cueillir à la fin du mois, en même temps que les frondes en crosse des jeunes fougères, stimulerait sûrement la fertilité de la jeune femme.

Comme aucun bébé ne s'annonçait, Asko décida d'activer l'organisme de sa petite-fille par le travail aux champs. Elle la fit donc participer aux semailles printanières du blé d'Inde, labourant le sol à l'aide d'une houe faite d'une omoplate de cerf terminée par un petit manche de bois. Avec cet outil, les femmes mohawks émiettaient les mottes de terre, sarclaient le terreau et creusaient des sillons. Par la suite, elles enfouissaient les semences dans la terre.

Au fur et à mesure que l'été avançait, Menaka écima des plants et en élagua les feuilles. Quand le blé d'Inde eut atteint la hauteur des genoux, elle rechaussa les plants pour préserver l'humidité autour des racines, en prévision de la canicule estivale.

Asko espérait que Menaka attendait la fête du maïs vert pour lui annoncer qu'elle était enceinte.

Bâtard Flamand avait prévu une expédition guerrière pour la fin du mois d'août. Kawakee accompagnerait Oscatarach. Menaka risquait de devenir veuve avant même d'avoir enfanté. Les autres femmes du clan se moqueraient d'elle.

*L'agoskenrhagete** se réunissait tous les soirs, parfois bien au-delà du lever de la lune. La fumée de tabac envahissait le village. Les jeunes guerriers préparaient arcs, flèches, tomahawks, couteaux et fusils avec la fièvre de ceux qui vont participer à leur premier combat. Kawakee avait décidé de n'emporter que le fusil qu'il avait dérobé au marchand et le couteau que lui avait remis son grand-père. Compte tenu de son adresse au tir, il ferait partie de l'élite d'artillerie qui se posterait en première ligne, avec Bâtard Flamand et Oscatarach, enfin remis de sa blessure au genou.

À la fin du mois d'août 1686, le conseil de guerre, par prudence, décida d'effectuer une mission de reconnaissance au fort de Sorel pour évaluer les forces en présence et pour tenter de ramener des prisonniers blancs et algonquins. Kawakee ferait partie de l'expédition, puisqu'il connaissait bien les coutumes et les réactions des Français.

Après la récolte du blé d'Inde, on organisa un festin d'adieu qui dura deux jours et une nuit. Menaka offrit un festin d'adieu d'un autre genre à Kawakee, afin qu'il lui donnât le maximum de semence et que cessassent ainsi les quolibets des autres femmes du village.

Le matin du départ, Kawakee lui donna un tendre baiser et lui murmura à l'oreille :

- Je t'aime, Menaka. Attends-moi.

Menaka tint à accompagner Kawakee à la rivière, ce qui déplut fort à Oscatarach. Il s'empessa de hâter le départ de l'expédition.

Le petit convoi, formé de dix braves, prit place dans cinq canots construits pour l'occasion et arriva à Sorel sans avoir fait de mauvaises rencontres.

Les guerriers, bien camouflés par les hautes herbes, passèrent la nuit sur une île située à proximité du fort. Le lendemain, les Mohawks

prire la direction de Montréal et dépassèrent les îles de Contrecoeur.

À la hauteur de la seigneurie de Verchères, ils aperçurent des Blancs qui avaient eu l'imprudence de s'aventurer à découvert sur la grève du fleuve. Le propriétaire des lieux était François Jarret, ancien enseigne du régiment de Carignan. Il était reconnu pour être un valeureux chasseur de coureurs des bois, avec son ami François-Xavier Tarieu de Lanaudière, seigneur de la Pérade, également ancien enseigne de régiment.

Marie Perrot, son épouse, était accompagnée par quelques membres de sa famille : sa sœur Marie-Anne avec son mari, son frère aîné Antoine et sa petite fille Madeleine, âgée de cinq ans. En ce début d'après-midi, la famille discutait au soleil avec un émissaire ecclésiastique de passage, le jésuite Charles-Amador Martin, qui revenait d'une visite chez les sulpiciens de Montréal, au nom de monseigneur de Laval, accompagné du gouverneur des Trois-Rivières, Claude de Ramezay, chevalier de Saint-Louis.

Son Éminence racontait que certains colons de Ville-Marie considéraient comme imminente la reprise des attaques iroquoises. Concerné à juste titre par ces rumeurs alarmantes, puisque le fort des Trois-Rivières était habituellement la cible des premières embuscades des Mohawks arrivant à Sorel, Ramezay demanda des précisions. Officiellement, le traité de paix de 1667 était toujours en vigueur. Quelques accrocs isolés ne signifiaient pas forcément la guerre ouverte.

Ramezay était inquiet, car il savait que les Hollandais et les Anglais avaient fourni des armes aux Iroquois. Le gouverneur des Trois-Rivières avait l'intention de faire un rapport complet au gouverneur de la Nouvelle-France sur la volonté de la Confédération iroquoise de déterrer la hache de guerre.

Au début des années 1640, déjà, les Iroquois avaient réussi à anéantir les Hurons grâce aux arquebuses et aux mousquets fournis par les Hollandais, tandis que les Hurons n'avaient que leurs arcs, leurs flèches et leurs tomahawks pour se défendre. Les Français refusaient en effet de fournir des armes à leurs partenaires commerciaux et alliés, les Algonquins et Hurons.

Quand Oscatarach et ses compagnons comprirent que le petit groupe n'était protégé que par un seul gentilhomme armé d'un

mousquet, en l'occurrence le gouverneur de Ramezay, puisque les soldats l'accompagnant avaient rejoint la redoute du manoir, ils décidèrent d'attaquer par le grand fleuve *Magtogæk**. Déjà, les Mohawks évaluaient leur chance de ramener une robe noire en vie et d'obtenir ainsi les plus grands honneurs de la part de Bâtard Flamand.

Par mesure de prudence, Oscatarach décida de faire glisser les canots jusqu'à une distance raisonnable des Français et de se tenir en embuscade dans les broussailles. Il dessina un plan d'attaque sur le sol, désignant sa propre et unique cible à chacun de ses compagnons. Il leur ordonna d'éviter de tuer ou même de blesser la fillette, qu'il souhaitait ramener en Iroquoisie.

Oscatarach tira un premier coup de fusil en direction de Claude de Ramezay. La balle effleura le cuir des jambières du gouverneur sans faire aucun dommage. Ramezay se jeta par terre et chercha du regard d'où venait l'attaque.

Sur la berge, près des buissons, il distingua un Sauvage au visage peint de bandes rouges et noires, tapi dans les hautes herbes, un fusil à la main. Soudain, l'Indien se leva et fit signe à une dizaine de congénères de passer à l'attaque, en hurlant comme un démon.

- Bon Dieu, les Iroquois ! De vrais oiseaux de proie ! se dit-il en une fraction de seconde.

Il bondit alors de côté pour se cacher derrière de gros troncs d'arbres, agrippant au passage la petite Madeleine de Verchères. Il hurla aux autres villégiateurs d'en faire autant.

Quand sa fille cria « Maman, maman ! », Marie de Verchères crut un bref instant qu'elle avait été touchée et son cœur bondit dans sa poitrine. Heureusement, la petite était saine et sauve. Son beau-frère, en revanche, avait reçu une flèche dans l'abdomen et se vidait de son sang.

Au péril de sa vie, Marie-Anne, sa femme, essayait de le réanimer. Les assaillants couraient vers eux, brandissant leurs tomahawks et poussant des cris démoniaques, destinés, tout comme leurs peintures de guerre, à terrifier leurs ennemis.

Seul Claude de Ramezay était armé d'un fusil. Antoine Perrot avait déjà décidé de défendre chèrement sa vie et celle des siens. Les soldats

de Ramezay se trouvaient toujours dans la redoute du manoir de Verchères, où ils remplaçaient des munitions devenues inutilisables parce qu'elles s'étaient imbibées d'eau pendant leur voyage.

Au son des premières détonations, les trois soldats se ruèrent hors du manoir et coururent vers la petite jetée. Ils abattirent immédiatement trois Iroquois. Le temps de recharger leurs mousquets et de tirer de nouveau, Antoine Perrot atteignit, avec une grosse pierre, le genou fragile d'Oscatarach alors que ce dernier s'apprêtait à fendre un crâne d'un coup de tomahawk. Pour sa part, Ramezay, qui avait dégainé son pistolet, avait fait éclater le crâne du Sauvage qui s'avançait vers lui. Oscatarach était hors d'état de nuire. Sept Mohawks étaient morts.

Quand vint le tour de Kawakee de s'attaquer à sa cible, la robe noire, il se souvint des commandements du dieu des Français, qui défendaient de tuer son prochain. Kawakee abaissa son tomahawk. Il revit les statues de saint Joseph portant l'enfant Jésus et du Sacré-Cœur qui meublaient la chapelle du couvent des Ursulines. Soudain, il reconnut la robe noire comme étant l'aumônier auxiliaire du monastère, l'abbé Martin, pour lequel il avait servi la messe lorsqu'il était enfant de chœur.

Kawakee jeta son tomahawk par terre et s'agenouilla devant l'abbé Martin en lui demandant pardon pour les graves péchés qu'il avait commis. Devant l'étonnement des Français, Kawakee s'écria :

- C'est moi, Ange-Aimé Flamand, votre servent de messe. Je suis le fils de sœur Thérèse Ursule. Je suis un fervent catholique.

Aussitôt, Ange-Aimé, toujours agenouillé, les mains jointes, commença à réciter le *Je crois en Dieu* à haute voix.

Reconnaissant son ancien enfant de chœur, l'ecclésiastique ordonna aux soldats de ne pas tirer.

Ramezay ajouta à son tour :

- Baissez vos armes, c'est un des nôtres. Ne tirez pas.

À la vue de l'Iroquois, Antoine Perrot interrogea l'ecclésiastique, sceptique.

- Êtes-vous certain de le connaître, mon père ? Ces Indiens ont

bien failli nous tuer !

- Aussi certain que mon père est l'un des pères fondateurs de la Nouvelle-France, mon fils.

L'abbé Martin brossa sa soutane de la main et expliqua :

- Ce Sauvage, peinturluré de rouge et de noir, qui est devant nous à genoux, est Ange-Aimé Flamand, le filleul de notre regrettée mère Marie de l'Incarnation, baptisé à la chapelle et élevé au couvent des Ursulines de Québec. Sa mère est une Mohawk devenue religieuse ursuline sous le nom de Thérèse Ursule. Ce jeune garçon, aussi catholique que vous et moi, a été éduqué selon les préceptes de l'Évangile. Il est aussi le petit-fils du perfide Bâtard Flamand, un assassin qui a toujours voulu en finir avec notre peuple. L'attaque sournoise de ces renégats en est une nouvelle preuve.

Ramezay prit soudainement la parole :

- Nous comprenons votre sympathie, mon père, pour votre ancien enfant de chœur, mais il faisait tout de même partie de l'expédition iroquoise qui a failli nous assassiner ! Laissez-moi l'interroger.

Ramezay s'approcha de Kawakee.

- Comment expliques-tu ta présence avec ces Mohawks ? Tu ne les as certainement pas rencontrés au monastère des Ursulines de Québec ! Tu viens d'où, mon gaillard ?

- De Nouvelle-Angleterre, la patrie de mon grand-père, répondit Kawakee, penaud.

- Avec quel dessein ?

- Celui de prouver que je peux succéder à Bâtard Flamand, mon grand-père.

- Et celui d'être aussi cruel et perfide que lui, je suppose !

- Mon intention, une fois chef, est d'amener la Confédération iroquoise à conclure la paix avec les Français.

- Tiens donc ! Et comment crois-tu t'y prendre, à ton âge, si

Garagonthié n'y est pas arrivé ! En nous massacrant comme ton grand-père ? Pour parler de paix, il faut d'abord y croire et pouvoir ensuite convaincre ton peuple.

Impressionné par Ramezay, Kawakee ne savait quoi répondre. C'est alors que l'abbé Martin s'interposa :

- Ange-Aimé voulait sans doute y parvenir en influençant les Mohawks en vivant à leur manière, chez eux, à Albany. Moi, je le crois, car c'est de cette façon que nous, jésuites, opérons nos missions chez l'Indien.

Ramezay allait rétorquer quand le petit groupe vit un dernier Iroquois filer en canot. Il voulut ordonner à ses soldats de le pourchasser pour le faire prisonnier, mais Marie de Verchères l'en empêcha.

- Laissez-le aller, Monsieur le chevalier. Qu'il retourne d'où il vient et qu'il dise aux gens de son peuple de quelle façon nous pouvons les vaincre, ces Sauvages !

Ramezay s'inquiéta.

- Mais, Madame, en l'absence du vaillant soldat qu'est votre mari, comment comptez-vous défendre votre domaine ?

- Je connais, presque aussi bien que mon mari François, les ruses de ces scélérats. Mon coup de fusil est bon et nous avons un canon, Monsieur le gouverneur.

Piqué, Ramezay rétorqua :

- Je crains qu'il ne vous faille plus qu'un canon, Madame, si cette racaille décide de revenir en bandes plus nombreuses et mieux organisées !

Marie de Verchères répondit :

- Peut-être bien, gouverneur. Mais, nous, les femmes de la seigneurie de Verchères, nous comptons avant tout sur notre courage et notre sang-froid pour défaire les Sauvages. C'est ce que j'enseignerai à ma fillette qui, elle-même, l'enseignera à ses enfants, si Dieu le lui permet.

En disant cela, elle serra sa petite Madeleine contre elle avec fierté et affection. Puis elle ajouta :

- Maintenant, je vais aller consoler ma sœur Marie-Anne qui pleure la mort de son mari, un si bon garçon. Dieu fasse en sorte que tout ce carnage et ces sacrilèges cessent un jour, et que nous retrouvions la paix et la sérénité.

En terminant sa phrase, elle se tourna, les mains sur ses hanches en signe de défi, vers Oscatarach qui grimaçait toujours de douleur. Les soldats lui donnèrent des coups de pied dans les côtes, Il jura en mohawk, se trémoussant comme un diable plongé dans l'eau bénite.

Ramezay ordonna à ses soldats d'inhumer les cadavres des Sauvages. L'abbé Martin décida de rester au manoir de Verchères pour célébrer, le lendemain, les obsèques du mari de Marie-Anne. Il officia la cérémonie funèbre, assisté d'Ange-Aimé son protégé, sous l'œil sceptique d'Antoine Perrot.

Auparavant, Marie Perrot de Verchères avait exigé qu'il fit une toilette complète. Deux bacs d'eau bouillante avaient été nécessaires pour venir à bout de la crasse et de la teinture dont sa peau était couverte. Puis Marie de Verchères lui avait fourni des vêtements de son mari qui était alors en train de pourchasser des coureurs des bois hors-la-loi.

Accompagné d'Ange-Aimé qui était bon tireur, l'abbé Martin se sentit suffisamment en sécurité pour se séparer du gouverneur des Trois-Rivières. Celui-ci le quitta en lui recommandant de se méfier d'Ange-Aimé, dont les instincts barbares avaient peut-être été réveillés au contact des Sauvages. Ramezay fit ensuite conduire son prisonnier, Oscatarach, à Québec, afin que le Conseil souverain pût décider de son sort.

À Sorel, à l'embouchure de la rivière Richelieu, Ange-Aimé se sentit tiraillé par l'idée de s'enfuir et d'aller rejoindre Menaka qu'il avait peur de ne plus jamais revoir. Mais désertre les Français aurait signifié qu'il était du camp des Mohawks.

À Québec, Kawakee apprit qu'Oscatarach avait pris place dans un navire en partance pour la France, où il serait expédié aux galères avec d'autres prisonniers iroquois, des Tsonnontouans.

Quand Bâtard Flamand apprit par le fugitif rentré au village la capture d'Oscatarach et la trahison de Kawakee, il entra dans une colère terrible. Asko força Menaka à se remarier avec un vrai Mohawk. Bâtard Flamand organisa une vaste opération de représailles à Verchères. Il captura Antoine Perrot et le fit mourir dans les souffrances les plus atroces.

Sur sa lancée funeste, il décida de se rendre jusqu'à Montréal, malgré son âge avancé. La troupe mohawk livra bataille sur l'île Sainte-Thérèse, en face de la pointe aux Trembles, au confluent de la rivière des Prairies et du fleuve Saint-Laurent. Grièvement blessé, le vieux guerrier sanguinaire fut ramené sur le continent et mourut à Repentigny, en jurant une dernière fois contre les Français et le dieu des robes noires.

Chapitre XXVII

Une âme tourmentée -

Quand Ange-Aimé entra dans le parloir du couvent des Ursulines, les religieuses se trouvaient à la chapelle. La sœur portière reconnut immédiatement le fugitif et lui ouvrit la porte du cloître. Ange-Aimé se dirigea vers la chapelle et ouvrit la porte en évitant de faire grincer les pentures vieilles par quarante-cinq années d'utilisation. Le garçon s'installa sur le dernier banc et contempla l'univers de son enfance et de son adolescence.

Les souvenirs du couvent des Ursulines et des péripéties de son équipée en Iroquoisie se bousculaient dans sa tête. Il vit alors le crucifix près de l'oratoire de mère de l'Incarnation, sa marraine. La souffrance apparente du Christ crucifié lui rappela les tortures qu'il avait subies. La statue de la Vierge Marie portant l'enfant Jésus lui

rappela sa jeune épouse, Menaka. Que devenait-elle ? Elle avait sans doute appris sa trahison par le mohawk fugitif.

Ange-Aimé se laissa bercer par la chorale dirigée par sa mère. Quand Dickewamis aperçut son fils, elle inclina la tête en guise de remerciement à sainte Ursule, qu'elle implorait depuis une année déjà de lui rendre son fils chéri.

Dès la fin du psaume, sœur Thérèse Ursule demanda à sa première chanteuse de prendre sa relève, puis se dirigea vers son fils qui priait, le visage dans les mains, comme pour se cacher, honteux de tous les péchés qu'il avait commis.

Dickewamis s'agenouilla près de lui en silence, attendant qu'il prît conscience de sa présence jadis familière. Ange-Aimé entendit le froissement de son habit de religieuse et le bruit à peine audible du crucifix qui se balançait sur ses jupes.

Il regarda alors sa mère avec tendresse et se mit à pleurer. Pour la première fois de son existence, devant les autres religieuses qui ne pouvaient contenir leur curiosité, Dickewamis eut un geste de tendresse pour son garçon. Elle lui prit la tête et l'appuya sur son épaule en disant :

- Mon grand garçon, tu m'as tant manqué.

Ange-Aimé saisit le crucifix de sa mère et embrassa les plaies du Sauveur. Il s'exclama, la voix entrecoupée de sanglots :

- Mère, j'ai tellement péché. Faites que Dieu me pardonne.

Étonnée, Dickewamis lui demanda :

- Avez-vous tué votre prochain, mon fils, et ignoré les commandements de Dieu?

- Non, mère, répondit-il.

- Alors, mon fils, vous n'avez rien à vous reprocher. Allons au parloir et racontez-moi tout, depuis votre départ, l'an passé.

Mère et fils se rendirent dans une pièce discrète tandis que les religieuses se dirigeaient vers le réfectoire.

Ange-Aimé raconta ses aventures à sa mère, en mohawk et en français, en commençant par sa capture le long de la rivière Richelieu. Il lui parla de son arrivée au village, des tortures qu'il avait dû subir pour faire ses preuves, du prénom qui lui avait été donné et de son mariage avec Menaka. Puis, il relata l'expédition guerrière et son retour à Québec avec l'abbé Charles-Amador Martin.

Dickewamis écoutait son fils en silence, tripotant son chapelet. Priait-elle pour la rémission des péchés d'Ange-Aimé ou était-elle plongée dans les souvenirs de sa vie au village mohawk? Ange-Aimé n'aurait su le dire. Quand il eut terminé son récit et séché ses pleurs, sa mère lui demanda :

- Quelle leçon ton escapade t'a-t-elle apprise, Ange-Aimé ?

Dickewamis, maintenant dédiée au Christ, ne se résignait pas à appeler son fils du prénom guerrier païen de Kawakee.

- La vie en forêt est dure, mère. Mon séjour dans le clan du Loup n'a pas été facile. Les Mohawks sont cruels. J'ai bien failli y laisser ma vie et j'ai péché à plusieurs reprises. Les Mohawks ne connaissent pas la charité chrétienne. Tout ce qui compte pour eux, ce sont les scalps et les combats victorieux. Seule Menaka avait une âme pure et aimante.

Une autre femme avait pris une place dans le cœur de son fils. Ressentant un brin de jalousie, Dickewamis demanda:

- Pourrais-tu me décrire Menaka, cet ange du paradis ?

Dickewamis cherchait uniquement à identifier une ressemblance physique avec l'une de ses cousines. Elle connaissait la dureté, la méchanceté et même la férocité des femmes de son village, Asko comprise. C'était pour cette raison qu'elle n'avait pas voulu retourner à Albany. Sa mère lui aurait fait subir les pires sévices. Et cette Menaka ne valait probablement pas mieux que les autres membres du clan du Loup.

Ange-Aimé lui répondit :

- Menaka est la plus délicieuse jeune fille que j'aie jamais rencontrée. Elle a aussi été une épouse aimante. Croyez-vous, mère,

que Menaka m'attendra et que j'aurai une chance de la reconquérir?

Dickewamis ne répondit pas, mais posa une question à son fils.

- Est-ce qu'Asko a demandé de mes nouvelles?

- Non. Elle a seulement cherché dans mes traits une ressemblance avec vous, mère, pour confirmer que j'étais bien son petit-fils, répondit naïvement Ange-Aimé.

Une larme apparut au coin des yeux de Dickewamis. Ce fait, inhabituel chez une Mohawk, prouvait qu'elle ressentait une peine immense.

Elle posa alors à son fils une dernière question :

- Mon fils, dites-moi, préférez-vous être appelé Ange-Aimé ou Kawakee ?

Le garçon regarda sa mère, ne sachant que répondre.

Le métis resta quelques semaines avec sa mère au couvent des Ursulines, rue du Parloir. Un après-midi, il se rendit au quai de Québec, où il rencontra deux trappeurs blancs.

Ange-Aimé les accompagna au comptoir d'échange situé rue du Cul-de-Sac. Les trappeurs considéraient leur rencontre avec le métis comme une bénédiction, car ils recherchaient justement un interprète pour les accompagner jusqu'aux Pays-d'en-Haut, voire jusqu'à la baie d'Hudson.

Quand Ange-Aimé annonça à sa mère son intention d'accompagner deux coureurs des bois, Dickewamis lui demanda s'il voulait retrouver Menaka. Devant le silence de son fils, elle comprit qu'il était éperdument amoureux de sa petite-cousine. Dickewamis ne chercha pas à retenir son fils, mais elle lui remit son crucifix pour le protéger.

Chapitre XXVIII

La mission -

Accompagnés d'Ange-Aimé, les deux trappeurs blancs décidèrent de se rendre en Haute-Mauricie, hors des voies habituellement empruntées par les autres coureurs des bois. Au poste des Trois-Rivières, ils engagèrent un métis atticamègue qui les guida le long de la rivière Saint-Maurice.

Louis Couc était le premier fils de Pierre Couc dit Lafleur, interprète aux Trois-Rivières, qui avait épousé une Atticamègue. Le couple s'était installé à la seigneurie de Rivière-du-Loup, située à plus de six lieues au sud-ouest des Trois-Rivières. Louis était âgé de vingt-six ans et exerçait le métier d'interprète comme son père. Il parlait

français, huron, algonquin, iroquois et sioux. Il commerçait la fourrure depuis déjà huit ans; il avait eu l'occasion d'aller chez les Illinois au lac Michigan et chez les Sioux au lac Supérieur.

En 1685, Louis Couc avait épousé Madeleine Sacokie, une Abénaki avec qui il avait déjà eu deux enfants. Louis Couc avait délaissé le surnom de Lafleur pour choisir celui de Montour, localité située près de Cognac, en France, d'où son père était originaire. Quand Louis Couc Montour rencontra Ange-Aimé, une amitié quasi immédiate naquit entre eux.

Lorsque le convoi partit vers le nord sur la Saint-Maurice, les deux trappeurs, qui avaient trop bu, les traitèrent de Sauvages barbares.

- Les Sauvages sont comme des chiens. Ils mangent avec leur gueule, vociféra l'un des deux trappeurs.

Humiliés, les deux métis se regardèrent en silence.

Le lendemain, les insultes continuèrent de pleuvoir sur Louis Couc et Ange-Aimé. Les deux amis décidèrent alors de s'enfuir à la première occasion en ravissant les canots, les fusils et tout le matériel des trappeurs. Afin de leur donner une bonne leçon, ils décidèrent de voler également les chaussures des trappeurs et de les laisser dans la forêt, à la merci des animaux, des insectes et du froid. Ange-Aimé, soucieux qu'ils ne meurent pas, insista pour leur laisser aussi un coutelas.

C'est à l'aube que les deux métis se ruèrent sur les Blancs. Louis Couc en assomma un et le déshabilla de la tête aux pieds. Ange-Aimé, quant à lui, était resté immobile, paralysé par la peur. Le second trappeur sortit de sa botte le canif qu'il utilisait pour enlever la peau des castors et, d'un geste vif, blessa Ange-Aimé à l'oreille.

Se trouvant en situation de légitime défense, Ange-Aimé saisit à son tour son couteau et riposta, tailladant la main de son agresseur. Le sang gicla de toutes parts. Le trappeur laissa tomber son canif et gémit de douleur.

Louis le maîtrisa et le déshabilla, puis il récupéra les armes et les munitions. Furieux, il menaça en algonquin les deux hommes blancs de les attacher à un arbre pour qu'ils endurent le martyre des mouches noires et des brûlots. Les deux métis revinrent au poste des Trois-Rivières où ils racontèrent que les deux trappeurs blancs avaient

décidé de poursuivre seuls leur route vers le nord.

Louis Couc alla retrouver sa femme et ses enfants. Ange-Aimé, quant à lui, ne voulait pas retourner à Québec. Alors qu'il hésitait sur la direction à prendre, il croisa le gouverneur des Trois-Rivières, Claude de Ramezay, qui le reconnut et l'invita à venir discuter avec lui à son office.

- Que dirais-tu, mon garçon, de travailler comme émissaire du gouverneur de la Nouvelle-France ? demanda le gouverneur. Tu pourrais vivre en liberté en forêt, côtoyer les Sauvages et aider la colonie à connaître les intentions des cinq nations...

Ange-Aimé pensa immédiatement à Menaka et à sa hâte de la retrouver. Cependant, il répondit à Ramezay:

- Si je me rends chez les Mohawks à Albany, gouverneur, je serai tué.

- Je ne le crois pas. Pas si tu leur offres de la part d'*Onontio* des Trois-Rivières, en échange de la paix, le territoire de traite sur les rives du Richelieu jusqu'au fleuve Saint-Laurent, là où les plus belles fourrures sont abondantes. Ton grand-père a été reconnu pour sa ruse et son habileté politique comme négociateur du traité de 1667. Nous te fournirons le nécessaire pour négocier avec les Mohawks, si cela s'avérait nécessaire. En retour, j'attends de toi que tu me précises les intentions guerrières des Mohawks. Mais tu devras te débrouiller seul en forêt.

Sentant de nouveau le désir de retrouver Menaka, Kawakee répondit :

- Mais, Bâtard Flamand étant mort, le chef qui le remplace va se méfier et demander une garantie de la bonne foi des Français. Sinon, je serai son otage !

- Justement, ton retour garantira la bonne foi du remplaçant de Bâtard Flamand. Si tu ne reviens pas, alors nous saurons ses intentions et il n'aura jamais les territoires de traite que les Mohawks désirent depuis si longtemps.

- Mais comment sera-t-il convaincu que ma venue n'est pas une ruse pour retrouver ma fiancée ? Askô, ma grand-mère, va certainement s'en douter !

Ramezay lui tendit le sceau de ses armoiries, qu'il portait au doigt, pour sceller sa correspondance.

- Tiens, ce sceau devrait le convaincre. Seulement, il doit me revenir, sinon la proposition ne tient plus. Quant à toi, mon garçon, tu auras la chance de retrouver ta fiancée !

Ange-Aimé récupéra le sceau et son écrin que lui remit Ramezay.

Le regard d'Ange-Aimé erra dans la pièce et s'arrêta sur ce qui servait de secrétaire, des planches d'érable posées sur des tréteaux. Il y vit un encrier avec sa plume d'oie, du papier parchemin écrasé et une tabatière avec plusieurs pipes de plâtre. Des brins de tabac consumés parsemaient la table.

Au mur du minuscule office étaient accrochés des raquettes qui avaient appartenu à Radisson, l'épée du sieur de Laviolette, premier soldat en garnison aux Trois-Rivières, ainsi que le calumet de la paix fumé par le marquis de Tracy et Bâtard Flamand en 1667, et le tomahawk de l'Iroquois.

Le gouverneur de Ramezay décrocha le tomahawk du mur et dit :

- Ce tomahawk appartenait à ton grand-père. Asko, ta grand-mère, comme tu dis, le reconnaîtra. J'espère qu'elle voudra le reprendre et qu'elle le considérera comme un gage de ma sincérité.

Ébahi devant la confiance du gouverneur des Trois-Rivières, Kawakee demanda :

- Quand pourrai-je commencer, gouverneur?
- Dès maintenant, si tu le veux bien ! Mais ta mission est secrète. S'il t'arrivait quoi que ce soit, je ne pourrai pas te venir en aide. Je dirai que tu as fait ce voyage de ta propre initiative et que tu m'as volé mon sceau.

Kawakee prit quelques secondes de réflexion, inhalant à fond la fumée de tabac de la pipe de plâtre que venait de lui tendre Ramezay, et dit:

- Gouverneur, je vous demande trois faveurs.

- Si je peux y accéder, mon garçon, je serai heureux de t'aider. Alors, quels sont tes souhaits ?

- D'abord, s'il m'arrivait malheur, j'aimerais que vous l'annonciez en personne à ma mère, au couvent des Ursulines.

- Bien sûr ! Mais je préfère que tu lui reviennes sain et sauf ! Ensuite ?

Kawakee raconta à Ramezay sa mésaventure avec les deux trappeurs, puis la façon dont Louis Couc Montour et lui-même s'étaient enfuis. Il demanda le pardon de la justice coloniale pour son compagnon et pour lui-même.

- Vous savez, gouverneur, ils sont peut-être morts, dévorés par des loups !

Ramezay, étonné, demanda :

- Tu as bien dit Louis Couc Montour, le trappeur interprète qui vit avec une Abénaki, Madeleine Sacokie ?

- Cela lui ressemble, gouverneur, répondit Kawakee.

- Ça alors ! Je ne savais pas qu'il était revenu des Pays d'en-Haut...

Revenant de sa surprise, Ramezay continua.

-Des trappeurs, peut-être dévorés par les loups... Si tel était le cas, Kawakee, ils l'auraient bien mérité, ces scélérats ! Ce sont Jarret de Verchères et Tarieu de Lanaudière, ces chasseurs de coureurs des bois hors-la-loi, qui seront déçus ! De si belles primes perdues !

Ramezay poursuivit en pesant ses mots.

-Vous ne serez pas inquiétés, Louis Couc et toi. Vous ne les avez pas tués, à ce que je sache ! La mission que tu vas accomplir vaut bien plus pour la colonie que ces deux lascars qui fournissent de l'eau-de-vie aux Indiens.

Il conclut, tirant sur sa pipe :

- Ils auront été assassinés lors d'une rixe, voilà tout. Vous pouvez

compter sur ma protection devant le Conseil souverain.

- Merci, gouverneur ! s'exclama Ange-Aimé.

- Et ta troisième condition, Kawakee ? Car il s'agit bien de conditions, n'est-ce pas ?

- Je ne me sens pas encore apte à survivre seul en forêt. C'est trop risqué. J'aimerais être accompagné par un voyageur aguerri.

- Aurais-tu déjà quelqu'un en tête ?

- Louis Couc.

- Comment ne te l'ai-je pas proposé moi-même ! Sais-tu où le trouver ?

- Non, gouverneur, répondit Kawakee.

- Il demeure à Rivière-du-Loup, près de chez son père et de chez sa sœur Isabelle, nouvellement mariée. Va le voir. S'il accepte de t'accompagner, dis-lui de venir me rencontrer ici.

Alors que Kawakee s'appêtait à partir, Ramezay le retint en lui disant :

- J'ai une autre idée, mon garçon... Que dirais-tu si je venais avec toi voir Louis Couc ?

Kawakee afficha un sourire radieux.

- C'est une excellente idée, gouverneur !

- Alors, ne tardons pas. Partons. Le temps presse. Les Iroquois peuvent décider de nous attaquer à tout moment.

Tous deux prirent place dans le canot du gouverneur et se dirigèrent vers Rivière-du-Loup. À l'endroit où le fleuve s'élargit et devient le lac Saint-Pierre, ils obliquèrent à droite et remontèrent la rivière.

Une fois parvenus à destination, ils furent accueillis sur la berge

par un groupe d'enfants dont les cris dérangèrent les passereaux et les oiseaux aquatiques. Quand le gouverneur mit le pied sur la grève, une main se tendit vers lui pour l'aider.

- Que nous vaut l'honneur de votre visite, gouverneur ? s'enquit Pierre Couc.

L'interprète était un colon costaud qui avait alterné le travail des champs et la course des bois pour nourrir sa famille. Ramezay avait perçu de l'inquiétude dans sa voix, alors qu'il regardait en direction de Kawakee.

- Rien qui ne puisse vous nuire, Pierre. Je suis venu en ami. J'aimerais avoir une conversation personnelle avec Louis, votre fils.

Louis avait raconté à son père ses mésaventures avec les deux trappeurs. Persuadé que ceux-ci avaient porté plainte contre son fils, Pierre Couc s'écria :

- Vous saurez, gouverneur, que Louis a dû défendre sa vie. Mon fils est un honnête homme !

Présumant que Kawakee était le compagnon d'infortune de son fils, il interpella le jeune homme.

- Raconte à *Onontio* ce qui est réellement arrivé !

Kawakee ne sut que répondre. Il fut sauvé de l'embarras par l'arrivée de son ami Louis.

- Gouverneur, Kawakee, quel bon vent vous amène ? Entrez dans la maison.

Aussitôt, les hommes se serrèrent la main. Kawakee et Louis se sourirent en se tapotant l'épaule en signe d'amitié. La maison de Louis résonnait de pleurs d'enfants. Le gouverneur s'exclama en plaisantant :

- Le fort des Trois-Rivières ne manquera pas de relève, n'est-ce pas, Pierre ?

La remarque parut rassurer Pierre Couc qui fit signe à sa bru de servir la bière locale.

Pierre Couc tenait à entendre de la bouche du gouverneur les nouvelles du réarmement des Iroquois par les Hollandais et les Anglais, et de la possible reprise des hostilités.

Ramezay commença :

- Le motif de ma présence ici, avec Ange-Aimé, n'a rien à voir avec les trappeurs Charron et Antaya. Nous les connaissons, ce sont deux vauriens. Non. Je suis venu réclamer l'aide de votre fils Louis, pour effectuer une mission spéciale en Iroquoisie, s'il est d'accord, et si vous l'êtes aussi, Pierre, car s'il y en a un qui connaît les risques, c'est bien vous.

Madeleine, l'épouse de Louis, le regarda, l'air peiné. Elle venait tout juste de retrouver son mari et avait réussi à le dissuader de se rendre à l'ouest de la *baie des Puants**, pour se consacrer plutôt à la culture de la terre.

Louis Couc était conscient des sacrifices qu'il imposerait à sa femme et à ses enfants de quatre et deux ans s'il acceptait la proposition du gouverneur.

Bien que tenté par l'aventure et convaincu d'avoir déjà trop donné à une terre ingrate, Louis Couc s'apprêta à répondre par la négative. Il fut cependant interrompu par l'arrivée de sa sœur Isabelle, âgée de dix-huit ans, de son mari Joachim Germano, âgé de quarante-cinq ans, et de leur petit garçon d'un an.

Germano était un ancien soldat de la compagnie La Fouille du régiment de Carignan. Il avait suivi son officier, le vicomte de Maneureil, quand celui-ci était devenu le seigneur de Rivière-du-Loup.

Quand Isabelle aperçut Kawakee, elle le fixa avec intensité. Elle admira sa carrure athlétique, son visage anguleux et ses pommettes légèrement saillantes qui trahissaient son métissage. Elle fut particulièrement attirée par la fossette au creux de son menton carré. Le brun sombre et énigmatique de ses yeux s'harmonisait avec le feu de sa chevelure.

Son bébé dans les bras, Isabelle Couc s'assit sur une natte près de la porte et fit signe à Kawakee de venir s'asseoir près d'elle. Kawakee hésita, intimidé par le port altier et la personnalité de la jeune métisse. Il la trouvait très différente des femmes mohawks qu'il avait connues au village iroquois. Isabelle Couc Germano, qui n'était pourtant pas

vraiment belle, éveilla en lui le désir de retrouver Menaka.

Joachim Germano remarqua le manège de sa jeune épouse et intervint dans la conversation, espérant capter son attention.

- Tu ne peux pas refuser une telle proposition, Louis. Le pays a besoin de toi. Ce n'est pas en se battant en rangées que nous pouvons exterminer les Iroquois. La preuve : ils nous menacent encore. Moi, je ne veux pas mourir sans avoir vu grandir mon petit garçon. Si je parlais leur langue, je n'hésiterais pas à partir à ta place pour sauver la colonie.

En disant cela, il ôta brutalement le bébé des bras d'Isabelle, irrité par l'attrait manifeste qu'exerçait sur elle Kawakee. Le bébé se mit à pleurnicher.

Pierre Couc, le patriarche, sortit alors de son mutisme et ajouta :

- Ce que dit Joachim est juste, Louis. Nous avons un devoir à accomplir pour notre patrie. Si je le pouvais, je partirais avec Kawakee au pays de Bâtard Flamand, ce fourbe, ce menteur de la pire espèce. Heureusement pour lui qu'il soit mort, car je le tuerais volontiers avec ces deux mains ! affirma le vieil homme en crispant les poings.

Ramezay intervint promptement :

- Vous ne le saviez sans doute pas, Pierre, mais Ange-Aimé est le petit-fils de Bâtard Flamand, par sa mère. Pour les gens de Québec, il s'appelle Ange-Aimé Flamand. Il vaut mieux que tu l'apprennes maintenant, mon ami.

Pierre Couc pencha la tête tandis que Kawakee, jusqu'alors peu loquace, prit la parole en feignant de ne pas avoir entendu la remarque désobligeante concernant son grand-père :

- Notre mission consistera à proposer la paix et en même temps à savoir les intentions des cinq nations iroquoises. Je parle mohawk, Louis parle les autres langues. À nous deux, nous pourrons savoir si toutes les nations iroquoises ont les mêmes intentions, de paix ou de guerre.

Surpris et impressionné par l'aplomb du jeune métis, Ramezay ajouta :

- Bien parlé, jeune homme. Maintenant, la décision repose entre les mains de Louis et de Madeleine, son épouse.

Madeleine était en train de préparer la sagamité et le *pemmican** à l'ours, recette que Louis avait ramenée du pays des Sioux. Là-bas, les squaws la préparaient avec de la viande de bison. Madeleine leva les yeux vers son mari, plissant imperceptiblement son front en signe de résignation. La décision finale lui appartenait. Elle s'y conformerait. Elle n'était pas aussi indépendante et entêtée que sa belle-sœur Isabelle.

Isabelle contemplait toujours Kawakee, fascinée. Furieux, Germano explosa.

-Qu'est-ce que tu attends pour dire oui, le beau-frère? Vous, les Couc, seriez-vous des sans-cœur qui manquent à leurs responsabilités ?

Quand Pierre Couc, insulté, voulut s'en prendre à mains nues à son gendre, Louis l'agrippa par le bras et s'écria :

- D'accord, j'irai en Iroquoisie avec Kawakee. D'ailleurs, nous n'en sommes pas à nos premières aventures, lui et moi !

Kawakee afficha un sourire éclatant que Germano eût voulu faire voler en éclat, tandis que Madeleine Couc laissait tomber une écuelle sur le plancher en bois rugueux. Les enfants se mirent à pleurer en entendant le bruit, et les chiens jappèrent, ajoutant à la soudaine cacophonie.

Louis alla chercher une jarre en grès dans l'armoire aux provisions et servit le whisky râpeux qui faisait la réputation des Couc.

- Tenez, gouverneur. Buvez-moi ça ! C'est fait avec du seigle et un peu de houblon. C'est la recette de Germano. Une spécialité de Rivière-du-Loup. Joachim aime bien le boire en mangeant du pemmican.

À ces mots, Isabelle cessa enfin de fixer Kawakee et sourit à son tour. Germano retrouva sa bonne humeur et tout le monde trinqua au succès de la délicate mission, à l'exception de Madeleine Couc. Pour l'empêcher de partir, elle aurait dû informer son mari qu'elle était probablement enceinte, mais elle craignait de se tromper. Dans le doute, elle préférait prendre le risque d'accoucher sans que son mari le

sût.

Isabelle fut peinée de voir partir le bel Iroquois. Kawakee, de son côté, se promit de revenir la voir à son retour.

Aux Trois-Rivières, après avoir remercié le gouverneur de Ramezay, Louis Couc, Kawakee et Joachim Germano, qui les avait accompagnés, achetèrent le matériel qui leur paraissait nécessaire pour accomplir leur mission : mousquets, munitions, couvertures, haches, chaudières, coutelas, miroirs, clous et chandelles. Le whisky de seigle s'ajouta à leurs provisions de lard salé, de viande de bœuf fumé, de pois et de biscuits. Ils apportèrent également du tabac et des vêtements de rechange, notamment des capots en peau et en fourrure, des mocassins, des mitasses, des mitaines de laine doublées de peau, des chausses, des bonnets de fourrure et des raquettes. En trappeur prévoyant, Louis décida d'emporter également quelques pièges.

Le canot d'écorce était le moyen de transport le plus aisé et le plus rapide. Louis Couc vérifia minutieusement les varangues en bois de cèdre de l'embarcation, la solidité des racines de sapin qui avaient été utilisées pour fixer ensemble les différents morceaux d'écorce, et enfin l'épaisseur de la gomme de sapin qui servait au calfatage.

Louis décida de prendre des avirons de plus petite taille, en bois dur. Compte tenu de l'expérience de canotage limitée de Kawakee, Louis occuperait la fonction de godilleur au gouvernail.

Le tandem partit à la première neige, alors que la température commençait à baisser dangereusement. Des rafales de vent les empêchèrent de naviguer à la vitesse voulue. L'expérience de Louis Couc Montour les sauva plusieurs fois du naufrage.

Chapitre XXIX

Les amants réunis -

Une fois à Sorel, les deux coéquipiers décidèrent d'emprunter la rivière Yamaska pour rattraper le lac Memphrémagog et la rivière Missisquoi qui les mèneraient, par les Appalaches et le Vermont, jusqu'au lac Champlain, puis au pays des Mohawks.

Ils parcouraient environ cinq lieues par jour en canot quand ils ne devaient pas porter. Les portages dans la sphaigne des marais ou

dans la neige ralentissaient considérablement leur cadence. À quelques reprises, ils durent réparer, au moyen d'écorce de bouleau et de gomme de sapin, leur canot qui s'était abîmé sur les rochers. Heureusement pour eux, les varangues ne se brisèrent pas.

Les voyageurs ne rencontrèrent pas d'Iroquois et arrivèrent au lac Memphrémagog plus rapidement qu'ils ne l'avaient prévu. Louis Couc en profita pour aller à la pêche à la truite grise en fixant des hameçons, appâtés de foie, au bout d'une corde double alourdie de clous et de ferrures. Louis attrapa aussi un maskinongé qu'il fallut harponner avec un digon artisanal pour pouvoir le hisser sur la glace et l'achever.

Louis apprit à Kawakee à identifier le hurlement du loup, le hululement du grand-duc, le chant du gros-bec errant d'un jaune éclatant et celui du durbec des pins à plumes roses, le piaillage du cardinal et le bruissement de la mésange et de la sitelle.

Il lui enseigna également comment attirer le gibier avec de la nourriture ou des leurres odorants, et à tromper l'orignal en imitant l'appel de la femelle pendant la période de rut. En arrivant au Vermont, les deux chasseurs eurent l'occasion de tuer un jeune mâle fringant âgé d'à peine une année.

La quantité de viande ainsi obtenue était presque impossible à transporter. Louis Couc décida de construire une cabane et d'y faire halte, le temps de reprendre leurs forces et de laisser passer une partie de l'hiver.

Contre un rocher, afin de se protéger au maximum du vent et des attaques surprises, les deux coureurs des bois déblayèrent la neige sur la surface repérée et construisirent une cabane rectangulaire en écorce de bouleau. Le toit arrondi et recouvert de branches de sapin et d'épinette comportait un trou pour évacuer la fumée du foyer. La cabane abritait deux lits de branchages recouverts de peaux ainsi que des quartiers de viande et les bagages des trappeurs.

Durant cette halte qui se prolongea, Kawakee apprit comment attraper la martre et le vison, et comment éloigner les loups en entretenant un feu encerclant la cabane.

Une famille d'Abénakis vint leur rendre visite. Le jeune homme, sa squaw à peine sortie de l'adolescence et leur nouveau-né avaient été

attirés par le fumet de la viande grillée qui émanait de la cabane. Ils étaient amaigris et malades. La squaw n'arrivait plus à produire de lait pour nourrir son petit.

Louis et Kawakee accueillirent les visiteurs dans leur cabane et leur offrirent de la viande d'original crue, dont ils s'empiffrèrent sans se soucier des risques de colique ou de dysenterie. Kawakee chercha à questionner l'homme sur les intentions des Mohawks, ennemis séculaires des Abénakis. Ce dernier traita les Mohawks de chiens et continua de s'emplir la panse.

Quand l'Abénaki reluqua la réserve de whisky canadien de ses hôtes, sa langue se délia soudain et il inventa un scénario abracadabrant d'alliance entre les Mohawks et les Mohicans, des ennemis de toujours, espérant être récompensé d'une lampée d'alcool. Son pauvre stratagème fut rapidement découvert par les deux métis. Il proposa alors les charmes de sa squaw en échange d'un peu de rhum.

L'Abénaki força avec brutalité sa jeune épouse à rejoindre Kawakee qui venait à peine de s'allonger. La jeune Sauvagesse tomba sur le torse du jeune homme, ce qui déclencha les rires de son mari. Le poupon, furieux qu'on interrompe son repas, se mit à crier à fendre l'âme.

Louis Couc connaissait assez les mœurs des Sauvages pour savoir que beaucoup d'entre eux étaient prêts aux pires bassesses pour obtenir de l'eau-de-vie.

Il agrippa la squaw par une de ses tresses et la ramena auprès de son mari, intimant celui-ci de ne plus recommencer, sans quoi il serait renvoyé seul dans la forêt, en pleine nuit, à la merci des loups, sans fusil et peut-être même sans vêtements.

L'Abénaki prit Louis Couc au sérieux et arrêta de railler sa squaw. Mais Louis Couc avait égratigné sa fierté. Pendant la nuit, il malmena sexuellement sa femme pour manifester son mécontentement envers les métis et affirmer sa supériorité sur sa squaw. À l'aube, la famille Abénaki continua sa route.

Un jour, Kawakee dut se défendre contre l'attaque d'un jeune ours noir sorti de sa tanière, le temps étant subitement devenu très doux. Kawakee avait commis l'erreur de s'approcher un peu trop près, comptant sur ses mocassins pour étouffer le bruit de ses pas. L'ours, surpris, chargea le jeune homme à la vitesse de l'éclair.

Kawakee épaula son mousquet et visa l'animal au moment même où il se jetait sur lui. Le coup de fusil partit, mais rata sa cible. Kawakee tomba, laissant échapper son arme.

Couché sur le dos, il tenta de se protéger de son assaillant, son bras gauche couvrant sa tête tandis qu'il saisissait son couteau de chasse de sa main droite. L'ours le mordit au bras et dirigea ses crocs vers sa gorge. Kawakee pouvait sentir son haleine fétide. Ses yeux injectés de sang étaient à quelques centimètres de son visage. Dans un sursaut, Kawakee parvint à plonger son couteau dans l'aorte de l'ours, qui s'affaissa en râlant.

Par chance, les blessures au bras et à la main gauche de Kawakee n'étaient que superficielles. Elles furent soignées par Louis Couc avec la graisse de l'ours et de la tripe de roche, une mousse aux vertus cicatrisantes, que Louis enroula dans des feuilles de tabac pour en faire un onguent apaisant.

En attendant que les blessures de Kawakee guérissent, Louis Couc jugea qu'il était temps que son compagnon apprît à piéger le castor. En été, le castor pouvait être pris dans un filet installé à l'entrée de sa hutte puis assommé avec un rondin ; mais en hiver, on le prenait au collet.

La hutte du castor était faite de branchages et de petites pierres plates cimentées avec de la boue. Elle mesurait vingt pieds de large sur quatre à six pieds de hauteur et comprenait une pièce principale circulaire de six pieds de diamètre et de trois pieds de hauteur. L'intérieur était au sec puisque le sol était de quatre pouces plus élevé que le niveau de l'eau. La femelle donnait habituellement naissance à deux ou trois petits pendant la saison hivernale.

Pour maintenir constant le niveau de l'eau à l'endroit où était érigée sa hutte, le castor construisait un barrage en sciant de petits troncs grâce à ses incisives aiguisées. Sa hutte comprenait deux sorties immergées à trois pieds de la surface, des tunnels de six à dix pieds de long et deux pieds de large.

Le principe de la trappe consistait à repérer et à placer un piège à ces deux sorties. Louis et Kawakee attrapèrent facilement leur premier castor.

Louis Couc, friand de la chair fraîche du castor, récupéra la fourrure de l'animal et se servit des restes de viande comme appâts. Il

réussit ainsi à piéger un renard et un loup. Le loup réussit à s'enfuir, la patte blessée. Les deux trappeurs retrouvèrent son cadavre à moitié dévoré par ses congénères. Les traces qu'il avait laissées sur la neige indiquaient qu'il avait abondamment saigné. L'odeur de son sang lui avait probablement été fatale, attirant la meute.

Les deux compagnons reprirent la route et arrivèrent à Corlaer, petite bourgade hollandaise située à six lieues du village de Bâtard Flamand. Kawakee eut l'occasion d'y pratiquer le hollandais et de l'entendre parler, pour la première fois, par d'autres que sa mère.

Les deux métis se firent passer pour deux Mohawks, si bien que personne ne releva leur accent ni ne s'étonna de leur présence dans les environs. En dialoguant avec des commerçants et des trappeurs hollandais, Kawakee apprit qu'une quantité impressionnante de fusils d'un nouveau calibre venait d'arriver de Hollande.

Louis Couc rencontra Claude David, un trappeur des Trois-Rivières. Ce dernier lui confirma que les troupes de Bâtard Flamand étaient sur le sentier de la guerre. Louis Couc et Kawakee décidèrent alors que le moment était venu d'aller vérifier sur place la véracité de ces informations et de proposer le marché du gouverneur de Ramezay à Bâtard Flamand.

Déjà, le cœur de Kawakee palpitait à la pensée de revoir Menaka et de la prendre dans ses bras. Il suggéra à Louis de se rendre au village dès l'aube, au moment où les femmes commençaient le travail aux champs.

Les deux métis rampèrent jusqu'aux abords du village. Les femmes arrivaient par groupe de deux, avec leurs houes dans les mains. Kawakee attendait avec impatience l'arrivée de Menaka. Les enfants venaient d'arriver au ruisseau qui traversait les champs et permettait d'irriguer le sol. Ils s'amusaient à tirer à l'arc et à lancer des morceaux de bois. Aucun adulte ne les surveillait, comme d'habitude. Chez les Mohawks, les enfants étaient totalement libres de leurs actes.

Deux petits turbulents d'à peine huit ou neuf ans avaient volé des houes et s'en servaient comme palettes de crosse, imitant les plus vieux. Une vieille femme et une femme enceinte vinrent récupérer les outils.

Kawakee reconnut Asko et Menaka. Considérant le temps qui

s'était écoulé depuis son départ, l'enfant qu'elle attendait ne pouvait pas être de lui. Il perdit son souffle sous le choc. Louis Couc, qui s'était rendu compte de son malaise, lui demanda s'il connaissait ces femmes.

-Asko, ma grand-mère... et Menaka, ma femme, répondit Kawakee dans un sanglot.

Louis Couc ne répondit pas. Il comprenait le chagrin du jeune homme.

Au bout de quelques minutes, Kawakee se tourna vers son ami:

- Il faut que je lui parle, Louis. Il le faut absolument.

- Alors, fais-le maintenant. Ce soir, ce ne sera pas facile de l'attirer hors de la longue maison, et surtout si son mari... Enfin, tu vois ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Tapis dans les hautes herbes, ils décidèrent que Louis imiterait le roucoulement d'un gros dindon sauvage et le froissement des branches lors de l'accouplement avec la femelle. Aucun Mohawk ne pourrait résister à l'occasion de rapporter du gibier aussi inattendu. Asko, plus mobile que sa petite-nièce enceinte, se dépêcherait sans doute d'aller chercher un filet dans la longue maison, chargeant Menaka de rapporter les houes aux travailleuses des champs.

À ce moment-là, Kawakee pourrait aborder Menaka et lui parler, dissimulé dans les hautes herbes.

Il faudrait que Menaka restât visible pour ne pas risquer qu'Asko alarmât le village. Les femmes enceintes étaient en effet souvent enlevées par les tribus ennemies.

Tout se passa comme prévu. Une fois Asko hors de vue, Kawakee se précipita vers Menaka, un doigt sur la bouche pour lui indiquer de ne pas crier. Menaka en eût été bien incapable, tant sa surprise était grande.

Croyant être victime d'une attaque des Mohicans, elle s'enfuit aussi vite que possible. Kawakee eut tôt fait de la rattraper et lui dit:

- Menaka, c'est moi, Kawakee, ton mari. Tu me reconnais, n'est-ce pas?

Menaka reconnut Kawakee et le fixa de ses beaux yeux sombres emplis de larmes.

Kawakee reprit :

- Viens avec moi plus loin, Menaka. Nous avons à parler. Je veux savoir tout ce qui s'est passé pendant ma longue absence. Parle, Menaka, je t'en prie.

Menaka répondit alors, la voix étranglée par la douleur :

- Tu n'es plus mon mari, Kawakee. Asko en a décidé ainsi. Je ne peux plus être ta femme, Kawakee. J'appartiens à un autre brave. Regarde-moi, je porte son enfant dans mon ventre.

À ces mots, la jeune Mohawk passa sa main sur son ventre rond.

- Mais, Menaka, je pourrais le considérer comme mon propre enfant si tu le voulais. Viens avec moi. Je t'aime tant.

La silhouette arrondie de Menaka la rendait encore plus attrayante et désirable. Kawakee s'exclama :

- Asko t'a sûrement forcée à dormir avec cet autre homme, Menaka, n'est-ce pas? Tu n'es pas obligée de rester avec un homme qui a fait de toi son esclave. Viens avec moi. Nous sommes mariés, Menaka, ne l'oublie pas.

Menaka répondit alors, la voix remplie d'émotion :

- Je ne suis plus certaine de t'aimer, Kawakee. Tu m'as abandonnée pour retourner chez les Blancs. En revanche, je suis certaine d'aimer l'enfant qui est en moi.

Kawakee commençait à perdre son assurance.

- Ne me dis pas que tu n'as plus d'attirance pour moi, Menaka. Souviens-toi de nos longues nuits d'amour !

Menaka regarda le visage de Kawakee et passa tendrement ses doigts sur sa fossette au menton. Kawakee lui prit la main et

l'embrassa avec frénésie. Menaka le laissa faire. Soudain, elle s'exclama :

- Oh ! Kawakee, tu es si beau. Encore beaucoup plus beau qu'avant. Tu es un homme, maintenant.

Encouragé, Kawakee attira son épouse vers lui et tenta de l'embrasser. Soudain, ils entendirent des voix appelant Menaka. Asko était partie à sa recherche avec un groupe de femmes. N'y tenant plus, Kawakee donna un langoureux baiser à Menaka qui le lui rendit avec ferveur. Puis, il lui chuchota à l'oreille :

- Viens, partons. Dans quelques instants, il sera trop tard. Mon canot nous attend. Nous aurons toute la vie pour continuer à nous aimer.

Il prit la main de la jeune femme et tenta de l'entraîner vers le sentier menant à la rivière. Menaka résista.

- Qu'est-ce que tu as, Menaka ? interrogea Kawakee. Dépêche-toi ! Ils vont nous rattraper.

- Mais, Kawakee, ils vont me rattraper de toute manière, répondit douloureusement Menaka. Aussitôt que mon mari réalisera que je me suis enfuie avec un autre homme, il me tuera, et il tuera mon bébé.

- C'est moi qui suis ton mari, Menaka. On ne te tuera pas. Le clan a trop besoin de guerriers.

- C'est Soleil-Rouge, le père du bébé. Notre fuite n'a aucun sens, Kawakee. Mon mari pourrait attendre que je mette au monde un fils, me l'enlever puis me tuer. Si c'est une fille, il la tuera, elle aussi. Asko n'y pourra rien.

Kawakee se rendit compte de sa naïveté. Menaka avait probablement raison.

Kawakee se rappelait les parties de crosse avec Soleil-Rouge. Le Mohawk donnait des coups à ses adversaires avec une violence inexplicable. Il avait cassé des dents et esquiné des mâchoires. Au combat, quand il scalpaît un ennemi, il transportait le cuir chevelu sanguinolent entre ses dents.

En exigeant que Menaka épousât Soleil-Rouge, Asko et Bâtard

Flamand avaient sans doute eu l'intention de la faire payer pour les fautes de leur petit-fils renégat.

Si les Mohawks capturaient les amants, Kawakee serait immédiatement soumis aux pires tortures au poteau. Il serait probablement achevé par Soleil-Rouge qui boirait le sang qui lui resterait.

De plus, Kawakee refusait de risquer la vie de Menaka et celle de Louis Couc. Sans parler de la mission que leur avait confiée le gouverneur de Ramezay.

Kawakee en était là de sa réflexion quand Louis Couc vint le rejoindre pour l'informer qu'une grande battue s'organisait pour retrouver Menaka. Kawakee lui présenta la jeune femme. Quand Louis expliqua qu'un guerrier à la mine patibulaire et peinturée de rouge menait les opérations avec rage, Menaka s'exclama :

- C'est Soleil-Rouge ! Je dois partir.

Elle s'éloigna rapidement dans les hautes herbes. Les voix étaient trop proches pour que Louis Couc et Kawakee pussent s'enfuir sans se faire remarquer.

Soudain, les deux métis entendirent les cris de Menaka. Ils comprirent que celle-ci cherchait à attirer sur elle l'attention de la tribu afin de leur donner la chance de s'enfuir. Ils détalèrent alors sans demander leur reste.

Menaka s'était infligé des blessures au bas-ventre pour faire croire qu'elle était en train de faire une fausse couche. Quand Soleil-Rouge la vit accroupie, les mains maculées de sang, il crut qu'elle tentait d'avorter de son enfant. Il entra alors dans une colère terrible et laboura Menaka de coups de pied. La jeune femme hurla si fort que ses cris parvinrent jusqu'à Louis et Kawakee, dont le sang se glaça d'horreur. Kawakee cria le nom de sa bien-aimée. Soleil-Rouge l'entendit. Il arrêta de frapper sa femme et cria aux guerriers de prendre leurs fusils et de le suivre.

Louis Couc pressa Kawakee de courir jusqu'au canot, mais celui-ci lui ordonna de continuer son chemin seul. Il ne voulait pas abandonner Menaka aux mains de Soleil-Rouge. Il préférait mourir sur le bûcher que de se savoir responsable de la mort de son épouse.

Kawakee rebroussa chemin. Il fut immédiatement capturé par

Soleil-Rouge, qui le reconnut. Il lui asséna un violent coup de poing sur le nez et le traîna par les cheveux jusqu'au centre de la bourgade, vociférant:

- Menaka a voulu tuer l'enfant dans son ventre parce qu'elle savait qu'elle accoucherait d'un chien pareil à bâtard qui l'a engrossée. Soleil-Rouge a bien fait de l'aider à se débarrasser du chiot. Maintenant, Soleil-Rouge va la débarrasser de ce chien sale.

En disant cela, l'Iroquois asséna un coup de pied magistral dans les côtes de Kawakee, qui craquèrent. Ce dernier râla et perdit conscience.

Soleil-Rouge décida de diriger lui-même la séance de torture et l'exécution du petit-fils de Bâtard Flamand.

Pendant que Menaka était conduite à l'infirmierie, Kawakee, toujours inconscient, fut amené au poteau de torture. Soleil-Rouge avait décidé qu'il mourrait sur la croix, comme son Dieu. Comme un chef, il ordonna que la croix fût construite en bois résineux, afin que la sève brûlante inflige une plus grande douleur à Kawakee.

Menaka craignait de perdre son bébé à cause des coups de pied de Soleil-Rouge. Son ventre la faisait énormément souffrir. Elle voulait tuer cette brute. La vieille sorcière lui fit ingurgiter une tisane composée de feuilles de framboisier puis un pain aux graines de citrouille, mais Menaka continuait à se torturer de douleur.

En désespoir de cause, la sorcière réduisit en poudre un fœtus de chien séché et le mélangea à une bouillie qu'elle fit avaler à Menaka. Celle-ci vomit presque immédiatement, au plus grand plaisir de la sorcière qui y vit le signe que le mauvais esprit du bébé s'échappait et que le bon esprit le garderait en vie. Ce ne fut pas ce qui arriva. La nuit suivante, Menaka fit une véritable fausse couche.

Louis Couc, qui n'avait pas été repéré par les Mohawks, voulait à tout prix sauver son ami, et, si possible, Menaka, des griffes de ces démons. Tapi dans les hautes herbes, il épiait ce qui se passait dans le village et cherchait une solution.

La fumée d'un grand feu de cèdre et les cris funèbres des villageois indiquaient que l'on s'apprêtait à mettre le prisonnier au poteau de torture. Ce sacrifice humain offert au dieu de la guerre pouvait s'éterniser.

Louis décida que le meilleur moyen de libérer Kawakee consistait à s'adjoindre l'aide de Menaka. Louis la savait mal en point. Il supposa que la jeune femme se reposerait dans la longue maison, tandis que les autres membres du clan assisteraient au banquet et à la torture. Il décida d'aller la rejoindre et d'élaborer avec elle le plan de sauvetage de Kawakee.

Kawakee venait d'être amené au poteau de torture pour être interrogé, avant d'être supplicié. Soleil-Rouge avait ordonné que le captif fût revêtu d'une tunique rouge et qu'une couronne d'épines et d'orties fût déposée sur sa tête. Immédiatement, Soleil-Rouge enfonça le douloureux couvre-chef dans son cuir chevelu. Le sang de Kawakee se mit à couler et son tortionnaire s'empessa de le lécher avec délectation.

Les cris de douleur de Kawakee et les ricanements de Soleil-Rouge indiquèrent à Louis que le supplice de son ami venait de commencer.

Menaka gardait près d'elle l'amas de chair et de sang qu'était son fœtus mort. L'amour qu'elle aurait tant voulu donner à cet enfant s'était mué en haine pour Soleil-Rouge, responsable de l'infanticide. Le cruel Iroquois avait tué son propre fils.

Tout l'être de Menaka réclamait vengeance. Elle savait qu'elle était sur le point de perdre le seul homme qu'elle avait véritablement aimé: Kawakee. Menaka était prête à mourir pour venger son enfant et sauver la vie de son amour.

Les Mohawks commencèrent leur danse rituelle alors que la pénombre envahissait le village. Ils se préparaient à de longues festivités. Askö, qui remplaçait son défunt mari à la gouverne politique du clan, avait commencé à interroger Kawakee.

- Fils ingrat, es-tu responsable de l'arrestation d'Oscatarach et du meurtre de Bâtard Flamand par les Français ?

Assommé par la douleur, du sang lui coulant dans les yeux, Kawakee ne répondit pas immédiatement. Soleil-Rouge lui asséna alors un nouveau coup de poing sur le nez. Le sang gicla et se répandit sur le bas du visage du malheureux. Les cris des Mohawks redoublèrent de ferveur.

Askö les exhorta à la patience.

- Ce traître ne mérite pas mieux que de se retrouver dans la chaudière, à moins que sa chair ne soit mangée crue par ses semblables.

Aussitôt, on lâcha un gros chien qui mordit le mollet de Kawakee. Le chien lâcha sa prise quand Soleil-Rouge lui décocha un coup de pied, lui arrachant un gémissement, pour le plus grand divertissement de la foule. La vieille squaw ordonna alors aux femmes et aux enfants de flageller Kawakee avec des verges faites de branches d'aulne pour que ses épaules devinssent aussi rouges que sa tunique. Cette séance dura plusieurs minutes. Puis les femmes exigèrent que l'on dénudât le captif afin de lui frotter le membre viril avec un gant d'orties. Les contorsions du jeune homme et ses grimaces de douleur ravirent la cohorte féminine.

Les Mohawks avaient la réputation d'être cruels et expéditifs. Or, Asko voulait que le prisonnier fût encore en vie au moment de la crucifixion. Elle se demandait comment ralentir le rythme de la séance de torture quand le ciel fut soudain sillonné d'éclairs. Le tonnerre gronda, résonnant dans les montagnes environnantes. Le vacarme fut si terrible qu'Asko crut un bref instant que le dieu des Français, en colère, se manifestait pour empêcher le supplice de Kawakee.

Elle jugea bon de remettre au lendemain l'exécution. Lé spectacle n'en serait que meilleur, se dit-elle. Elle désigna deux adolescents pour faire le guet près du prisonnier, sous la pluie.

Louis Couc n'eut aucune difficulté à franchir l'enceinte du village, car la sentinelle placée dans une des tours était plus occupée à regarder du côté du poteau de torture qu'à épier une éventuelle menace venant de l'extérieur. Quand il s'introduisit dans la longue maison, elle était vide.

Il trouva Menaka prostrée devant le cadavre de son bébé. Quand Louis entra, loin d'être surprise, elle lui dit d'une voix d'outre-tombe :

- Soleil-Rouge doit mourir. Pourrais-tu le tuer pour moi ?

Stupéfait, Louis essaya de raisonner la jeune femme. Il était plus urgent de libérer Kawakee. Si l'occasion leur en était donnée, Soleil-Rouge mourrait.

À cet instant, le tonnerre se mit à gronder.

Menaka dit à Louis que, en raison de la pluie, les Mohawks attendraient sûrement le lendemain pour poursuivre la torture. Kawakee serait laissé attaché au poteau, surveillé par des sentinelles. Il faudrait attendre la nuit pour le libérer.

Menaka suggéra à Louis de se cacher dans la hutte à sudation. Elle-même pourrait s'y rendre sans que Soleil-Rouge eût à y redire, car cette hutte était aussi la cabane des parturientes. Elle y apporterait des vêtements de Soleil-Rouge pour Kawakee, puisqu'ils avaient sensiblement la même taille.

Menaka pressa Louis de se retirer avant que les Mohawks ne rentrassent s'abriter. Puis, elle enterra le fœtus à une dizaine d'enjambées de la hutte, suffisamment profondément pour que les chiens ne le reniflent pas. Elle se recueillit une dernière fois et jura à son enfant que son assassin mourrait. Lorsqu'elle eut terminé le rite mortuaire, Menaka récupéra des vêtements pour Kawakee et se coucha, attentive aux bribes de la conversation des habitants de la longue maison. Elle apprit ainsi qu'on avait bel et bien l'intention de continuer le supplice le lendemain et que deux jeunes Mohawks devaient démontrer leur bravoure en surveillant le prisonnier, malgré l'orage qui indiquait la colère du Grand Esprit.

Menaka attendit que Soleil-Rouge se fût endormi, puis elle se leva le plus silencieusement possible. Elle quitta les lieux sur la pointe des pieds en espérant qu'Asko, qui avait l'oreille fine, ne puisse l'entendre et lui demander où elle allait. Menaka aurait pu lui expliquer que ses crampes exigeaient qu'elle se rendît au plus vite à la hutte à sudation, mais la vieille squaw n'était pas née de la dernière pluie et se serait douté qu'elle veuille retrouver Kawakee pour le libérer. Heureusement, Asko ronflait et Menaka put rejoindre Louis Couc dans la hutte à sudation. Louis lui remit son fusil et, armé de son coutelas, il rampa vers le lieu du sacrifice.

Les deux jeunes Mohawks grelottaient, la mine déconfite. Louis choisit d'attirer l'attention du premier en lançant une petite pierre près de lui. Dans cette nuit illuminée d'éclairs, l'adolescent se leva et fit signe à son compagnon qu'il avait entendu un bruit et qu'il allait vérifier sa provenance.

Le jeune Iroquois passa près de Louis au moment même où résonnait un coup de tonnerre. Louis profita du vacarme pour se jeter sur son adversaire et le terrasser. Avant que ce dernier ne pût réagir, il lui trancha la gorge. Puis, il attendit le moment propice pour

s'attaquer à l'autre sentinelle.

Le second Mohawk, qui commençait à s'inquiéter de l'absence de son compagnon, partit à sa recherche. Il buta soudain contre ce qu'il crut être un tronc d'arbre. Un éclair lui permit de distinguer qu'il s'agissait en fait du corps de son compagnon. Il se mit alors en position de combat, le tomahawk bien haut au-dessus de sa tête, cherchant à repérer l'ennemi.

Tandis que Louis se battait avec l'Amérindien, Menaka s'empara du tomahawk et du coutelas de l'autre sentinelle et partit détacher Kawakee. Ce dernier, fou de douleur et de peur, ne la reconnut pas. Elle l'enroula immédiatement dans une couverture pour le protéger des intempéries.

Pendant ce temps, Louis Couc essayait d'attaquer son adversaire à la gorge, comme il l'avait fait avec l'autre sentinelle. Le Mohawk portait des coups de tomahawk à l'aveuglette, incapable de distinguer son adversaire, hurlant pour avertir le village endormi. Mais les coups de tonnerre répétitifs couvraient ses cris.

Tout à coup, Louis glissa sur le sol vaseux. Il s'attendait à recevoir un coup de tomahawk sur le crâne quand une bouillie de sang et de cervelle vint se répandre sur son visage. Il aperçut alors Menaka, tomahawk en main, qui venait de terrasser son adversaire. Louis se releva prestement et suivit l'Iroquoise, qui le mena à Kawakee. Il hissa son ami sur ses épaules, et tous trois prirent la direction de la rivière. Le canot était à moitié rempli d'eau. Louis le chavira pour le vider et décida d'abandonner le matériel trop lourd qui risquait d'endommager l'embarcation.

Il ne conserva que les vêtements et l'alcool, qui seraient bien utiles au blessé. Il coucha Kawakee sur des couvertures au centre du canot, puis donna un aviron à Menaka. Avec un peu de chance, la nuit aidant, l'équipage pourrait prendre une bonne longueur d'avance sur les Mohawks, qui ne manqueraient pas de se lancer à leur poursuite.

Asko n'avait dormi que d'un œil, tant l'orage était violent. Ne voyant pas revenir Menaka, elle décida de se rendre elle-même à la hutte. Constatant son absence, elle alerta Soleil-Rouge. Ce dernier jura de faire la peau à sa femme s'il découvrirait qu'elle avait décidé de suivre un autre homme.

La tribu constata rapidement que les deux sentinelles avaient été tuées. Comme elles avaient conservé la peau de leur crâne, il ne faisait aucun doute que les meurtres avaient été commis par des Blancs, et que ceux-ci avaient libéré Kawakee.

Soleil-Rouge organisa une battue pour retrouver les fugitifs, même si c'était la pleine nuit. Un groupe prendrait la route de la rivière et l'autre écumerait les sentiers autour du village avec des torches. Les fugitifs ne pouvaient pas aller très loin à pied. Kawakee était très mal en point.

En bon pisteur, Soleil-Rouge remarqua rapidement que deux traces de pas se dirigeaient vers la rivière. La trace d'une femme qu'il estimait être Menaka et celle d'un homme très lourd qui avait pourtant des mocassins de pointure habituelle. Kawakee n'étant pas lourd, Soleil-Rouge conclut donc qu'un autre homme transportait Kawakee sur ses épaules. Il courut vers la berge, assoiffé de vengeance. Avec un autre Mohawk, il grimpa dans un canot dissimulé dans les hautes herbes, le seul que Louis Couc n'avait pas coulé.

Avec trois passagers, le canot des fugitifs n'avancait pas très vite. Menaka, encore faible, n'avait pas les biceps d'un payeur endurci. Louis craignait que les Mohawks ne les rattrapent avant même qu'ils eussent atteint le lac Champlain.

Il demanda alors à Menaka si elle connaissait un refuge dans les environs. Menaka indiqua une petite chute et des rapides, un peu plus loin. Lorsque les chasseurs revenaient d'une expédition, ils grimpaient sur la rive pour porter leurs canots pleins à ras bord mais, dans ce cas-ci, elle présumait que leurs poursuivants prendraient le risque de sauter les rapides et la petite chute pour aller plus vite.

Menaka connaissait une grotte où ils pourraient se cacher. Elle s'y réfugiait, petite, lorsque son père péchait la truite dans les remous, au pied de la chute. Au village, seuls le père et sa fille connaissaient son existence.

Parvenus aux rapides, ils camouflèrent le canot derrière une digue de castor et se dirigèrent vers la cachette, Kawakee affalé sur les épaules de Louis. Une fois dans la grotte, Louis déposa Kawakee sur le sol humide tandis que Menaka s'empressait d'entasser des brindilles sèches. Elle frotta deux baguettes de bois l'une contre l'autre et alluma un petit feu qui réchauffa rapidement la cavité rocheuse. Comme la grotte était située juste derrière la chute, l'écume que celle-ci projetait rebondissait jusqu'aux pieds des fugitifs et camouflait la fumée.

Louis estima que le groupe pourrait rester caché quelques jours, le temps que Kawakee reprît des forces. Il laissa à Menaka le soin d'évaluer les blessures de son mari et de les soigner. Menaka déshabilla Kawakee et mit ses vêtements à sécher. Le malheureux faisait peine à voir. Menaka alla chercher quelques plantes aquatiques et nettoya les plaies sanguinolentes du supplicié avec de l'eau. Aussitôt après, elle le coucha près du feu. Il s'endormit immédiatement après avoir reconnu Menaka et Louis.

Menaka regarda son mari avec tendresse et s'allongea près de lui. Louis savait que, comme toute femme amérindienne, elle voulait s'approprier la souffrance de Kawakee afin qu'il guérît plus rapidement. Louis songea alors à Madeleine, son épouse, et se sentit coupable de l'avoir abandonnée. Quand Menaka se mit à fredonner un chant d'amour mohawk, Louis s'endormit aussi. Le lendemain matin à l'aube, il décida de partir en quête de nourriture.

Louis se rendit aux pieds des chutes en longeant la falaise et, tout en évitant de glisser sur les galets trempés, il harponna un omble de fontaine de deux pieds de longueur. Il ramena le poisson saumoné à la grotte où Menaka le fit rôtir. Kawakee venait de se réveiller et cherchait à comprendre ce qui lui était arrivé. Menaka lui raconta doucement les derniers événements. Kawakee eut la force de répondre :

- Je dois tuer Soleil-Rouge, Menaka, sinon il essaiera de nous tuer tous les trois, particulièrement nous deux.

Louis Couc lui répondit prestement :

- Tu ferais mieux de reprendre des forces, Kawakee, sinon Soleil-Rouge n'aura aucune difficulté à prendre ton scalp.

Menaka ajouta:

- Je suis certaine qu'Asko n'a pas dormi après mon départ de la maison pour la hutte de sudation et qu'elle a averti rapidement le clan de ma disparition. Soleil-Rouge doit être en train de nous chercher... Heureusement, il ne connaît pas l'existence de cette grotte. Nous pourrons y rester tout le temps nécessaire.

- Quand Kawakee pourra se tenir sur ses jambes, nous repartirons en sens inverse, proposa Louis.

Menaka trouva la suggestion bonne. Elle avait hâte de fuir avec Kawakee et de vivre en paix avec lui.

Cette nuit-là, Soleil-Rouge et son compère arrivèrent à la chute à leur tour. La solidité de son canot d'écorce de bouleau ne lui semblant pas suffisante pour risquer de sauter la petite chute en pleine nuit, il prit donc la décision d'établir son campement. Après avoir accosté son canot et repéré le meilleur endroit pour le bivouac, Soleil-Rouge partit à la recherche de l'embarcation des fugitifs. Ce fut alors qu'il découvrit le canot de Louis Couc derrière le barrage de castors. Il entra dans une colère noire.

- Je veux leurs scalps de chiens à ma ceinture !

En raison de l'obscurité, Soleil-Rouge décida de remettre les recherches au lendemain. Au petit jour, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir une silhouette au pied de la chute en train de pêcher. Il saisit aussitôt son arc et se tapit derrière les roches, au bord de l'eau.

La nuit n'avait pas été longue dans la grotte humide où le petit feu s'était rapidement éteint. Dès que quelqu'un changeait de position, Kawakee poussait un cri de douleur. Louis et Menaka n'avaient pu dormir que quelques heures. À l'aube, Louis informa la jeune femme qu'il allait pêcher. Menaka lui répondit qu'elle en profiterait pour aller cueillir des baies et des champignons.

Louis Couc retrouva le canot percé, gisant au fond de l'eau. Il comprit immédiatement que les Mohawks étaient parvenus à les rattraper. Louis voulait éviter le combat. Il se demandait s'il valait mieux fuir ou attendre dans la grotte que leurs poursuivants abandonnent leurs recherches.

Parvenu au pied de la chute, il reconnut Menaka qui tentait désespérément de nager au-dessus d'un tourbillon. Une flèche transperçait son épaule, et celui qui l'avait lancée s'appêtait à plonger

pour aller chercher le scalp de sa cible. Louis plongea à son tour. Bon nageur, il réussit à rattraper le Mohawk, qu'il saisit par la jambe pour l'empêcher d'atteindre Menaka.

Le Mohawk plongea alors en faisant une vrille afin de se retrouver derrière son agresseur. Une lutte s'engagea entre les hommes, armés tous deux d'un couteau. Quand Soleil-Rouge refit surface, il se jeta sur Louis et tenta de le poignarder. Louis para le coup et plongea à son tour, prenant une grande inspiration. Il attira Soleil-Rouge sous l'eau où le combat se poursuivit.

Surpris, le Mohawk n'avait pas eu le temps de prendre son souffle. Ses forces déclinerent rapidement. Il portait des coups de couteau sans atteindre Louis qui veillait à les éviter tout en empêchant son adversaire de remonter respirer. Le bon moment pour frapper mortellement son adversaire se présenterait tôt ou tard, mais il n'en eut même pas besoin, car le Mohawk se noya. Quand son cadavre remonta à la surface, Louis le scalpait avec rage.

Le vainqueur se dépêcha ensuite de rejoindre Menaka qui avait réussi à se rapprocher de la rive. Lorsqu'il la rattrapa, il constata qu'elle avait perdu beaucoup de sang. Les forces semblaient lui manquer. Elle avait bu beaucoup d'eau et était prise de convulsions. Louis la sortit de l'eau et l'allongea sur une roche plate. Il attendit qu'elle vomît l'eau et qu'elle reprît une respiration normale, puis il alla chercher Kawakee.

Sans tenter de lui expliquer les raisons de sa hâte, il entraîna son ami par le bras. Kawakee suivit sans résistance. Louis colmata la brèche du canot avec de la gomme de sapin et un morceau de tissu, puis invita Kawakee à y prendre place en lui remettant un aviron. Il se dirigea en godillant vers Menaka et la déposa au fond du canot, avec le plus de délicatesse possible. La jeune femme était inconsciente.

Quand Kawakee vit sa femme, il sortit de sa torpeur et essaya de la réanimer en la prenant dans ses bras. Puis, il pansa sa blessure avec son bandeau et lui chuchota de tendres paroles pour la ramener à la vie. Le canot s'était déjà éloigné du pied de la chute et voguait sur la rivière devenue beaucoup plus calme.

Kawakee se mit à chanter une mélodie sentimentale en mohawk. Louis savait que son compagnon tentait de ramener l'esprit de Menaka. Il l'interrompit néanmoins au bout de quelques instants :

- Nous n'avons plus le temps, Kawakee. Les Mohawks vont nous rattraper. Il faut les distancer, et vite. Prends ton aviron ! Nous devons laisser Menaka se reposer si nous voulons que son *Oki* l'aide à se remettre bientôt.

Kawakee serra une dernière fois son épouse contre lui, puis il l'allongea au fond de l'embarcation.

Lorsque les Mohawks trouvèrent le cadavre scalpé de Soleil-Rouge, ils décidèrent de rebrousser chemin, par crainte de subir le même sort que lui. Soleil-Rouge était un guerrier redoutable. Seul un démon avait pu le vaincre.

Louis et Kawakee décidèrent de s'en retourner aux Trois-Rivières par la rivière Richelieu. Il fallait se presser, car l'état de santé de Menaka se détériorait. Elle était fiévreuse et délirait, ne se nourrissant qu'avec peine. Les fuyards entamaient leurs journées de canotage avec le brouillard du matin et le premier chant du huard, et la finissaient le soir avec les premiers rayons de lune qui transperçaient l'ombre menaçante des Adirondacks.

Quand Menaka reprit conscience, elle vit la silhouette de Kawakee se découper sur l'ombrage vert sombre des conifères et sur les parois granitiques des rochers que frôlait l'embarcation. Lorsque Kawakee se rendit compte que Menaka était revenue de son voyage dans l'inconscience, il la serra tendrement dans ses bras en lui disant :

- Tu es revenue à la vie, mon amour. Nous vivrons maintenant heureux, sans crainte de Soleil-Rouge.

Menaka, malgré sa faiblesse, le regarda avec intensité et esquissa un sourire. Elle ne ressentait aucune peine pour Soleil-Rouge. Avoir retrouvé Kawakee lui donnait l'espoir d'une vie meilleure, quel que soit l'endroit où il l'emmènerait. Elle tenta de dominer sa douleur et répondit :

- Emmène-moi loin du village, Kawakee. Je te suivrai chez les Blancs, d'où tu viens. Je suis ta femme. Avec toi, je suis heureuse.

La douleur avait étouffé ses dernières paroles. Kawakee mit alors amoureusement son doigt sur ses lèvres exsangues.

- Nous allons nous arrêter, avait-il dit. Les loups hurleront bientôt et ils te souhaiteront longue vie, à toi, la fille du clan du Loup. Cela

signifiera que tu n'es pas encore prête pour l'au-delà.

Kawakee ménagea Menaka tout le long du trajet afin qu'elle pût récupérer ses forces le plus rapidement possible. Il lui prépara du bouillon à base de graisse d'ours et l'enveloppa dans la peau de l'animal que Louis avait réussi à tuer. Le soir, le couple s'endormait enlacés avec la tendresse qu'ils avaient naguère connue.

Malheureusement, la blessure de Menaka guérissait mal. Lorsque le trio atteignit la Rivière-du-Loup, la jeune femme était presque moribonde.

Quand Louis entra chez lui, il fut surpris de n'entendre aucun bruit. Sa sœur, Isabelle, l'accueillit en silence. Quand il lui demanda où était passée sa famille, elle lui fit signe de la suivre dans le jardin. Là, elle lui indiqua quatre croix, une grande pour son épouse Madeleine, et trois petites pour ses enfants. Louis s'effondra de chagrin.

- Que s'est-il passé, Isabelle ? demanda-t-il, en larmes.

- La fièvre. La petite vérole. Plusieurs familles ont perdu des leurs, Tan passé, après ton départ. Moi aussi, j'ai perdu mon garçon.

Louis regarda Isabelle, les yeux hagards et l'air absent. Cette dernière crut bon de ne pas révéler à son frère que Madeleine était enceinte au moment de sa mort. Cela n'aurait fait qu'ajouter à son malheur.

Isabelle entreprit de soigner Menaka. Elle lui fit boire des infusions de racine de valériane et d'écorce de saule blanc pour faire tomber la fièvre, sans résultat. Menaka délirait de plus en plus. La mort attendait son heure pour porter le coup fatal.

Kawakee veilla Menaka avec angoisse. S'il devait la perdre, il savait qu'il perdrait la moitié de son âme. Quand Menaka agonisa, Isabelle Couc recommanda à Kawakee de lui faire ses adieux. Louis Couc, voyant son ami effondré de chagrin, lui dit pour le consoler :

- Au moins, toi, tu as la chance de lui dire que tu l'aimes avant qu'elle aille retrouver le Grand Esprit !

Menaka avait le teint livide. Isabelle épongeait son front avec des serviettes humides. Ses mains et ses pieds étaient glacés. Elle râlait

plus qu'elle ne respirait. La fumée d'une feuille de tabac se répandait dans la pièce pour chasser les mauvais esprits.

Quand Kawakee prit fiévreusement la main de Menaka, celle-ci ouvrit les yeux et le reconnut. Elle lui adressa un faible sourire et lui dit, d'une voix à peine audible :

- Kawakee, Kawakee.

- Chut... Menaka, tu dois te reposer.

- Kawakee... Viens, je dois te dire quelque chose d'important. Approche-toi de moi.

Kawakee posa son oreille sur les lèvres de Menaka. Soudain, il eut envie de l'embrasser. Menaka tourna la tête et dit :

- Écoute-moi, avant. Ce que je veux te dire est très important.

-Je t'écoute, Menaka, mais ne parle pas trop, répondit Kawakee.

Menaka prit une grande inspiration et continua, dans un effort suprême :

- Kawakee, le successeur de Bâtard Flamand devra être du clan du Loup. Il ne reste que toi. Retourne au village et deviens le chef.

-Mais, Menaka...

- Jure-le, Kawakee. Jure-le !

- Je te le jure.

La jeune femme fut prise d'une longue quinte de toux. Lorsqu'elle retrouva un semblant de souffle, elle fit signe à Kawakee de se rapprocher et lui dit :

- Kawakee, je t'aime. Je crois que je vais mourir. Mon dernier souffle sera pour toi. Il t'habitera. Il vivra toujours en toi. Embrasse-moi pour l'éternité.

En disant ces mots, Menaka prit la main de Kawakee et la serra aussi fort qu'elle le put. Ce dernier ressentit dans cette pression la

puissance de l'amour que lui portait sa femme. Il l'embrassa alors avec une passion débordante.

Le temps n'existait plus.

Quand Kawakee reprit ses esprits, les yeux de Menaka étaient fixes. Elle avait rejoint les membres du clan du Loup, qui vivait en harmonie au royaume de la *Grande Tortue**. Un sourire flottait sur ses lèvres. Menaka semblait heureuse. Elle avait transmis son dernier souffle de vie à son mari pour qu'il pût faire émerger, un jour, ce qu'il y avait de meilleur chez les Mohawks. Menaka était persuadée que sa nation se fatiguerait des guerres et de la barbarie. Kawakee devrait remplacer Bâtard Flamand, son grand-père, et apprendre à son peuple à cohabiter avec les Français, comme Dickewamis l'avait fait.

Kawakee se surprit à dire :

- Je te le jure, Menaka. Je dirigerai les Mohawks sur le chemin de la paix, une paix sincère. Mais il faut que ton *Oki* m'aide, Menaka. Je t'aime tellement.

En disant cela, Kawakee prit le cadavre de sa femme dans ses bras et le serra contre lui. Des larmes roulèrent sur ses joues. Il sentit alors une main sur son épaule.

- C'est fini, Kawakee, dit Louis. *L'Oki* de Menaka est allé rejoindre les membres de sa famille dans l'au-delà. Elle ne reviendra plus. Il faut l'enterrer.

Kawakee se retourna et vit Louis et Isabelle Couc se tenant respectueusement près de lui. Les deux Atticamègues comprenaient la souffrance de Kawakee, eux qui venaient de perdre des êtres chers. Menaka fut enterrée près de la tombe de Madeleine Couc. Kawakee y planta une petite croix de bois portant l'épithaphe suivante : « À mon amour, Menaka, pour l'éternité. » Kawakee y grava également une tête de loup.

Isabelle Couc hébergea Louis et son compagnon pendant les longs mois d'hiver jusqu'au retour de son mari, Joachim Germano, qui faisait la traite à Sault-Sainte-Marie. Kawakee et Isabelle eurent le temps de mieux se connaître.

Un soir, alors que Louis Couc était profondément endormi, Isabelle

se présenta dans la pièce où dormaient les deux hommes, une petite branche embrasée à la main. Elle regarda Kawakee intensément et lui dit :

-Viens me rejoindre sur ma natte, Kawakee. Je pense que ton deuil a assez duré. Tu dois continuer à être heureux avec une femme, bien vivante.

Comme Kawakee, à peine réveillé, hésitait à la suivre, Isabelle laissa tomber sa tunique en peau de chevreuil et apparut dans toute sa nudité, à la lueur du rameau. Ses formes généreuses offraient la perspective d'un festin charnel à Kawakee. Le jeune métis vibra de tout son être à cette invitation. Mais pouvait-il oublier le souvenir de Menaka et de leurs ébats endiablés au village mohawk? Menaka lui avait pourtant fait promettre de vivre heureux...

Isabelle s'avança lentement vers son compagnon et lui tendit la main. Kawakee la suivit jusqu'à sa natte où ils s'unirent avec passion.

Quand le jour se leva, Isabelle fit un feu et prépara le déjeuner du matin, mais les deux amants mangèrent à peine.

Les nuits froides de l'hiver passèrent sans que les amants en subissent les affres. Chaque nuit, Kawakee recevait la tendresse d'Isabelle et la menait vers l'extase. Chaque jour, il allait chasser avec Louis Couc qui se remettait mal de la perte de sa famille.

Puis, Louis partit aux Trois-Rivières rencontrer le gouverneur de Ramezay et lui faire le récit de son voyage en Iroquoisie. Ce dernier en conclut qu'une attaque mohawk était imminente et en avisa le gouverneur de la Nouvelle-France, Denonville.

Quand le mari d'Isabelle revint à la fin du printemps 1687, Louis et Kawakee décidèrent de partir pour les Trois-Rivières. Kawakee fit ses adieux à Isabelle qui retrouva son mari sur sa natte. Kawakee resta quelques semaines aux Trois-Rivières puis, vers la fin mai, il décida d'aller retrouver sa mère. En arrivant dans la capitale en canot avec d'autres voyageurs de la fourrure, il aperçut dans la rade un vaisseau qui battait pavillon français. Il décida de flâner sur le quai avant de se rendre rue du Parloir, au couvent des Ursulines. Il commença par se procurer des vêtements français dans une boutique de la rue du Sault-au-Matelot. Il était redevenu Ange-Aimé.

Le jeune homme se rapprocha du débarcadère où une foule de badauds était déjà rassemblée, puis il attendit patiemment l'accostage

du navire, dans le soleil de cette fin de mai, alors que l'air du fleuve transportait la fragrance des fleurs de lilas des jardins du château Saint-Louis.

Les oiseaux marins virevoltaient dans le ciel bleu en piaillant quand, soudain, plusieurs coups de canon retentirent du bateau. Le capitaine du navire annonçait ainsi que des personnages importants se trouvaient à bord.

La foule lâche un cri d'enthousiasme. Le jeune métis esquissa un sourire, montrant ses dents blanches. Il enleva son bonnet et son abondante chevelure rousse se déversa dans son cou et sur le haut de ses épaules, attirant le regard admiratif des jeunes femmes. Plusieurs d'entre elles étaient venues sur le quai pour apprécier la qualité des nouvelles recrues que le gouverneur Denonville avait promis aux colons pour faire face à la menace iroquoise.

Les jeunes filles étaient séduites par la carrure athlétique de ce beau garçon qui était fort différent des fils d'habitants et des aristocrates français. Aucune ne se serait douté qu'Ange-Aimé Flamand était à la fois le fils d'une ursuline, le filleul du prélat de la Nouvelle-France et le petit-fils du sanguinaire chef mohawk Bâtard Flamand.

Ange-Aimé ne pensait déjà plus ni à Menaka ni à Isabelle Couc. Il ne se préoccupait que de retrouver son identité européenne et sa joie de vivre. L'Iroquoisie lui avait donné son lot de souffrance et de peine. En attendant de remplir la mission que lui avait confiée sa défunte épouse, il voulait profiter du printemps et mordre dans sa nouvelle vie, avec l'enthousiasme de ses vingt ans. Il mit sa main en visière et regarda le large, comme pour deviner ce que le destin lui réservait.

Le navire s'avavançait lentement dans la rade, remplissant l'horizon. Déjà, on pouvait distinguer les passagers et répondre à leurs saluts par de grands gestes de la main ou de vastes mouvements du chapeau.

Le capitaine du *Zéphyr* donna l'ordre de mettre les chaloupes à l'eau. Les habitants de Québec s'apprêtaient à accueillir chaleureusement les nouveaux arrivants. Ange-Aimé se sentait confiant. Ses blessures étaient pratiquement guéries et l'amour d'Isabelle lui avait permis de surmonter la perte de Menaka.

Il chargea le brûle-gueule d'un blond tabac qu'il venait d'échanger contre une peau de renard roux, puis l'alluma. Il inhala la fumée bienfaisante et se sentit prêt à affronter son destin. Les volutes de

fumées s'orientèrent subitement vers le fleuve, où était ancré le bateau, comme si son avenir se trouvait dans cette direction.

Chapitre XXX

Le retour de Thomas -

En 1686, le gouverneur Denonville demanda au roy de France des soldats et des armes, car il était résolu à déclarer la guerre aux Anglais

de Nouvelle-Angleterre et aux Iroquois. Il commença également à confisquer les canots de traite des Canadiens qui vendaient leurs plus belles fourrures à l'ennemi.

Las d'attendre des renforts qui ne venaient pas, le gouverneur lança, le 29 mai 1687, une opération militaire en direction de Michillimakinac, près de Détroit et du pays iroquois, dans la région de Niagara. Le gouverneur Denonville soupçonnait les Outaouais et les Hurons de vouloir se ranger dans le camp des Anglais, qui avaient décidé de prendre le contrôle du commerce de la fourrure. Le temps pressait pour les en empêcher.

Le même jour, Philippe de Rigaud de Vaudreuil arriva à Québec avec huit cents soldats. Ces derniers, harassés par la traversée, se ruèrent vers les tavernes et les tripots pour se désaltérer de bière canadienne et de vin du pays. On assista à des scènes de vandalisme et de mauvaise conduite. La population féminine de la capitale fut la cible de nombre d'agressions.

La traversée avait été particulièrement difficile. Vaudreuil, qui ne plaisantait pas avec la discipline, avait été obligé de sévir à l'endroit de quelques soldats récalcitrants. Ce furent ceux-là mêmes qui décidèrent de se venger une fois arrivés à Québec. Les quelques religieuses de la traversée tremblaient de peur devant les mœurs répréhensibles de ces soldats.

Chaque fois qu'on annonçait l'arrivée d'un bateau, Marie-Renée Frérot se rendait au quai dans l'espoir d'y accueillir son père. Elle craignait que sa mère ne l'oublîât à tout jamais. Il fallait que Thomas revînt vite !

Quand le *Zéphyr* jeta l'ancre, la jeune fille était présente, accompagnée de Charlotte, sa sœur cadette. Elles se faufilèrent au premier rang et furent impressionnées par le contingent militaire qui peuplait le navire. Croyant à un strict envoi de troupes, elles allaient renoncer lorsqu'elles aperçurent une silhouette familière, un chapeau de castor sur la tête. Thomas, leur père, était de retour à Québec! Marie-Renée et Charlotte se jetèrent immédiatement dans les bras de l'une et l'autre, sautant de joie. Il leur tardait d'embrasser ce père qui leur avait tellement manqué.

Les soldats accostèrent les premiers et commencèrent immédiatement leur grabuge.

Marie-Renée Frérot venait de fêter ses seize ans. C'était une belle jeune femme de taille moyenne, à la poitrine prometteuse et aux hanches solides. Charlotte était une adolescente de treize ans qui imitait tous les gestes de sa grande sœur. Les deux jeunes filles, tout à leur joie, ne se soucièrent pas du comportement des soldats.

Au moment où Thomas, qui avait aperçu ses filles dans la foule, s'apprêtait à poser le pied sur le sol de Québec, deux soldats déjà ivres apostrophèrent Marie-Renée et Charlotte et les entraînèrent vers les amoncellements de filets de pêche qui encombraient le quai, près du débarcadère.

- Laissez-nous, laissez-nous ! cria Marie-Renée en se débattant du mieux qu'elle put.

- Papa ! Papa ! hurla Charlotte, prise de panique.

Les soldats réussirent à allonger les jeunes filles, bien qu'elles se défendissent avec l'énergie du désespoir.

Marie-Renée cria à sa sœur :

- Frappe-le, Charlotte, frappe-le !

À ces mots, elle reçut un coup de poing dans la mâchoire. Elle sentit immédiatement le sang lui couler de la bouche. À demi assommée, incapable de réagir, elle se rendit compte que son agresseur retroussait sa jupe et s'apprêtait aux pires bassesses. Elle entendit alors le soldat dire en riant :

- Allons, ma jolie, laisse-toi faire ! Tu ne le regretteras pas...

Il avait la main gauche accrochée au sein de Marie-Renée et sa main droite farfouillait dans les dessous de la jeune fille. Sa petite sœur se trouvait dans une situation encore plus précaire. Son agresseur avait réussi à la maîtriser sans peine et était en train de dégager sa braguette. Soudain, un Amérindien habillé de vêtements européens attrapa un des soldats et le projeta sur la jetée. Il lui serra la gorge, l'empêchant de bouger, puis il sortit son coutelas et, agrippant la tignasse de cheveux du soldat, menaça de le scalper.

- Non, non, je vous en supplie, pas ça ! Cela me tuera ! Je vous en

prie !

La foule s'était rassemblée autour d'eux et criait :

- Scalpe-le, hardi ! Il le mérite bien ! Découpe-lui le crâne !

L'Indien rengaina son couteau. Il assomma le soldat d'un de coup de poing sur la mâchoire et revint auprès de Marie-Renée, qui était toujours aux prises avec son agresseur. Il n'eut pas besoin de frapper le soldat qui, impressionné par sa carrure, s'écria:

- Pitié, grand chef, pitié !

Ce à quoi l'Iroquois répondit, dans un français aux tonalités tourangelles :

- Que je ne t'y reprenne plus, homme blanc, car le Grand Esprit de mes ancêtres pourrait me conseiller de te mener au poteau de torture.

- Non, non, pas cela, répondit le soldat, larmoyant.

La foule s'esclaffa. Aussitôt, l'Iroquois fit une courbette devant la jeune fille en lui disant :

- J'espère, Mademoiselle, que ce soldat ne vous a fait aucun mal et que vous allez vous remettre sous peu.

Ébahie par tant de politesse de la part d'un Sauvage, Marie-Renée répondit révérencieusement :

- Monsieur, ma sœur Charlotte et moi-même vous remercions pour votre aide. Notre père vous en saura gré, ajouta-t-elle, désignant d'un signe de la main le bateau qui approchait.

- Courez le retrouver, Mesdemoiselles.

L'Iroquois fit une nouvelle révérence. Ses longs cheveux roux, sa peau légèrement basanée et sa carrure athlétique charmèrent la jeune fille. Il était vêtu comme un coureur des bois, d'une veste européenne sans manches qui laissait voir ses bras musclés, et d'un pantalon en peau d'orignal. Il portait à son cou un collier de coquillages et de perles, typique de la tribu des Agniers.

« Quel beau garçon ! se dit Marie-Renée Frérot. Et bien plus poli que la plupart des Canadiens... Si galant ! »

Il lui était difficile de croire que les Sauvages fussent devenus si civilisés. Un missionnaire l'avait sans doute pris sous son aile.

Au moment où l'Iroquois s'apprêtait à tourner les talons, le capitaine du corps de garde l'interpella :

- Hé ! Sauvage d'Amérique ! Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ? N'es-tu pas conscient que tu viens de blesser deux de mes vaillants soldats, qui viennent défendre la Nouvelle-France contre les vauriens de ta race, et que tu es passible de peine de mort ?

À ces mots, le Sauvage voulut déguerpir, mais une rangée de soldats pointa ses fusils chargés sur lui. Ils n'attendaient que l'ordre de faire feu.

Comme l'Indien ne répondait pas et semblait défier la requête du capitaine, ce dernier leva le bras comme pour indiquer l'imminence de l'exécution.

- Je t'ordonne encore une fois de me répondre. C'est ta dernière chance, Sauvage. Sinon, tu iras retrouver ton Grand Esprit. Après le chiffre trois, je dirai le mot « feu » et tu garderas le silence pour toujours, crois-moi !

L'Iroquois restait muet, fixant le capitaine de ses yeux noirs et perçants. Il défiait la mort, comme seul un brave guerrier mohawk savait le faire. La foule soutenait l'Iroquois par des huées bien nourries à l'égard du militaire.

Le capitaine, excédé et humilié s'écria :

- En joue, soldats !

Un silence de mort s'établit autour du peloton. Plus loin, d'autres soldats et d'autres passagers continuaient de débarquer. Vaudreuil, ainsi que Thomas Frérot, étaient du nombre. Ils avaient sympathisé sur le bateau, et Vaudreuil l'avait invité à prendre place dans sa chaloupe de dignitaires, en compagnie d'ursulines. À peine sur le quai,

Rigaud de Vaudreuil s'inquiéta de l'attroupement. Son aide de camp lui raconta qu'un Sauvage avait battu deux de ses hommes.

- Mais ce n'est pas possible ! s'exclama Vaudreuil. Comment pourrions-nous mater ces Iroquois s'ils valent à mains nues deux Français armés ?

Lorsqu'on lui apprit que les soldats avaient tenté de violer deux jeunes filles distinguées, Thomas Frérot s'écria :

- Pourvu que ce ne soient pas mes filles, général ! Ma femme ne s'en remettrait jamais, m'entendez-vous, jamais.

- Faites-moi un rapport complet et vite, lieutenant-colonel, ordonna Vaudreuil.

Thomas Frérot s'empressa de rejoindre les lieux du drame, fendant la foule. L'heure n'était pas aux prévenances. Il entendit alors une voix féminine ordonner d'un ton péremptoire :

- Ne tirez pas, capitaine. Ce jeune homme s'appelle Ange-Aimé Flamand. Il habite chez nous, au couvent des Ursulines, rue du Parloir.

Surpris, le militaire toisa la religieuse et lui demanda de s'identifier.

- Qui êtes-vous, ma sœur, pour perturber ainsi le travail d'un militaire ?

- Je suis la supérieure de la communauté des Ursulines de Québec, mère Saint-Ignace. Je remplace mère Marie de l'Incarnation, la fondatrice de la congrégation. Cette information devrait vous suffire pour libérer notre fils.

La supérieure était venue au quai accueillir quelques ursulines en provenance de Paris.

Un murmure parcourut la foule. Ainsi, il était donc vrai qu'une ursuline amérindienne, fille du chef iroquois Bâtard Flamand, avait donné naissance à un petit garçon.

Le capitaine n'était pas au bout de ses humiliations. Quand Rigaud de Vaudreuil l'aperçut, il l'interpella sèchement :

- Vous voyez bien, imbécile, que vous faites erreur ! Ouste ! Retirez-vous. Vous êtes rétrogradé au rang de sergent. Vous avez failli assassiner un fils de la Nouvelle-France, issu, ainsi que le souhaitait Champlain, du métissage des Indiens et des Français. Je ne vous l'aurais jamais pardonné, ils sont en si petit nombre. Je vous invite à faire vos excuses à notre révérende mère.

La religieuse répondit :

- Ce ne sera pas nécessaire, général. Il est déjà assez puni comme cela. Je tiens à vous remercier pour votre intercession.

- Sans vous, ma mère, il aurait été trop tard, répondit Vaudreuil.

Les flâneurs commençaient à s'égailler. Thomas arriva à cet instant et s'empressa d'embrasser ses deux filles. Il remarqua que son aînée avait les yeux rougis et hagards. Elle ne voulait plus quitter les bras de son père. Thomas demanda à la religieuse la permission de remercier l'Indien.

- Je tiens à te remercier, mon grand garçon, pour ton acte de bravoure. Tu as sauvé mes filles de l'infamie. Je te le revaudrai. Viens me voir à mon commerce, bientôt, si tu as envie de faire la traite du castor. J'aurai besoin de voyageurs et de trappeurs qui ont ton courage et ton sérieux.

- Je m'en souviendrai, Monseigneur.

- Mon nom est Thomas Frérot, ne l'oublie pas. Je pourrais te faire travailler comme interprète, comme marchand voyageur négociant les prix, ou même comme coureur des bois, si tu es épris de liberté. Je te revaudrai ce que tu as fait pour ma famille, mon garçon.

Thomas interrogea ensuite la religieuse qui venait de recommander à l'Iroquois de rentrer au couvent.

- Dites-moi, ma mère, l'épouse de mon cousin, Eugénie Allard, a jadis habité votre couvent. Elle m'a souvent parlé d'une Iroquoise devenue ursuline, du nom de sœur Thérèse Ursule. Ce jeune Sauvage lui serait-il apparenté?

- Quel est le nom de jeune fille de l'épouse de votre cousin Allard ? demanda la religieuse.

- Languille, Eugénie Languille, de Tours.

- Eugénie Languille ! Oui, je m'en souviens. Elle chantait comme un rossignol. Nous venons toutes les deux de la région d'Artannes, en Touraine, précisément d'Azay-le-Rideau. Nous étions très amies avec Dickewamis, la mère d'Ange-Aimé, bien que je sois plus âgée qu'elles. Il y avait aussi une autre jeune fille, qui s'est mariée rapidement avec un notable...

- Mathilde Dubois de L'Escuyer. Plutôt Mathilde de Fontenay-Envoivre, devenue L'Escuyer.

- Tout juste, Monsieur. Vous les saluerez de ma part. Surtout Eugénie, qui m'enviait de côtoyer notre regrettée mère Marie Guyart Martin de l'Incarnation. Elles se souviendront de mon nom, Charlotte, Charlotte Barré, arrivée en Nouvelle-France avec madame de La Peltrie. Depuis, je suis devenue mère Sainte-Ignace.

- Je n'y manquerai pas, ma mère.

Au moment du départ de la religieuse, Vaudreuil s'inclina et lui présenta ses respects. Puis il se tourna vers Thomas et lui dit :

- On vient de me rapporter les faits. Je puis vous assurer que les coupables seront punis. Le gouverneur s'en chargera. Ils seront sans doute envoyés aux galères. Mon médecin personnel examinera vos filles.

- Je vous remercie. Mais le médecin du procureur général de la Nouvelle-France est un ami. Il s'en chargera. Les petites le connaissent bien. Elles ont eu assez d'émotions pour aujourd'hui avec des étrangers.

- Comme il vous plaira ! Si je peux faire quoi que ce soit pour vous venir en aide, n'hésitez pas à me le demander. L'armée vous est redevable, ainsi que son général.

- Je n'y manquerai pas, mon général.

Sœur Thérèse Ursule accueillit son fils en silence, comme le voulaient les mœurs des Agniers. Elle le regarda avec douceur et lui demanda d'embrasser le crucifix qu'elle portait si fièrement sur sa poitrine.

Ange-Aimé était beaucoup plus grand que sa mère. Il s'agenouilla devant Dickewamis et, avec beaucoup de respect, il lui dit en français :

-Vous m'avez beaucoup manqué, mère.

Celle-ci lui répondit en hollandais, en passant la main dans son épaisse chevelure :

- *Kinje**, tu m'es enfin revenu. Tu es parti depuis si longtemps.

Il n'y eut plus d'autre démonstration d'affection entre la mère et le fils. Ange-Aimé se rendit au réfectoire où mère Cécile de Sainte-Croix lui servit son plat préféré, une *onnontara* de lard salé, de pois bouilli et de blé d'Inde lessivé.

Ange-Aimé ne resta que quelques semaines à Québec, passant la majeure partie de son temps à flâner sur le quai. Il pensait régulièrement à la ravissante jeune fille, gracieuse et distinguée, qu'il avait sauvée de l'outrage. Après quelques semaines d'oisiveté, le jeune homme, n'y tenant plus, se rendit au château Saint-Louis et demanda à voir le sieur Thomas Frérot.

L'entrée du château lui fut refusée. La sentinelle jeta au métis un regard méprisant et lui répondit sèchement :

- Les Sauvages ne dérangent pas les gentilshommes. Retourne dans les bois, fainéant !

Un prêtre, qui venait de chanter la messe au château, accompagné de son enfant de chœur, entendit les propos du soldat et fut choqué par leur rudesse. Charles-Amador Martin dévisagea l'Indien et reconnut Ange-Aimé.

-Ange-Aimé, est-ce bien toi? Que je suis content de te revoir ! Depuis quand es-tu revenu des Trois-Rivières ?

- Depuis quelques semaines, Monsieur l'abbé. Je suis revenu pour voir ma mère.

Ange-Aimé Flamand raconta ses péripéties à l'abbé Martin et termina son récit par sa rencontre avec Thomas Frérot, lequel lui avait

promis un travail dans son commerce. Ange-Aimé souhaitait rencontrer Thomas, et la seule adresse qu'il connaissait était celle du château. Ange-Aimé omit volontairement de raconter à l'abbé les mésaventures de Marie-Renée Frérot et son intervention.

- Mon cher Ange-Aimé, le sieur Thomas Frérot demeure chez les Dubois de L'Escuyer, rue du Sault-au-Matelot, près de la Côte de la Montagne. Regarde, en te penchant, tu pourras voir la toiture de leur maison, lui dit le prêtre en lui indiquant le bas de la falaise.

En le quittant, l'abbé Martin dit à son ancien enfant de chœur :

- Je me souviens de toi, Ange-Aimé, habillé de ton aube blanche, quand tu me présentais les burettes lors de l'offertoire. Avec ta crinière rouge, tu ressemblais à un ange du Seigneur. Peut-être pourrais-tu envisager le sacerdoce ? Ta mère est ursuline et je te recommanderai. Tu sais, notre prélat, monsieur de Laval, aimerait bien qu'un Sauvage devienne prêtre.

- Je vous promets d'y penser, mon père, répondit le garçon.

Quand Ange-Aimé se présenta à la porte de la résidence, Philibert le reçut avec froideur et consternation. Un Sauvage osait importuner la famille d'un aristocrate !

- J'aimerais, Monsieur, m'entretenir avec le sieur Thomas Frérot. Il m'a demandé de venir le saluer, dit Ange-Aimé.

Philibert n'en revenait tout simplement pas : un Sauvage avec de bonnes manières !

- Monsieur Frérot ainsi que le procureur de L'Escuyer sont absents pour le moment, Monsieur... À qui ai-je l'honneur ?

-Ange-Aimé Flamand, de la rue du Parloir, Monsieur. Je demeure au couvent des Ursulines, répondit le métis.

-Au couvent des Ursulines? J'avise immédiatement la maîtresse des lieux de votre visite, mon garçon. Au couvent des Ursulines !... répéta Philibert pour lui-même.

Sitôt qu'elle fut avisée de la présence du jeune homme, Mathilde

ordonna immédiatement à son valet :

- Faites-le entrer, Philibert, j'irai le rejoindre dans le petit salon. Ce Sauvage a sauvé l'honneur de Marie-Renée, la fille de Thomas. Traitez-le bien et apportez-nous à boire.

Le majordome fit entrer l'Indien qui s'installa dans le petit parloir des invités de marque. Tous les enfants de la maison voulaient voir le mystérieux Sauvage qui avait sauvé la vie et l'honneur de Marie-Renée. Cette dernière examina Ange-Aimé par l'entrebâillement de la porte. Elle le trouvait décidément très beau. Son cœur battait à tout rompre.

La jeune fille s'apprêtait à l'interpeller quand sa mère Anne arriva :

-Viens, Marie-Renée, dit-elle. Ce garçon n'est pas venu pour te voir. C'est ton père qu'il cherche.

En disant cela, Anne Frérot détailla le jeune indien. «C'est donc lui, le fils de l'Iroquoise devenue ursuline, dont me parlent tant mes filles, se dit-elle. Quelle allure, quelle prestance ! Il faudra que je surveille ma fille, car elle ne pourra pas lui résister. Quelle jeune femme le pourrait, d'ailleurs ?»

- Mais, maman, il m'a sauvé la vie, tu le sais bien, répliqua Marie-Renée. Et même plus, je te le rappelle.

« Bien entendu, il a sauvé sa vertu pour mieux la reprendre, se dit Anne. Il est probablement le fils naturel de Thierry Labarre, que Thomas a sauvé de la potence. Il est donc le fils d'un coureur de jupons et d'une Iroquoise sans pudeur, religieuse ou pas... Mathilde a été bien bonne de pardonner à celle qui lui avait volé son amoureux ! »

- Non, ma fille, ma décision est irrévocable, dit Anne. Si ton père apprenait que je t'ai permis de fréquenter les Sauvages, il ne me le pardonnerait jamais.

- Mais, maman, père ne souhaite que cela, négocier avec les Sauvages !

- Uniquement pour les affaires, ma chérie. Le commerce de la fourrure, d'ailleurs, est une affaire d'hommes. Maintenant, ça suffit, j'ai

dit non. Retourne au jardin.

Marie-Renée Frérot s'en retourna en rouspétant. Pourrait-elle un jour décider de sa vie sans que sa mère fût là pour la contrôler?

Quand Mathilde se présenta au petit salon, Ange-Aimé Flamand se leva et la salua.

- Ainsi, tu es Ange-Aimé, le fils de Dickewamis, mon amie ursuline, dit Mathilde. Tu peux te rasseoir, mon garçon.

- Oui, Madame. Je suis venu rendre visite au sieur Thomas Frérot que j'ai rencontré sur le quai, il y a quelques semaines.

- Oui, nous savons que ton acte d'héroïsme a sauvé notre Marie-Renée. Nous t'en remercions tous.

- Merci, Madame. Marie-Renée est une jeune fille fort distinguée et bien jolie, ajouta-t-il, souriant de toutes ses dents.

Soudain, Mathilde crut déceler, sous le couvert de l'accent tortueux du mohawk, la manière séductrice de Thierry Labarre qui l'avait jadis fait vibrer. Elle scruta de nouveau les traits du jeune homme pour essayer d'y discerner ceux de cet homme qu'elle avait aimé.

« Oh ! mon Dieu, se dit Mathilde, il a la même bouche et le même sourire enjôleur que Thierry. »

Le garçon souriait toujours. On lisait dans ses yeux la conviction qu'aucune femme ne saurait lui résister, l'arrogance du séducteur. Mathilde était familière avec un tel regard, elle qui en avait tellement souffert.

- Pour être un tel héros, Ange-Aimé, il faut bien dans ta parenté qu'il y ait eu de vaillants soldats, n'est-ce pas ?

Mathilde essayait de faire parler le jeune homme de son père. Celui-ci répondit :

- Mon grand-père, Bâtard Flamand, était un héros iroquois. Un grand guerrier qui a combattu les gouverneurs et qui a négocié la paix. Je l'admire beaucoup pour son courage.

- En effet, Ange-Aimé, tu as raison d'être fier de tes origines mohawks, répliqua Mathilde.

Elle demanda alors directement, ce qui n'était pas dans ses habitudes :

- Et ton père, Ange-Aimé, le connais-tu ?

Le visage du garçon s'assombrit. Après quelques secondes de réflexion, il répondit:

- Non, Madame, je ne le connais pas. Mais ma mère m'a dit qu'il était français et très beau.

- Elle ne t'a jamais dit son nom?

- Non. Mais je sais qu'il a été glorieux sur les champs de bataille de France et qu'il s'est battu vaillamment pour notre souverain Louis.

- Et rien d'autre, Ange-Aimé? De quelle région de France venait-il?

- Je sais seulement qu'il a gardé des moutons quand il était jeune.

- Rien de plus ?

- Ma mère m'a aussi dit qu'il jouait de la flûte pour rassembler ses moutons et qu'il en jouait très bien.

Le piccolo de Thierry ! Ainsi, Ange-Aimé Flamand était bel et bien le fils du beau Thierry Labarre, ce que Mathilde avait toujours soupçonné sans jamais en avoir de preuve formelle.

Mathilde sortit son mouchoir en dentelle de sa manche et essuya les larmes qui commençaient à lui embuer les yeux. Ange-Aimé lui demanda alors :

- Ai-je dit une parole blessante ou inappropriée, Madame?

- Bien sur que non, mon garçon. Au contraire, je trouve ton histoire très touchante.

Mathilde détailla le beau métis.

« Il ressemble vraiment beaucoup à Thierry, se dit-elle. Il a son charme et sa voix, malgré ses intonations gutturales et hachurées. J'espère qu'il est moins volage que son père. »

Émergeant de ses pensées, Mathilde demanda :

- Comment va ta mère, Dickewamis ? Elle doit être fière de toi.

- Oui, Madame. Elle va très bien.

« Mon Dieu, qu'il est poli, se dit de nouveau Mathilde. Quel dommage qu'il soit sauvage... il aurait pu faire un excellent soupirant pour Marie-Renée. »

- Que comptes-tu faire dans la vie, mon garçon ?

- La course des bois, Madame, et le commerce de la fourrure. C'est la raison pour laquelle je suis venu rencontrer le sieur Thomas Frérot.

- Bien entendu. J'aurais dû y penser. C'est naturel, n'est-ce pas ? Ce qui est bon pour Thomas doit l'être encore davantage pour quiconque peut être interprète des Sauvages, n'est-ce pas ? Alors, mon garçon, je te souhaite bonne chance et je dirai un bon mot pour toi à Thomas. Tu as ma parole.

- Madame, si cela était possible, j'aimerais m'entretenir avec mademoiselle Marie-Renée, ajouta Ange-Aimé avec un sourire.

Ah ! C'était donc la vraie raison de sa visite. Thierry n'aurait pas fait mieux...

- Malheureusement, Ange-Aimé, Marie-Renée est en visite chez ses cousins Allard de Charlesbourg. Je suis certaine qu'elle s'en voudra d'avoir manqué ta visite. Mais, lorsqu'elle reviendra, je lui ferai personnellement le compte rendu de notre conversation. Sois-en certain !

- Très bien. Alors, je reviendrai une autre fois.

- La prochaine fois, il vaudrait mieux annoncer ta visite, mon

garçon, pour que nous puissions aviser Marie-Renée de ta venue et éviter que tu ne viennes pour rien ! Tu me comprends, n'est-ce pas ?

- Je comprends, Madame. Je ferai selon vos conseils, répondit le garçon, déçu.

Mathilde se leva et reconduisit elle-même Ange-Aimé à la porte.

- Ange-Aimé, salue Dickewamis, ta mère, de ma part. C'est une grande amie.

Ange-Aimé répondit à Mathilde :

- Vous pouvez compter sur moi, Madame. Adieu.

Le métis descendit les marches de la galerie et se dirigea d'un pas alerte vers la rue du Sault-au-Matelot.

« Il a aussi la démarche de Thierry, se dit Mathilde. C'est son double, en Sauvage. Et cette tête de feu... Thierry, où es-tu ? Oh, mon Dieu, pardonnez-moi, je m'égare ! »

Mathilde se signa et essuya encore une larme avec son mouchoir de dentelle. Anne Frérot apparut soudain.

- T'a-t-il dit des paroles fâcheuses, Mathilde, pour que tu larmoies de la sorte ?

- Mais non, Anne, il venait seulement rencontrer Thomas !

- Pour lui demander la permission de fréquenter Marie-Renée, je suppose ?

- Je t'en prie, Anne. Ce garçon a été élevé par les ursulines.

- Peut-être bien, mais surtout par une Iroquoise. Et qui n'avait pas la virginité de ses compagnes au moment de son noviciat !

- Que veux-tu dire, Anne ? Sœur Thérèse Ursule est une amie, je te le rappelle.

- Elle ne l'a pas toujours été, d'après ce que l'on m'a dit !

- Que veux-tu dire, Anne ? interrogea de nouveau Mathilde, sur la défensive.

- Thomas m'a tout raconté, Mathilde.

- Tout ? reprit Mathilde, paniquée.

- Enfin, presque. Tu t'es joliment fait flouer par une Sauvagesse, ursuline ou pas. Comment peux-tu la considérer comme une amie après cela ?

- Je lui ai pardonné, Anne. C'est tout. Anne répliqua

spontanément :

- Les religieuses doivent pardonner. Nous, nous devons protéger nos amours. C'est vraiment le monde à l'envers ! Tu es décidément naïve.

- Qu'aurais-tu fait à ma place, hein ? Thierry était volage. Il ne pouvait pas résister à un joli minois. Et Dickewamis était une beauté sauvage ! J'aimais Thierry plus que ma vie, mais Eugénie m'a raisonnée. Alors, je lui ai pardonné avant d'épouser Guillaume-Bernard.

-Tu as pris une sage décision en épousant Guillaume-Bernard. Dieu sait dans quelle misère tu serais aujourd'hui sans cela. Je ne veux pas que ma fille se fasse prendre au même piège que toi. D'autant que ce garçon est un Sauvage ! J'aurais trop honte de sa descendance. M'imagines-tu, berçant de petits Sauvages? Je ne sais pas comment tu as pu t'enticher d'un homme capable de s'acoquiner avec une Sauvagesse ! Mon Thomas n'aurait jamais fait cela !

À ces mots très durs, Mathilde éclata en sanglots. Comprenant qu'elle était allée trop loin, Anne s'excusa.

- Pardonne-moi, Mathilde. Je me suis emportée. Je veux seulement protéger ma fille, tu comprends? Je n'ai pas dit cela pour toi.

Mathilde sécha ses larmes, soupira et balbutia :

- Je te pardonne, Anne.

Les deux femmes s'étreignirent. Après un moment, Anne interrogea :

- Que lui as-tu dit, au Sauvage, à propos de Marie-Renée ?
- Il se prénomme Ange-Aimé, Anne.
- Que lui as-tu dit concernant ma fille, à cet Ange-Aimé ?
- Flamand.
- Ange-Aimé Flamand, si tu y tiens !
- Je lui ai dit que Marie-Renée était en visite chez ses cousins à Bourg-Royal.
- C'est parfait. S'il revient, je te jure que j'enverrai ma fille teindre des meubles pour un bon bout de temps chez Eugénie.
- J'ai une suggestion, Anne. Pourquoi Thomas ne l'embaucherait-il pas pour trapper dans les Pays-d'en-Haut?
- C'est une excellente idée, Mathilde ! Plus loin il sera, mieux ce sera. Et Thomas aura tenu sa parole. Tu sais, je ne suis pas une ingrate ! Ange-Aimé Flamand mérite d'être récompensé. Il a de belles qualités et il me semble être un jeune homme avec de belles manières, tout de même !
- Mais c'est un Sauvage..., dit Mathilde en faisant un clin d'œil à son amie.
- C'est en effet un Sauvage. Mais un Sauvage, disons, civilisé. Ils sont peu nombreux.

Ange-Aimé, déçu de n'avoir pu revoir Marie-Renée ni rencontrer son père Thomas, se rendit au quai de Québec pour flâner, par dépit. S'il était dans sa nature d'errer sans but précis par plaisir, cette fois-ci, le découragement que l'on pouvait lire sur son visage, d'habitude placide, lui suggérait de fuir le plus loin possible.

Au quai, des soldats éméchés en permission faisaient du raffut. Il

ne leur prêta aucune attention. Parmi eux se trouvait l'un des soldats qui avaient agressé les sœurs Frérot.

- C'est lui, le Sauvage qui nous a envoyés au cachot, cria-t-il à l'intention de ses acolytes. Il faut qu'il paie pour ce qu'il a fait. Tuons-le et jetons-le dans le fleuve !

Aussitôt, Ange-Aimé fut encerclé par les soldats en train de charger leurs pistolets. Le métis ne voyait d'autre moyen de leur échapper que de se jeter à l'eau. Il aperçut dans la rade un chaland qui avait dû rapporter des ballots de fourrure aux commerçants de Québec.

Le jeune homme sauta à l'eau et nagea vers la barque avec l'énergie du désespoir. Comme il était excellent nageur, les balles tirées par les soldats le manquèrent. Il parvint à l'embarcation, épuisé, et se demanda comment il allait pouvoir y grimper, quand une grosse main l'attrapa par le collet de sa chemise et le hissa sans ménagements.

- Kawakee, c'est justement toi que je voulais voir !

Le métis éberlué reconnut la voix rauque de son ami Louis Couc. Celui-ci lui présenta les autres passagers.

- Kawakee, voici mes beaux-frères, de vaillants coureurs-des bois. Lui, c'est Jean Fafard. Fais attention à lui, car il grogne comme un ours. Et voici Maurice Ménard. Il est adoré des Outaouais, mais c'est un fieffé coquin !

Comme Kawakee reprenait encore son souffle, Louis ajouta :

- Bienvenue à bord, Kawakee ! En route vers Trois-Rivières et la Rivière-du-Loup. Tiens, prends donc cet aviron. Tu ne nous laisseras pas faire seuls le travail, n'est-ce pas ?

Kawakee souriait à pleines dents. La bonne fortune semblait frapper à nouveau à sa porte.

- Montre-nous si un Mohawk est meilleur à l'aviron qu'un Atticamègue ! reprit Fafard.

Quand Kawakee reprit son souffle, il se mit aussitôt à poser des

questions.

- Vous naviguez vers les Trois-Rivières ?

- Oui, mon gars. Nous allons retrouver nos familles. Nous n'avons plus rien à faire à Québec ! ajouta Ménard.

- Ça te convient, Kawakee ? De toute façon, je pense que tu n'as plus le choix, intervint Louis Couc, moqueur.

Louis Couc et ses beaux-frères Fafard et Ménard étaient venus à Québec apporter un chargement de peaux de fourrure à l'entrepôt d'un marchand. Le coureur des bois, par contrat, devait livrer ses peaux à l'endroit désigné par le marchand, son employeur ou son associé. L'équipe formée de Couc, Fafard et Ménard, une fois leur travail de livraison accompli, avait décidé de retourner dans leur famille, dans les environs des Trois-Rivières. Sur le chemin, Kawakee raconta à Louis comment il avait sauvé la vie des filles d'un notable de Québec, le sieur Thomas Frérot.

- Thomas Frérot ? Mais c'est un ami de mon père ! Il m'a vu grandir, Kawakee. Tu peux avoir confiance en lui. Aussitôt qu'il le pourra, il te fera signe, j'en suis certain. En tout cas, moi, je travaillerais pour lui sans hésiter s'il me le demandait.

Lorsqu'ils arrivèrent à la Rivière-du-Loup, Isabelle Couc se trouvait chez ses parents avec son mari Germano et sa voisine, Judith Rigaud. Isabelle ne s'attendait pas à revoir Kawakee aussi vite. Si elle l'espérait, elle laissait, en bonne Amérindienne, le destin se charger de ce qu'elle ne pouvait contrôler. Elle le dévisagea sans dire un mot.

À la vue d'Ange-Aimé, Judith Rigaud s'exclama :

- Ma parole qu'il est beau, ce Sauvage, Isabelle ! D'où sort-il ? Où l'avez-vous trouvé, les hommes ?

- Il s'appelle Kawakee, Judith, répondit Louis Couc.

- Mais c'est un prénom iroquois, ça !

- Je suis Kawakee Flamand, Madame, précisa l'intéressé. Le petit-fils de Bâtard Flamand.

- Donnez-moi mon fusil que je tue cet Agnier ! s'écria alors Judith. Le petit-fils d'un fourbe ne peut être que graine de potence.

Tout le monde fut affreusement gêné par cette réplique. Louis expliqua alors que son ami avait sauvé la vie des filles de Thomas Frérot.

- Thomas Frérot est mon ami depuis toujours, mon garçon, dit le père de Louis. Je te félicite pour ton geste courageux. Thomas saura t'être reconnaissant. Tu es le bienvenu dans ma maison. Dorénavant, je te considère comme un de mes fils. La porte de ma maison te sera toujours ouverte !

Kawakee demeura chez les parents de Louis Couc. Il fit connaissance avec la nombreuse famille Fafard de Batiscan, en compagnie de Jean et de sa femme Marguerite Couc. Il se lia aussi d'amitié avec Maurice Ménard, le fils du charron des Trois-Rivières, sensiblement du même âge que lui, marié à l'autre sœur d'Isabelle, Madeleine.

Chapitre XXXI

La métamorphose de Thomas -

Aussitôt arrivé, Thomas scinda ses territoires de traite de la baie d'Hudson, qu'il avait obtenus de Louis XIV, au profit du richissime marchand Gustave Précourt. En retour, il obtint la seigneurie de Rivière-du-Loup et la possibilité de commercer librement dans les Pays-d'en-Haut, selon un découpage du territoire.

Thomas Frérot décida d'organiser immédiatement ses routes de traite, en commençant par Michillimakinac, à partir de son comptoir de Montréal, en attendant que son établissement de Québec fût reconstruit. Par la suite, il s'occuperait de sa nouvelle seigneurie et la pourvoirait d'un *moulin bancal**. Pour le moment, ses projets concernant ses activités commerciales à la baie d'Hudson furent mis en veilleuse.

Le financement de la traite des fourrures par un marchand consistait en un crédit avancé aux payeurs voyageurs, appelé le «prêt à la grosse aventure», pour un voyage d'environ dix-huit mois. La livraison des peaux à la fin du voyage permettait de rembourser les avances de fonds et de partager les recettes excédentaires entre les partenaires commerciaux qu'étaient les marchands et les coureurs des bois. Ce partage était calculé en fonction du risque du marchand. Toutefois, plus le coureur des bois était reconnu pour sa compétence, plus il pouvait exiger du marchand un pourcentage intéressant. Le marchand pouvait accepter de renoncer au remboursement du prêt en cas de naufrage ou d'accident. Le marchand pouvait également verser un salaire aux payeurs voyageurs.

Un voyageur gagnait généralement le double du salaire annuel d'un manœuvre de Québec. Plus le territoire de trappe était éloigné, plus le salaire augmentait. Les gages les plus élevés étaient versés à ceux qui trappaient à l'ouest du lac Supérieur et dans la baie d'Hudson. De nombreux coureurs des bois préféraient travailler comme employés afin de ne pas risquer de dilapider leur capital, et ce, d'autant plus que leur salaire augmentait sans cesse. Le marchand devait alors avoir un rapport de confiance avec le coureur des bois pour ne pas craindre la contrebande et les ruptures de contrat.

Un habile marchand savait aussi tirer profit de la dépréciation de la livre canadienne, qui valait soixante-quinze pour cent de la livre française, et de l'instabilité du cours des monnaies en France. Pour y parvenir, il devait savoir négocier avec des maisons de change de La Rochelle et de Paris. S'il revendait ses fourrures à une grande compagnie locale, sa marge de profit était fortement diminuée.

Thomas commença par recruter des chefs de mission, qui devaient négocier en son nom sans faire de contrebande. Il lui fallait également de solides gaillards capables de naviguer à bord d'un canot d'écorce susceptible de chavirer au moindre obstacle.

Voyager de Montréal à Michillimakinac nécessitait de deux à trois mois d'efforts soutenus et une trentaine de portages. Les voyageurs naviguaient sur les rivières Outaouais et Mattawa, jusqu'au lac Nipissingue, puis en direction de la rivière des Français qui les menait au lac Huron, au nord de la baie Géorgienne.

Thomas Frérot avait besoin d'une bonne équipe pour concurrencer le clan des marchands de Montréal, déjà bien implantés dans les Grands-Lacs. Les antécédents de Michel Acculât, de Louis Couc et de Nicolas Desroches lui parurent particulièrement intéressants.

Michel Acculât avait traversé l'Atlantique sur le même bateau que François Allard et Eugénie Languille, en 1666. Dès 1673, il était devenu coureur des bois aux Pays-d'en-Haut. Bon canoteur, il avait secondé Cavelier de La Salle dans ses explorations. Il avait ensuite été capturé par les Sioux et avait épousé la fille d'un chef de la tribu des Kaskaskias. Il avait l'habitude de diriger des missions de traite.

Nicolas Desroches, à trente-trois ans, vivait dans les Pays-d'en-Haut depuis la mort de son père, un fermier entreprenant, survenue deux années auparavant. Le goût du voyage et l'obligation de régler les dettes de son père l'avaient amené à la course des bois. Desroches était un solide gaillard qui savait se faire respecter des Sauvages et des voyageurs.

Thomas n'avait pas non plus oublié sa dette d'honneur envers le jeune Ange-Aimé Flamand.

Le voyage durait plus d'une année et parfois jusqu'à dix-huit mois. Habituellement, le départ avait lieu au printemps, et le retour, à l'été de l'année suivante. Thomas pensait que cette année lui suffirait pour remettre sur pied ses comptoirs de Montréal, où il réceptionnerait les peaux, et ceux de Québec, où seraient assurés le tannage, la préparation et l'entreposage des fourrures avant leur départ pour la France.

Le temps pressait. Thomas décida donc de se rendre aux Trois-Rivières pour rencontrer les voyageurs. Il en profiterait pour aller saluer son ami Pierre Couc à Rivière-du Loup.

Thomas embrassa Anne et ses enfants. Comme il faisait remarquer à sa femme la tristesse et le désarroi qui se lisaient sur les visages de

Marie-Renée et de Charlotte, celle-ci le rassura.

- Ne t'inquiète pas, Thomas, elles se remettront de l'agression qu'elles ont subie.

- Justement, Anne, je tiens à retrouver ce jeune métis, Ange-Aimé Flamand, pour le remercier de son geste héroïque. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Je voudrais qu'il trappe dans les Pays-d'en-Haut. Qu'en penses-tu, Anne ?

- C'est un geste honorable de ta part, Thomas. Pourvu qu'il accepte ! C'est la place d'un jeune Sauvage d'être dans les bois.

- Je te remercie pour ton soutien, Anne. Maintenant, il s'agit de le retrouver avant qu'il soit engagé par autre commerçant. Penses-tu qu'il ferait un bon commis pour mon magasin ?

- À bien y penser, je pense qu'il est préférable qu'il aille négocier avec les Indiens. Sa place est là-bas, pas chez les êtres civilisés, répondit sèchement Anne, à la surprise de Thomas.

- Mais, enfin, Anne, ne soit pas si dure avec lui ! Il a sauvé tes filles de l'outrage, l'aurais-tu oublié ?

- Récompense-le en l'engageant pour les Pays-d'en-Haut. Comme cela, nous serons quittes, Thomas.

- Pour cela, il faut que je le retrouve vite. Cela sera assez facile. Je vais m'informer au couvent des Ursulines.

- Tu pourras toujours l'embaucher pour l'année prochaine.

- Tu as raison, Anne. Je pars demain à l'aube pour les Trois-Rivières, pour y rencontrer ces voyageurs.

La portière du couvent des Ursulines informa Thomas que Ange-Aimé n'était plus à Québec et que sa mère était sans nouvelles de lui. Comme il l'avait prévu, Thomas se rendit à Rivière-du-Loup pour voir son ami Pierre Couc. Il espérait que Louis se trouverait chez son père.

Thomas n'était pas retourné à Rivière-du-Loup depuis plusieurs années, mais il se souvenait parfaitement de l'emplacement de la ferme de Pierre Couc. Quand il frappa à la porte de la modeste

chaumière, Marie-Madeleine, la femme de Pierre, vint ouvrir.

Elle reconnut immédiatement Thomas, lui sourit de sa bouche édentée et l'informa que Pierre était parti chasser le canard avec son fils et ses gendres. Il ne devrait cependant pas tarder à rentrer. Elle lui apprit également qu'elle avait donné naissance à deux enfants depuis sa dernière visite, Madeleine et Jean-Baptiste.

Marie-Madeleine Couc s'enquit de l'état de santé de Jacquelin, le frère de Thomas, qu'elle avait soigné après qu'il eut été torturé par les Indiens. Thomas lui raconta sa visite en Normandie.

Isabelle Couc arriva un peu plus tard et fut étonnée de trouver un gentilhomme en train de discuter avec sa mère, qui adressait rarement la parole à des Français. Quand Isabelle apprit que cet homme l'avait prise dans ses bras alors qu'elle n'était qu'un bébé, elle sourit, ce qui lui arrivait très rarement.

- Je suis enchanté de faire votre connaissance, dit Thomas.

- Mes parents nous ont souvent parlé de vous comme d'un notaire influent, répondit Isabelle d'un ton affable.

- Oh, maintenant, je suis commerçant de fourrures, voyez-vous. C'est la raison qui m'amène dans votre beau coin de pays. Je viens aussi rendre visite à mes censitaires de la Rivière-du-Loup, car je suis votre nouveau seigneur. J'ai été anobli par le roy lui-même.

Marie-Madeleine Couc n'en revenait pas. Elle regarda Thomas avec admiration et lui dit :

- C'est Pierre qui sera content d'apprendre cela. Il ne devrait pas tarder à rentrer de la chasse.

Isabelle, pour sa part, le regarda avec défiance. « Un autre Français qui va s'enrichir sur notre dos, à nous, les Sauvages », se dit-elle.

Marie-Madeleine Couc avait noté l'attitude revêche de sa fille. Elle continua donc la conversation avec Thomas.

- Concernant le commerce de la fourrure, Thomas, vous ne manquerez pas d'experts, ici.

- Comment va votre santé à tous ? s'enquit alors Thomas, qui

préférerait parler du commerce directement avec Louis.

Marie-Madeleine lui raconta le drame de son fils Louis, qui avait perdu toute sa famille, et d'Isabelle qui avait enterré son fils. Isabelle écoutait en silence, comme si elle acceptait son destin. Pourtant, Thomas devinait chez cette jeune femme une volonté hors du commun. Thomas présenta ses condoléances. Aucune des deux femmes ne versa de larmes.

De retour de la chasse, Pierre Couc fut heureux de retrouver son ami. Il lui présenta son fils Louis et ses gendres, Germano, Fafard et Ménard. En retrait, se tenait un jeune Indien que Thomas n'eut aucun mal à reconnaître.

Thomas s'empressa de le saluer en lui disant :

- C'est justement toi que je cherchais, Ange-Aimé. Le hasard nous réserve de bien bonnes surprises.

Quand Pierre apprit que Thomas était leur nouveau seigneur, il lui demanda immédiatement à quel endroit il ferait bâtir son manoir et son moulin bancal.

- Je m'occuperai de cela un peu plus tard, Pierre, répondit Thomas. Je suis ici pour une autre raison.

Thomas expliqua à Pierre Couc ses projets de commercer la fourrure dans les Pays-d'en-Haut. Il cherchait de vaillants trappeurs interprètes pour traiter avec les Sauvages, notamment les Outaouais, qu'on appelait Cheveux relevés.

Il cita les noms de Nicolas Desroches et de Michel Arnault comme candidats potentiels, ce à quoi Pierre Couc répondit:

- Il me semble que mon fils et mes gendres sont aussi compétents qu'eux, sinon davantage !

Louis Couc ajouta :

- Avec Kawakee, nous serions cinq.

- Et avec moi, nous serions six, Louis, affirma aussitôt le jeune Jean-Baptiste.

Le clan Couc se mit à rire, à l'exception de Marie-Madeleine, sa mère, qui craignait de voir partir si tôt son petit dernier. Pierre Couc, pour sa part, espérait en faire un fermier qui s'occuperait de ses parents pendant leurs vieux jours.

- Mais non, Jean-Baptiste, tu es beaucoup trop jeune. C'est le castor qui aura ta peau ! s'exclama Louis.

Tous rirent de plus belle, excepté le benjamin de la famille Couc, qui se renfroigna, vexé.

Il fut décidé de poursuivre cette conversation pendant le repas. Les femmes de la maison préparèrent les quelques canards et bécassines que les hommes avaient rapportés de la chasse. Marie-Madeleine Couc invita Judith Rigaud, leur voisine, ainsi que les autres familles de Rivière-du-Loup, les Vaudry, Saint-Amant et Banhiac Lamontagne, afin de leur présenter leur nouveau seigneur.

Chacun y alla de sa petite anecdote précisant ses rapports avec Thomas. Marguerite Pelletier Banhiac Lamontagne raconta qu'elle avait accouché sa cousine avant son mariage avec François Banhiac. Elle se dit privilégiée d'avoir connu la nouvelle seigneur esse, Anne, avant les autres habitants de la Rivière-du-Loup.

Quand Judith arriva, elle reconnut Thomas et le salua à sa façon.

- Enfin, un homme raffiné dans la région, quelqu'un qui connaît la mode de Paris.

Et quand Pierre Couc l'avisait de s'incliner devant son nouveau seigneur, Judith répliqua :

- M'incliner devant un homme serait m'abaisser, même si c'était le roy en personne, sauf votre respect, Thomas !

Cette réponse mit tout le monde mal à l'aise, sauf Isabelle qui était d'accord avec elle.

Thomas raconta à l'assistance son voyage en France, son passage à la cour de Versailles, son audience avec le roy Louis XIV et ses rencontres avec Jean Talon, Frontenac et Radisson.

Les convives buvaient ses paroles. Quand Thomas raconta qu'il avait été accompagné au château de Versailles par un Iroquois, Oscatarach, Judith l'interrompit.

- Vous aviez confiance en ce Mohawk, Thomas ? Vous avez risqué votre scalp.

Cette fois-ci, personne ne s'offusqua de la remarque de Judith. Les habitants de Rivière-du-Loup avaient combattu les Mohawks plus souvent qu'à leur tour. Seule Isabelle la foudroya du regard. Kawakee, qui avait perçu la solidarité d'Isabelle, intervint :

- Oscatarach est mon cousin, Madame Judith. Nous sommes tous les deux les petits-fils de Bâtard Flamand.

La révélation d'Ange-Aimé figea l'assistance. Tous pensaient que si le vieil Iroquois n'avait pas signé la paix en 1667, lui qui avait ravagé la région du lac Saint-Pierre, les anciens soldats du régiment de Carignan lui auraient fait la peau.

Pour détendre l'atmosphère, Pierre Couc demanda à Thomas :

- À propos, comment va votre frère Jacquelin, Thomas?

Thomas raconta une nouvelle fois sa visite à son frère qui semblait perdre la raison. Captivée par le récit, Judith Rigaud ne put s'empêcher de dire :

- Tracy n'aurait jamais dû négocier la paix avec ces Sauvages !

Le silence pesant qui s'abattit sur la pièce lui fit prendre conscience de ses propos. Elle s'excusa immédiatement :

- Décidemment, Kawakee, il semble que tu sois venu sur terre pour racheter tes semblables. Il faudra que je surveille mes paroles à l'avenir, si je veux conserver ton estime, mon garçon.

Par la suite, l'assemblée reparla du projet de traite de Thomas, et il fut conclu que la famille de Pierre Couc travaillerait avec lui.

Pierre Couc voulait héberger son ami pour la nuit, mais sa maison était déjà pleine. Judith Rigaud lança l'invitation qui lui brûlait les lèvres :

- Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Pierre, ma maison est grande. J'ai de la place pour accueillir Kawakee, s'il le veut, bien sûr.

Isabelle Couc jeta à Judith Rigaud un regard furieux qui n'échappa pas à son mari.

- Il est temps de rentrer à la maison, Isabelle, dit-il. Il se fait tard et je veux me reposer avant de partir pour les Pays-d'en-Haut. .. Viens donc.

- Tu peux partir et aller te coucher, Joachim, répondit Isabelle en maugréant. Moi, je ne suis pas fatiguée. J'irai te rejoindre plus tard.

- Tu peux y aller, Joachim, renchérit Louis. Je raccompagnerai Isabelle.

Puis il ajouta à l'intention de sa sœur:

- J'irai moi aussi coucher chez Judith. Cela permettra à Thomas de se reposer et nous pourrons continuer à bavarder avec Judith.

La déception se lisait sur le visage de Judith. Isabelle, pour sa part, brûlait de se retrouver seule avec son amant avant son départ pour les Pays-d'en-Haut.

Le lendemain, Thomas Frérot signa un contrat avec Kawakee, Louis Couc et ses beaux-frères. Germano et Ménard prirent en charge la région des Grands-Lacs, entre le Saint-Laurent et le lac Supérieur. Fafard retourna à Sault-Sainte-Marie et convainquit son ami Péré, qui faisait la traite depuis trente ans, de se joindre à l'équipe de Thomas Frérot. Louis et Kawakee surveillèrent le transport des fourrures et firent la navette entre Détroit, Ville-Marie et les Trois-Rivières.

Thomas alla emprunter mille écus à son bon ami Guillaume-Bernard de L'Escuyer pour financer l'achat des marchandises de traite et la construction de ses comptoirs.

À Québec, Thomas loua comme entrepôt le vieux magasin du roy, une bâtisse de huit toises de longueur sur trois et demie de hauteur, avec deux tours aux extrémités pour surveiller les voleurs potentiels.

L'année 1687 fut exceptionnelle pour la trappe. Le climat favorable

de l'année précédente avait permis l'explosion démographique des castors.

Thomas réussit à amasser une fortune appréciable. Après qu'il eut réglé ses dettes, ses avoirs financiers se retrouvèrent au même niveau qu'au moment de l'incendie qui avait ravagé son commerce.

Les succès rapides de Thomas étaient liés à la qualité de ses équipes de traite sur le terrain. Le clan Couc réalisa en peu de temps un travail formidable. Kawakee, de son côté, avait réussi à s'imposer dans le négoce avec les Iroquois. Son statut de petit-fils de Bâtard Flamand prit, alors que le vieux chef était mort, une importance grandissante pour les nations iroquoises.

En 1687, Thomas traita jusqu'à cent mille peaux, le dixième de tout le Canada. Il effectua quelques voyages d'affaires à La Rochelle afin d'écouler ses stocks.

Cette abondance du castor diminua la popularité de sa peau à la cour de Versailles, où la mode changeait au gré des caprices des courtisanes. Pour qu'il continuât d'être considéré comme un produit de luxe, les marchands décidèrent d'en limiter volontairement la circulation. Les peaux invendues de l'année 1687 s'empilèrent et pourrirent dans les entrepôts de Thomas. Pire, les cent milles peaux supplémentaires, qui provinrent de Montréal l'année suivante, restèrent stockées à leur tour.

Devant cette situation lamentable, Thomas prit la décision de restreindre ses équipes de voyageurs. Il ne conserva qu'un petit comptoir à la foire de Montréal, afin d'être prêt à reprendre le commerce dès que la mode du castor reviendrait. Il perdit de vue les membres de la famille Couc, qui se firent engager par d'autres marchands. Louis Couc s'engagea à trapper pour le prévost de Montréal dans la région du Wisconsin. Ses beaux-frères restèrent à Michillimakinac avec leurs familles.

À l'été 1687, alors qu'une épidémie de fièvre pourpre faisait rage à Québec, Thomas s'installa dans sa seigneurie avec sa famille. Il y construisit un moulin bancal, comme il avait prévu de le faire.

Cependant, les raids iroquois s'intensifièrent le long des rives du Saint-Laurent, principalement à Sorel et aux abords du lac Saint-Pierre, mettant en péril la vie des habitants de la seigneurie et du manoir.

Anne Frérot décida de retourner vivre à Québec, où ses enfants seraient plus en sécurité: Elle souhaitait de plus avoir un autre enfant. Elle tenta d'empêcher Thomas de rendre visite à ses censitaires, de crainte qu'il fut capturé ou tué par les Iroquois.

Thomas se rendit de moins en moins souvent à sa seigneurie, au grand désappointement de ses censitaires. Il avait hâte de reprendre activement le commerce de la fourrure.

Chapitre XXXII

Les premiers voisins -

En 1685, François Allard décida d'agrandir son patrimoine de Bourg-Royal en achetant deux nouvelles terres le long du chemin public, au bord duquel était également bâtie sa maison. La charge de grand voyer lui revint donc d'office.

Le grand voyer était chargé de s'assurer que les colons entretenissent la route traversant leurs terres, surtout en hiver, ainsi que les fossés irriguant le sol. Le voyer devait également gérer les corvées occasionnées par les intempéries et le gel.

François demanda à son ami et premier voisin Germain de l'assister dans cette fonction. Son épouse, Odile, s'y opposa avec véhémence.

Odile qui, à trente-cinq ans, après dix-neuf années de mariage, n'avait toujours pas eu d'enfant, jalousait depuis longtemps Eugénie et François qui en avaient quatre. Elle enviait également l'admiration sans borne que la paroisse vouait à Eugénie. Sa manie de lui demander sans cesse de la seconder, sous prétexte qu'elle n'avait pas d'enfant, commençait à l'énervier sérieusement.

De plus, François possédait maintenant quatre terres, tandis que Germain s'épuisait encore sur sa première, en dépit de sa force

herculéenne. À bout de nerfs, Odile se confia à son mari.

- Tu n'as pas honte, Germain Langlois, d'agir comme si tu étais l'employé de François Allard? Voilà maintenant qu'il te demande d'être le sous-voyer. Pourquoi ne t'a-t-il pas demandé de le remplacer comme grand voyer, s'il ne pouvait assumer cette charge ?

- Mais, Odile, François est mon ami, en plus d'être mon premier voisin. N'oublie pas que nous avons fait ensemble la traversée de 1666.

- Ce n'est pas une raison pour nous traiter en inférieurs. Tu es capable autant que lui de diriger cette charge. Et maintenant, ils parlent d'agrandir leurs bâtiments, prétextant qu'ils ont besoin de plus d'espace pour engranger leurs récoltes. Pour qui se prennent-ils, à la fin ?

- Penses-tu vraiment, Odile, que François se servirait de moi pour se donner de l'importance ?

- J'en suis convaincue, Germain. Ta force le servira bien dans cette tâche.

- J'ai peine à te croire, Odile. Toi aussi, tu es une amie d'Eugénie, n'est-ce pas ?

- Je l'étais. Mais j'ai de plus en plus l'impression que cette ingrate se sert de moi et qu'elle ne m'estime pas.

- Et pourtant, tu as toujours été auprès d'elle lors de ses accouchements et pour garder ses enfants lorsqu'elle allait livrer ses meubles à Québec.

- Tu vois bien qu'elle se sert de moi. Pourquoi n'a-t-elle jamais demandé à d'autres femmes du Trait-Carré de l'aider?

- Probablement parce qu'elle sait que les autres femmes ne l'estiment pas. Je sais cependant à quel point elle peut se montrer cassante, parfois, avec ses grands airs. Et cette manie d'attirer les ecclésiastiques de l'archevêché et de se tenir avec les notables de Québec !

- Justement, elle nous prend de haut, nous, les petites gens. Germain commençait à être convaincu.

- C'est la même chose avec François, dit-il. Tu comprends, c'est un

artiste. Et les artistes, il faut les prendre avec des pincettes parce qu'ils fréquentent le grand monde...

- Ne crois-tu pas, maintenant, qu'ils nous considèrent inférieurs à eux, Germain ?

- Ça m'en a tout l'air, ma femme. Qu'ils déménagent donc si nous ne sommes pas assez bien pour eux !

- Là, tu commences à parler comme il faut, Germain. Mon père, Hormidas, serait bien fier de toi, tu sais.

- Vois-tu, entre nous, ce n'est pas nécessaire de prendre de grands airs.

- Si tu savais, Germain, à quel point il faut faire attention à ce que l'on dit en présence d'Eugénie. Elle veut donner une éducation de nobles à ses enfants. Parce qu'elle se tient avec des dames de la haute société, Mathilde, la femme du procureur général Dubois de L'Escuyer, et Anne Frérot, la seigneuresse de Rivière-du-Loup.

- Pourtant, Mathilde de Fontenay-Envoivre, sur le bateau, était bien avenante...

- Une noble quand même, je te le rappelle. Il faut conserver ta dignité, Germain, et dire non à François.

- Compte sur moi, Odile. Je vais lui tenir tête, à celui-là, je te le dis !

D'une manière générale, les premiers voisins se rendaient quotidiennement des services. Les hommes s'entraidaient aux champs, particulièrement pendant la période des récoltes, lorsqu'il fallait engranger le foin et les céréales le plus rapidement possible, avant que le mauvais temps ou un gel précoce ne gâtât la moisson. Ils se prêtaient des animaux et se donnaient un coup de main pour réparer les bâtiments et les clôtures, dont certaines étaient communes. Les femmes, de leur côté, collaboraient à la laiterie, au fournil, au potager, au rouet et à la préparation des conserves et des confitures. Elles se répartissaient la confection des courtépintes et des vêtements de la maison, en fonction des talents de chacune. Elles se partageaient aussi la garde des enfants.

Même si Odile se sentait inférieure à Eugénie, elle l'estimait malgré tout. Les innombrables services qu'elles se rendaient l'une l'autre les amenaient à se côtoyer fréquemment, certainement autant que Germain et François, qui aimaient jouer aux échecs sur l'échiquier que François avait sculpté pour son ami. Les enfants Allard les appelaient tante Odile et oncle Germain.

Quand François croisa Germain sur le chemin public, alors qu'il se rendait au moulin bancal, ce dernier ne lui adressa pas la parole. Chez le meunier, sa contrariété manifeste s'accrut. Ne comprenant pas le comportement étrange de son voisin, François lui demanda :

- As-tu réfléchi à la charge de sous-voyer que je t'ai proposée, Germain ?

Germain toisa François avec un air provocateur, ce qui ne lui ressemblait pas du tout.

- Quelque chose ne va pas, Germain? La charge ne te convient pas?

- C'est exactement ça. La charge ne me convient pas.

- Pourtant, avec les épaules et la force que tu as, peu de colons peuvent prétendre te surpasser.

- Oui, peut-être.

- Tu sais, c'est pendant l'hiver et au début du printemps que cela nous occupera le plus. Au moment où nous avons justement le moins de travail. Et cela nous fera des revenus supplémentaires. Oh ! Pas grand-chose, mais tout de même !

- Ouais ! Peut-être.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Odile est-elle malade ?

- Oui, François. Odile est en train de se rendre malade à force d'être méprisée par Eugénie. C'est comme moi avec toi.

- Qu'est-ce que tu dis là, Germain ?

- La charge de grand voyer me revient autant qu'à toi, François. Mais moi, je ne suis pas l'ami du procureur général de Québec...

François n'en revenait pas. Ne sachant que répondre, il attendit en silence que son grain fût moulu et rentra chez lui. Il resta muet, la mine renfrognée, tout au long du repas. À la compote de pomme, Eugénie lui dit :

- Ça ne va vraiment pas, toi. Est-ce que je pourrais savoir ce qui se passe? Ce ne sont pas encore tes finances, j'espère !

Au bout d'un long moment, François répondit :

- C'est Germain.

- Quoi, Germain ? Ne me dis pas qu'il a eu un accident ou, pire, qu'il est mort ?

- Non, non, il n'est pas mort.

- Alors, il a eu un accident grave? en t'aidant en tant que sous-voyer ?

- Oh, non, il est bien-portant. Et comme sous-voyer, il ne risque pas de se blesser, rétorqua François avec amertume.

- Comment ça? Tu es bien énigmatique, ce soir, François Allard!

François rapporta alors à Eugénie sa conversation avec Germain. Cette dernière l'écouta, rouge de colère et de consternation. Avant qu'il eût terminé son récit, elle lui coupa la parole.

- Cela ressemble drôlement à la façon de médire d'Odile. J'irai tirer les choses au clair et je lui dirai ma façon de penser, à celle-là !

- Odile n'a peut-être rien à voir là-dedans... Ce sont nos premiers voisins, Eugénie !

- Raison de plus. Mieux vaut être franc et direct avec ses premiers voisins.

- C'est justement ce que Germain me reproche.

- Oh ! Celle-là... Elle est impossible !

François laissa Eugénie manifester toute son irritation, puis il prit la parole.

- Il est possible que cette rébellion vienne de Germain seul. Je veux bien que tu t'expliques avec Odile, mais il vaudrait mieux que tu te calmes d'abord.

- Je dois la voir à la répétition de chant, après la messe. Je lui parlerai. Quant à toi, que je ne te voie pas faire des courbettes devant Germain avant que cette histoire soit réglée.

- Fais comme il te plaira, mais sois diplomate. Ils sont toujours nos amis.

- Avec de tels amis...

- Tu exagères et tu t'emportes, comme toujours.

- Tu es trop mou, François. Il faut agir !

- Qu'est-ce que je disais...

À la fin de la répétition de chant, Eugénie aborda Odile.

- Odile, pourrais-je te parler quelques instants?

Odile n'osait pas regarder Eugénie dans les yeux. Elle répondit d'une voix fausse :

-Est-ce nécessaire? Germain m'attend et le cheval est fringant, ces temps-ci. Ça doit être l'appel de la nature, sans doute.

Eugénie rétorqua :

- Ton cheval peut attendre et Germain aussi. Surtout lui. D'ailleurs, il vaudrait peut-être mieux qu'il soit ici. Ainsi, je serai certaine que tu transmettras correctement le message.

Odile regarda Eugénie, humiliée. Elle répliqua aussitôt :

- Quel message ? Voudrais-tu dire que je suis une menteuse ?

- Plutôt une mauvaise langue. Comment oses-tu parler de nous de la sorte ?

Furieuse, Odile ne put réagir que par un fort cri de rage qui résonna dans la chapelle. Le bedeau, qui vaquait à ses occupations, se retourna prestement, se demandant ce qui pouvait bien se passer au jubé. Il s'apprêtait à monter quand Eugénie entonna un cantique, s'accompagnant à l'harmonium. Rassuré, il continua de replacer les agenouilloirs devant les bancs.

Odile s'était rapprochée d'Eugénie.

- Une mauvaise langue, dis-tu ? Tu n'y vas pas avec le dos de la cuillère, Eugénie Allard ! C'est trop fort. Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi.

Certains habitants du Trait-Carré avaient assuré Germain de leur soutien s'il était nommé grand voyer. Cette marque de confiance, ajoutée aux commentaires d'Odile, avait convaincu Germain de se rebiffer contre François.

Penaude, Odile regardait Eugénie. Soudain, elle éclata en sanglots. Eugénie ressentit alors de la compassion pour son amie. Elle prit sa tête entre ses mains et la regarda tendrement.

- Toi, tu as du ressentiment envers moi. Dis-moi donc ce qui ne va pas, Odile. Nous nous connaissons depuis si longtemps.

Odile pleurnichait toujours. Soudain, à travers ses sanglots, Eugénie l'entendit prononcer le nom de son mari.

Son sang se figea. C'était donc cela ! Comment ne l'avait-elle pas remarqué plus tôt ? Depuis quelque temps, François, qui était naturellement d'un caractère taciturne, était encore moins bavard. Il avait sans doute quelque chose à cacher. Mais jamais Eugénie n'aurait pensé que son mari la tromperait avec Odile ...

Tout à coup, Eugénie eut honte de douter de son mari de la sorte. Elle réalisa que si son mari se sentait délaissé, elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même. Eugénie ne savait plus que penser. Elle comprit soudain qu'elle avait peur de perdre son mari.

Eugénie sortit de ses pensées lorsqu'elle entendit Odile répéter le

prénom de son mari.

- François...

Eugénie se ressaisit rapidement, comme la femme raisonnable qu'elle était. Elle leva fièrement la tête et, s'attendant au pire, questionna Odile.

- Quoi François ? Dis ! J'y suis préparée. Odile reprit son souffle et lança :

- François est un homme solide, sur lequel on peut compter. Avec ses qualités, on ne peut que l'admirer et lui faire confiance.

Eugénie blêmit, persuadée qu'Odile s'apprêtait à lui faire des aveux.

Celle-ci poursuivit.

- Germain me le répète depuis si longtemps...

Eugénie semblait transformée en statue de sel.

Ainsi, Germain était aussi naïf qu'elle-même ! Vraiment, Odile avait bien du culot pour avouer ainsi son péché. Et en pleurant, en plus ! De vraies larmes de crocodile...

- Toi, de ton côté, tu es parfaite. Je crois que je suis jalouse. Tu es tout ce que j'aurais souhaité être. Je regrette tellement. Pardonne-moi pour l'amour de la Sainte Famille !

Eugénie était estomaquée qu'Odile osât invoquer la Sainte-Famille alors qu'elle était en train de détruire la sienne.

- J'aimerais tellement rester ton amie, reprit Odile. Je sais que je t'ai fait de la peine, mais c'est peu de chose, comparé aux services que nous nous rendons.

Peu de chose ? Eugénie, folle de rage, tâchait de se contenir pour éviter de gifler sa voisine.

- Tu permets que je t'embrasse pour t'assurer de mon amitié? continua celle-ci. Je te promets que je ne recommencerai plus. Tu m'es trop précieuse comme première voisine et comme amie. Tu ne m'en veux pas trop ? J'ai commis le péché d'orgueil en plus de manquer de charité. Si tu me pardonnes, le curé m'absoudra de mes fautes. Je le regrette tellement !

Excédée par l'impertinence d'Odile, Eugénie, drapée dans sa dignité, lui demanda calmement :

- Es-tu consciente, au moins, Odile, de ce que tu me demandes?

- Oui, mais je te sais forte. Oublions tout et recommençons à neuf. François sera certainement d'accord. Germain lui parlera et s'excusera lui aussi.

Eugénie ne comprenait plus rien.

-Mais de quoi, Odile? Pourquoi s'excuserait-il? C'est François qui est le vrai coupable.

- François n'y est pour rien, dit Odile candidement. C'est moi qui ai convaincu Germain d'en vouloir à François.

- Écoute-moi, Odile, reprit Eugénie sur un ton moralisateur. Germain vaut bien François, mon mari. Jamais je n'en voudrai à un voisin qui a de si belles qualités. Et je te recommande de l'aimer et de ne plus jamais le tromper.

- Tu sais bien que j'aime mon Germain comme au premier jour, Eugénie. Et jamais aucun autre homme ne rivalisera dans mon cœur avec lui, fût-il plus noble ou plus élégant, ou grand voyer, comme François, ne t'en déplaît !

Eugénie regarda Odile avec stupeur, comprenant sa méprise. Elle s'en voulut d'avoir douté de François et remercia Dieu en faisant un signe de croix devant Odile, médusée.

Espérant qu'Odile ne se rendrait pas compte de sa méprise, Eugénie conclut :

- Tu as raison, Odile, oublions ce différend et embrassons-nous, comme les amies que nous avons toujours été.

- Et les meilleures voisines aussi, Eugénie?

- Meilleures voisines et amies, Odile.

- Et nos maris ?

- Nos maris, Odile, resteront amis. Tiens, je vais demander à François de partager sa fonction de grand voyer avec Germain. Ils se partageront la responsabilité sur un pied d'égalité. Comme cela, il n'y aura pas de jaloux.

- Oh, Eugénie ! Si tu savais comme je t'apprécie, s'exclama Odile en l'embrassant sur les deux joues.

- Venez donc à la maison, Germain et toi, cet après-midi. François et moi serons très heureux de vous accueillir.

- C'est Germain qui sera content, répondit Odile.

- Je puis t'assurer, Odile, que François le sera aussi. Et moi également. Notre amitié n'a pas de prix.

- Je suis heureuse de te l'entendre dire. Tu es une vraie sœur pour

moi.

Eugénie sortit son mouchoir de sa manche et essuya les yeux d'Odile. Puis elle lui prit la main et l'invita à la suivre à l'extérieur de l'église. François et Germain attendaient leurs épouses respectives, chacun dans son cabriolet. Odile se précipita vers son mari en criant :

- Nous sommes invités chez Eugénie et François cet après-midi. Il faut que tu gardes tes habits du dimanche. C'est une grande sortie !

Eugénie ajouta d'une voix forte:

- Dis plutôt à Germain de mettre ses vêtements de grand voyer. Avec François, ils iront sans doute examiner les chemins de la paroisse !

Ayant dit cela, les deux femmes se mirent à rire de bon cœur et se saluèrent de la main, comme des complices de toujours.

Chapitre XXXIII

La mise au point -

Depuis l'incendie qui avait détruit une partie de la Basse-Ville de Québec, François venait travailler deux jours par semaine au séminaire et y dormait. Il arrivait qu'Eugénie l'accompagnât. Dans ce cas, le couple logeait chez Mathilde et Guillaume-Bernard.

Eugénie aimait ressasser ses souvenirs d'antan avec Mathilde. Ensemble, elles évoquaient leurs premières amourettes de filles du roy.

Un jour, Eugénie eut le plaisir de revoir Dickewamis et Aurore, Onaka de son prénom huron, qui avait adopté au couvent le nom de mère Madeleine-Aurore de la Charité, en hommage à la bienfaitrice des ursulines de Québec, Madeleine de La Peltrie.

Dickewamis avait pris la relève de madame de La Peltrie à la buanderie du couvent. Elle priait pour le repos de l'âme de son père, mort lors du raid iroquois à Repentigny. Dickewamis ne parla pas de son fils, qu'elle savait coureur des bois pour Thomas Frérot. Eugénie n'osa pas en parler non plus, sinon pour raconter la façon dont il avait sauvé Charlotte et Marie-Renée Frérot.

Le 20 octobre 1686, un incendie détruisit le couvent des Ursulines. Mathilde mit spontanément sa grande et luxueuse résidence à la disposition des religieuses, le temps que l'on reconstruisît le couvent.

Les religieuses reçurent des vêtements de la part des familles de l'île d'Orléans. Les entrepôts de denrées provenant de France et des colonies françaises s'ouvrirent grâce à l'intervention de Mathilde, et Eugénie réussit à convaincre le grand vicaire apostolique, Henri de Bernières, de permettre l'organisation d'une grande collecte auprès des colons, le dimanche après la grand-messe.

Henri de Bernières donna le signal du départ de la collecte lors d'une messe spéciale à la basilique Notre-Dame. Eugénie fut invitée à enchanter les fidèles de sa voix céleste, dirigée par le chef de chœur de la cathédrale, le chanoine Charles-Amador Martin.

Grâce à l'intervention d'Anne et de Thomas Frérot, un crédit fut accordé à la congrégation des Ursulines par la confrérie des marchands de Québec, pour l'achat de victuailles et de biens de première nécessité.

Évidemment, François Allard s'enferma dans son atelier pour travailler afin de fournir au nouveau couvent un retable, des statues et du mobilier dignes de la maison de Dieu. François sculpta un nouveau retable du Sacré-Cœur en se remémorant la dévotion de Marie de l'Incarnation au cœur de Jésus. Il représenta l'Annonciation en deux tableaux, sur les deux portes encadrant le maître-autel. Sur celle de droite se tenait l'archange Gabriel et, sur celle de gauche, la Vierge Marie agenouillée sur son prie-Dieu.

Enfin, il fit des copies des anciennes statues de saint Joseph, de saint Augustin et du martyr de sainte Ursule, d'après les témoignages

des ursulines et d'Eugénie qui en avait gardé d'excellents souvenirs. La dorure fut appliquée par les ursulines elles-mêmes.

Un jour, Eugénie apprit avec bonheur que l'archevêché avait donné à Onaka la permission spéciale d'aller enseigner à son peuple sur l'île d'Orléans, sous la surveillance de son oncle Houatianonk, le chef huron. Monseigneur Jean-Baptiste de la Croix Chevrières de Saint-Vallier, ancien aumônier de la cour et grand vicaire de l'Église canadienne, avait convaincu monseigneur de Laval d'ouvrir une école permanente pour les Hurons.

Le chef huron attribua toutefois cette faveur à l'intercession de son frère de sang, François Allard, qu'il surnommait Cœur d'Ours. Il y avait là une part de vérité, puisque c'était Eugénie qui avait persuadé Mathilde de suggérer le nom d'Aurore à Guillaume-Bernard. Celui-ci l'avait alors communiqué au Conseil souverain.

Eugénie et François continuaient de s'impliquer dans les activités de la paroisse Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg, même s'ils fréquentaient l'élite de Québec à l'occasion. Eugénie expliquait leur dévouement dans ces mots :

- Nous devons beaucoup à ce nouveau pays. Il est tout à fait normal que nous lui donnions beaucoup en retour.

François avait réorganisé et agrandi l'atelier. Il y accueillit un nouvel apprenti, son fils André, âgé de quatorze ans, qui avait hérité du talent familial et souhaitait devenir ébéniste-sculpteur. Déjà, le jeune André avait confectionné quelques bahuts en pin. Il assista François quand ce dernier fabriqua pour monseigneur de Saint-Vallier un lit à baldaquin de style normand, dont les colonnes de merisier étaient torsadées, et quand il construisit la grande table du Conseil souverain, selon la méthode de son ami Charles-André Boule.

Père et fils travaillaient en silence, le soir, après les travaux de la ferme. Pas tous les soirs cependant, car Eugénie tenait absolument à enseigner à lire et à écrire à son fils.

François ne voulait toujours pas abandonner le travail de la terre. Il possédait maintenant quarante arpents.

Il avait bâti de ses propres mains une grange à blé de deux étages mesurant quarante pieds de long par vingt de large, où il entreposait ses récoltes de blé, d'orge, d'avoine, de sarrasin et de foin pour les animaux. Au premier étage, il rangeait ses outils aratoires : la charrue

et la herse pour les labours, les faux pour les récoltes, les scies pour l'abattage des arbres, les haches pour le débitage, les pioches pour le sarclage et les treuils pour l'essouchement. Il y garait aussi ses voitures, ainsi que le tombereau pour le fumier.

L'étable de vingt pieds par dix abritait un cheval, deux vaches et leurs veaux, trois truies et un verrat, une basse-cour, un puits et un petit pressoir. La maison de deux étages comprenait une laiterie et une boulangerie avec un four de brique et deux cheminées à chenet, où deux crémaillères supportaient des chaudrons de fonte pour faire bouillir l'eau et cuire la soupe de chou ou de pois. François avait fabriqué pour Eugénie un poêle pour la cuisine.

Il avait agrandi les chambres, et Eugénie put s'enorgueillir d'un lit à colonnes avec des tentures brodées et d'un immense coffre en noyer. Le rouet, cadeau de Jean Talon, et son dévidoir étaient toujours placés en évidence dans un coin de la pièce principale.

François avait investi tout son argent dans son exploitation, de sorte qu'il n'était pas à l'abri d'un revers de fortune en cas de mauvaise récolte. En effet, chaque fois que François achetait une terre qui ne fût pas adjacente à une autre, il y construisait une nouvelle grange. Eugénie essayait de le raisonner, lui signalant que les dépenses dépassaient ses recettes, mais François avait décidé d'éviter la discussion avec sa femme et de n'en faire qu'à sa tête lorsqu'il s'agissait de son travail.

Un soir, alors que François fumait sa pipe en silence, presque endormi, Eugénie, qui était en train de faire les comptes, apostropha son mari :

- François ! Tu ne l'as pas remarqué, mais une fois encore, nous n'entrons pas dans nos frais. Quand vas-tu comprendre que tu administres ton exploitation à tort et à travers? Tu n'as pas pris le temps de rentabiliser une nouvelle ferme que tu en achètes une autre ! Les nouvelles installations coûtent cher. Nous avons plus de créanciers que de débiteurs. Si tu continues à gérer nos affaires de cette manière, nous allons tout droit à la faillite.

- Mais, Eugénie, c'est la terre qui fait la richesse d'un colon et de sa descendance. Plus nous en avons, meilleure est notre situation.

- Notre situation sociale, peut-être, mais pas notre situation financière. J'aimerais qu'à l'avenir, tu me fasses part de tes projets

pour que je te donne mon approbation, le somma Eugénie.

François était furieux. Son épouse le traitait décidément comme un enfant. Il avait pourtant réussi à amasser un patrimoine suffisant pour assurer l'avenir de sa famille... Il explosa, rempli d'une colère qui grondait depuis quinze années.

- Eugénie Languille, ne me parle jamais plus sur ce ton ! Et surtout, ne te mêle plus de mes affaires. Est-ce assez clair, ou dois-je le répéter?

Eugénie regarda son mari, éberluée. C'était la première fois que François osait élever le ton.

Pour accentuer ses propos, François s'était levé de sa chaise. Il serrait le tuyau de sa pipe entre ses mâchoires au point de le broyer. Il avait l'air vraiment furieux.

- Qu'est-ce qui te prend, François ? J'essaie de te seconder depuis de nombreuses années, et tu ne m'écoutes pas.

- Ah oui ? Maintenant, c'est toi qui vas m'écouter, et pour longtemps, crois-moi.

Eugénie pâlit. Elle repoussa le livre comptable et s'apprêta à quitter la pièce quand François l'arrêta.

- Assieds-toi, te dis-je. Depuis combien d'années sommes-nous mariés ? Quinze ans. Quinze ans que tu me dis comment gérer mes affaires. Oh, toujours sous le prétexte de m'aider. Je te le concède, tu es une femme avisée et tes conseils sont judicieux. Mais tu cherches à me dominer, et cela, je ne suis plus capable de le supporter ! Tes qualités sont peut-être supérieures aux miennes, mais c'est moi qui suis le chef de cette famille et, dorénavant, je tiens à ce que tu le reconnaises. Est-ce assez clair?

Eugénie écoutait François, livide. Des larmes s'étaient formées au coin de ses yeux bleu azur. François n'aurait su dire si ces larmes étaient causées par la colère, l'humiliation, la crainte d'avoir perdu l'estime de son mari ou la peine. Elle gardait le silence, un silence de plomb.

François vida le contenu du fourneau de sa pipe sur le rebord du crachoir et rechargea, contrairement à son habitude. Ses gestes étaient

guidés par la nervosité. Il continua.

- Si tu veux continuer de m'aider à l'avenir, très bien. Mais laisse-moi prendre les décisions sans regimber, comme c'est devenu ton habitude. Cela est devenu impossible à vivre. Je ne me mêle pas, moi, de la façon dont tu diriges la maison et ta chorale ! Alors, laisse-moi décider pour la ferme et l'atelier. N'oublie pas que ton nom est madame François Allard.

- Ce n'est pas de cette façon-là que tu m'as appelée tout à l'heure !

- C'est possible, mais ce nom est celui que tu as accepté de porter le jour de notre mariage. Souviens-t'en.

Eugénie ne répondit pas. Elle regardait François comme s'il lui était devenu étranger. Se pouvait-il que ce fut l'homme avec lequel elle avait vécu ces dernières quinze années ? Quand François somma sa femme d'aller se coucher, cette dernière le suivit sans mot dire.

Elle chercha le sommeil en s'éloignant le plus possible du corps de François, dont elle ne pouvait pas supporter la présence à ses côtés. François, pour sa part, était soulagé d'avoir enfin livré le fond de sa pensée à Eugénie. Il se sentait comme un homme neuf.

Le lendemain matin, Eugénie servit le petit déjeuner à son mari comme si rien ne s'était passé. François se doutait bien que ses commentaires n'avaient pas plu à sa femme. Après quelques jours de regards obliques, la vie reprit comme à l'accoutumée chez les Allard, excepté qu'Eugénie, par représailles, ne s'occupa plus de la comptabilité.

La réaction de François avait permis à Eugénie de découvrir une autre facette de la personnalité de son mari. Elle commença à l'admirer, non pas pour ses réalisations, mais pour lui-même. Elle chercha dorénavant à l'influencer de façon plus subtile, en évitant d'égrotigner sa fierté d'homme et de chef de famille.

Pendant l'hiver, François abattait les arbres pour en faire du bois de chauffage et pour réaliser ses travaux d'ébénisterie. Il passait alors la majeure partie de son temps dans son atelier, éclairé par une lampe à la graisse d'original, jusqu'à ce que le chanoine de Bernières lui offrît un chandelier d'autel et des cierges à la cire d'abeille.

Au printemps, François labourait, semait, redressait les clôtures et

conduisait les animaux aux pâturages. À la fin de juillet, il moissonnait. Il récoltait ensuite les céréales qu'il faisait moudre au moulin seigneurial. À l'automne, il rentrait les animaux, fendait son bois de chauffage et emmagasinait ses provisions au caveau en espérant que le dégel du printemps ne les détériorerait pas.

Le caveau était une cavité dans le roc, creusée près de la maison. L'hiver, le gel permettait d'y conserver la viande, les légumes et le vin de fraises, de framboises, de bleuets et de groseilles que François embouteillait dans de petites futailles qu'il avait confectionnées.

Si les tâches domestiques étaient assumées par Eugénie, François l'aidait aux soins des enfants et à leur éducation.

Eugénie, de son côté, participait aux travaux de la ferme. Elle nourrissait les poules, fabriquait la crème, le beurre et le fromage, cuisait le pain et cultivait des navets, des choux, des oignons, des poireaux et des betteraves dans le potager. Comme elle n'était pas rebutée par les tâches ingrates, elle le bêchait et y répandait elle-même le fumier.

Eugénie s'était mise en tête de cultiver de la vigne sauvage pour en faire un vin de qualité.

Son projet de fabrique de têtes de lits en osier n'avait été plus loin que le premier dessin, qui ressemblait à peine à un meuble digne de ce nom ! Elle évita de reparler de ce projet grandiose, mort dans l'œuf.

L'entêtement d'Eugénie amusait François, qui la narguait avec le cidre provenant de son petit verger normand. Il lui répétait, en trempant ses lèvres dans la mousse de son bol de cidre, que le climat du Canada pour la culture de la vigne était différent de celui de la douce France. Mais Eugénie continuait de s'entêter.

À l'église, Eugénie avait constitué un petit chœur dont le soliste, son propre fils Jean-François, âgé de treize ans, faisait frémir les paroissiens avec sa voix d'or. Eugénie lui donnait des leçons d'harmonium. Il deviendrait sûrement maître chanteur pour la paroisse. Déjà, son physique râblé de fils de paysan se façonnait.

- Un vrai petit Allard, celui-là, se plaisait à dire Eugénie à François.

Chapitre XXXIV

Un pari risqué -

En 1687, François entreprit de faire l'élevage du cochon. Il bâtit une porcherie suffisamment grande pour faire face à une expansion rapide du cheptel. Il hypothéqua sa ferme auprès du richissime marchand Gustave Précourt.

Eugénie avait suggéré à François d'emprunter plutôt de l'argent à son cousin Thomas, ce à quoi François avait répondu:

- Ne mêlons pas la famille aux histoires d'argent. Si jamais cela tournait mal !

François avait prévu rembourser ses dettes en trois ans, car le marchand exigeait des taux usuraires. Il avait prévu qu'Eugénie cuisinerait des terrines de porc et des pâtés en croûte qui se vendraient bien à la bourgeoisie de Québec.

L'artiste fut ainsi contraint de délaissier momentanément l'ébénisterie. Il chargea son fils d'effectuer les menus travaux qu'il était capable de faire, mais il suspendit temporairement son apprentissage du travail du bois.

Eugénie se prêta de bonne grâce aux projets de son mari, le sachant constamment tiraillé entre ses racines terriennes et son talent

artistique. La prospérité de son cousin Thomas Frérot n'était pas étrangère à sa volonté de prouver qu'il était lui aussi capable de réussir financièrement.

La première année fut très prometteuse. Les porcelets naquirent nombreux et généralement en bonne santé. Ceux qui étaient souffreteux étaient nourris à la bouteille par le petit Jean, âgé de sept ans. La catastrophe survint la seconde année, quand le cheptel fut atteint de fièvre porcine et mourut, malgré les médecines du docteur Estèbe.

Gustave Précourt profita de la situation précaire de François pour le menacer du rappel de son prêt à brève échéance, en vertu d'une clause bien camouflée du contrat hypothécaire.

Eugénie insista auprès de François afin qu'il demandât finalement de l'aide à Thomas ou à Guillaume-Bernard. Ce dernier cherchait justement des preuves des pratiques frauduleuses du riche marchand. Plusieurs poursuites étaient déjà engagées contre lui.

Manquant à sa promesse de ne plus s'ingérer dans les affaires de son mari, Eugénie parla confidentiellement à Thomas du borbier financier dans lequel s'enfonçait François, malgré sa vigilance comme économe. Thomas décida qu'il était temps de donner une leçon au marchand qui avait de surcroît causé des ennuis à ses équipes de trappeurs dans les territoires des Grands-Lacs, contrairement à ses engagements de bon voisinage. Il voulait aussi régler une dette d'honneur avec François. C'est du moins ce qu'il confia à Eugénie, qui ne s'y opposa pas.

Thomas fit quérir Gustave Précourt et alla droit au but.

- Monsieur, je vous ai convoqué pour éclaircir une pratique douteuse dans le règlement d'un emprunt que vous avez consenti à l'un de mes proches. Pour ma part, j'aurais même tendance à la considérer comme frauduleuse.

Le marchand vit rouge. Il mit la main sur son épée, qui pendait en permanence à son côté depuis qu'il portait le titre de sieur des Bois-Francis.

-Vous m'insultez, Monsieur Frérot. Prenez garde, car je pourrais vous embrocher dès maintenant.

- Je savais que vous étiez retors, mais je ne pensais pas que vous étiez un assassin, du moins pas encore ! rétorqua Thomas.

Gustave Précourt des Bois-Francis retira lentement la main de son épée. Il regarda Thomas de ses yeux globuleux et dit :

- Que me voulez-vous ? Et d'abord, qui est ce proche dont vous me parlez?

- Mon cousin, François Allard de Bourg-Royal. Le sculpteur-ébéniste. J'ai lu son contrat hypothécaire. Vous savez que je suis notaire, n'est-ce pas ?

Thomas continua en fixant son interlocuteur dans les yeux:

-C'est malheureux pour vous, car j'ai découvert une irrégularité dans les modalités de paiement, sans parler du taux d'intérêt qui est pour le moins abusif. En conséquence, j'ai fait une vérification auprès du ministère de la Justice... et j'ai découvert sans surprise que ce n'était la première plainte du genre à être portée contre vous. Mais, bizarrement, il n'y a eu aucune poursuite. Chaque dossier a été étouffé dans l'œuf, car aucun avocat n'a voulu prendre la défense des plaignants. Mais vous ne pourrez pas terroriser mon cousin, puisque c'est moi qui le défendrai. Et moi, je ne vous dois rien.

- Où voulez-vous en venir, Monsieur ? Vous ne vous doutez probablement pas du terrain glissant sur lequel vous vous aventurez !

- Oh ! je vous en prie, vos menaces ne m'impressionnent pas. J'ai déjà un dossier conséquent concernant vos pratiques malhonnêtes, Monsieur Précourt des Bois-Francis.

- Et qui me dit que vous ne me narguez pas, Monsieur?

- Eh bien, dans ce cas, retrouvons-nous devant le greffier et je vous assure que vous ne siégerez plus au Conseil souverain, trança Thomas.

Le marchand prit une gorgée de bière et tira une chique de sa tabatière. Après un long moment, il esquissa un sourire crispé et dit:

- Nous pouvons certainement trouver un arrangement pour

l'entière satisfaction de votre cousin, n'est-ce pas, Thomas? Après tout, nous avons, par le passé, réussi à trouver un terrain d'entente dans le commerce de la fourrure...

Thomas se retint d'éclater de rire. Il avait encore en tête les tracasseries que le marchand avait causées à ses hommes. Il lui fallait pourtant trouver une proposition avantageuse pour François, mais assez élégante pour que le vil marchand pût emprunter cette sortie de secours.

- Mon cousin a pensé vous rembourser la moitié de la somme maintenant, sans intérêts. Vous n'aurez qu'à signer le document que j'ai ici avec moi et qui demeurera entre mon client et vous, bien entendu. Cet arrangement effacera totalement la dette.

- En quelque sorte, vous êtes son chargé d'affaires.

- En quelque sorte. Voyez-vous, entre parents, il faut s'entraider !

Le marchand entrevit une façon de rendre à Thomas la monnaie de sa pièce. Il prit son temps pour répondre.

- Si vous m'autorisiez à embaucher ces hommes qui furent vos excellents trappeurs des Pays-d'en-Haut, en me recommandant à eux... Je m'intéresse particulièrement à la famille Couc. De toute façon, vous avez déjà abandonné vos routes de traite... Alors, j'accepterai la moitié de la somme et j'oublierai la dette de votre cousin.

- Mais pas mes droits, et vous allez vous enrichir davantage !

- Ce sera ma façon de récupérer l'argent prêté à votre cousin. Cela me paraît équitable. Remarquez, je ne vous demande pas de vous retirer des territoires de traite que nous partageons !

Étonné, Thomas répliqua vivement :

- Il ne manquerait plus que cela ! C'est moi qui vous les ai proposés, en échange des territoires de la baie d'Hudson.

Thomas avait en effet momentanément cessé de trapper dans les Pays-d'en-Haut, mais il avait bien l'intention de reprendre le commerce de la fourrure dès que la menace iroquoise se serait

estompée. De plus, ses trappeurs, Louis Couc, Fafard, Ménard et Germano, étaient ses amis avant d'être ses employés. Il ne voulait pas perdre leur estime. Ce que Gustave Précourt exigeait pour effacer la dette de François lui semblait un arrangement raisonnable. De toute façon, Thomas n'avait pas le choix. La santé de son cousin vacillait, et il avait promis à Eugénie d'ôter ce fardeau de ses épaules.

Thomas testa néanmoins le vil marchand :

- D'accord. Mais mon cousin rembourse uniquement le tiers de la dette, sans intérêts.

- Non, Thomas. La moitié. C'est déjà généreux de ma part, et c'est à prendre ou à laisser. Sans cela, je poursuivrai votre cousin et il paiera jusqu'à la dernière livre. S'il ne le peut pas dans les délais prescrits par le contrat, alors je saisirai ses biens. Si vous préférez, cédez-moi vos droits de traite, et n'en parlons plus !

- Mais vous ne pouvez pas me rayer de la carte de la traite sur les territoires des Pays-d'en-Haut !

Ce fut au tour du gros marchand de fixer Thomas.

- Je peux tout me permettre, et vous le savez bien, même de vous rayer de la carte des territoires de la baie d'Hudson !

- Vous ne pourriez pas faire ça ! J'ai obtenu ces territoires du roy lui-même !

- Est-ce que le roy sait que nous les avons partagés sans son accord ?

Thomas dévisagea Précourt. Ce dernier, fort de son effet, continua:

- Il en va de l'honneur de votre cousin. Bon, je vais être bon prince, car nous avons déjà fait affaire. Que me proposez-vous, Thomas ?

Thomas restait silencieux. Se pouvait-il que Précourt eût de la compassion ? Thomas en doutait.

- Restons-en à la moitié, répondit Thomas, perdant la face devant

le marchand Précourt.

- Marché conclu, Sieur de Lachenaye. Dès demain, nous passerons chez le greffier pour signer le contrat et nous serons quittes.

Le regard menaçant du marchand était sans équivoque.

- Bien entendu, bredouilla Thomas. À demain, chez le greffier, à midi.

Si Thomas avait sauvé son cousin François de la faillite, il devait lui-même rembourser la moitié de la somme, ce qui représentait beaucoup. Il était impressionné par le sens des affaires du marchand.

Quand François reçut la quittance complète de ses emprunts, il questionna immédiatement Eugénie, se doutant bien qu'elle s'était impliquée dans cette affaire.

- Mais, François, je ne pouvais te laisser aller à la banqueroute comme cela, sans réagir, lui dit sa femme. Ta santé et notre bonheur étaient en péril.

François, de mauvaise humeur, demanda :

- Qui a payé mes dettes ? Mathilde ?

- C'est Thomas, mais je ne connais pas les clauses du marché.

- Je rembourserai Thomas jusqu'au dernier sou.

- Mais, François, Thomas est heureux de t'avoir aidé.

- Cela me regarde. Ma décision est prise. Il en va de ma fierté.

- Mais tu es un frère pour lui. Il donnerait tout ce qu'il a pour toi. C'est Thomas qui a l'impression d'avoir une dette d'honneur envers nous, tu sais, parce que nous l'avons hébergé après le feu. Thomas est comme cela. Je suis certaine qu'il pense de même au sujet de Mathilde, qui a accueilli Anne et leurs enfants lors de son séjour en France !

François regarda sa femme avec des éclairs dans les yeux. Eugénie

n'en revenait pas de l'orgueil de son mari.

François confia son désarroi à Jean Daigle, son ami de longue date. Ce dernier lui parla du transport des billes de bois et du bois de charpente du cap Tourmente jusqu'à l'île aux Coudres. C'était d'après lui un moyen rapide de rembourser ses dettes. Jean Daigle était lui-même en charge d'une barge. Il était prêt à embaucher son ami comme batelier.

François ne savait pas nager. Il préféra donc en dire le moins possible à sa femme pour ne pas l'inquiéter. Il lui raconta simplement qu'il accompagnait son ami à la nouvelle tuilerie de la rivière Saint-Charles, qui avait finalement été mise en opération.

En travaillant d'arrache-pied, François réussit à rembourser Thomas.

- Je te remercie, Thomas, pour tout ce que tu as fait pour nous, mais je préfère te rembourser. Avec un peu de retard, tu m'en excuseras.

- Mais, François, je me suis senti honoré de t'aider. Je te devais bien cela.

- Merci bien, Thomas, mais je me serais senti redevable pour le reste de mes jours.

Eugénie trouvait François de plus en plus fatigué et irritable. Elle le lui fit remarquer un soir, alors qu'il s'était emporté contre les enfants :

- Je te trouve bien fatigué, ces temps-ci, mon mari. Tu devrais aller consulter le docteur Estèbe. Ce n'est pas normal. Et puis, regarde-toi, tu as la peau ravagée par le soleil. Comme lors de la traversée sur le *Sainte-Foy* !

François, craignant d'avoir été démasqué, balbutia :

- J'ai sans doute pris froid en oubliant de porter mon bonnet. Je ferai davantage attention à l'avenir.

Chapitre XXXV

Une famille heureuse -

François considérait sa vie familiale comme une réussite. Eugénie vieillissait en beauté. Bien sûr, elle commençait à avoir quelques ridules au coin des yeux et des plis sur le front, ses cheveux d'or étaient maintenant striés de gris et sa taille fine s'était arrondie, mais la sagesse qui émanait de son visage la rendait encore plus belle aux yeux de son mari.

François, pour sa part, avait pris du poids et son front s'éclaircissait d'un début de calvitie. De plus, à cause de son travail dans l'atelier, il avait développé une myopie qui l'obligeait à porter les besicles que Thomas lui avait rapportées de France. Mais cela n'empêchait pas Eugénie de le regarder avec tendresse.

La famille Allard coulait des jours heureux à Charlesbourg. Au printemps, par les jours de grand vent, toute la famille tondait les moutons et faisait sécher la laine sur les clôtures. C'était la besogne agricole préférée des garçons. François leur avait appris à observer la girouette sur le toit de la maison afin de reconnaître le vent du mouton.

L'été, l'odeur des moissons égayait la vie paisible des habitants de la petite maison du Trait-Carré. Les garçons étaient taillés dans du bois, aptes au dur labeur de la vie du colon. Ils étaient mis à contribution pour les travaux de la ferme, depuis les semailles jusqu'aux récoltes. Leur plus grand plaisir était de traire les vaches et de voir naître un petit veau au printemps. Leurs dons artistiques faisaient en outre la fierté de leurs parents.

Chez les Allard, on récitait le bénédicité avant les repas, les mains

jointes et les yeux fermés, et chaque dimanche midi, après la messe dominicale, François bénissait le pain de ménage en traçant une large croix sur la croûte. Eugénie profitait du repas du soir pour instruire ses garçons des préceptes de la religion et de la morale chrétienne. François approuvait en hochant la tête. La crainte du Jugement dernier avait toujours beaucoup d'effet sur la discipline des garçons.

L'Avent était scrupuleusement respecté. Après les trois messes de minuit, le soir de Noël, les enfants déballaient les cadeaux déposés près de la crèche que François avait confectionnée. Chaque année, François revoyait en pensée Catherine Duquesne, qui avait eu coutume de l'aider à disposer les figurines dans la crèche. Penser à Catherine n'était pas tromper Eugénie, se disait-il, puisqu'il l'avait connue avant son départ pour le Nouveau-Monde.

Elle était si belle, Catherine ! Elle aussi aurait vieilli, mais sa mort prématurée avait empêché à jamais son visage de se flétrir. François décida de garder ce précieux souvenir dans un coin de sa mémoire, comme pour se raccrocher à sa Normandie natale. Catherine avait été le souffle amoureux de son adolescence, l'idéal de sa jeunesse.

Le Carême, période de privations dans tous les domaines, y compris conjugal, ne plaisait pas particulièrement aux colons. Ils fêtaient donc le Mardi gras dans une débauche de nourriture, d'alcool et de réjouissances en tout genre. L'autorité ecclésiastique coloniale mit un terme à ces débordements. Toutefois, l'esprit de cette fête païenne demeura, avec la consommation de cochonnailles et de charcuterie pour les adultes, et de sucreries pour les enfants.

La famille Allard profitait du dimanche de Pâques pour aller puiser l'eau de Pâques, en amont du ruisseau qui serpentait la propriété. Après la grand-messe, on dégustait l'agneau pascal à la maison ou chez les Langlois, ou, quand le temps des sucres n'arrivait pas en même temps que le Carême, on se rendait à la cabane à sucre des Villeneuve. Là, on chantait, on riait et on s'amusait pour fêter le retour du printemps.

Le 24 juin, à la Saint-Jean-Baptiste, les habitants de la colonie avaient pris l'habitude de faire des rondes autour d'imposants feux de joie. En raison des conditions climatiques, ils avaient renoncé à fêter le «mai», le premier jour de ce mois, comme c'était la coutume en Vieille France. Les garçons Allard appréciaient particulièrement cette fête qui coïncidait avec la fin des travaux scolaires, dirigés avec

autorité par leur mère, et le retour de la chaleur. Parfois, un colon se présentait avec un ours qu'il avait dressé. Les Sauvages tentaient de participer aux festivités, mais on les craignait pour leurs rixes.

Le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne, était sacré pour Eugénie et François. Ils fêtaient chez Mathilde leur arrivée au Canada en compagnie de Germain Langlois et des autres filles du roy.

Ces retrouvailles annuelles raffermissaient les liens déjà solides entre les compagnons de traversée.

Les quatre garçons Allard retrouvaient avec plaisir les cinq fils de Mathilde et de Guillaume-Bernard, ainsi que l'ambiance de la ville de Québec, avec ses remparts, ses marchands, ses boutiques et son marché public. La visite de l'église Notre-Dame, où s'étaient mariées les filles du roy, du couvent des Ursulines et de la citadelle, où avaient parfois lieu des exécutions publiques, étaient à l'ordre du jour.

Le quai de Québec était une attraction en soi. À ce moment de l'année arrivaient généralement un ou plusieurs bateaux de France.

Thomas en profitait pour guider la visite de ses établissements de tannage de peaux et de cuir qu'il achetait à d'autres marchands. Il expliquait notamment comment on les plongeait dans des barriques de couleurs variées à l'odeur musquée. Dans l'ancien magasin du roy étaient entreposées des milliers de peaux de castor, de loutre, de martre et de lynx au lustre soyeux. Cette année-là, Thomas avait en sa possession trois peaux uniques, une de carcajou qui provenait du pays du Saguenay, une autre de renard blanc du Labrador, rapportée par des Indiens de Tadoussac, et la dernière, de lion du Canada, un fauve au pelage roux chatoyant, piégé, curieusement, au lac Beauport.

Eugénie tenait chaque année à aller admirer le travail artistique de son mari au Petit séminaire de Québec. Ses garçons étaient toujours impressionnés par les séminaristes vêtus de noir qui défilaient deux par deux, accompagnés par le préfet jusqu'à la chapelle. Intérieurement, ils craignaient que leur mère n'eût l'idée de les inscrire dans ce juvénat. Eugénie décida justement qu'il était temps pour ses fils de recevoir une instruction chrétienne convenable et de se soumettre à la discipline jésuitique pour devenir des citoyens honorables.

En cette année 1687, Eugénie et François demandèrent une audience au vicaire général Henri de Bernière, supérieur du Petit

séminaire, pour y inscrire leurs fils André, Jean-François et Jean, âgés de quinze, treize et onze ans. André, l'aîné, secondait déjà son père à la ferme et à l'atelier, mais sa mère souhaitait qu'il sache mieux compter que son père. Eugénie aussi savait que l'intelligence de Jean-François serait rapidement remarquée par les jésuites, avides d'esprits supérieurs. Le prélat les reçut avec enthousiasme, convaincu qu'Eugénie voulait au fond que ses garçons fussent aussi bien éduqués que les Dubois de L'Escuyer. Il connaissait bien Eugénie, une femme idéaliste et ambitieuse.

François et Eugénie décidèrent que leurs fils reviendraient à Charlesbourg le 24 juin pour les aider à la moisson d'été. Ils réintégreraient le séminaire au début de septembre, jusqu'à Noël, et y seraient de nouveau conduits après la fête de l'Épiphanie. Eugénie demanda à Mathilde de recevoir ses fils les dimanches après-midi, en même temps que ses propres garçons. Cette permission spéciale lui fut accordée par le chanoine de Bernières, en récompense des services rendus à la paroisse de Charlesbourg.

Eugénie avait tenu à ce que ses fils pussent aussi développer, au séminaire, leurs talents artistiques. André fréquenta l'atelier d'ébénisterie et chercha à être à la hauteur de la réputation de son père. Quant à Georges, le quatrième fils Allard, sa jolie voix de bambin lui permettrait un jour d'intégrer la chorale du Petit séminaire. Eugénie souhaitait intérieurement que celui-ci, qui lui ressemblait le plus, eût la vocation religieuse. Être dans l'entourage de saintes personnes ne pouvait que le disposer à recevoir le sacrement de l'ordre, pensait-elle.

La pensée de Catherine Dusquesne ne hantait plus François que ponctuellement. De son côté, Eugénie avait oublié les frasques du docteur Manuel Estèbe, qu'elle avait pris bien soin de ne plus recevoir seule chez elle. Quand les enfants étaient malades, François les emmenait lui-même à la clinique du docteur.

À l'été 1687, la population de Québec apprit que René Robert Cavelier de La Salle avait été assassiné le 19 mars précédent par des mutins, à la rivière Trinity, un affluent du fleuve Mississippi. Les privations imposées par l'explorateur à ses compagnons de voyage avaient causé des querelles intestines qui lui avaient été fatales.

Eugénie se dit qu'elle préférerait sa condition de femme mariée à celle de Madeleine d'Allonne, toujours célibataire et maintenant endeuillée. Néanmoins, elle éprouva un fort pincement au cœur à la

nouvelle de la mort de l'explorateur. René Robert était un gentilhomme qui avait sauvé la vie d'André.

Mais Cavelier de La Salle était mort comme il avait vécu : en aventurier. Son action resterait à jamais gravée dans la mémoire collective de la colonie. Eugénie se sentit, non pas honteuse de ses sentiments pour le grand homme, mais fière de l'avoir côtoyé et apprécié.

À la fin de 1687, la providence apporta un nouveau bonheur à Eugénie, qui tomba enceinte pour la cinquième fois. Heureuse, celle-ci se surprit à dire spontanément à François :

- Cette fois-ci, j'en ai l'intuition, ce sera une fille. Celui-ci lui

répondit du même souffle :

- Et elle sera aussi merveilleuse et ravissante que sa mère !

Eugénie s'approcha de François et lui donna un baiser passionné. Ce dernier goûta avec délices l'abandon amoureux de sa femme. La serrant très fort contre lui, il lui dit, une larme au coin des yeux:

- Si tu savais comme je t'aime, Eugénie, et combien tu m'es précieuse !

Quelques mois plus tard, le petit Simon-Thomas s'ajoutait à la famille Allard. Thomas Frérot accepta avec joie d'être son parrain

Chapitre XXXVI

Le comte Joli-Cœur -

À son retour sur la terre natale, Thierry Labarre ne trouva que misère et désolation. Sa famille avait été appauvrie par les rafles qu'effectuaient toujours les soldats du roy dans les récoltes et le cheptel. On en voulait à Thierry d'avoir déserté le foyer familial pour aller chercher l'aventure en Amérique. Il aurait pu, comme son père, travailler à l'égal auprès des paysans qui ne désiraient que vivre en paix dans leur hameau, sur leurs lopins de terre. Mais il n'était pas dans le caractère de Thierry de se renfrogner et d'endurer les sacrifices qu'on imposait à la paysannerie normande. Son propre père l'accueillit de façon désagréable en disant :

- Tiens, regardez donc qui va là ! N'est-ce pas ce renégat de fils qui nous abandonna pour aller s'amuser avec les négresses du Canada ?

Thierry Labarre était le fils du boucher de Blacqueville. Il élevait des animaux de boucherie, porcs, bovins et volailles, sur un lopin de terre qu'il cultivait pour les nourrir. Ses frères et sœurs plus jeunes vivaient toujours à la maison. Ils effectuaient pour lui la plupart des tâches, car l'alcool avait eu raison de sa légendaire robustesse. Antoine Labarre buvait du cidre plus que de raison depuis l'âge de douze ans.

Veuf avec quatre enfants, déjà porté sur la dive bouteille, le boucher, à la suite du décès de sa femme et du départ de son fils aîné, avait dès lors adopté l'alcool le plus fort. En voulant noyer sa peine, il avait créé un climat de terreur chez ses jeunes enfants. La dureté de son accueil rappela à Thierry les raisons pour lesquelles il était parti.

Le jeune homme n'eut aucune envie de devenir l'esclave d'un tel bourreau. En fait, il s'enfuit dès l'aube du jour suivant son retour, non sans avoir juré en silence à ses jeunes frères et sœurs qu'il deviendrait un jour riche comme Crésus et reviendrait les libérer du joug du vieil ivrogne. Quant à ce dernier, qui cuvait sa cuite, Thierry lui jeta un dernier regard de dégoût. Si le fils avait adoré sa mère, une brave femme dévouée à ses enfants, il n'avait jamais éprouvé de tendresse pour ce père qui n'en avait jamais été un.

Baluchon sur l'épaule, pieds nus dans la rosée du matin, Thierry quitta Blacqueville en se promettant d'y revenir en carrosse aux armoiries rutilantes : ses propres armoiries. Pour le moment, il se dépêchait à rejoindre Rouen-sur-la-Seine afin de s'embarquer sur une péniche en direction de Honfleur, comme il l'avait fait deux années plus tôt avec un compatriote, François Allard. Il lui tardait de rejoindre le capitaine Magloire en visite chez les siens à Saint-Malo, la patrie de Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

Thierry avait entretenu une belle amitié avec le vieux capitaine Magloire, revenu enchanté de son séjour en Nouvelle-France, notamment aux Trois-Rivières, où il avait été hébergé par Pierre Boucher. Ce dernier lui fit d'ailleurs découvrir la chasse aux canards sur le lac Saint-Pierre. Le capitaine n'avait pas voulu se départir de sa lunette d'approche, car il pouvait ainsi mieux repérer les oiseaux aquatiques. Il aperçut alors un élan qui nageait vers la rive sud en direction du manoir Crevier, propriété de la belle-famille de Pierre Boucher à Saint-François-du-Lac. Tout à la joie de cette découverte, lui qui était davantage habitué aux goélands et aux fous de Bassan, il fit

une embardée qui le projeta hors du canot. Étienne-Marie Magloire crut sa dernière heure venue, lui qui savait à peine nager. Quelle ne fut pas sa surprise de se retrouvé immergé jusqu'à la taille, alors qu'il naviguait habituellement sur des fosses abyssales ! Il raconta l'anecdote à Thierry des dizaines de fois avec le même éclat de rire.

Finalement, le capitaine Magloire oublia que Thierry était un prisonnier politique qu'il devait ramener en France. Ce dernier s'amusait même à jouer du piccolo le soir venu, sous la voûte étoilée, en compagnie de son geôlier. Revenus à Dieppe, les deux hommes se promirent de se revoir. Le capitaine Magloire affirmait que Thierry était doué pour la navigation et qu'il pourrait l'introduire à l'amiral responsable de Saint-Malo.

Thierry se dépêcha de retrouver le vieux capitaine, qui lui annonça qu'il venait d'accepter la responsabilité de ramener en Russie, par la mer du Nord, l'ambassade russe du tsar Alexis Mikhaïlovitch, dirigée par Pierre Potemkine, qui venait de faire chou blanc devant Louis XIV dans la négociation d'un traité de commerce entre les deux nations. Le capitaine Magloire demanda à Thierry s'il pouvait agir comme second de bord, comme l'avait été Menaud lors de la traversée de l'Atlantique.

Thierry n'en demandait pas tant. Comme la Russie n'avait pas de flotte marchande, les ambassadeurs russes devaient faire une demande, soit à la France, soit à des compagnies marchandes privées. Or, Saint-Malo était la capitale bretonne du transport maritime. Parce qu'il connaissait bien le caractère entreprenant de Thierry, son intelligence et son talent à tisser des relations, le capitaine lui permit de voisiner les Russes plus qu'il ne l'aurait fait pour Menaud, davantage habitué à la conduite des marins.

Thierry se familiarisa très rapidement aux usages et à la langue russes. Après quelques semaines, il la baragouinait suffisamment pour se faire comprendre des cosaques. Quelques semaines encore, et son vocabulaire lui permettrait d'être considéré comme un étranger russifié.

Thierry, qui n'avait ni le pied marin ni la passion de la mer de son vieil ami, demanda à ce dernier, à l'invitation du chef de la délégation russe, le prince Potemkine, la permission de rester en Russie pendant un certain temps où il serait logé au château près de la Neva. Le capitaine Magloire accepta à regret de perdre un tel second, qui égayait ses jours. Thierry se lia d'amitié avec le fils de son hôte, Andreï. Le jeune Russe se destinait comme son père à la diplomatie.

Après avoir vécu un hiver au froid intense dans la famille d'Andreï, où il compléta sa connaissance de la langue russe, Thierry reprit son baluchon d'errant et longea la mer Baltique en passant par l'Estonie jusqu'à Riga, à la frontière de la Lettonie.

Il lui prit soudain l'envie de connaître l'ennemi juré de la Russie, la Suède. Il s'embarqua sur un bateau en partance pour Stockholm, où il demeura une année. Comme l'air du large se mit à lui manquer, il reprit la mer en s'enrôlant comme marin jusqu'à Malmö, au sud, et, finalement, sur le traversier qui devait le mener à Hambourg en Allemagne. Un petit incident ralentit cependant son voyage : il fut fait prisonnier par des pirates qui haïssaient le drapeau suédois bleu et jaune. Il eut cependant la vie sauve quand il expliqua en russe qu'il travaillait comme forçat pour les Suédois.

Le bateau pirate fut à son tour assailli par un convoi de bateaux de pêche suédois. Il devint rapidement la proie des flammes. Les Suédois s'amusèrent à fusiller les bandits les uns après les autres, tout juste après les avoir mis à fond de cale et fouettés sans relâche. Encore une fois, Thierry embobina ses assaillants en discutant avec eux dans la langue Scandinave, qu'il avait eue le temps d'apprendre durant son séjour en Suède. Il leur expliqua qu'il avait été fait prisonnier par ces Lettons lorsqu'il travaillait comme matelot sur le *Gustav*. Pendant ce temps, il entendit une conversation entre le chef letton du bateau pirate : un trésor avait été caché en lieu sûr, à proximité d'un fjord.

Le précieux coffre reposait à l'intérieur d'un très gros tronc d'arbre, près d'un amoncellement de gravats, d'immondices de mer et de carcasses d'animaux marins blanchis amassés avec le temps par les marées. Tout près reposait la dépouille éventrée d'un baleinier suédois avec son harpon meurtrier rouillé. Aussitôt que Thierry put se libérer de ses encombrants compagnons d'infortune, il se rendit à Riga. De là, il descendit pieds nus dans l'eau le long de la mer Baltique, fjord après fjord, baie après baie, crique après crique, afin de retrouver le trésor.

Après des mois d'été passés en vaines recherches, alors qu'il se laissait gagner peu à peu par le découragement et l'inquiétude - car le pays grouillait de brigands qui se regroupaient en bandes -, Thierry trouva l'endroit qui modifia le cours de son destin jusque-là instable. Dans un coffret aux armoiries de la Couronne suédoise, enfoui dans le tronc d'un gros arbre pourri par les intempéries, se trouvait la dot d'une princesse viking, composée d'autant de diamants, d'or, d'argent et de pierreries que le garçon se faisait de l'idée d'un véritable trésor.

Tout excité, il se hâta de remplir son baluchon de diamants et de pierres précieuses. Comme un baluchon trop volumineux aurait pu éveiller les soupçons des badauds, il laissa l'or et l'argent, puis remit le coffret à sa place. Il se demanda par la suite s'il devait reprendre la route de France par la voie de terre ou par la mer, tout en veillant à minimiser les risques d'être détroussé. Il se promit de revenir un jour pour récupérer le reste du trésor.

Il résolut le dilemme en prenant la diligence comme un dandy l'aurait fait, et se fit protéger par une escorte armée. Il acheta les vêtements qui convenaient à sa nouvelle position sociale en payant le tailleur rubis sur l'ongle.

Thierry se dépêcha alors à traverser l'Europe en passant par Varsovie, Prague et Vienne. Il remonta la vallée du Rhin à partir de Cologne, obliqua vers Reims et se rendit immédiatement à Blacqueville pour y retrouver ses frères et sœurs.

La petite famille vivait dans l'attente de la dernière heure du boucher, gravement affecté du foie. Le retour de Thierry acheva le père, qui ne put que gémir pitoyablement à la vue de la richesse de son fils. Les obsèques furent célébrées de la plus simple manière. Aussitôt son père enseveli, Thierry entreprit de placer ses frères à l'abbaye de Blacqueville et ses sœurs au couvent des Augustines de Rouen. Il veilla à exiger un traitement de faveur pour ses frères et sœurs : celui réservé aux enfants de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Il promit aux prieurs des monastères de doubler la mise année après année s'il était satisfait des conditions d'accueil, d'hébergement et d'instruction. Devant les diamants, les religieux gradés s'inclinèrent comme s'il s'agissait d'une relique du Christ.

Après avoir fait ses adieux à sa famille, Thierry, l'âme en paix, prit la direction de Paris. Il voulait y acquérir une résidence somptueuse dans un quartier à la mode. Il choisit de s'installer au coin des rues du Bac et de Lille près du pont Royal, dans le quartier des hôtels particuliers de la haute bourgeoisie, en angle avec le palais du Louvre, situé sur la rive droite de la Seine. Malgré ses beaux vêtements de gentilhomme, Thierry se rendit compte qu'il lui manquait un nom prestigieux pour aller de pair avec sa nouvelle fortune. Lorsqu'on lui demanda ses titres de noblesse pour pouvoir se porter acquéreur de l'un de ces hôtels de renom, Thierry eut l'inspiration de s'appeler tout simplement «Monsieur le comte». Comme il paya l'hôtel avec un cœur en diamant du trousseau de la princesse, il s'affubla du titre de comte Joli-Cœur.

Le comte chercha vite à s'intégrer à la cour de Versailles. Mais sans amis influents, c'était impossible. Comme l'argent ne lui faisait pas défaut, le comte prit l'initiative d'inviter les étrangers, nobles, ambassadeurs, commerçants de renom, délégués en transit qui cherchaient comme lui à se rapprocher de la cour. Il invita d'abord ceux des pays étrangers dont il maîtrisait bien la langue. C'était au bras de sa ravissante et nouvelle maîtresse, une marchande de fleurs qu'il avait rencontrée un jour de mai au marché de l'île Notre-Dame, et qu'il embaucha pour s'occuper de l'organisation florale des banquets, que le comte Joli-Cœur recevait ses invités de marque.

Les échos de ses somptueuses réceptions traversèrent la Seine, qui le séparait du palais du Louvre. Graduellement, il invita la noblesse ainsi que l'élite politique, littéraire et artistique. La beauté de la dame de compagnie du comte, ainsi que la personnalité charmeuse et les dépenses extravagantes de ce dernier, eurent tôt fait d'auréoler le couple d'une aura de mystère dont se délectait la noblesse.

Le Tout-Paris chercha du coup à être invité aux événements festifs du comte. Les militaires haut gradés, les nobles qui gravitaient autour des résidences royales et les courtisanes qui cherchaient à faire fortune grâce à leurs charmes se mirent à faire valoir leur présence dans ce nouveau salon.

D'aucuns n'étaient dupes que Thierry n'était pas français, puisque les étrangers le considéraient comme tel. Il laissait planer le doute sur son arbre généalogique ou esquivait tout simplement la question. On se mit à raconter qu'il était peut-être apparenté à une branche royale lointaine, un des descendants inconnus de Louis XII et de Marie d'Angleterre. On attribuait sa fortune à un héritage.

D'autres moins charitables le disaient bâtard d'Anne d'Autriche, la reine-mère, et du cardinal de Richelieu, exilé dans un petit hameau de Normandie du diocèse de Rouen, sous la surveillance étroite de son évêque, près du pouvoir cardinal.

Bel homme, Thierry cumula les succès féminins dans ses soirées mondaines jusqu'au jour où il reçut une invitation de la part de la favorite du roy, la duchesse de Fontanges, curieuse de découvrir ce qu'il en était de ce mystérieux comte. Ce fut de cette façon que Thierry Labarre fut introduit dans l'entourage et dans le lit, disait-on, de la première courtisane.

Quand la duchesse de Fontanges fut répudiée au profit de madame de Maintenon, le comte Joli-Cœur se colla à la maison du marquis de Pauillac, cachant son intention d'être garçon d'honneur lors du mariage de ce dernier avec Estelle, couturière des dames royales. Joli-Cœur entretenait une profonde amitié avec cette dame, depuis leur rencontre par l'entremise de Marie-Angélique de Fontanges, dont elle ajustait le corsage. De par son mariage, Estelle devint marquise, une ascension sociale aussi vertigineuse que le coup de sang que pouvait provoquer la vue de son intimité.

Lorsque l'intrigante réussit à se faire engager comme couturière auprès de madame de Maintenon et à se faire apprécier à un point tel que cette dernière vanta ses vertus au roy, ce que n'avait jamais osé faire la duchesse de Fontanges qui se méfiait des coups d'aiguille de la belle couturière, Thierry revint dans l'entourage du monarque. Joli-Cœur se façonna alors un personnage au long cours, au destin hors du commun, en évitant de rencontrer les témoins de son passé. La légende de l'énigmatique comte Joli-Cœur était née.

Le comte Joli-Cœur venait de quitter Frontenac lorsque Thomas se rendit à la caserne des Mousquetaires gris. Son coche, à vive allure, avait frôlé l'attelage de Thomas Frérot le long de la Seine. Il se rendait à la cour de Versailles, à la demande de son amie et ancienne maîtresse, la marquise de Pauillac.

De mauvaises langues disaient que le comte cherchait à se rapprocher du roy pour obtenir la faveur de remplacer un jour Frontenac au poste de gouverneur de la Nouvelle-France. Le comte avait entendu dire que le vieux gouverneur frisait la disgrâce à cause de ses activités illicites dans la traite des pelleteries. Joli-Cœur était un passionné des grands espaces canadiens.

Il prétendait avoir réussi à amasser sa considérable fortune en convertissant le fruit de son négoce du castor en pierres précieuses. Son intérêt pour la traite des pelleteries canadiennes était bien connu, répétant à qui voulait l'entendre que sa deuxième patrie était la Nouvelle-France. Il avait, disait-on, vécu aux Trois-Rivières et sympathisé avec Radisson, vingt ans plus tôt.

Le passé de Joli-Cœur semblait confus pour tout le monde. Il se disait Normand, plus précisément de Rouen. Son teint basané et son discours hâbleur lui conféraient l'aura d'un Gascon.

La marquise de Pauillac croyait à cette thèse, elle qui était originaire

du sud de la France. Joli-Cœur semblait détaché de tout appétit du gain, contrairement aux marchands voraces. Lorsqu'une courtisane le questionnait sur son indifférence face à l'argent, il répondait, avec un accent légèrement chantant :

- Très chère, une fortune est faite pour être dépensée et non pour être conservée.

Le roy eut vent de cette réplique, soufflée à ses oreilles par madame de Maintenon. Il demanda à rencontrer ce noble à la prodigalité désormais légendaire. Le comte Joli-Cœur demanda à être accompagné par madame de Maintenon, ainsi que par la marquise de Pauillac. Auparavant, il avait pris soin d'acheter au roy un très bel attelage de coursiers arabes pour lui prouver son respect. Le roy n'eut pas uniquement le bonheur d'apprécier ces nouveaux bijoux dans son écurie ; il trouva fort intéressants le joli minois ainsi que la prestance avantageusement mise à découvert de la marquise de Pauillac.

À la suite de ses nombreuses visites à la cour du roy, Joli-Cœur retourna en Amérique. Il fit quelques voyages de reconnaissance jusqu'en amont du Mississippi, afin d'y investir dans le commerce de la fourrure. Son immense fortune excitait les explorateurs en mal de financiers privés. En sa présence, on démontrait amplement les avantages d'investir dans les nouveaux territoires.

Le dernier voyage du comte en terre américaine avait eu lieu en 1685. Sa popularité était à son zénith, parce qu'il avait défié les autorités coloniales et ecclésiastiques en se faisant accompagner par une jolie mondaine de la cour en mal d'émotions fortes, une certaine marquise. Louis XIV lui avait momentanément préféré une ravissante soubrette. Pour se venger, Estelle de Pauillac avait décidé d'accompagner Joli-Cœur en Amérique.

Lorsqu'ils apprirent le scandale mondain, la réaction des jésuites du Canada fut cinglante. Le Pouvoir noir, autre nom de la Congrégation des Jésuites, bannissait les concubinages, pourtant si fréquents dans les postes de l'Ouest et dans la vallée du Mississippi. Joli-Cœur reçut l'ordre de quitter le territoire de la Nouvelle-France. Cavalier de La Salle, qui faisait équipe avec le comte, dut intervenir auprès des jésuites avec lesquels il entretenait toujours des liens d'amitié, ayant déjà été des leurs, ce qui lui procurait entre autres le privilège du concubinage sans opprobre en autant qu'il fût discret, signifiant que le noble personnage était influent à la cour. Même plus,

il était l'ami de Frontenac.

Les jésuites maintinrent néanmoins leur position, appuyés par monseigneur de Laval. La mise en garde provenait, selon certains, du prélat lui-même, sous le couvert du Pouvoir noir. Quoi qu'il en fût, Joli-Cœur retourna en France en passant par New York, au grand soulagement de Madeleine d'Allonne, qui voyait d'un mauvais œil son amoureux au service galant de la compagne du comte, la marquise de Pauillac.

Le comte Joli-Cœur avait commis une erreur impardonnable et avait perdu, pour le moment du moins, la faveur du roy pour lui avoir momentanément ravi sa maîtresse, la jolie marquise, même éconduite. Toute la cour ne parlait que de la liaison du roy avec la soubrette et de l'escapade de la marquise avec le satyre si fortuné.

Quand Thomas Frérot arriva à Versailles avec Perce-Tête, Joli-Cœur cherchait à tout prix à se réconcilier avec le roy, qui lui avait informellement promis la gouvernance de la Nouvelle-France avant son étourderie.

Quand la marquise de Pauillac aperçut Oscatarach, elle vit immédiatement l'opportunité d'apprendre à sa façon très courtisane les us et coutumes de ces diables d'Amérique. Aussi, elle retrouva rapidement la couche du roy. Le comte Joli-Cœur fut coincé dans le rôle ingrat de confident, délaissé à la fois par le roy et par la marquise.

Quand Joli-Cœur sut que Thomas Frérot voyageait en compagnie du Sauvage, il chercha par tous les moyens à l'éviter.

On comprit que le comte ne voulait plus s'impliquer dans le commerce des pelleteries du Canada. Le comte Joli-Cœur avait ses raisons, qu'il conservait secrètes.

Grâce à un réseau d'informateurs chevronnés, il était au courant des déplacements du marchand canadien, de sorte que, lorsque Thomas le croisa à Paris, Joli-Cœur venait de détalier comme un lapin à l'annonce de la visite que Thomas Frérot avait rendue à Frontenac. Joli-Cœur pouvait respirer à son aise, car l'importun n'avait plus aucune raison de revenir à la cour. Il ne s'inquiétait pas non plus de devoir côtoyer Thomas dans les territoires de traite canadiens, puisqu'il avait modifié ses projets d'avenir. Il pratiquerait sa passion de la fourrure dans les steppes de Russie à la recherche de zibeline, une fourrure si délicate, comparativement au castor, que toutes les dames

de la cour n'hésiteraient pas à s'en parer. Cependant, cette idée était encore à l'étape de projet, car il se demandait bien comment convaincre le tsar de donner son aval à ce commerce. Par un heureux concours de circonstances, ce fut le tsar qui vint à lui.

Une idée avait germé dans son esprit, et il vint la partager avec Frontenac, un homme politique d'envergure doublé d'un sympathisant du commerce de la belle fourrure de luxe. Frontenac avait eu vent de l'intérêt des Russes de se pourvoir d'une flotte commerciale dans leur petit port de la mer Baltique, et de leur effort de persuasion pour l'agrandir afin de concurrencer les Suédois sur leur propre terrain : la mer. Une fonction d'ambassadeur de commerce en Russie conviendrait parfaitement aux projets du richissime comte, puisqu'il connaissait déjà les langues et les coutumes des pays concernés.

Frontenac lui recommanda de discuter de cette possibilité avec l'attaché de Russie à Versailles, François Le Fort, qui avait bien besoin de revamper son image, puisqu'il venait en 1687 d'essuyer un échec cuisant en pilotant l'ambassade de la régente Sophie Alexéievna, venue proposer à Louis XIV l'entrée de la Russie dans la Sainte-Alliance contre le sultan de Turquie, alors allié de la France. Frontenac savait du même coup qu'il se débarrasserait d'un concurrent pour le poste de gouverneur de la Nouvelle-France, au cas où sa propre disgrâce serait levée par le roy.

Le Fort avait la passion des arts scéniques, à savoir le théâtre et l'opéra. Dans le quartier des étrangers, lors d'une représentation clandestine de la dernière pièce de Molière, *Le Malade imaginaire*, Le Fort rencontra en 1685 un jeune Russe élégant et de haute stature tout aussi passionné que lui. Une profonde amitié naquit instantanément entre les deux jeunes gens, qui par la suite allèrent régulièrement discuter dans les cafés du quartier.

Le jeune Russe questionna longuement le Français sur la cour de Versailles et le théâtre français. Le Fort avoua que le théâtre français demeurait classique, malgré la création du Théâtre des Italiens à Paris. Le jeune Russe lui exprima le désir de visiter Paris, car il s'intéressait particulièrement à la culture européenne occidentale.

Un jour, Le Fort reçut une invitation de se rendre à la cour du tsar. Il y fut accueilli par le nouveau tsar de Russie, Pierre le Grand, qui n'était nul autre que son ami des longues conversations de café. Quelle surprise pour François Le Fort ! Rodrigue - c'était le surnom qu'il lui avait donné - exigea que Le Fort devienne son conseiller.

Immédiatement, François perçut l'immense soif de pouvoir du jeune tsar. Aussitôt nommé dans ses fonctions en 1689, Le Fort reçut l'instruction de réorganiser l'armée russe selon le modèle européen et, de façon très secrète, d'organiser le voyage incognito de Pierre le Grand à la cour de Versailles.

C'était également pour lui un rêve de jeunesse que de rencontrer en chair et en os la muse de Racine, qui avait inspiré à ce dernier nombre de pièces que Rodrigue avait tant appréciées. Le Fort prit d'immenses précautions, compte tenu du caractère irascible du tsar, pour lui dire qu'il ne serait pas de bon aloi de rencontrer cette courtisane vieillissante, maintenant dans l'entourage très immédiat du roy.

Sans doute pourrait-il lui présenter une courtisane, une amie, une marquise ayant connu l'homme de théâtre et grand dramaturge Pierre Corneille. Il lui assura que la marquise de Pauillac n'était pas une Précieuse, et qu'elle saurait l'envoûter par sa grande culture parisienne. Il l'assura qu'elle savait s'y prendre avec la royauté. N'était-elle pas revenue en grâce à Versailles, au grand dam de madame de Maintenon ?

Le comte Joli-Cœur venait à peine d'informer François Le Fort de ses projets commerciaux que ce dernier l'assura de son soutien indéfectible. Les deux russophiles devinrent amis.

Tout à la joie de cette nouvelle, Joli-Cœur en apprit une autre moins bonne : la nomination de Frontenac comme gouverneur de la Nouvelle-France.

Le Fort séjournait fréquemment en Russie, de sorte que Joli-Cœur ne le rencontrait que rarement. L'une de ces rares fois fut en avril 1691, lorsque le diplomate revint accompagné d'un grand gaillard à l'accent slave qu'il présenta comme étant son nouveau valet. Le Fort permit à son compagnon de rencontrer le grand responsable de la Comédie-Française, François d'Orbay, qui le présenta à Molière lui-même ainsi qu'à l'historiographe du roy, Racine.

Sur le plan musical, il permit au tsar de faire la connaissance des représentants des familles Hotteterre et Chédeville, musiciens et luthiers qui introduisirent dans l'orchestre de Lully, fondateur de l'opéra français, l'usage de la flûte, du hautbois et du basson, dont les voix nostalgiques s'apparentaient à la musique plaintive de Russie. Pierre le Grand jugea que la trompette devait aussi faire son entrée

trionphale à l'opéra russe.

À la fois émerveillé par les splendeurs du château de Versailles et gauche dans son rôle de serviteur, Rodrigue - comme l'appelait toujours Le Fort - créa une forte impression chez Joli-Cœur, impression d'ailleurs réciproque. Joli-Cœur trouva néanmoins suspicieux que le valet parlât russe avec tant de pureté.

La complaisance de Joli-Cœur plut à Pierre le Grand, qui s'amusa du nom de son nouvel ami.

Pierre le Grand fit rapidement la connaissance de la fameuse marquise exquise, dont Corneille avait immortalisé la beauté. Il découvrit ainsi les charmes de la culture française sur le canapé de la marquise de Pauillac.

La sexualité lascive de la belle et le physique avantageux du serviteur russe se conjuguèrent avantageusement. La nouvelle liaison de la marquise avec un valet permit à plusieurs amants éconduits de se moquer de Joli-Cœur. Voici la remarque qui fit rire la cour :

- Qu'est-ce qu'un comte peut devoir à un valet? À moins qu'il n'ait son compte !

Quand Louis XIV eut vent de la liaison torride de la marquise, il la convoqua.

-Auparavant un Sauvage, maintenant un Russe. Que lui trouvez-vous, à celui-là? Je vais faire en sorte d'aviser l'ambassadeur de Russie de surveiller ses fréquentations. Il fait honte à notre grande nation, sous notre toit.

Le roy avait encore un souvenir très vivace du Mohawk lors de son séjour à la cour de Versailles. Il s'en était finalement débarrassé quand il avait ordonné à Frontenac, nouvellement nommé gouverneur de la Nouvelle-France, de le ramener avec lui après l'avoir libéré des galères de Marseille.

La marquise de Pauillac fit en sorte de faire rire son royal amant en lui confiant, sur le tissu soyeux du canapé du salon de Vénus, que le valet se disait le tsar de Russie, Pierre le Grand, puisqu'il avait le même physique. Elle-même voulait démasquer le serviteur pour mieux servir la France, puisque l'on disait que le tsar avait un comportement charnel déviant. En quelque sorte, elle s'était faite espionne au service

du roy. Le roy lui demanda:

- Et puis, qu'en est-il, Marquise ?

-Vous aviez raison, Sire. Ces Russes, ce sont des rustres, conclut la marquise.

Louis XIV rit du calembour. Sur cette lancée, la marquise parla du projet du comte Joli-Cœur, soit le commerce de la zibeline de Russie.

- Et pourquoi pas ? Cela nous changera de cette fourrure des Sauvages du Canada, ironisa le roy.

La marquise, touchée, s'avisa de faire oublier au roy le mauvais souvenir laissé par Perce-Tête.

Le comte Joli-Cœur organisa ses réseaux de traite de zibeline avec l'assentiment des deux souverains. Pierre le Grand accepta afin d'occidentaliser la vaste Russie sur le front commercial de la fourrure, et Louis XIV, dans le but d'étendre davantage l'influence de Versailles, carrefour de la mode et du bon goût en Europe.

Joli-Cœur avait installé ses entrepôts tout près de l'enclos de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. À cet emplacement, les employés du comte pouvaient travailler en toute tranquillité, sans être molestés par le corps des marchands de fourrure de castor de Paris et de La Rochelle, qui faisaient front commun contre l'importation étrangère.

La contribution de la marquise de Pauillac sur les deux fronts avait fait dire à François Le Fort :

- Notre Estelle nationale rivalise de pouvoir avec le grand monarque Charles Quint. Les deux soleils d'Europe ne se couchent pas sans qu'elle les ait attirés au lit.

Pierre Corneille l'aurait probablement mieux dit en vers. Quoi qu'il en fût, la marquise de Pauillac était déjà immortalisée. Son influence politique était maintenant reconnue d'un bout à l'autre de l'Europe. Le prénom de la marquise, Estelle, devint très à la mode chez les petites filles. À Versailles, le vin de Pauillac acquit ses titres de noblesse par une appellation grand cru.

La fortune de Joli-Cœur grossit encore sous l'œil bienveillant de sa maîtresse Estelle, qui influençait la mode courtisane en se vêtant de

fourniture de zibeline. Par effet d'entraînement, les peaux de tigre de Sibérie remplacèrent l'ours d'Auvergne. Évidemment, Joli-Cœur en devint le distributeur.

PERSONNAGES DE LA NOUVELLE-FRANCE

Frontenac, un gouverneur mythique -

En 1672, la colonie eut un nouveau gouverneur, Louis de Buade, chevalier, comte de Frontenac et de Palluau.

Né en 1622 à Saint-Germain-en-Laye, son parrain n'était nul autre que le roy Louis XIII. Tout jeune, déjà, Frontenac se démarquait par son caractère intempestif, qui le prédestinait à une carrière militaire. Il débuta à l'âge de dix-sept ans comme lieutenant-colonel de cavalerie au régiment de Normandie. Pendant onze ans, il servit successivement en Flandre, en Allemagne et en Italie en tant que capitaine, colonel de cavalerie, maître puis maréchal de camp, major général des armées, en plus d'avoir été commandant de la Nouvelle-France.

Arrivé en Nouvelle-France en tant que lieutenant général et gouverneur, son premier geste fut de réunir les représentants de la société de Québec afin de leur faire prêter serment de fidélité et de leur rappeler leurs devoirs respectifs, cumulant ainsi les fonctions de gouverneur et d'intendant. Le pouvoir absolu de Frontenac ne dura que deux ans.

En 1674, Louis XIV, informé de l'autoritarisme de Frontenac, nomma intendant Jacques Duchesneau de La Doussinière et d'Ambault qui, à ce titre, devint responsable de l'administration, de la justice, des finances et de la police. Cela n'empêcha pas Frontenac de continuer à s'enrichir grâce au commerce de la fourrure, négligeant le péril iroquois.

Frontenac mit un frein aux politiques de développement colonial de Courcelles et de Jean Talon. Il s'aliéna la sympathie de monseigneur de Laval, du Conseil souverain et du peuple canadien, tout en se créant une cour au château Saint-Louis, où il donna des bals, de grands soupers et des représentations théâtrales, notamment *Le Cid* et *Héraclius*, montées par les élèves du collège des Jésuites.

En 1682, Louis XIV rappela Frontenac en même temps que l'intendant Duschesneau. Frontenac fut remplacé par Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre, et Duschesneau, par Jacques de Meulles, un cousin par alliance du ministre Colbert. Le commerce de la fourrure, seule véritable source de revenus de la Nouvelle-France, rendait toujours la colonie dépendante des alliances avec les Indiens. Frontenac en fit plusieurs fois mention au roy, lui demandant d'injecter des subsides importantes pour exploiter les gisements de peaux du grand Nord, afin d'éviter que la colonie ne s'en allât à la faillite ou, pire, qu'elle tombât aux mains des Anglais.

L'acharnement des Iroquois, alliés des Hollandais et des Anglais contre les Français, irrita grandement le monarque. Le massacre de Lachine en 1689 incita le souverain à confier l'éradication de la menace iroquoise à un homme déterminé à en finir, au contraire de Tracy qui avait signé un traité de paix avec Bâtard Flamand en 1667. Frontenac fut donc à nouveau envoyé en Nouvelle-France en 1689.

En juillet 1690, Frontenac se rendit à Ville-Marie pour inciter ses alliés indiens à faire la guerre aux Iroquois, et surtout pour préparer l'arrivée de l'ennemi anglais. Malheureusement, les Anglais se trouvaient déjà à La Malbaie et brûlaient les fermes des colons le long du fleuve Saint-Laurent. Il n'y avait que deux cents hommes en mesure de défendre Québec. À la mi-octobre 1690, Frontenac revint de Ville-Marie et attendit l'attaque de la flotte de trente-quatre vaisseaux du général Phips, installée dans la rade de Québec. Une première tentative de débarquement à Beauport fut repoussée avec courage par les Français. L'ennemi livra une autre bataille, cette fois à l'embouchure de la rivière Saint-Charles. La résistance des Français et de leurs alliés indiens découragea Phips, qui quitta Québec dix jours seulement après son arrivée.

Monseigneur de Laval fit chanter un *Te Deum* et dédia la chapelle de la Basse-Ville de Québec à Notre-Dame de la Victoire. Dès lors, la colonie y organisa une procession chaque quatrième dimanche d'octobre. De plus, l'administration frappa une médaille commémorative qui représentait le roy sur une face et la Victoire sur

l'autre.

Frontenac décéda en 1699, sans avoir conclu de véritable paix avec les Iroquois. Le gouverneur Louis-Hector de Callière, son successeur, le fit en 1701.

Mal reconnu par Louis XIV et rejeté par sa femme qui refusa son cœur après sa mort, alors qu'il le lui avait fait livrer dans un écrin, Frontenac reçut son plus vibrant hommage de sa patrie d'adoption, qui l'appela « *Redemptor Patriae* ».

L'histoire populaire retint la célèbre réplique de Frontenac au général anglais Phips, qui sommait le gouverneur français de se rendre : « Je n'ai de réponse à faire à votre général que par la bouche de mes canons et à coups de fusil. » Dès lors, l'Angleterre eut la Nouvelle-France dans le collimateur jusqu'à la victoire de la fameuse bataille des plaines d'Abraham en 1759 et à sa conquête en 1760.

L'intendant Jean Talon, un administrateur de talent

Jean Talon du Quesnoy était originaire de Champagne, précisément de Châlons-sur-Marne, et avait des racines irlandaises. Il connaissait bien les Jésuites puisqu'il avait été leur élève au collège de Clermont à Paris. En 1654, âgé de vingt-huit ans, il se joignit aux services administratifs de l'armée de Turenne comme commissaire des guerres en Flandre. L'année suivante, il fut nommé intendant de la province du Hainaut, près de la Belgique. Au cours des dix années durant lesquelles il occupa ce poste, il se mérita les éloges de son supérieur et protecteur, le cardinal Mazarin, pour sa compétence et son zèle.

Jean Talon fut intendant de la Nouvelle-France de 1665 à 1672. Au cours de ces années, mille cinq cents colons vinrent s'installer au Canada, en plus des maîtres qui devaient former sur place des apprentis. Les colons recevaient une aide appréciable, tels une terre déjà cultivée, des outils, des victuailles et d'autres installations.

Jean Talon convainquit également huit cents des mille deux cents soldats du régiment de Carignan de s'établir en Nouvelle-France en leur distribuant des fiefs ou des seigneuries, selon leur grade militaire et leur titre de noblesse.

Il organisa aussi la venue des filles du roy, faisant en sorte qu'une dot leur fût octroyée pour attirer l'attention de tout colon voulant s'établir et prospérer. Des huit cents filles arrivées en Nouvelle-France de 1663 à 1673, cinq cents donnèrent naissance à deux mille cinq cents enfants. Ce taux de natalité, supérieur à celui de la France, récompensa largement les efforts de l'intendant. Les trois cents autres filles du roy se marièrent mais n'eurent pas de descendance.

Son obsession de la croissance démographique de la Nouvelle-France lui fit cependant adopter des mesures contestées. Ainsi, le 20 octobre 1671, il émit une ordonnance selon laquelle tous les jeunes hommes devaient se marier avant l'âge de vingt ans, sous peine de perdre leur droit de pêche, de chasse et de commerce de la fourrure. Il décréta aussi que les jeunes filles canadiennes devaient trouver un mari aussitôt nubiles, c'est-à-dire vers l'âge de douze à quatorze ans, et que les parents de jeunes gens célibataires seraient tenus responsables de leur désobéissance civile, à moins d'une explication plausible devant le greffier.

Parallèlement, il octroya une gratification monétaire de vingt livres aux garçons qui se mariaient à vingt ans ou moins, de trois cents livres aux pères de dix enfants et de quatre cents livres aux pères de douze enfants et plus. Cette mesure décourageait évidemment les vocations religieuses. L'intendant Talon essuya donc les foudres de monseigneur de Laval et provoqua le mécontentement des communautés religieuses.

Jean Talon ne s'en faisait pas outre mesure, car le nombre de nouveaux baptisés croissait avec la population. Si le roy était satisfait, l'intendant l'était aussi. Pour cet homme sans enfant, son œuvre était de favoriser la natalité en Nouvelle-France.

L'intendant haïssait les coureurs des bois. Ripailleurs et accoutrés comme des Sauvages, ils dépensaient leurs revenus de traite en alcool, en jeux de cartes et en caprices de femmes. Ils refusaient le travail de la terre et préféraient le libertinage aux valeurs morales fondées sur la religion.

En janvier 1672, Jean-Baptiste Patoulet, secrétaire de Jean Talon, sollicita, en son nom, auprès du ministre Colbert la permission d'émettre une ordonnance rendant hors-la-loi les trois à quatre cents coureurs des bois. Pour convaincre Louis XIV, il déclara à Colbert qu'ils étaient plus Sauvages que Français et rendaient le Canada

ingouvernable.

Après avoir quitté ses fonctions d'intendant, Jean Talon, bien récompensé par le roy, vécut à Versailles comme premier valet de la garde-robe et à Paris, rue du Bac, jusqu'à son décès, contrairement au gouverneur de Maisonneuve de Ville-Marie, qui vécut, lui, dans l'entresol d'une maison de trois étages du faubourg Saint-Michel, avec son secrétaire.

Monseigneur de Laval, un prélat bâtisseur

Les jésuites assurèrent la conduite des affaires ecclésiastiques de la Nouvelle-France jusqu'à l'arrivée de monseigneur de Laval, en 1659. À partir de cette date, ils se contentèrent d'évangéliser les Sauvages et d'enseigner dans leur collège de Québec.

Né en 1623, François Montmorency de Laval était l'héritier d'une grande famille de la noblesse française, dont l'origine remontait à la Gaule païenne. De nombreux cardinaux étaient issus de cette famille aristocratique. Ses parents décidèrent que leur troisième fils serait consacré à l'Église et éduqué chez les Jésuites.

François Montmorency de Laval avait pour sa part choisi très jeune le sacerdoce. Il s'était intéressé aux missions de la Nouvelle-France dès l'âge de quatorze ans. À l'âge de quinze ans, il fut nommé chanoine, puis ordonné prêtre à vingt-quatre ans, après avoir interrompu ses études pour sauver sa famille de la banqueroute. Le second mari de madame de La Peltrie, monsieur de Bernières, membre de la Société des Bons Amis et riche mystique, l'encouragea à se consacrer à l'évangélisation dans les pays lointains.

De haute taille, tourné vers la prière et l'ascèse, François de Laval portait le cilice. Il était doté d'un fort caractère, d'une énergie débordante et autoritaire, et faisait preuve d'une grande piété.

Après qu'il eut été évêque du diocèse de Pétrée en Egypte, Louis XIV le nomma protecteur et vicaire apostolique de la Nouvelle-France, en 1658, alors qu'il s'était trouvé malgré lui au centre d'une polémique entre les jésuites de Québec, les sulpiciens de Montréal et l'archevêque de Rouen, chacun voulant qu'il fût leur évêque.

Sitôt arrivé à Québec en 1659, le nouvel évêque entreprit des visites pastorales, en canot ou en raquettes, qui le menèrent de Gaspé jusqu'à Montréal. Il voulait établir une Église communautaire et

missionnaire à la grandeur de l'Amérique. Il soutint les communautés des Jésuites et des Ursulines qui se chargeaient de l'éducation, et celle des Augustines, fondatrices d'hôpitaux. Il encouragea également les initiatives de Marguerite Bourgeoys dans son enseignement aux jeunes filles, et de Jeanne Mance, fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Lors d'un séjour à Paris en 1663, monseigneur de Laval obtint la permission de fonder un grand séminaire à Québec pour y former tous les prêtres de la Nouvelle-France. On l'autorisa à centraliser la dîme, qu'il redistribuait à sa guise pour assurer la subsistance des curés dans les paroisses. Monseigneur de Laval voulait réduire l'emprise de l'État sur son Église.

Le roy accepta aussi que le prélat choisît et révoquât les desservants des paroisses. Le prélat abusa sans doute de son pouvoir, car le roy, par un édit en 1679, fit des curés les administrateurs de la dîme.

Les colons avaient en effet protesté contre les sacrifices imposés par l'évêque au profit du diocèse, bien qu'il prêchât lui-même par l'exemple. Les récollets offrirent de desservir gratuitement les cures et de vivre de l'aumône des colons. Finalement, monseigneur de Laval se conforma à la volonté du roy.

Le prélat contribua à la création du Conseil souverain où il siégea, soucieux de lutter contre les marchands qui distribuaient de l'alcool aux Indiens. Il obtint gain de cause quand Louis XIV, en 1679, interdit le trafic de l'eau-de-vie.

Il fonda le Petit séminaire en 1668, à la demande du roy Louis XIV qui voulait franciser les jeunes Indiens. Cette résidence accueillit à ses débuts huit Français, six Hurons et quelques Algonquins qui étudièrent au collège des Jésuites. La politique royale échoua cependant et le dernier Huron quitta le Petit séminaire en 1673, à la demande de ses parents. Dès lors, le Petit séminaire de Québec continua à servir de résidence aux jeunes gens qui se préparaient à entrer au Grand séminaire.

En 1765, le Petit séminaire de Québec devint un collège dispensant l'enseignement des humanités et de la philosophie, en lieu et place du collège des Jésuites que les autorités anglaises avaient réquisitionné comme caserne. Les prêtres du séminaire devinrent ainsi des éducateurs et étendirent leur champ d'intervention à

l'enseignement supérieur en fondant l'université Laval.

Monseigneur de Laval fonda aussi, à Saint-Joachim, une école de métiers et une petite école où les enfants apprirent à lire et à écrire. En tant que seigneur de Sainte-Anne-de-Beaupré, le prélat favorisa le culte de la bonne sainte Anne en faisant construire un petit sanctuaire. Il ouvrit de plus une école élémentaire à Château-Richer, ainsi qu'une école d'agriculture et un institut d'arts et métiers au pied du cap Tourmente.

En 1674, monseigneur de Laval fit de la petite église de la place Royale la cathédrale Notre-Dame de Québec. La même année, lorsque le diocèse de Québec fut créé par une bulle du pape Clément X, monseigneur de Laval fut nommé archevêque et suffragant immédiat de Rome.

Beaucoup plus tard, en 1688, il fit ériger l'église Notre-Dame-des-Victoires, sur l'emplacement de l'habitation de Champlain.

Monseigneur de Laval fonda diverses associations, comme la Confrérie de la Sainte-Famille, qui fournit un soutien spirituel aux familles, et qui existe encore de nos jours.

En dehors des vêtements épiscopaux d'apparat exigés par ses fonctions, le prélat portait une soutane usée jusqu'à la corde. On disait que cette relique avait été récupérée du bagage de l'un des saints martyrs canadiens, le père Jogues. Le prélat, comme le père Jogues, était d'une maigreur cadavérique, ne s'alimentant que pour survivre. L'aspect de l'archevêque lui conférait une sévérité qui allait bien à son autorité, mais le port du cilice avait compromis sa santé.

Le prélat affichait une dévotion particulière pour le Sacré-Cœur.

Les théologiens chrétiens encourageaient la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus depuis le Moyen Âge. Mais, depuis quelques années, Louis XIV était en lutte avec le Saint-Siège. Sainte Marguerite-Marie, à laquelle le Sacré-Cœur était apparu à plusieurs reprises, lui demandant d'ordonner à Louis XIV de peindre l'effigie du cœur de Jésus sur ses armes et ses étendards pour que la France fût protégée, n'avait pas pu convaincre le souverain. Celui-ci s'était mis à persécuter ceux qui affichaient le drapeau fleurdelisé avec le cœur ensanglanté de Jésus en son centre.

Monseigneur de Laval, après avoir appris le mépris du roy,

instaure la dévotion au Sacré-Cœur pour éclairer Sa Majesté et pour protéger le peuple de la Nouvelle-France du courroux divin.

L'administration coloniale considérait monseigneur de Laval comme un aigle protégeant son aire. Il avait réussi à débouter l'archevêque de Rouen, monseigneur François de Harlay, grand recruteur de colons et de filles du roy normands, dans sa prétention d'annexer la Nouvelle-France à son diocèse.

En 1680, alors que sa santé commençait à décliner, l'ecclésiastique légua tous ses biens au Petit séminaire de Québec et continua, du mieux qu'il le put, à exercer son ministère. Il présenta finalement sa démission au roy en 1685 et se retira au séminaire de Québec.

Il fut remplacé en 1688 par monseigneur Jean-Baptiste de la Croix Chevrères de Saint-Vallier, l'un des aumôniers de la cour, qui était venu une première fois au Canada en qualité de grand vicaire de monseigneur de Laval. Le nouveau prélat favorisa la création de l'Hôpital Général de Québec en 1692, qui s'ajouta à l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, fondé en 1639, au moment de l'arrivée des augustines hospitalières de Dieppe et des ursulines de Marie de l'Incarnation.

Le premier prélat de la Nouvelle-France mourut en 1708.

ANNEXES

Le monastère des Ursulines -

Le décor intérieur de la chapelle du monastère des Ursulines de Québec, situé au numéro 2 de la rue du Parloir, est l'un des plus beaux ensembles de bois sculpté qui existe au Québec, avec ses toiles de maîtres, ses retables, sa chaire, ses statues en bois, ses ornements d'autel avec dorures, ses tabernacles et sa lampe de sanctuaire fabriquée avec l'argenterie de Madeleine de La Peltrie. Il témoigne du talent des ursulines et des artistes locaux, tel Pierre-Noël Levasseur (1690-1770).

Ces artistes ont fait l'éloge de Marie de l'Incarnation, reconnue comme la mère de l'Église canadienne pour sa dévotion au Sacré-Cœur et à saint Joseph, patron des missions canadiennes et, bien sûr, à la Vierge Marie et à son enfant Jésus.

Il est probable que la bienheureuse fondatrice des Ursulines de Québec avait son petit oratoire personnel attendant à la chapelle du monastère, comme celui qu'on a érigé à sa mémoire en 1972, à l'occasion du trois centième anniversaire de son décès, et qu'elle s'y recueillait devant l'image de sainte Ursule et la statue du Sacré-Cœur de Jésus.

La paroisse de Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg

En Nouvelle-France, les colons devaient allégeance à l'Église catholique et à leur seigneur. Celui-ci avait reçu du roy de vastes terres qu'il devait découper en concessions pour y installer ses censitaires. Il devait également y construire son manoir et un moulin bancal pour moudre les céréales. En retour, les colons payaient le cens et la rente en espèces ou en nature, et participaient aux corvées communautaires, comme la construction d'une église ou l'entretien des chemins en hiver.

Les origines de la paroisse Saint-Charles-Borromée de Charlesbourg sont intimement liées à celles de la seigneurie Notre-Dame-des-Anges, propriété des Jésuites à partir de 1626, au moment où les premières terres furent concédées par le roy Louis XIV.

En 1663, le roy promulgua un décret stipulant que les populations devaient être regroupées en bourgs. L'intendant Jean Talon forma des agglomérations selon un plan radial, de telle sorte que les maisons fussent suffisamment rapprochées pour que les habitants se soutiennent mutuellement en cas d'attaque. L'intendant implanta, en 1666, les villages de Bourg-Royal, de Bourg-la-Reine et de Bourg-Talon sur les terres de la seigneurie Notre-Dame-des-Anges, qui fut rattachée à la seigneurie des Islets pour devenir la baronnie des Islets en 1671, et finalement le comté d'Orsainville en 1675. Cette organisation sociale favorisa la naissance du village de Charlesbourg.

Le village comportait une place rectangulaire, nommée Trait-Carré, à laquelle se rattachaient les terres des colons, de forme trapézoïdale.

Les premiers censitaires de Jean Talon arrivèrent au Trait-Carré en 1666. Quelques années plus tard, les jésuites érigèrent une première chapelle, qui devint le cœur de la vie de la paroisse. Cette chapelle fut agrandie en 1676-1677, notamment grâce à un don de cent livres du roy.

La chapelle à colombages était lambrissée de planches horizontales, couvertes de mortier de paille. Elle mesurait une trentaine de pieds de longueur et une vingtaine de pieds de largeur. Rectangulaire, elle possédait un chevet plat et une toiture à deux versants, avec un clocheton.

En 1687, la *fabrique de la paroisse** acheta une cloche et, en 1691, on protégea l'entrée par un *tambour**. En 1692, on *bousilla** les murs, et la chapelle fut de nouveau couverte de chaume.

L'*érection canonique** de la paroisse de Charlesbourg eut lieu en 1693 en présence d'un éminent représentant du diocèse de Québec. Mais la petite chapelle était encore en piteux état.

En 1686, monseigneur de Laval fit étudier l'état des cures de son diocèse. Il jugea lamentable la condition de la chapelle de Charlesbourg, dont le curé desservant n'avait même pas de presbytère digne de ce nom. La même année, les Jésuites, propriétaires de la seigneurie Notre-Dame-des-Anges, donnèrent à la fabrique de Charlesbourg un terrain de vingt-cinq arpents, suffisant pour la construction d'une église, d'un presbytère, d'un cimetière et d'une *commune** au centre du Trait-Carré. -

La traite de la fourrure

La traite de la fourrure constituait pratiquement le seul revenu de la Nouvelle-France, avec un marché capricieux: la mode de Paris.

Au moment de l'arrivée des Français au Canada, les nations de la famille algonquienne, les Micmacs, les Montagnais, les Atticamègues, les Cris et les Algonquins, tous des nomades, occupaient la majeure partie des territoires de l'est du pays. Les Iroquois, répartis en cinq nations, habitaient la région au nord de la Nouvelle-Amsterdam et près du lac Champlain. Les quatre nations huronnes vivaient à l'est du lac qui porte leur nom.

Dès son arrivée en Nouvelle-France en 1608, Champlain comprit l'importance de la traite des pelleteries pour la survie de la colonie. Il s'allia alors avec les Hurons et les Algonquins et établit près d'eux une garnison afin de les protéger de leurs ennemis iroquois. Il créa également un poste de traite aux Trois-Rivières, dont le monopole appartenait à la Compagnie des Cent-Associés. Au moment de la fondation de Québec, les Iroquois, alors en guerre contre les nations algonquiennes, maintenaient une paix relative avec les Hurons. Mais,

dès 1640, les Iroquois, armés de fusils hollandais, entrèrent en guerre contre les Français et leurs alliés hurons.

Jusqu'en 1653, la guerre franco-iroquoise paralysa le commerce des pelleteries.

La colonie, notamment Montréal, enceinte fortifiée de soixante habitants dont le tiers était capable de porter des armes, fut menacée de disparaître. De façon inattendue, les Iroquois demandèrent pourtant à faire la paix avec les Français. Au même moment, les Outaouais, une nation indienne vivant au-delà de l'Huronie, décidèrent de venir traiter dans la vallée du Saint-Laurent. Ils ouvrirent le commerce jusqu'à l'ouest des Grands-Lacs.

Si la découverte de l'Amérique n'avait été qu'un accident de parcours dans la quête d'épices des Européens, le commerce de la fourrure fut une aubaine pour les marchands, les compagnies et les coureurs des bois. Jusqu'en 1652, il fut formellement interdit aux colons de se procurer des fourrures en échange de leurs produits de ferme ou des biens provenant de leur artisanat.

Finalement, sensible aux plaintes des colons de la Nouvelle-France concernant le monopole de la Compagnie des Cent-Associés, le roy Louis XIV créa la Compagnie des Habitants. Il permit aux habitants qui voulaient accompagner les missionnaires chez les Hurons d'y faire la traite de la fourrure. Mais le génocide des Hurons, en 1650, tarit la source de peaux de castor du territoire appelé les «Pays-d'en-Haut», car on s'y rendait en remontant le courant à partir de Montréal.

À partir de 1653, les habitants eurent officiellement le droit de commercer la fourrure. Beaucoup devinrent alors coureurs des bois, négociant les peaux avec des fournisseurs indiens. Ils se déplacèrent progressivement de Québec, Trois-Rivières et Montréal vers les régions des Grands-Lacs et du haut Mississippi, territoires redevenus accessibles.

Il y avait deux types de coureurs de bois : les aventuriers qui allaient chercher le castor aux confins du continent et dont le séjour à l'extérieur de la colonie pouvait durer de deux à trois ans, et ceux qui s'absentaient des semailles aux moissons et se rendaient par la rivière des Outaouais à la région des Grands-Lacs, aux environs de Michillimakinac, près de Détroit.

Pierre-Esprit Radisson, Médart-Chouart Des Groseillers, Louis

Joliet et Cavalier de La Salle faisaient partie de la première catégorie.

La plupart des coureurs des bois visitaient chaque année les postes de traite, comme le fort de Sault-Sainte-Marie, le fort Michillimakinac et le fort Frontenac, pour y vendre leurs peaux, accompagnés de missionnaires jésuites qui tentaient de convertir les Sauvages. Ces endroits stratégiques, giboyeux, poissonneux et au climat clément étaient en effet fréquentés par les Indiens.

La légende des Pays-d'en-Haut et la société marginale formée des coureurs des bois venaient d'entrer dans l'imaginaire colonial.

À partir de 1660, les points stratégiques de la traite de la fourrure se situèrent au nord-ouest des Grands-Lacs et dans la baie d'Hudson. Le voyage pouvait durer trois ans, et les coureurs des bois qui s'y consacraient devaient être des hommes résistants, vivant à l'indienne, capable de s'orienter grâce à la configuration du terrain, au soleil et aux étoiles.

Dans ces contrées lointaines, les peaux étaient abondantes, de grande qualité et bon marché. Les Indiens ne connaissaient en effet pas les méthodes commerciales françaises ni le cours du castor, ce qui rendait la traite avantageuse, en dépit des distances pénibles à parcourir.

En 1664, une nouvelle compagnie, la Compagnie des Indes occidentales, obtint le monopole de la traite. Cette décision suscita de vives protestations de la part des habitants. Le Conseil souverain de la colonie, créé en 1663, pria alors l'intendant Jean Talon d'écrire au roy pour lui demander de remettre le commerce colonial entre les mains de la Compagnie des Habitants. En 1674, Louis XIV, sur la recommandation du ministre Colbert, supprima la Compagnie des Indes occidentales et permit aux colons de commercer la fourrure à leur compte.

L'Ouest était dorénavant à portée de main des trappeurs intrépides qui pouvaient commercer avec les tribus sauvages des nouvelles contrées.

En 1676, Louis Jolliet demanda à Colbert, ministre de la Marine, la permission d'établir un poste de traite au pays des Illinois. Avec le père Marquette, qui parlait six langues indiennes, il avait déjà découvert le fleuve Mississippi en 1673. Il quitta donc Québec et partit

à l'aventure.

La situation financière de la Nouvelle-France obligeait le souverain français à élargir le commerce des pelleteries, malgré la menace persistante des Iroquois.

Attirés par l'appât du gain et par une vie empreinte de liberté, de nombreux jeunes gens de la colonie quittaient les villages pour courir les bois. Cependant, les marchandises réclamées par les Sauvages (poudre, outils, ustensiles et couvertures) coûtaient cher. Seul l'alcool était abordable par tous, ce qui en favorisa le trafic.

Pour contrer cette tendance, le roy menaça de punir les trafiquants d'alcool du fouet, du marquage au fer rouge et de l'envoi aux galères à perpétuité. Rien n'y fit.

Les coureurs des bois menaient une existence libertine, faisant peu de cas de la morale chrétienne, de l'autorité ecclésiastique et des menaces du roy. Il n'était pas rare de les voir se marier avec des Indiennes, selon les coutumes des Sauvages.

L'exaspération des autorités coloniales à leur égard atteignit son point culminant lorsque Radisson et Des Groseillers passèrent du côté des Anglais. Radisson épousa même la fille d'un important dirigeant de la Compagnie de la baie d'Hudson. Par la suite, d'autres coureurs des bois se joignirent aux Anglais, traitant même avec les Iroquois. Les Anglais qui occupaient les régions des Grands-Lacs et de la baie d'Hudson étaient une menace permanente pour le commerce des fourrures de la colonie française.

Pour se rendre aux Grands-Lacs et à la baie d'Hudson, les coureurs des bois partaient de Lachine, juste en amont des rapides, au printemps. Ils remontaient la rivière des Outaouais, puis la Mattawa, son affluent. Après un dur portage, ils arrivaient au lac Nipissing et pénétraient dans la baie Géorgienne par la rivière des Français. Ils suivaient ensuite la rive nord du lac Huron, puis, passé Sault-Sainte-Marie, celle du lac Supérieur jusqu'à la baie du Tonnerre qui débouchait sur la rivière Kaministiquia. Après de nombreux portages, sur de nombreux lacs et rivières, les voyageurs parvenaient aux Grands-Lacs et au réseau des grandes rivières qui alimentaient la baie d'Hudson.

Le moyen de transport du trappeur était le canot indien, fait d'écorces de bouleau posées sur des varangues légères de bois de

cèdre. Lorsque le coureur des bois devait porter, il transportait son canot et les ballots de marchandise sur son dos. Le coureur des bois raccommodait son canot avec des racines de sapin et colmatait les brèches avec de la gomme de sapin. Habituellement, trois voyageurs prenaient place dans le canot et avironnaient de l'aube au crépuscule.

Mais tous les coureurs des bois ne faisaient pas des voyages aussi épuisants. Comme les Indiens descendaient des Pays-d'en-Haut en convois de canots pour échanger leurs peaux de castor à la foire annuelle de Montréal, qui se tenait sur la Commune, entre la rue Saint-Paul et le fleuve Saint-Laurent, certains coureurs des bois allaient à leur rencontre.

Bien que leur mode de vie scandalisât l'administration coloniale, celle-ci était consciente de leur utilité, notamment pour empêcher les Anglais de s'appropriier le commerce. Louis XIV décida donc en 1681, d'amnistier les coureurs des bois qui avaient fait le trafic de l'alcool.

Plusieurs gouverneurs, notamment La Barre, Denonville et Frontenac, s'enrichirent grâce à la traite, bien que ce trafic leur fût défendu par leur fonction. C'est ainsi que Frontenac fut rappelé en France par le roy et mis en disgrâce.

Le Conseil souverain ne parvint jamais à réglementer le commerce de l'alcool avec les Sauvages. Privés du rhum des Antilles, ils se seraient de toute façon approvisionnés en alcool chez les Anglais de Boston et les Hollandais d'Orange. Ils eussent alors été susceptibles de se convertir au protestantisme.

La paix conclue en 1667 avec les Iroquois se fragilisa de plus en plus. Au début des années 1680, les Iroquois, sous l'influence des Anglais et des Hollandais, recommencèrent leur harcèlement envers les Français.

Le gouverneur de La Barre, qui succéda à Frontenac en 1682, consentit bien malgré lui à signer la paix avec les Iroquois en 1684. La guerre reprit cependant dès 1685, car les Iroquois n'acceptaient pas que les Français fissent des affaires avec les nations indiennes nordiques qui fournissaient des fourrures plus épaisses.

La même année, le marquis de Denonville fut nommé gouverneur et arriva en Nouvelle-France avec cinq cents soldats. Il entreprit de se débarrasser des Iroquois en faisant raser le pays des Tsonnontouans, à

partir de fort Frontenac, en 1687. Il envoya plusieurs chefs iroquois aux galères de Marseille. Mais cette répression n'affaiblit pas la fureur guerrière des autres nations iroquoises, toujours soutenues par les Anglais.

Denonville réclama de nouvelles troupes à Louis XIV, qui envoya en Nouvelle-France huit cents soldats sous le commandement de Philippe Rigaud de Vaudreuil. Malheureusement, celles-ci arrivèrent trop tard pour participer à l'expédition de Denonville. Ce dernier avait décidé d'agir vite, car il soupçonnait les Anglais de tenter de pactiser avec les Hurons et les Outaouais, alliés historiques des Français.

Le 13 mai 1689, la Nouvelle-Angleterre ouvrit franchement les hostilités avec la Nouvelle-France en armant les cinq nations iroquoises. Les Iroquois semèrent la terreur dans toute la colonie. Dans la nuit du 4 au 5 août 1689, ils massacrèrent les habitants de Lachine, empalant les hommes, éventrant les femmes et faisant brûler les enfants.

Frontenac fut alors immédiatement renvoyé en Nouvelle-France pour régler la question iroquoise. Son autorité naturelle fascinait le roy, auprès de qui Frontenac avait retrouvé la faveur.

Le commerce de la fourrure était dans un état désespérant, les Sauvages des régions des Grands-Lacs préférant vendre leurs fourrures aux Anglais. L'ambition du roy de donner au castor une valeur fixe comme celle de l'or avait, par ailleurs, encombré les magasins des fourrures qui ne s'écoulaient pas.

Frontenac mena une expédition musclée contre les Iroquois en 1696. Il commença à négocier la paix avec l'ennemi. Mais il mourut avant la signature d'un accord. Louis-Hector de Callières, son successeur, signa le traité de la Grande Paix en 1701. Les nations iroquoises étaient alors menacées d'extinction.

Si la grande paix de 1701 permit de rétablir les routes de traite, le comptoir de Michillimakinac, situé près de Détroit, qui devait empêcher pendant deux ans les Sauvages de l'Ouest de proposer leurs pelleteries à Ville-Marie pour en écouler les stocks en magasin, manqua son objectif. Le fort de Michillimakinac devint plutôt la capitale du castor, la plaque tournante de l'Ouest où se retrouvaient coureurs des bois, marchands, artisans, militaires et Indiens.

Le cours du castor ne se releva pas et, en 1706, la Compagnie des Habitants cessa d'exister.

L'industrie forestière, avec l'exploitation du chêne employé dans la construction navale, et, à un moindre degré, l'agriculture, favorisée par le régime seigneurial, prirent la relève de la traite pour assurer la subsistance de la Nouvelle-France.

Précisions historiques à l'intérieur du livre

La petite Eugénie et le petit Rémy Baril: L'ancien gouverneur Daniel-Rémy de Courcelles et Eugénie Languille étaient parrain et marraine de deux des triplets de Violette Painchaud, la première épouse de Mathurin Baril et grande amie de traversée d'Eugénie et François. Voir tome 1.

Radisson ne l'aurait pas permis : Quand Jacquelin et Thomas Frérot arrivèrent à la rade de Québec en 1665, ils rencontrèrent Trottier, un trappeur des Trois-Rivières qu'ils suivirent dans leur hâte de retrouver Pierre Boucher et de rencontrer Radisson. À l'embouchure de la rivière Saint-Maurice, sur la petite île aux Cochons, ils se furent surpris par une embuscade d'Iroquois qui rôdaient dans les parages. Trottier et Thomas réussirent à fuir. Jacquelin fut fait prisonnier et torturé. Il fut délivré par Radisson et Pierre Boucher (voir tome 1).

Fruit de l'inceste : Dickewamis, fille de Bâtard Flamand, chef négociateur de la Confédération iroquoise du traité de paix de 1667, et otage politique, fut confiée aux ursulines. Après la fugue de Dickewamis et de Thierry Labarre, l'Iroquoise se retrouva enceinte. Elle devint la première iroquoise ursuline, malgré sa condition de fille-mère. Mère Marie de l'Incarnation, supérieure de la communauté, demeura convaincue que le père de l'enfant n'était nul autre que son propre grand-père, Bâtard Flamand, compte tenu de la moralité permissive des Iroquois, à son dire ! Voir tome 1.

Oscatarach: Sera fait prisonnier par les Français et envoyé en France avec d'autres prisonniers iroquois. Thomas Frérot l'amènera avec lui à la cour de Versailles et l'Indien sera envoyé aux galères de Marseille par le roy lui-même, pour avoir abusé de l'hospitalité royale. Il reviendra en Nouvelle-Angleterre en 1689, avec Frontenac.

GLOSSAIRE

Abattant : Panneau mobile que l'on peut abaisser ou relever pour accroître la surface de la table.

Accessit : Distinction méritoire.

Agnier: Dans le texte, l'auteur emploie à sa guise les mots Agnier et Mohawk.

Agokstenha : Conseil des anciens.

Agoskenrhagete : Conseil des guerriers.

Agotsinna-chen : Représentant religieux.

Ahtahkwa'on : we : Mocassins en peau.

Algalkouchoua : Divinité qui parle pendant le sommeil.

Ambon : Petite tribune placée à l'entrée du chœur pour la lecture de l'épître et de l'évangile.

Ashareko : wa : Chef de guerre.

Astwen : Hochet.

Athsin : ron : Longues guêtres de cuir.

Atticamègues ou Poissons-Blancs : Indiens de la région du haut Saint-Maurice.

Baie des Puants : Green Bay, dans l'état du Wisconsin. **Blague** : Petit sac à tabac.

Bousiller : Renforcer avec du mortier de paille haché et de terre détrempée.

Cadet : Jeune gentilhomme destiné à la carrière militaire.

Carabins : Soldats de cavalerie légère, armés de la carabine.

Chaise d'affaires : Les excréments du roy étaient recueillis comme des reliques. Une fois traitées, séchées et embouteillées, les matières royales étaient revendues à gros prix aux touristes du dimanche et à moindre prix aux apothicaires de Paris dont la clientèle de malades, de miséreux et d'éclopés envoyait la vitalité du roy. Certains parieurs buvaient cet élixir royal pour qu'il leur portât chance.

Chantournement : Découpage de courbes et de contre-courbes, destinées à orner un meuble.

Charivari : Le charivari était un divertissement bruyant qui consistait à ridiculiser un remariage trop hâtif ou un trop grand écart d'âge entre les époux.

Charnière : Ferrure de porte, fenêtre, abattant, etc., composée de deux pièces métalliques assemblées sur un axe commun, l'une au moins étant mobile autour de cet axe.

Commune : Bâtisse de l'administration municipale.

Compagnie du Nord : Compagnie de marchands fondée dans le but d'établir un commerce, par voie de mer, dans la baie d'Hudson.

Dickewàmis : Jolie fille.

Dormant : Partie centrale fixée d'un meuble où viennent s'ajuster les vantaux.

Douane : Moulure composée de deux courbes, l'une concave et l'autre convexe.

Économe : Personne chargée des dépenses.

Édit de Nantes: Promulgué par Henri IV en 1598, l'édit de Nantes autorisait les Protestants à pratiquer leur culte. En le révoquant en 1685, Louis XIV encouragea la démolition des temples, l'interdiction des assemblées et la répression policière.

Enhni : ta : Lune.

Entretoise : Traverse en H ou croisillon en X servant à solidifier les pieds d'un meuble.

Érection canonique : Désignation officielle par l'église catholique comme paroisse d'un diocèse.

Eskanane : Au-delà.

Fabrique de la paroisse : Groupe de laïcs qui veillent à l'administration des biens d'une église.

Fête du maïs vert : Okahsero : ta'.

Fièvres pourpres : Pendant la traversée du nouveau gouverneur Denonville, arrivé à Québec le 1^{er} août 1685, les fièvres pourpres et le scorbut se manifestèrent sur les navires. 100 personnes décédèrent sur les 1200 que comptaient la population de Québec. L'Hôtel-Dieu fut rapidement débordé, au point de dresser des tentes de fortune dans la cour et de loger les malades dans les poulaillers avoisinants.

Frontenac: Suite à sa disgrâce, nommé major-général de l'Académie des Mousquetaires.

Garagonthié : Chef réputé des Onontagués pour son influence auprès de sa Confédération pour son habileté politique, grand partisan de la paix et francophile de surcroît, il a contribué beaucoup au progrès des missions des Jésuites. Remplacé par Bâtard Flamand en 1666 lors de la négociation de paix, Garagonthié ou Garakontié fut baptisé par monseigneur de Laval en 1670 et porta le prénom de Daniel, en l'honneur de son parrain, le gouverneur Daniel-Rémy de Courcelles.

Garokwa: Pipe en argile.

Gouge : Ciseau pour entaille et moulure.

Grande tortue : Mère de l'univers.

Kaionni : Collier de coquillages marins.

Kanienke'ha: ka: Agniers, peuple du silex.

Habitant: En Nouvelle-France, signifiait «colon prospère».

Hart : Pendaïson.

Houatïanonk: Chef de la tribu huronne du village de Wendake, situé à la pointe sud-ouest de l'île d'Orléans, en vue de Québec, où enseigna Eugénie. Voir tome 1: Eugénie, Fille du Roy.

Ihsta:Mère.

Indulgence : Dans la religion catholique, l'indulgence est une rémission partielle ou totale des peines temporelles encourues à la suite d'un péché.

Ioanere ta on tiase'ren : Qu'il soit mis à mort. Kakhare : Jupe.

Karahkwa : Soleil. Kinje : Mon enfant chéri.

Magtogœk: Nom que les Indiens donnent au fleuve Saint-Laurent.

Maison du Roy: Ensemble des personnes, civiles et militaires attachés à la personne du souverain.

Minot: Unité de mesure de capacité céréalière ou agraïre d'environ trente-neuf litres.

Mitasses : Jambières indiennes taillées dans le cuir d'original et destinées à protéger les jambes.

Moulin bancal : Le moulin bancal était actionné par le suroît, le vent du sud-ouest, annonciateur du printemps. Lorsque le suroît était fort, les colons en profitaient pour écorner leurs boeufs, car le vent accélérât la cicatrisation. En 1687, la Nouvelle-France comptait près de cent moulins, grâce aux seigneuries développées par les trente officiers, douze sergents et quatre cent quatre soldats du régiment de Carignan qui avaient, vingt ans plus tôt, décidé de s'installer définitivement au pays. Le seigneur avait l'obligation de construire un moulin bancal afin que ses censitaires et ses concessionnaires pussent moudre leur grain, notamment leur blé pour en faire le froment qui servait à la fabrication du pain. Le moulin était le lieu de rencontre des habitants. On s'y donnait des nouvelles du village et de la colonie dans son ensemble et on y développait des relations d'affaires.

Moulure : Ornement allongé à profil constant en relief ou en creux.

Mouvette : Palette ou spatule de bois Ohne : kari : Eau

d'érable. Ohwa : tsir : Matrilignage. Oienkwa : Tabac.

Oki : L'ange gardien des Iroquoiens dont fait partie les Hurons et les Iroquois, est aussi l'âme ou la source de vie. C'est un esprit qui habite chaque forme de vie, qui la tyrannise, une puissance supérieure qui contrôle les forces de la nature. Les Iroquoiens honorent particulièrement l'Oki du ciel qui influence les destinées de chacun. C'est dans son sommeil et par le rêve que chacun entre en communication avec son Oki qui

lui révèle la conduite à suivre

Onekwensha : Sang.

On: kwe: Êtres humains.

Onnontara : Bouillie de poisson et de farine de blé d'Inde. Onontio : Nom donné au gouverneur de la Nouvelle-France. Otsienha : Conseil de village. Pemmican : préparation de viande desséchée.

Pow-wow: rassemblement pour la célébration d'exploits guerriers. Quenouille : en forme de fuseau à filer.

Rivière-du-Loup : ancienne appellation de Louiseville, près de Trois-Rivières, province de Québec.

Rotianer: représentant, délégué.

Rotihskenhakehte : guerrier prestigieux.

Sagamité : bouillie de blé d'Inde.

Tambour : petite enceinte extérieure avec une porte qui empêche le froid ou le vent de pénétrer dans l'église.

Tarière : grande vrille pour percer le bois.

Tricorne : Chapeau à bords repliés en trois cornes.

Tsonnontouans: Les Agniers (Mohawks), Onneiouts. Onontagués, Goyogouins, Tsonnontouans (Senecas) formaient la Confédération iroquoise. Les Agniers habitaient la Nouvelle-Angleterre, dans la région d'Albany. Les autres nations se trouvaient au sud-est des Grands-Lacs.

Wendake : les Hurons de l'île d'Orléans étaient les descendants de ceux du lac Huron, qui avaient été évangélisés cinquante ans auparavant par le jésuite Jean de Brébeuf.